
HUGH
HOWEY
SILO
GÉNÉRATIONS
ACTES SUD

“Exofictions”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

Le point de vue des éditeurs

À la suite d’un soulèvement, les habitants du silo 18 sont face à une nouvelle donne. Certains embrassent le changement, d’autres appréhendent l’inconnu. Personne n’est maître de son destin. Le silo est toujours sous la menace de ceux qui veulent le détruire. Et Juliette sait qu’elle doit les arrêter. La bataille pour le silo a été gagnée. La guerre pour l’humanité ne fait que commencer.

Hugh Howey

Hugh Howey est né en 1975 à Monroe, en Caroline du Nord. Après avoir été capitaine de yacht, couvreur et libraire, il se lance dans l'écriture. Il vit avec son épouse à Jupiter, en Floride. Son projet : écrire le roman qu'il aurait envie de trouver au rayon SF de sa librairie. Silo Générations *est le dernier volet d'une trilogie déjà culte.*

Du même auteur

Silo, Actes Sud, 2013.
Silo origines, Actes Sud, 2014.

Titre original :
Dust

ISBN 978-2-330-03840-3

Hugh HOWEY

Silo

Générations

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laure Manceau

ACTES SUD

Pour les survivants.

Prologue

— *Il y a quelqu'un ?*

— Allô ? Oui. Je suis là.

— *Ah. Lukas. Vous ne parliez pas. L'espace d'une seconde, j'ai cru que… que vous étiez quelqu'un d'autre.*

— Non, c'est bien moi. Je viens de mettre mon casque. La matinée a été bien remplie.

— *Ah oui ?*

— Oui. Rien de palpitant. Réunions de conseils. On est un peu juste au niveau effectifs. Il y a beaucoup de réaffectations.

— *Mais les choses s'arrangent ? Pas de soulèvement à signaler ?*

— Non, non. La situation revient à la normale. Les gens se lèvent et vont travailler le matin. Ils s'effondrent dans leur lit le soir. On a eu une grande loterie cette semaine, ce qui a fait plus d'un heureux.

— *Bien. Très bien, même. Le travail sur le serveur no 6 avance ?*

— Oui, ça avance, merci. Tous les mots de passe que vous avez fournis fonctionnent. Pour l'instant, on continue à collecter des données du même genre. J'avoue que je ne comprends pas bien en quoi c'est important.

— *Continuez à y jeter un œil. Tout est important. Si c'est là, c'est pour une raison.*

— C'est ce que vous avez dit à propos de tous ces articles dans les grands livres. Mais il y en a tant que je trouve absurdes. Au point que je me demande s'il y a la moindre part de vérité dans tout ça.

— *Pourquoi ? Qu'est-ce que vous êtes en train de lire ?*

— J'en suis à la lettre C… Ce matin, il s'agissait de ce… champignon. Attendez une seconde. Je vais le retrouver. Ah, le voilà. Le cordyceps.

— *C'est un champignon ? Jamais entendu parler.*

— Ils disent que ça agit sur le cerveau des fourmis, que ça le reprogramme, comme une machine, que ça les fait grimper au sommet d'une plante et puis elles meurent et…

— *Une machine invisible qui reprogramme les cerveaux ? Je suis sûr et certain que ce n'est pas là par hasard.*

— Ah oui ? Alors qu'est-ce que ça veut dire ?

— *Ça signifie que… que nous ne sommes pas libres. Qu'aucun de nous ne l'est.*

— Voilà qui met de bonne humeur. Je comprends pourquoi elle m'a demandé de répondre à sa place.

— *Vous parlez de votre maire ? C'est pour ça qu'elle… ? Ça fait un moment que je ne lui ai pas parlé.*

— Elle n'est pas dans les parages. Elle travaille sur quelque chose.

— *Sur quoi ?*

— Je préfère ne pas en parler. Je ne pense pas que ça vous ferait trop plaisir.

— *Et qu'est-ce qui vous fait croire ça ?*

— Parce qu'à moi ça ne me plaît pas, déjà. J'ai essayé de l'en dissuader. Mais elle peut se montrer assez… têtue, parfois.

— *Si ça doit causer des problèmes, vous devriez m'en informer. Je suis là pour vous aider. Je peux détourner leur attention…*

— Le problème, c'est qu'elle ne vous fait pas confiance. D'ailleurs, elle pense qu'elle ne parle pas à la même personne chaque fois.

— *Mais si. C'est moi. Ce sont les machines qui modifient ma voix.*

— Je ne fais que vous rapporter ce qu'elle pense.

— *J'aimerais qu'elle change d'avis. Je veux vraiment vous aider.*

— Moi je vous crois. Mais pour le moment, je pense que le mieux que vous puissiez faire, c'est croiser les doigts pour nous.

— *Pourquoi ça ?*

— Parce que j'ai l'impression que ce qu'elle prépare va nous attirer des ennuis.

PREMIÈRE PARTIE

LE TUNNEL

1

Silo 18

Une pluie de poussière tombait dans les couloirs des Machines, sous l'effet des violentes vibrations. Au plafond, les fils électriques ondulaient. Les tuyaux tressautaient. Et dans la salle de la génératrice, une série de boums retentissait entre les murs, non sans rappeler une époque où des machines mal réglées tournaient dangereusement.

Au cœur de cet effroyable vacarme se tenait Juliette Nichols, combinaison ouverte jusqu'à la taille, manches nouées autour des hanches, maillot taché de poussière et de sueur. Elle pesait de tout son poids contre le marteau-piqueur, ses bras musclés secoués par les coups incessants du piston métallique contre la paroi en béton du silo 18.

Elle sentait les vibrations jusque dans ses dents. Tous les os et articulations de son corps tremblaient, de vieilles blessures se réveillaient. À l'écart, les mineurs qui manipulaient l'engin en temps normal observaient la scène d'un mauvais œil. Juliette détourna un instant la tête du béton pulvérisé et vit leurs bras croisés en travers de leurs larges torses, leurs mâchoires serrées, leurs sourcils froncés. Ils devaient lui en vouloir de s'être approprié leur machine. Ou alors ils s'inquiétaient du tabou qu'enfreignait ce forage interdit.

Juliette avala le sable et la craie accumulés dans sa bouche et se concentra sur le mur qui s'effritait. Il y avait une autre raison possible à leur mécontentement, à laquelle elle ne pouvait se soustraire. De braves mécaniciens et mineurs étaient morts par sa faute. Des violences avaient éclaté lorsqu'elle avait refusé de se soumettre au nettoyage. Combien d'hommes et de femmes parmi ceux qui la regardaient avaient perdu un être cher, un meilleur ami, un membre de leur famille ? Combien lui en voulaient ? Elle ne pouvait pas être la seule.

Soudain, le marteau-piqueur se braqua et l'on entendit l'entrechoquement du métal contre le métal. Juliette dévia la machine sur le côté, faisant apparaître une nouvelle armature métallique dans la chair blanche du béton. Elle avait déjà creusé un véritable cratère dans la paroi extérieure du silo. Une première grille d'armature

pendait au-dessus de sa tête, sectionnée et passée au chalumeau. Soixante centimètres de béton supplémentaires avaient suivi, et maintenant, à nouveau des barres de fer. Les murs du silo étaient plus épais qu'elle ne l'avait imaginé. Les membres engourdis, à bout de nerfs, elle fit avancer la machine sur ses chenilles et dirigea le burin contre la pierre, entre les barres métalliques. Si elle n'avait pas vu le plan de ses yeux – si elle ignorait l'existence des autres silos –, elle aurait abandonné depuis longtemps. Elle avait l'impression de croquer dans la terre même. Ses bras se remirent à trembler, ses mains n'étaient plus qu'une masse floue. C'était le mur du silo qu'elle attaquait, qu'elle voulait défoncer, déterminée à percer de l'autre côté.

Les mineurs avaient l'air gêné. Juliette se concentra à nouveau sur son outil, qui heurtait justement le métal. Elle le redirigea entre les barres. D'un coup de botte, elle actionna la manette des gaz et pesa de tout son poids sur la machine, qui progressa de quelques centimètres. Il y avait déjà longtemps qu'elle aurait dû faire une pause. La craie l'étouffait, elle mourait de soif, elle avait mal aux bras, les gravats s'entassaient à la base de la machine et à ses pieds. Elle envoya valser les plus gros morceaux et continua à creuser.

Si elle s'arrêtait à nouveau, elle craignait de ne pas les convaincre de la laisser poursuivre. Des hommes qu'elle avait crus dotés d'un courage à toute épreuve avaient déjà quitté la salle de la génératrice l'air plus qu'inquiet. Ils avaient semblé terrifiés qu'elle perce un sceau sacré et laisse entrer un air toxique et meurtrier dans le silo. Juliette avait bien vu le regard que certains posaient sur elle, sachant qu'elle avait été au-dehors, comme si elle était une sorte de fantôme. Beaucoup gardaient leurs distances, à croire qu'elle était porteuse d'un virus.

Elle serra les dents, broyant de gros grains au goût infect, et donna un nouveau coup de botte dans la commande des gaz. Les chenilles grignotèrent quelques centimètres supplémentaires. Et quelques autres. Juliette n'en pouvait plus des percussions, de cette douleur dans les poignets. Au diable la lutte, ses amis décédés. Au diable Solo et les enfants qui hantaient ses pensées, à une éternité de pierre d'ici. Et au diable cette élection absurde au poste de maire, les gens qui la regardaient comme si elle dirigeait tout à tous les étages, comme si elle savait ce qu'elle faisait, comme s'ils devaient lui obéir malgré la crainte qu'elle leur inspirait.

La machine fit une embardée soudaine et le burin du marteau-piqueur émit une plainte stridente. Juliette lâcha prise d'une main et l'engin rua, prêt à exploser. Les mineurs bondirent comme un seul homme pour venir à son secours. Juliette tapa du poing sur le bouton d'arrêt rouge, presque invisible sous la poussière blanche. La machine, coupée dans son élan, s'immobilisa.

— Ça y est ! Tu es de l'autre côté !

Raph la tirait en arrière, ses bras pâles et musclés de mineur autour des siens,

engourdis. D’autres lui criaient qu’elle avait réussi. C’était terminé. Elle avait entendu cette plainte dangereuse et caractéristique d’un moteur puissant qui tourne à vide, sans friction, sans rien pour lui résister. Elle lâcha les commandes et s’abandonna à l’étreinte de Raph. Mais le désespoir revint aussitôt, à la pensée de ses amis enterrés vivants dans ce silo vide, et elle qui était incapable de les atteindre.

— Tu as percé ! Vite, reviens !

Une main qui empestait la graisse et la sueur se plaqua sur sa bouche pour la protéger de l’air extérieur. Elle n’arrivait plus à respirer. Devant elle, à mesure que le nuage de poussière se dissipait apparaissait un espace noir.

Entre deux barres de fer, un vide. Sombre. Un vide entre deux barreaux de prison, le vide qui les entourait, des Machines jusqu’au sommet du silo.

Elle avait réussi. Elle était de l’autre côté. Et elle avait à présent un aperçu différent de ce que pouvait être l’extérieur.

— Le chalumeau, bredouilla-t-elle en retirant la main calleuse de Raph. Va me chercher le chalumeau. Et une lampe torche.

2

Silo 18

— Ce machin est rouillé jusqu'à l'os.

— Ça ressemble à des circuits hydrauliques, là.

— Elle doit avoir un millier d'années.

Les derniers mots de Fitz s'échappèrent de sa bouche en un sifflement, par des trous entre ses dents. Les mineurs et les mécanos qui s'étaient tenus à l'écart pendant le forage s'étaient attroupés derrière Juliette tandis qu'à travers le voile de roche pulvérisée, le faisceau de sa lampe balayait l'obscurité. Raph, aussi pâle que la poussière en suspens, se tenait serré contre elle dans le cratère conique creusé dans les deux mètres d'épaisseur de béton. Il avait ses yeux albinos grands ouverts, les joues gonflées, les lèvres pincées et exsangues.

— C'est bon Raph, tu peux respirer, lui dit Juliette. On est simplement dans une autre pièce.

Il souffla avec soulagement et demanda à ceux qui étaient derrière eux d'arrêter de pousser. Juliette passa la lampe torche à Fitz et se détourna du trou qu'elle avait fait. Elle se fraya un chemin à travers la foule. Son pouls s'était emballé à la vue d'une machine de l'autre côté de la paroi. Ce qu'elle avait aperçu n'avait pas tardé à être confirmé par les murmures des autres : vérins, boulons, tuyau, acier, peinture écaillée et traînées de rouille… Une bête mécanique que leur faible torche ne leur avait pas permis de voir entièrement.

On lui tendit un gobelet d'eau, qu'elle but avidement. Malgré l'épuisement, son cerveau tournait à plein régime. Elle était impatiente de faire part de la nouvelle à Solo par radio. Elle avait hâte de l'annoncer à Lukas. Elle était tombée sur un peu d'espoir, enfoui là.

— Et maintenant ? demanda Dawson.

Le nouveau chef d'équipe, qui lui avait donné à boire, l'observait avec méfiance. Il n'avait pas encore quarante ans, mais le travail de nuit et le manque d'effectifs le faisaient paraître plus vieux. Il avait de grandes mains noueuses et s'était cassé les doigts plusieurs fois, soit au travail, soit au combat. Juliette lui rendit le gobelet.

Dawson y jeta un œil et but la dernière lampée.

— Maintenant, on élargit le trou, lui répondit-elle. On y va, et on voit si cette chose est récupérable.

Un mouvement au-dessus de la génératrice principale attira son attention. Elle leva les yeux juste à temps pour voir le regard désapprobateur de Shirly avant que cette dernière tourne la tête.

Juliette serra le bras de Dawson.

— Mais ça nous prendrait une éternité d'agrandir ce trou. Ce qu'il faut, ce sont des dizaines de trous plus petits qu'on pourra relier. Il faut qu'on puisse abattre de grands pans de mur à la fois. Sors l'autre marteau-piqueur. Et lâche dans la nature tous ceux de tes hommes qui ont une pioche. Mais essayez de faire le moins de poussière possible.

Dawson acquiesça et tapota ses doigts contre le gobelet vide.

— Pas d'explosifs ?

— Non, pas d'explosifs. Je n'ai pas envie d'endommager ce qu'il y a de l'autre côté.

Il acquiesça à nouveau, et elle le laissa mener à bien la suite du forage. Elle s'approcha de la génératrice. Shirly elle aussi avait enlevé le haut de sa combinaison et noué les manches autour de sa taille, et arborait sur son maillot le même triangle de sueur. Avec un chiffon dans chaque main, elle astiquait le dessus de la machine, pour la débarrasser à la fois des anciens surplus de graisse et de la pellicule de poussière due au forage.

Juliette dénoua les manches de sa combinaison et les enfila pour cacher ses cicatrices. Elle grimpa sur la génératrice, sachant parfaitement où elle pouvait prendre appui, quelles parties risquaient de la brûler.

— Tu as besoin d'aide ? demanda-t-elle, profitant de la chaleur et des douces vibrations de la machine dans ses muscles endoloris.

Shirly s'essuya le visage au revers de son maillot. Elle secoua la tête.

— Non, ça va.

— Désolée pour les résidus, dit Juliette en haussant la voix pour couvrir le bruit des pistons.

Il y avait un jour pas si lointain où elle aurait perdu ses dents, debout sur cette même machine, alors réglée pour les propulser en enfer.

Shirly lança les chiffons sales à son ombre, Kali, qui les plongea dans un seau d'eau crasseuse. C'était bizarre de voir la nouvelle chef du département des Machines s'atteler à une tâche aussi quelconque que le nettoyage de la génératrice. Juliette essaya d'imaginer Knox perché là, en train de faire la même chose. C'est alors qu'une vérité la frappa pour la énième fois : elle était bien maire, elle, et à quoi passait-elle son temps ? À faire des trous dans un mur et à couper du fer à béton.

Kali lança à Shirly les chiffons humides qu'elle attrapa en s'éclaboussant un peu. Elle se remit au travail, murée dans un silence qui en disait long.

Juliette observa l'équipe qu'elle avait rassemblée pour les besoins du forage, qui déblayait les gravats. Shirly n'avait pas apprécié qu'on pioche dans sa main-d'œuvre, et encore moins qu'on mette à mal l'étanchéité du silo. Surtout à un moment où leurs rangs étaient déjà décimés par les violences qui avaient éclaté. Et que Shirly en veuille à Juliette pour la mort de son mari n'était pas la question. Juliette s'estimait responsable, et la tension perdurait entre elles comme du cambouis sur les mains.

Il ne fallut pas longtemps pour que le forage reprenne. Juliette repéra Bobby aux commandes du marteau-piqueur, ses bras musculeux s'agitant dans le flou des vibrations. La vision d'une étrange machine – d'un objet ancien enterré derrière ces murs – avait redonné du cœur à l'ouvrage à ses troupes. La peur et le doute s'étaient mués en détermination. Un porteur arriva, les bras chargés de nourriture, et Juliette le vit observer les travaux en cours avec attention. Il se délesta de sa cargaison de fruits et de plats chauds et emporta ses ragots avec lui.

Perchée sur la génératrice, Juliette s'efforça de chasser ses doutes. Ils agissaient dans le bon sens. Elle avait vu de ses yeux à quel point le monde était vaste, gravi un sommet et embrassé la vue. Il ne lui restait plus qu'à montrer aux autres ce qui existait dehors. Et alors ils redoubleraient d'ardeur à la tâche au lieu de la craindre.

3

Silo 18

Lorsqu'ils eurent pratiqué un trou assez large pour qu'on puisse s'y glisser, Juliette fut la première à passer. Lampe torche à la main, elle gravit à quatre pattes un tas de gravats en prenant garde de ne pas se blesser aux griffes crochues des barres de fer. L'air de l'autre côté était frais, comme dans les mines. Elle toussa dans sa main, la gorge et le nez irrités par la poussière. D'un saut leste, elle atterrit de l'autre côté du trou.

— Attention, dit-elle à ceux qui la suivaient. Le sol n'est pas plan.

Les irrégularités étaient dues tant aux débris tombés là qu'à la nature du sol même. On aurait dit qu'il avait été creusé par les griffes d'un géant.

En orientant sa lampe depuis ses bottes jusqu'au plafond perdu dans l'obscurité, elle découvrit un mur imposant de machinerie dressé devant elle. Une machine qui réduisait la génératrice principale et les pompes hydrauliques à l'état de miniatures. Comment un colosse pareil pouvait avoir été construit ? Jamais elle ne pourrait le réparer. Elle sentit une boule dans son ventre et perdit presque tout espoir de remettre en marche cette machine enterrée.

Raph la rejoignit dans l'obscurité fraîche, suivi d'un petit éboulis de gravats. L'albinisme dont il était affligé sautait des générations. Il avait des sourcils et des cils presque invisibles. Sa peau était blanche comme du lait de truie. Mais lorsqu'il était dans les mines, l'air qui noircissait les autres comme de la suie lui donnait bonne mine. Juliette comprenait pourquoi il avait quitté les fermes étant petit pour travailler dans le noir.

Il émit un long sifflement en faisant courir le faisceau de sa lampe le long de la machine. Quelques secondes plus tard, l'écho de son sifflet retentit, tel un oiseau tout en haut dans les recoins sombres, qui l'imitait.

— Ce sont les dieux qui ont fait ça ? se demanda-t-il tout haut.

Juliette ne répondit pas. Raph n'était pas du genre à écouter les belles histoires des prêtres. Mais pas de doute, il y avait de quoi être ébloui. Elle avait vu les livres de Solo, et elle se doutait que les peuples anciens qui avaient mis cette machine au

point avaient aussi bâti les tours à présent en ruine qui se dressaient au-delà des collines. Le fait qu'ils aient construit le silo lui-même lui donnait l'impression d'être toute petite. Elle passa une main sur le métal, où aucun doigt ni aucun œil ne s'était posé depuis des siècles, et elle s'émerveilla des talents des anciens. Les prêtres n'affabulaient peut-être pas tant que ça en fin de compte…

— Pff, les dieux, grommela Dawson en arrivant derrière eux. Qu'est-ce qu'on est censés faire de ce machin ?

— Ouais, Jules, chuchota Raph, respectueux de ce sanctuaire. Comment veux-tu qu'on fasse sortir cette machine de là ?

— Justement, nous, on ne fait rien, leur dit-elle en se glissant entre la paroi de béton et l'engin. Cette machine est faite pour creuser son propre chemin vers la surface.

— Ça suppose quand même qu'on puisse la mettre en route, fit remarquer Dawson.

Les ouvriers de la salle de la génératrice, massés devant le trou, empêchaient la lumière de filtrer. Juliette orienta sa lampe vers le mince espace qui séparait le mur extérieur du silo de la machine, cherchant à voir si on pouvait en faire le tour. Progressant dans la pénombre, elle gravit une pente douce.

— Bien sûr qu'on la remettra en route, assura-t-elle à Dawson. Il faut juste qu'on comprenne comment ça marche.

— Fais gaffe, dit Raph.

Une pierre dérangée par ses bottes avait roulé jusqu'à lui. Elle était déjà plus haute que leurs têtes. Elle se rendit compte que la pièce n'avait pas de coins, pas de mur du fond. La paroi s'incurvait tout du long.

— C'est une pièce circulaire, lança-t-elle, et sa voix retentit entre roche et métal. Je ne crois pas qu'on ait encore tout vu.

— Il y a une porte par ici, annonça Dawson.

Juliette les rejoignit. Une autre lampe s'alluma dans la foule de badauds massés dans la salle de la génératrice. Son faisceau lumineux se joignit à celui de Juliette pour éclairer une porte à l'arrière de la machine. Dawson se débattait avec la poignée. Il força davantage, et le métal finit par céder en grinçant.

L'antre de la machine était incroyablement vaste. Rien n'avait préparé Juliette à une telle découverte. En repensant aux schémas qu'elle avait vus dans le taudis de Solo, elle se rendait compte que les excavatrices avaient été dessinées à l'échelle. Les petits vers qui dépassaient du sol sur ces dessins mesuraient en fait un étage de haut et deux fois ça en longueur. De gigantesques cylindres d'acier, et celui-ci les attendait, douillettement installé dans sa grotte circulaire, presque comme s'il s'était

enterré lui-même. Juliette demanda à ses ouvriers d'être prudents tandis qu'ils progressaient à l'intérieur. Une douzaine d'hommes l'avaient rejointe. L'écho de leurs voix retentissait dans les entrailles labyrinthiques de la machine, la curiosité et l'émerveillement l'ayant emporté sur la notion de tabou, le forage oublié pour l'instant.

— Ça, ça sert à évacuer les déblais, dit quelqu'un.

Les rayons convergèrent vers une sorte de toboggan métallique constitué de plaques emboîtées les unes dans les autres. Il y avait des roues et des rouages sous la chaîne, et davantage de plaques de l'autre côté, qui se chevauchaient comme les écailles d'un serpent. Juliette comprit en un clin d'œil comment on évacuait des débris. Les plaques, chargées de déblais rocheux, les déversaient au bout de la chaîne puis s'enroulaient pour revenir à leur point de départ… Un mécanisme de tapis roulant, en somme. Il y avait des rebords métalliques tout le long de la chaîne pour empêcher les résidus de tomber. La roche excavée par la machine passait par ce circuit puis était éjectée à l'arrière, où des hommes la déblayaient à l'aide de brouettes.

— Mais tout est rouillé jusqu'à l'os, murmura quelqu'un.

— Ça pourrait être pire, commenta Juliette.

La machine était là depuis des centaines d'années, au bas mot. Elle s'était attendue à trouver une boule de rouille, mais l'acier luisait encore par endroits.

— Je me demande si cette pièce n'était pas sous vide d'air…

Elle réfléchissait à haute voix et repensait au souffle qu'elle avait senti sur sa nuque et le mouvement d'aspiration de poussière lorsqu'elle avait percé le mur pour la première fois.

— C'est un système entièrement hydraulique, dit Bobby.

Il y avait de la déception dans sa voix, comme s'il avait découvert que les dieux se lavaient le derrière avec de l'eau, eux aussi. Juliette était plus optimiste. Elle voyait là une machine qui pouvait marcher, pourvu que le bloc d'alimentation soit intact. Ils pouvaient la faire fonctionner. Elle avait été construite dans un souci de simplicité, comme si les dieux savaient que ceux qui la découvriraient seraient moins avancés, moins capables. Il y avait des bandes de roulement comme sur leurs marteaux-piqueurs, mais celles-ci filaient tout le long de la machine, leurs essieux empêtrés dans la graisse. Plus d'autres bandes sur les côtés et au plafond, qui devaient pousser contre la terre. Ce qu'elle ne comprenait pas, en revanche, c'était la manière dont était censé commencer le forage. Au-delà de la chaîne d'évacuation qui délestait la machine des débris rocheux, ils se retrouvaient face à un mur d'acier qui se dressait plus haut que les poutres métalliques et les passerelles pour se fondre dans l'obscurité.

— Ça n'a aucun sens, lâcha Raph, planté devant ce mur. Regarde ces roues. Dans quel sens c'est censé fonctionner ?

— Ce ne sont pas des roues, répondit Juliette en orientant sa lampe torche. Toute cette pièce avant tourne sur elle-même. Voilà le pivot. Et ces disques ronds, là, doivent ressortir de l'autre côté et s'occuper de fendre les obstacles.

Bobby renâcla, incrédule.

— Ces disques ? Fendre de la roche brute ?

Juliette essaya d'en faire tourner un. Il bougea à peine. Il allait falloir un bidon entier de graisse.

— Je crois qu'elle a raison, dit Raph.

Il avait soulevé le couvercle d'une boîte large comme un lit double et en éclairait l'intérieur.

— C'est une boîte de vitesses. Ça ressemble à une transmission.

Juliette le rejoignit. Les roues dentées hélicoïdales larges comme un homme étaient elles aussi croûtées de graisse desséchée. Elles correspondaient aux dents qui devaient faire pivoter le mur. La boîte de transmission était aussi grosse que celle de la génératrice principale. Plus grosse, même.

— Mauvaise nouvelle, dit Bobby. Regarde où mène l'arbre de transmission.

Trois faisceaux de lumière convergèrent vers l'objet en question et le suivirent : il ne menait qu'à un espace vide. L'intérieur de cette machine géante, tout ce vide dans lequel ils se tenaient, c'était en fait l'emplacement où aurait dû se trouver le cœur de la bête.

— Elle n'ira nulle part, marmonna Raph.

Juliette retourna à l'arrière de la machine. Il y avait des supports massifs censés accueillir une source d'énergie. Depuis le début, ils tournaient en rond sur la question du moteur. À présent qu'elle savait ce qu'elle cherchait, elle repéra les points de montage. Il y en avait six : des tiges filetées de vingt centimètres de diamètre elles aussi croûtées de graisse durcie. L'écrou correspondant à chaque tige pendait à un crochet sous les supports. Les dieux communiquaient avec elle. Ils lui parlaient. Les anciens avaient laissé un message, écrit dans la langue de ceux qui connaissent les machines. Ils lui parlaient à travers les âges et lui disaient : *Cette pièce va ici. Suis ce chemin.*

Fitz s'agenouilla près de Juliette et posa une main sur son bras.

— Je suis désolé pour tes amis, dit-il, faisant référence à Solo et aux enfants, mais Juliette décela du soulagement dans sa voix.

Elle jeta un œil à l'arrière de cet antre métallique et vit plusieurs mineurs et mécanos qui regardaient à l'intérieur, hésitant à les rejoindre. Tout le monde serait content que l'aventure s'arrête là, que Juliette ne creuse pas plus loin. Mais elle en

ressentait plus que le besoin, c'était en train de devenir sa raison d'être. Cette machine, on n'avait pas voulu la leur cacher. Elle avait été entreposée là à l'abri. Protégée. Stockée. Badigeonnée de graisse dans un cocon hermétique pour une raison qu'elle ignorait.

— Est-ce qu'on rebouche le trou ? demanda Dawson.

Même le vieux mécanicien grisonnant semblait pressé d'en finir.

— Cette machine attend quelque chose, murmura Juliette.

Elle décrocha un des écrous et le posa sur sa tige. La taille des pièces lui était familière. Elle songea à la tâche qu'avait représentée, il y avait de cela une éternité, l'alignement de la génératrice principale.

— Elle est censée être ouverte, dit-elle. Cet énorme ventre est censé être ouvert. Regarde à l'arrière, par où on est entrés. Les parties doivent se séparer pour laisser sortir les déblais, mais aussi pour laisser entrer quelque chose. Le moteur ne manque pas. Pas du tout.

Raph resta près d'elle, le faisceau de sa lampe braqué sur sa poitrine de façon à pouvoir observer son visage.

— Je sais pourquoi ils ont laissé cette machine ici, dit-elle alors que les autres étaient partis inspecter l'arrière. Je sais pourquoi ils l'ont mise juste à côté de la génératrice.

4

Silo 18

Shirly et Kali étaient toujours occupées à nettoyer la génératrice principale lorsque Juliette émergea du ventre de l'excavatrice. Bobby montra aux autres comment l'arrière se divisait pour s'ouvrir, quels boulons dévisser et quelles plaques retirer. Juliette leur demanda de mesurer l'espace entre les tiges pour les comparer avec les dimensions de la génératrice de secours, histoire de confirmer ce qu'elle pressentait. La machine qu'ils venaient d'exhumer était un schéma vivant. C'était véritablement un message du passé. Une découverte menait à une autre, et ainsi de suite.

Juliette observait Kali essorer un chiffon boueux avant de le tremper dans un second seau, où l'eau était légèrement moins sale, et une vérité se fit jour en elle : un moteur croupirait si on n'y touchait pas pendant un millier d'années. Il ne ronronnerait que si on s'en servait, si toute une équipe consacrait sa vie à son entretien. De la vapeur s'élevait au-dessus du collecteur d'échappement caché sous la mousse savonneuse tandis que Shirly continuait de nettoyer consciencieusement la machine, et Juliette comprit que, tous, ils avaient travaillé à l'avènement de ce moment pendant des années. Et même si la vieille amie de Juliette détestait ce projet, elle y avait grandement participé. La génératrice plus petite à l'autre bout des Machines avait un autre dessein, plus grand, plus noble.

— Les dimensions m'ont l'air bonnes, annonça Raph, mètre à la main. Tu crois qu'ils se sont servis de cette machine pour apporter la génératrice ici ?

Shirly lança un chiffon sale et en reçut un autre plus propre. L'ouvrière et son ombre travaillaient à un rythme aussi fluide que celui des pistons.

— Je crois plutôt que la génératrice de secours est censée aider cette excavatrice à partir, répondit Juliette à Raph.

Ce qu'elle avait du mal à saisir, c'était la raison pour laquelle quiconque aurait donné son accord pour se séparer d'une source d'énergie de secours, même pour un temps limité. Cela aurait mis tout le silo à la merci d'une éventuelle panne générale. Ils auraient aussi bien fait de trouver un moteur compacté en une boule de rouille de l'autre côté de ce mur : elle voyait mal comment la population pourrait approuver le

plan qui commençait à germer dans son esprit.

Un nouveau chiffon atterrit dans un seau d'eau marron, mais Kali n'en lança pas d'autre. Elle avait les yeux rivés à l'entrée de la salle de la génératrice. Juliette suivit son regard et sentit le rouge lui monter aux joues. Là, parmi les ouvriers des Machines à l'uniforme graisseux, se tenait un jeune homme à la combinaison argentée immaculée, qui demandait son chemin à quelqu'un. On lui répondit et Lukas Kyle, chef du DIT, se dirigea droit vers elle.

— Remettez la génératrice de secours en marche, ordonna Juliette à Raph, qui se raidit.

Il devait avoir compris où tout cela allait les mener.

— On a besoin de la faire tourner juste assez longtemps pour comprendre comment fonctionne l'excavatrice. De toute façon, il fallait qu'on nettoie les collecteurs d'échappement.

Raph acquiesça en serrant les mâchoires, puis se détendit. Juliette lui donna une tape dans le dos et n'osa pas lever la tête vers Shirly lorsqu'elle alla à la rencontre de Lukas.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lui demanda-t-elle.

Elle lui avait parlé la veille mais apparemment il n'avait pas cru bon de la prévenir de sa visite. Il essayait de la coincer.

Lukas, coupé dans son élan, fronça les sourcils… et Juliette s'en voulut de ce ton agressif. Pas d'étreinte, pas de chaleureuse poignée de main. Elle était trop tendue après toutes les découvertes de la journée.

— Je te retourne la question, répondit-il en jetant un œil au cratère dans le mur du fond. Pendant que tu fais des trous, je te signale que le patron du DIT accomplit ton devoir de maire.

— Très bien, alors rien n'a changé, s'exclama-t-elle en riant, pour essayer de détendre l'atmosphère.

Mais Lukas ne sourit pas. Elle posa une main sur son bras et l'attira à l'écart de la génératrice.

— Je suis désolée. Je suis simplement surprise de te voir. Tu aurais dû me dire que tu venais…

— Pour qu'on ait cette conversation par radio ?

Elle soupira.

— Tu as raison. En vérité… Je suis très contente de te voir. Si tu as besoin que je remonte pour signer des papiers, je le ferai avec plaisir. S'il faut que je fasse un discours, que j'embrasse un bébé, pas de problème. Mais je t'ai annoncé la semaine dernière que j'allais trouver un moyen d'aller porter secours à mes amis. Et puisque tu m'interdis de retourner sur les collines…

Les yeux de Lukas s'écarquillèrent en l'entendant prononcer les mots tabous. Il jeta un œil inquiet autour de lui.

— Jules, tu t'inquiètes pour une poignée d'individus alors que tout un silo se tourmente. Il y a des rumeurs de dissension dans les étages supérieurs. Des échos du soulèvement que tu as provoqué, sauf que, maintenant, ce mécontentement est dirigé contre nous.

Juliette commença à s'échauffer. Elle retira sa main du bras de Lukas.

— Je ne voulais pas de ce soulèvement. Je n'y ai même pas pris part, je n'étais pas là.

— Mais tu es là pour celui qui se prépare.

Il n'avait pas l'air en colère, seulement triste, et Juliette se rendit compte que les journées étaient aussi longues pour lui en haut qu'elles l'étaient pour elle aux Machines. Ils avaient encore moins parlé lors de cette semaine que lorsqu'elle s'était retrouvée dans le silo 17. Ils étaient plus proches, mais le danger qu'ils s'éloignent l'un de l'autre grandissait.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? demanda-t-elle.

— Pour commencer, arrête de creuser. S'il te plaît. Billings a enregistré une dizaine de plaintes de la part de gens qui se demandent ce qui va se passer. Certains disent que l'extérieur va nous contaminer. Un prêtre du milieu tient deux services par jour pour avertir les autres des dangers, les entretenir de sa vision d'un silo qui étouffe dans la poussière et des milliers de gens qui meurent...

— Les prêtres, renâcla Juliette.

— Oui, les prêtres. Et les gens qui descendent et qui montent deux fois par jour pour aller l'écouter. Quand il estimera nécessaire d'assurer trois messes quotidiennes, on aura une foule en colère.

Juliette passa une main dans ses cheveux, des débris en tombèrent. Elle observa la poussière voleter autour d'elle d'un air coupable.

— Qu'est-ce que les gens pensent qu'il m'est arrivé à l'extérieur du silo ? Pendant mon nettoyage ? Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Certains ont du mal à y croire. Ça tient de la légende. Au DIT, on sait parfaitement ce qui s'est passé, mais il y en a qui se demandent si tu es même sortie. J'ai eu vent d'une rumeur selon laquelle c'était une combine électorale.

Juliette jura dans sa barbe.

— Et tu as des nouvelles d'autres silos ?

— Depuis des années, je répète à qui veut l'entendre que les étoiles sont des soleils pareils au nôtre. Mais certaines choses dépassent l'entendement. Et je ne pense pas que le sauvetage de tes amis changera quoi que ce soit. Tu pourrais aussi bien faire monter ton ami expert en radio au bazar et annoncer qu'il vient d'un autre silo, et

les gens te croiraient tout autant.

— Walker ?

Juliette secoua la tête, mais elle savait qu'il avait raison.

— Je ne veux pas aller chercher mes amis pour prouver ce qui m'est arrivé, Luke. Ça n'a rien à voir avec moi. Ils vivent avec des morts, là-bas. Avec des fantômes.

— Et nous alors ? Les morts sont l'engrais de notre nourriture ! Je t'en supplie, Jules. Des centaines de gens mourront, tout ça pour n'en sauver que quelques-uns. Ils sont peut-être mieux là-bas.

Elle respira profondément et retint son souffle un instant pour tenter de garder son calme.

— Non, Lukas. L'homme que je veux sauver est à moitié fou à force d'avoir vécu seul toutes ces années. Les enfants ont eux-mêmes des enfants. Ils ont besoin de nos médecins et de notre aide. Et puis de toute façon… Je leur ai fait une promesse.

Il n'opposa à son plaidoyer qu'un regard triste. C'était peine perdue. Comment sensibiliser un homme à la cause d'individus qu'il n'a jamais rencontrés ? Juliette attendait de lui l'impossible, et elle avait autant à se reprocher. Est-ce qu'elle se souciait vraiment de ceux qui allaient s'abreuver de mensonges à la messe deux fois par jour ? Ou de tous ces inconnus qui l'avaient élue pour gouverner mais qu'elle n'avait jamais rencontrés ?

— Je ne voulais pas de ce poste, dit-elle sans réussir à dissimuler les reproches dans sa voix.

C'étaient d'autres personnes qui avaient voulu qu'elle soit maire, pas elle. Et ces personnes étaient moins nombreuses qu'au début, semblait-il.

— Moi non plus je ne savais pas à quoi m'attendre quand j'étais ombre, rétorqua-t-il.

Il voulut ajouter quelque chose, mais un groupe de mineurs passant près d'eux dans un nuage de poussière blanche l'en empêcha.

— Qu'est-ce que tu allais dire ?

— J'allais te demander de creuser en secret si tu tiens tant que ça à le faire. Ou bien de laisser d'autres s'en charger et de rentrer…

— Si tu allais dire “à la maison”, sache que ma maison, c'est ici. Et puis, en secret, franchement ? Alors on ne vaudrait pas mieux que nos prédécesseurs, qui passaient leur temps à mentir, à comploter ?

— À vrai dire, je crains qu'on soit pires. Tout ce qu'ils ont fait, c'est nous permettre de rester en vie.

Juliette eut un petit rire.

— Nous ? Ils nous ont choisis pour nous envoyer direct à la morgue.

Lukas poussa un soupir.

— Je parlais de tous les autres. Ce qu'ils ont fait, c'est essayer de sauver tous les autres.

— Accorde-moi encore quelques jours ici. Laisse-moi voir si on a les moyens de creuser, pour commencer. Après quoi je viendrai embrasser tes bébés et enterrer tes morts… mais pas dans cet ordre, bien sûr.

Lukas n'aimait pas trop cet humour morbide.

— Et tu vas te surveiller sur tout ce qui est tabou ?

Elle acquiesça.

— Si on creuse, on le fera discrètement.

Elle se demanda si la machine qu'ils avaient découverte en était capable.

— Je pensais décréter un court congé énergétique, de toute façon. Je ne veux pas que la génératrice principale tourne à plein régime quelque temps. Au cas où.

Lukas opina, et Juliette se rendit compte à quel point les mensonges lui étaient faciles et nécessaires. Elle eut envie de lui faire part d'une autre de ses idées à laquelle elle songeait depuis des semaines, une idée qui lui était venue alors qu'elle se remettait de ses brûlures. Il y avait une chose qu'elle voulait faire en haut, mais elle vit qu'il valait mieux ne pas l'agacer davantage. Alors elle ne lui annonça que la partie qui selon elle lui ferait plaisir.

— Une fois que les choses seront bien entamées ici, j'envisage de remonter et de rester un peu, dit-elle en lui prenant la main. De rester un moment à la maison.

Lukas sourit.

— Mais il faut que tu saches, dit-elle, le naturel revenant au galop. J'ai vu à quoi ressemble le monde, Luke. Je reste éveillée la nuit, j'écoute la radio de Walk. Il y a tout un tas de gens comme nous au-dehors, qui vivent séparés, dans l'ignorance. J'ai l'intention de sauver mes amis, mais pas seulement. J'espère que tu en as conscience. J'ai l'intention de découvrir pour de bon ce qu'il y a au-delà de ces murs.

Une boule revint se loger dans la gorge de Lukas. Son sourire s'évanouit.

— Tu vises trop loin, dit-il platement.

Juliette sourit en lui serrant tendrement la main.

— Dit-il alors qu'il passe son temps à observer les étoiles.

5

Silo 17

— Solo ! Monsieur Solo !

La voix fluette d'une enfant se faufila jusqu'au fin fond des fermes. Elle atteignit les lopins de terre les plus reculés, où les lampes de croissance ne s'allumaient plus, où plus rien ne poussait. C'est là que Jimmy Parker était assis, seul, sur le sol sans vie, près du souvenir d'un vieil ami.

Ses mains roulaient sans qu'il y prenne garde des boulettes de terre qu'il écrasait entre ses doigts. En faisant un gros effort, il pouvait encore sentir la pointe de griffes félines à travers sa combinaison. Il entendait le petit ventre d'Ombre gargouiller comme une pompe. Mais ses efforts d'imagination étaient contrés par la voix enfantine qui se rapprochait. Un faisceau lumineux pénétra le dernier enchevêtrement de plantes que les petits appelaient la Jungle.

— Ah, t'es là !

La petite Elise faisait un sacré raffut pour son âge. Elle le rejoignit d'un pas décidé, dans ses bottes trop grandes. En la regardant approcher, Jimmy se souvint qu'il aurait bien aimé qu'Ombre soit doué de parole. Il avait fait d'innombrables rêves dans lesquels Ombre était un garçon avec de la fourrure noire et une grosse voix. Mais il ne faisait plus ces rêves. À présent, il songeait avec nostalgie à toutes ces années passées avec son ami muet.

Elise se faufila entre les montants de la barrière et serra le bras de Jimmy. Sa lampe torche l'aveugla à moitié lorsqu'elle la pointa vers le haut.

— Il faut y aller, dit-elle en le tirant par la manche. C'est l'heure, monsieur Solo.

Il cligna des yeux. Il savait qu'elle avait raison. C'était elle la plus jeune d'eux tous, et elle arrangeait plus de disputes qu'elle n'en provoquait. Jimmy écrasa une dernière boule de terre dans sa main, répandit la poussière sur le sol et s'essuya sur sa cuisse. Il n'avait pas envie de partir, mais il savait qu'ils ne pouvaient pas rester. Il se rappela que ce ne serait que temporaire. Juliette le lui avait dit. Elle avait dit qu'il pourrait revenir vivre ici avec tous ceux qui le désireraient. Il n'y aurait pas de loterie pendant un bon moment. Il y aurait beaucoup de gens. Et son silo serait à

nouveau rempli.

Jimmy frissonna à l'idée de voir tant de monde. Elise tira sur son bras.

— Allez, allez, faut partir.

Et Jimmy comprit alors ce qui lui faisait peur. Ce n'était pas le départ, qui n'était pas pour tout de suite. Ce n'était pas le fait de devoir s'installer dans le fond, qui était presque entièrement asséché et qui ne l'effrayait plus. C'était l'idée de ce à quoi il allait peut-être retourner. Sa maison, en se vidant, n'en était devenue que plus sûre ; il avait subi des attaques lorsqu'elle s'était emplie à nouveau. Une partie de lui voulait qu'on le laisse tranquille, voulait être Solo.

Une fois debout, il laissa Elise le guider jusqu'au palier. Elle tenait sa main calleuse, le tirait avec détermination. Dehors, elle rassembla ses affaires au sommet des marches. Rickson et les autres étaient plus bas, leurs voix résonnaient dans le puits de béton. Une des ampoules de l'éclairage de secours ne marchait plus à cet étage, ce qui laissait un espace noir dans l'atmosphère verdâtre. Elise enfila son sac en bandoulière, qui contenait son livre-souvenir, et sangla son sac à dos. De quoi manger et boire, des vêtements de rechange, des piles, une poupée fanée, sa brosse à cheveux – pratiquement tout ce qu'elle possédait. Jimmy lui tint la bretelle pour qu'elle puisse y glisser son bras, et prit ses propres affaires. La voix des autres s'estompa. L'escalier s'ébranla légèrement lorsqu'ils entamèrent leur descente, ce qui était une curieuse direction à prendre si l'on considère qu'ils allaient sortir.

— Combien de temps avant que Jewel vienne nous chercher ? s'enquit Elise.

Main dans la main, ils descendirent en spirale.

— Pas longtemps, dit Jimmy, ce qui était sa façon de dire “Je ne sais pas”. Elle y travaille. Le chemin est long. Tu te souviens de tout le temps qu'il a fallu pour que l'eau descende et disparaisse ?

Elise acquiesça.

— Je comptais les marches, dit-elle.

— Oui, c'est vrai. Eh bien, maintenant, il faut qu'ils creusent un tunnel dans la pierre pour arriver jusqu'à nous. Ça va pas être du gâteau.

— Hannah dit qu'il y aura plein de gens qui vont venir après le retour de Jewel.

Jimmy déglutit.

— Des centaines, dit-il d'une voix rauque. Des milliers, même.

Elise serra sa main. Dix ou douze marches défilèrent tandis qu'ils comptaient dans leur tête.

— Rickson, il dit qu'ils viennent pas pour nous sauver, mais parce qu'ils veulent prendre notre silo.

— Oui, bon, Rickson voit le mal chez les gens, et toi tu vois le bien.

Elise leva les yeux vers lui. Ils ne savaient plus où ils en étaient de leur compte. Il

se demanda si elle était capable de se représenter un millier de personnes. Lui s'en souvenait à peine.

— Je préférerais qu'il voie le bien chez les gens, comme moi.

Jimmy s'arrêta avant qu'ils n'atteignent le palier suivant. Elise s'agrippa plus fort à sa main, à sa sacoche, et s'arrêta aussi. Il s'agenouilla pour être à sa hauteur. Il aperçut le petit trou laissé par une dent tombée récemment.

— Il y a un peu de bonté en chacun de nous, dit-il en serrant l'épaule de la petite, sentant une boule se former dans sa gorge. Mais il y a aussi du mauvais. Rickson a plus souvent raison que tort, tu sais.

Ça lui coûtait de le dire. Il détestait remplir la tête d'Elise avec de telles considérations. Mais il l'aimait comme sa propre fille. Et il voulait lui donner le blindage en acier dont elle aurait besoin si jamais le silo se remplissait à nouveau. C'est pour cela qu'il l'avait autorisée à découper dans les grands livres stockés dans les boîtes métalliques pour prendre les pages qu'elle aimait. C'est pour ça qu'il l'avait aidée à choisir lesquelles étaient importantes. Celles qu'il avait choisies l'aideraient à survivre.

— Il va falloir que tu commences à voir le monde avec les yeux de Rickson, dit-il.

Il s'en voulait. Il se releva et la tira par la main. Il ne comptait plus. Il s'essuya les yeux avant qu'Elise remarque ses larmes, avant qu'elle lui pose une de ses questions innocentes auxquelles il était si difficile de répondre.

6

Silo 17

Difficile d'abandonner l'éclairage et le confort de son ancien chez-lui, mais Jimmy avait malgré tout accepté d'emménager dans les fermes du bas. Les enfants aimaient bien cet endroit. Ils reprirent vite leur travail dans les jardins. Et ils étaient plus près pour surveiller la toute fin de la décrue des eaux.

Jimmy s'engagea sur une volée de marches glissantes piquées de rouille, au son des gouttes d'eau qui tombaient dans des flaques ou contre l'acier. La plupart des bornes d'éclairage de secours avaient été inondées, et celles qui fonctionnaient encore gardaient à l'intérieur des bulles d'eau boueuse, coincées. Jimmy pensa aux poissons qui avaient nagé là, où il n'y avait désormais plus que de l'air. Il en avait aperçu quelques-uns pendant que l'eau baissait, alors qu'il était persuadé de les avoir tous pêchés depuis longtemps. Pris au piège dans des mares peu profondes, ils avaient fait des proies faciles. Il avait appris à Elise à les pêcher, mais elle avait du mal à les décrocher de l'hameçon. Les créatures visqueuses n'arrêtaient pas de lui échapper des mains. Jimmy lui avait dit en plaisantant qu'il la soupçonnait de le faire exprès, et elle avait admis qu'elle aimait mieux les attraper que les manger. Il l'avait laissée jouer avec les derniers poissons jusqu'à ce qu'il ait de la peine pour eux. Rickson, Hannah et les jumeaux, eux, avaient été bien contents de mettre fin au calvaire de ces pauvres survivants et de les engloutir.

Jimmy pencha la tête en arrière et imagina son flotteur en suspension dans l'air. Il imagina Ombre se pencher au-dessus d'eux et donner des coups de patte dans sa direction, comme si Jimmy était à présent le poisson, coincé sous l'eau. Il essaya de souffler pour faire des bulles, mais rien ne sortit de sa bouche, et il ne réussit qu'à se chatouiller les narines avec ses moustaches.

Au palier suivant, une mare subsistait au pied des marches. Le sol était plat ici, et non en pente pour permettre à l'eau de s'écouler. Jamais une inondation de cette ampleur n'avait été prévue. Jimmy alluma sa lampe torche, dont le faisceau fendit l'obscurité lugubre du département des Machines. Un fil électrique serpentait le long du couloir et s'enroulait autour du poste de sécurité. Une double épaisseur de tuyaux

le longeait, et tous menaient droit aux pompes ; Juliette y avait veillé.

Jimmy les suivit. La première fois qu'il avait descendu les marches jusqu'en bas, il avait trouvé le dôme en plastique de son casque, parmi une masse de débris embourbés, tout ce que l'eau avait laissé une fois retirée. Il avait tenté de nettoyer de son mieux, et ce faisant, était tombé sur ces petites rondelles métalliques avec lesquelles il avait fabriqué ses parachutes en papier – comme autant de pièces d'argent parmi les détritus. La plupart des déchets de l'inondation étaient encore là. La seule chose qu'il avait sauvée, c'était la visière en plastique du casque de Juliette.

Le câble et le tuyau descendaient dans un autre escalier, carré. Jimmy les suivit en prenant garde de ne pas trébucher. De l'eau gouttait de temps à autre des conduits au-dessus de lui, sur son épaule ou sur sa tête. Les gouttes scintillaient dans le faisceau de sa lampe. Tout le reste était plongé dans le noir. Il essaya d'imaginer ce qu'avait dû ressentir Juliette au même endroit, sous l'eau, mais c'était trop. Il avait déjà assez peur en marchant au sec.

Une grosse goutte s'écrasa sur son crâne et dégoulina jusque dans sa barbe. “Enfin, je voulais dire presque au sec”, dit-il, s'adressant au plafond. Il arriva en bas des marches. À présent il n'y avait plus que le câble pour le guider, et encore, il n'y voyait pas grand-chose. Il marcha dans une flaque d'eau mais continua à avancer. Juliette avait dit qu'il fallait que quelqu'un soit dans le coin quand la pompe aurait fini son travail. Il faudrait l'éteindre. Tant que l'eau s'y engouffrait, pas de problème, mais il ne fallait pas que la machine tourne à vide. Un truc qu'elle avait appelé un “rotor” risquait de se déglinguer.

Jimmy arriva à la pompe. Le bruit ne lui disait rien qui vaille. Un gros tuyau plongeait dans un puits – Juliette lui avait dit de faire attention à ne pas tomber dedans – d'où s'échappait un gargouillis sonore. Il éclaira le fond et vit que le puits était presque vide. Il devait rester à peu près trente centimètres d'eau, qui tournaient en tourbillon sous l'effet de l'aspiration inefficace de la pompe.

Il sortit son cutter de sa poche de poitrine et tira le fil hors de l'eau. La pompe geignit, une odeur de chaud se répandit dans l'air, de la vapeur s'échappait du cylindre qui fournissait l'énergie. Jimmy sépara les deux fils et en coupa un avec son cutter. La pompe continua à tourner quelques secondes mais ne tarda pas à s'essouffler. Juliette lui avait expliqué quoi faire. Il dénuda le fil coupé et entortilla les bouts. Lorsque la cuve se remplirait à nouveau, il faudrait que Jimmy court-circuite le bouton d'allumage, tout comme elle l'avait fait toutes ces semaines auparavant. Les enfants et lui pourraient y aller chacun leur tour. Ils vivraient juste au-dessus des niveaux endommagés par l'inondation, s'occuperaient de la Jungle, et garderaient le silo au sec jusqu'à ce que Juliette vienne les chercher.

7

Silo 18

La discussion avec Shirly au sujet de la génératrice tourna au vinaigre. Juliette obtint gain de cause, mais n'en sortit pas avec un sentiment de victoire. En voyant son amie partir à grandes enjambées, elle essaya de s'imaginer à sa place. Shirly avait perdu Marck, son mari, depuis quelques mois seulement. Juliette avait été une épave pendant toute l'année qui avait suivi la mort de George. Et voilà que le maire venait dire au chef des Machines qu'il prenait la génératrice de secours. Qu'il s'en emparait. Laissant le silo à la merci d'une éventuelle panne. Une seule dent se casse, un rouage se bloque, et c'est tout un silo qui se retrouve plongé dans le noir, toutes les pompes qui se taisent, jusqu'à ce qu'on puisse effectuer les réparations.

Juliette n'avait pas besoin que Shirly expose ses arguments. Elle pouvait parfaitement les nommer elle-même. Elle se retrouvait seule dans un couloir sombre, dans le silence, à se demander ce qu'elle était en train de faire. Même ses proches commençaient à perdre confiance en elle. Et tout ça pour quoi ? Pour une promesse ? Est-ce qu'elle s'entêtait en dépit du bon sens ?

Elle se gratta le bras – certaines de ses cicatrices la démangeaient encore – et se souvint d'une conversation avec son père après presque vingt ans d'évitement obstiné. Aucun des deux n'avait admis sa bêtise, mais elle était bien là, presque palpable. C'était leur échec, à la fois ce qui les avait poussés à avancer dans la vie et la cause des dégâts qu'ils avaient choisi d'ignorer – ce que la fierté peut faire comme ravages.

Juliette retourna dans la salle de la génératrice. Le raffut métallique près du mur du fond lui rappela une autre époque… désaxée. Le vacarme du forage n'était pas sans lui évoquer la génératrice déréglée de son passé : précoce, ardent, et dangereux.

Le travail sur la génératrice de secours était bien entamé. Dawson et son équipe étaient sur le couplage de l'échappement. Raph travaillait sur un écrou avec une énorme clé anglaise, en vue de séparer la machine de son ancien amarrage. Juliette prit conscience que son projet était bel et bien sur les rails. Shirly avait tous les droits d'être furax.

Elle traversa la salle et s'engouffra dans un des trous du mur, pliée en deux pour ne pas se blesser aux barres de fer à béton. Planté à l'arrière de la grande excavatrice, Bobby se grattait la barbe. Il ressemblait lui-même à un gros rocher. Il avait les cheveux longs et tressés à la manière des mineurs, et sa peau de charbon masquait ses dures années de labeur. Il était en tout point l'opposé de son ami Raph. Hyla, qui était sa fille et son ombre, se tenait sans rien dire près de lui.

— Comment ça va ? demanda Juliette.

— Comment ça va quoi ? Moi ? Ou cette machine ? dit Bobby en se tournant vers elle. Je vais te dire comment va ce tas de rouille. Il ne tournera jamais, pas comme tu le voudrais. Il ira tout droit, il est pas fait pour être dirigé.

Juliette salua Hyla et admira le travail déjà accompli sur la machine. Le nettoyage allait bon train, et elle était en excellent état. Elle posa une main sur le bras de Bobby.

— Elle nous obéira, tu verras. On va mettre des cales en acier le long du mur ici, à droite.

Tout autour d'eux, les projecteurs des mines illuminaient la roche.

— Quand l'arrière de la machine appuiera contre ces cales, ça obligera l'avant à pivoter, dit-elle en mimant le mouvement de ses mains.

— Mouais, ce sera lent, mais ça peut marcher, approuva Bobby à contrecœur.

Il déplia une feuille en papier fin, le plan de tous les silos, et étudia le chemin qu'avait tracé Juliette. Elle l'avait volé dans le bureau secret de Lukas, et le forage qu'elle proposait décrivait un arc du silo 18 au silo 17, d'une salle de la génératrice à l'autre.

— Il faudra aussi qu'on l'oriente vers le bas, ajouta Bobby. Cette machine, elle est inclinée comme si ça la démangeait de remonter à la surface.

— OK. Sinon, on avance comment sur l'entretoisement ?

Hyla observait les deux adultes avec sa mine de graphite dans une main et sa tablette dans l'autre. Bobby leva les yeux au ciel, l'air contrarié.

— Erik n'est pas trop partant pour nous prêter ce qu'il a. Il dit qu'il peut nous refiler assez de poutres métalliques pour environ mille mètres. Je lui ai dit que tu en voudrais cinq ou dix fois plus.

— Il faudra qu'on en prenne dans les mines, alors, dit Juliette.

Elle fit un signe de tête à Hyla et sa tablette pour lui suggérer de noter.

— Tu as l'intention de déclencher une guerre ici ou quoi ? lâcha Bobby en tirant sur sa barbe.

Hyla cessa d'écrire. Elle les regardait tour à tour, ne sachant que faire.

— Je parlerai à Erik, répondit Juliette. Une fois que je lui aurai promis toutes les poutres d'acier de l'autre silo, il cédera.

— Tant que c'est lui et pas ses poutres, dit Bobby avec un petit rire nerveux.

— Il nous faudra trente-six poutrelles et soixante-douze colonnes montantes, dit Juliette en faisant signe à Hyla, qui jeta un coup d'œil coupable à son père avant de prendre des notes.

— Si cette chose bouge, ça va faire une sacrée pile de gravats, dit Bobby. Il va falloir autant d'hommes pour le transport des débris jusqu'au concasseur de la mine que pour le forage.

L'image de l'endroit où la roche était réduite en poussière et expulsée *via* le collecteur d'échappement réveilla de douloureux souvenirs. Juliette braqua sa lampe sur les pieds de Bobby, s'efforçant de ne pas penser au passé.

— On n'expulsera pas les gravats, dit-elle. Le puits n° 6 est presque directement en dessous de nous. Si on creuse tout droit vers le bas, on est en plein dedans.

— Tu veux remplir le numéro 6 ? s'écria Bobby, incrédule.

— Il n'y a presque plus rien à en tirer de toute façon. Et puis on doublera nos ressources en minerai dès qu'on aura atteint l'autre silo.

— Erik va péter une durite. Tu es sûre de n'oublier personne ?

— De n'oublier personne ?

— Je précise : de n'oublier d'emmerder personne ?

Juliette ignora sa pique et se tourna vers Hyla.

— Fais passer à Courtnee : je veux la génératrice de secours en parfait état de marche avant qu'on l'apporte. On n'aura pas la place de faire les vérifications nécessaires une fois qu'elle sera fixée là-dedans. Le plafond est trop bas.

Juliette poursuivit son inspection de la machine, suivie de Bobby.

— Tu seras là pour tout superviser, j'espère ? lui demanda-t-il. Quand le moment sera venu d'installer la machine dans ce monstre ?

Elle secoua la tête.

— J'ai bien peur que non. C'est Dawson qui s'en occupera. Lukas a raison, il faut que je remonte pour faire mon job…

— Foutaises. Qu'est-ce qui te prend, Jules ? Jamais je ne t'ai vue laisser un boulot en plan, même s'il fallait enchaîner deux jours sans dormir.

Juliette se tourna et lança à Hyla un regard, compris de tous les enfants et de toutes les ombres, signifiant que ses oreilles n'étaient pas les bienvenues. Hyla resta où elle était tandis que les deux autres poursuivirent.

— Ma présence ici provoque une certaine agitation, dit-elle à Bobby à voix basse. Lukas a bien fait de venir me rappeler à l'ordre.

Elle lança un regard noir au vieux mineur.

— Et je te promets une bonne trempe si ces mots reviennent à ses oreilles.

Il rit en levant ses paumes devant lui.

— Inutile de préciser. Je suis marié, tu sais.

Juliette acquiesça.

— Il vaut mieux que vous creusiez pendant que je ne suis pas là. Si je dois être une distraction, autant être ailleurs.

Ils atteignirent le grand vide que viendrait bientôt remplir la génératrice. C’était une décision tellement intelligente d’avoir laissé le fragile moteur ailleurs, où il serait utilisé et entretenu. Le reste de l’excavatrice n’était qu’acier et roues dentées, mécanismes enduits de cambouis.

— Tes amis, au moins, ils en valent la peine ?

— Je te le garantis. Mais je ne fais pas ça que pour eux. Je le fais pour nous aussi.

— Je ne te suis pas.

— Il faut à tout prix qu’on prouve que ça marche. Parce que ce n’est que le début.

Bobby plissa les yeux.

— Je ne sais pas si on aura droit à un début, mais ce qui est sûr, c’est que ça sent la fin.

8

Silo 18

Juliette s’arrêta devant l’atelier de Walker et frappa avant d’entrer. Elle avait entendu dire qu’il s’était déplacé ici et là dans le silo pendant le soulèvement, mais c’était un rouage qui avait du mal à s’intégrer au mécanisme général de sa pensée. Pour autant qu’elle puisse en juger, ce n’était qu’une légende… similaire, en fin de compte, à sa petite balade entre deux silos pour certains. Une rumeur. Un mythe. Qui était cette mécanicienne qui prétendait avoir vu une autre terre ? De telles histoires, on les balayait du revers de la main… À moins que la légende ne germe et que la religion ne finisse par éclore.

— Jules ! s’écria Walker, un œil de la taille d’une tomate à travers sa loupe. Quelle bonne nouvelle. Je suis tellement content de te voir.

Il lui fit signe d’entrer. Il flottait dans l’air une odeur de brûlé, comme si le vieil homme s’était penché sur son poste à souder sans prendre garde à ses longues boucles grises.

— Je passe seulement pour transmettre un message à Solo. Et pour te dire que je vais m’absenter quelques jours.

— Ah ?

Il avait l’air contrarié. Il glissa quelques petits outils dans la poche de son tablier en cuir et posa son fer à souder sur une éponge humide. Le sifflement lui rappela un chat du genre rétif qui avait élu domicile dans la station de pompage et qui feulait, tapi dans l’obscurité.

— C’est ce Lukas qui te kidnappe ?

Juliette se rappela que si les grands espaces étaient l’ennemi de Walker, les porteurs étaient ses amis. Et ils aimaient ses coupons.

— C’est vrai en partie, admit-elle.

Elle se laissa tomber sur un tabouret et examina ses mains, égratignées et pleines de cambouis.

— L’autre partie, c’est que ce forage va prendre un bon bout de temps, et tu sais comment je suis quand je reste assise à ne rien faire. J’ai un autre projet. Qui va

m’attirer encore plus d’ennemis que celui-ci.

Walker l’observa un instant, puis pencha la tête en arrière, pour soudain écarquiller les yeux. Sans qu’elle sache comment, il avait précisément compris ce à quoi elle pensait.

— Tu es comme le chili con carne de Courtnee. Tu fais de sacrés dégâts sur ton passage.

Juliette éclata de rire, mais ressentit une pointe de déception à l’idée d’être si transparente. Si prévisible.

— Je n’ai encore rien dit à Lukas, le prévint-elle. Ni à Peter.

Walker fit une grimace perplexe en entendant le deuxième nom.

— Billings, précisa-t-elle. Le nouveau shérif.

— Ah oui, c’est vrai.

Il débrancha son fer à souder et l’essuya à nouveau contre l’éponge.

— J’oublie souvent que c’est plus ton boulot à toi.

Comme si ça l’avait déjà été, eut-elle envie de répondre.

— Bon. Je veux juste dire à Solo qu’on s’apprête à forer. J’ai besoin de m’assurer que la décrue est complète chez eux.

Elle fit un geste en direction de sa radio, qui pouvait émettre bien au-delà de leur silo. Tout comme la radio dans la pièce sous les serveurs du DIT, le dispositif qu’il avait construit était capable d’émettre vers d’autres silos.

— Vas-y, fais comme chez toi. Dommage que tu ne restes pas encore un jour ou deux, j’ai presque fini la radio portable.

Il lui montra un petit boîtier en plastique un peu plus grand que les anciennes radios qu’elle et les shérifs adjoints avaient l’habitude de porter à la hanche. Le dispositif avait encore des fils qui pendaient à l’extérieur et une grosse batterie externe.

— Quand j’aurai terminé, tu pourras changer de fréquence à l’aide d’un bouton. Il profite des répéteurs des deux silos.

Elle prit l’appareil prudemment, sans la moindre idée de ce dont il parlait. Walker indiqua la molette graduée de trente-deux encoches, toutes numérotées. Ça, elle comprenait.

— Je n’ai plus qu’à trouver de vieilles piles rechargeables. Et à régler le voltage.

— Tu es incroyable, murmura-t-elle.

Un sourire illumina le visage de Walker.

— Ce sont les gens qui ont créé cet appareil les premiers qui sont incroyables. Tout ce qu’ils savaient faire, il y a des siècles, je n’en reviens pas. Les gens n’étaient pas si bêtes qu’on aimerait le croire.

Juliette eut envie de lui parler des livres qu’elle avait vus, du fait qu’on aurait dit

les gens de l'époque sortis tout droit du futur, et non du passé.

Walker s'essuya les mains sur un vieux chiffon.

— Au fait, j'ai prévenu Bobby et les autres, mais pas toi. Plus ils creuseront profond, moins les radios marcheront, du moins jusqu'à ce qu'ils arrivent de l'autre côté.

Juliette hocha la tête.

— Oui, je l'ai entendu dire. Courtnee a dit qu'ils auraient recours à des coursiers, comme dans les mines. Je l'ai nommée responsable des opérations. Elle a tout pensé dans les moindres détails.

— Il paraît qu'elle voulait barder la paroi d'explosifs, au cas où ils tomberaient sur une poche d'air toxique.

— C'était l'idée de Shirly. Elle essaie simplement de trouver des raisons pour empêcher le forage. Mais, tu connais Courtnee : une fois qu'elle a pris une décision, elle fait tout pour y arriver.

Walker se gratta la barbe.

— Tant qu'elle n'oublie pas de me nourrir, tout ira bien.

— Je suis sûre qu'elle n'oubliera pas, dit Juliette en riant.

— Bon, alors bonne chance pour tes nouvelles attributions.

— Merci.

Elle pointa un doigt sur le gros appareil posé sur son établi.

— Tu peux me brancher sur la radio de Solo ?

— Oui, pas de problème. J'avais oublié que tu n'étais pas venue pour discuter avec moi. Allez, appelons ton ami.

Il secoua la tête.

— Je dois dire que, pour avoir parlé avec lui, c'est un drôle de bonhomme.

Juliette sourit et attendit de voir s'il plaisantait, mais se rendit compte qu'il était on ne peut plus sérieux. Elle éclata de rire.

— Quoi ? demanda-t-il en allumant la radio. Qu'est-ce que j'ai dit ?

Solo lui avait fait un rapport. Le département des Machines était asséché, ce qui était une bonne nouvelle, mais la décrue n'avait pas pris autant de temps qu'elle l'avait cru. Il leur faudrait peut-être des semaines ou des mois avant de les rejoindre et de voir ce qu'ils pouvaient sauver, mais la rouille, elle, allait s'installer sans tarder. Elle chassa ce problème de son esprit et se concentra sur les choses qu'elle pouvait maîtriser.

Tout ce dont elle avait besoin pour son ascension tenait dans un petit sac : une combinaison argentée qu'elle avait à peine portée, des chaussettes et des sous-vêtements qu'elle avait lavés à la main et encore humides, sa gourde cabossée et

pleine de cambouis, et une boîte à outils de poche. Elle avait dans ses poches sa pince multifonctions et une vingtaine de coupons, bien que plus personne n'accepte qu'elle paie quoi que ce soit depuis qu'elle était maire. La seule chose qui lui manquait était une radio digne de ce nom, mais Walker était en train d'y travailler.

Avec ses maigres possessions et le sentiment d'abandonner ses amis, elle laissa les Machines derrière elle. Le vacarme étouffé du forage la suivit jusque dans le couloir et l'escalier. Franchir le poste de sécurité était une sorte de barrière psychologique. Ça lui rappelait le moment où elle avait quitté le sas, toutes ces semaines auparavant. À la manière d'un clapet, certaines choses ne permettaient le passage que dans un seul sens. Elle craignait de ne pas revenir avant longtemps, et eut soudain le souffle court.

Lorsqu'elle dépassait des gens dans l'escalier, elle sentait leur regard insistant. Ils lui évoquaient le vent qui l'avait malmenée sur les collines. Ils étaient comme des bourrasques, aussi agressifs et fugaces.

Elle ne tarda pas à comprendre ce que Lukas avait voulu dire. Toute la bienveillance à son égard qu'avait suscitée son retour – toute l'estime que les gens avaient pour elle, elle qui avait refusé de nettoyer les capteurs et réussi à survivre à l'extérieur – était en train de s'effondrer, aussi sûrement que le béton s'effritait dans les tréfonds du silo. Son retour avait engendré de l'espoir, mais son projet de tunnel n'avait pas le même effet. Elle le voyait dans le regard vite détourné d'un commerçant, le bras protecteur qu'une mère passait autour de son enfant, les chuchotements qui cessaient à son approche. Elle répandait la peur autour d'elle.

Malgré tout, quelques personnes lui adressaient un signe de tête assorti d'un "Madame le maire" en la croisant. Un jeune porteur s'arrêta même pour lui serrer la main, manifestement enchanté de la voir. Mais lorsqu'elle fit halte dans les fermes du cent vingt-sixième étage pour se ravitailler, et lorsqu'elle chercha des toilettes trois étages plus haut, elle se sentit aussi bienvenue qu'un graisseux tout en haut. Et pourtant, elle était parmi les siens. Elle était leur maire, en dépit de leur rejet.

Avec tous ces regards en biais, elle hésita à s'arrêter pour voir Hank, le shérif adjoint du poste de police du fond. Hank s'était battu dans le soulèvement et avait vu mourir des hommes et des femmes des deux camps. En entrant au poste du cent vingtième étage, elle se demanda si elle ne commettait pas une erreur. Mais ça, c'était la Juliette d'avant, qui avait peur de voir son père, qui fonçait dans le boulot tête baissée pour éviter le monde. Elle ne pouvait plus réagir comme ça. Elle avait des responsabilités envers le silo et ses habitants. Voir Hank était une bonne chose. Elle gratta une cicatrice au dos de sa main et entra d'un pas décidé. Elle se rappela qu'elle était maire, et non une prisonnière sur le point d'être expulsée.

Hank leva le nez de son bureau. Ses yeux s'écarquillèrent lorsqu'il la reconnut –

ils ne s'étaient pas vus ni parlé depuis son retour. Il se leva et fit deux pas dans sa direction avant de s'arrêter. En percevant chez lui le même mélange de nervosité et d'enthousiasme qu'elle ressentait, elle prit conscience qu'elle n'aurait pas dû s'inquiéter à l'idée de le voir, qu'elle n'aurait pas dû l'éviter pendant tout ce temps. Il tendit une main timide vers elle, comme s'il craignait qu'elle ne refuse de la serrer. Il semblait prêt à la retirer si jamais elle s'estimait offensée. Malgré toute la douleur qu'elle avait pu lui causer, il semblait vivement regretter d'avoir suivi les ordres et de l'avoir escortée jusqu'à sa cellule.

Elle lui serra la main et le tira contre elle.

— Je suis désolé, murmura-t-il, sa voix trahissant son émotion.

— Arrête, dit-elle en le relâchant. C'est à moi de m'excuser. Comment va ton bras ?

— Il tient toujours, plaisanta-t-il. Et si tu oses me présenter tes excuses, je procède à ton arrestation.

— D'accord, alors on est quitte.

— OK, dit-il avec un sourire. Mais je tiens à dire que…

— Tu n'as fait que ton boulot. Et je faisais du mieux que je pouvais. Allez, laisse tomber.

Il hocha la tête et regarda le bout de ses pieds.

— Comment ça va, dans le coin ? demanda-t-elle. Lukas m'a dit que les gens râlaient à cause du forage.

— Disons qu'il y a un peu d'agitation. Rien de méchant. Je crois que les gens sont très occupés à rafistoler ce qui peut l'être. Mais oui, j'ai entendu des choses. Tu sais que je m'occupe des demandes de transfert vers le milieu ou le haut. Eh bien, j'en reçois dix fois plus qu'en temps normal. Je crois bien que les gens n'ont pas envie de rester à proximité de ce que tu mijotes…

Juliette se mordit la lèvre.

— Une grande partie du problème est liée au manque d'indications. Je ne veux pas t'embêter avec ça, mais moi et les gars du poste, on n'est pas spécialement fixés sur ce qui se passe. On ne reçoit plus de rapports de la Sécurité comme avant. Et ton bureau…

— … se fait discret, termina Juliette.

Hank se gratta la tête.

— On peut dire ça. Non que tu sois du genre discret ces temps-ci… Il nous arrive d'entendre le boucan que vous faites en bas.

— C'est pour ça que je suis en visite. Je veux que tu saches que tes inquiétudes sont les miennes. Je retourne à mon poste pour une semaine ou deux. Je vais m'arrêter aux autres annexes de police aussi. Les choses vont s'améliorer, dans

plusieurs domaines.

Hank fronça les sourcils.

— Tu sais que je te fais confiance, mais quand on dit aux gens que les choses vont s'améliorer, tout ce qu'ils comprennent, c'est que les choses vont changer. Et pour ceux qui estiment que respirer est déjà un miracle, ça ne va pas être accueilli comme une bonne nouvelle.

Juliette songea à tout ce qu'elle avait prévu, au sommet comme en bas.

— Tant que des hommes comme toi me font confiance, tout ira bien. Bon. J'ai un service à te demander.

— Tu as besoin d'un endroit où passer la nuit. J'en étais sûr. Je t'ai réservé ta chambre, dit-il en désignant la cellule. Je n'ai qu'à déplier le lit et…

Juliette pouffa de rire. Elle était contente de voir que ce qui les avait mis mal à l'aise quelques minutes auparavant était devenu un sujet de plaisanterie.

— Non, mais merci, c'est gentil. Je suis censée être aux fermes du milieu avant l'extinction des feux. Je dois disperser les semis sur une nouvelle parcelle. Ça fait partie de mes nouvelles attributions…

Hank hocha la tête en souriant.

— Non, ce que je voulais te demander, c'est de garder un œil sur l'escalier. Lukas a dit qu'il y avait de la grogne plus haut. Je vais les calmer, mais je veux que tu sois sur le qui-vive si ça tourne au vinaigre. On est en manque d'effectifs en bas, et je sens bien que les gens sont à cran.

— Tu t'attends à du grabuge ?

— Oui, répondit-elle après une pause. Si tu as besoin de prendre une ombre ou deux, je débloque le budget nécessaire.

— D'habitude, j'aime bien qu'on me propose des coupons sans que j'aie rien à demander… alors pourquoi là, je ressens comme un malaise ?

— C'est la même raison qui fait que je suis heureuse de les donner : on sait tous les deux que c'est toi qui récoltes la partie pourrie du marché.

9

Silo 18

Juliette partit et reprit son ascension à travers des étages qui avaient été le théâtre du conflit, et elle remarqua les blessures de guerre que portait encore le silo. Le rappel des combats qui avaient fait rage en son absence était partout : vieille peinture zébrée de stries argentées, impacts de balles dans le béton, zones brûlées, les barres d'armature qui sortaient des murs comme des os après une fracture ouverte.

Elle avait consacré la majeure partie de sa vie à faire tenir ce silo, à le faire marcher. Et le silo le lui rendait bien : il emplissait ses poumons d'air, permettait les récoltes, veillait au cycle de la vie et de la mort. Ils étaient responsables l'un de l'autre. Sans habitants, ce silo deviendrait comme celui de Solo : victime de la rouille et des inondations. Sans le silo, elle ne serait qu'un crâne sur une colline, orbites vides tournées vers les nuages. Ils avaient besoin l'un de l'autre.

Sa paume glissait le long de la rampe, bosselée de nouvelles soudures – sa propre main portait d'innombrables cicatrices. Pendant la majeure partie de sa vie, le silo et elle s'étaient entretenus l'un l'autre. Jusqu'à ce qu'ils manquent s'entretuer. À présent, les petites embûches rencontrées dans les Machines qu'elle avait espéré réparer un jour – des pompes qui grinçaient, des tuyaux qui crachotaient, des fuites – paraissaient bien peu de chose par rapport au désastre causé par son départ. De la même façon que de vieilles cicatrices dues à des erreurs de jeunesse se fondaient dans la chair, il semblait qu'une seule grosse bévue puisse enterrer toutes les autres plus petites.

Elle atteignit l'endroit où une bombe avait causé un trou dans l'escalier. Un assemblage de métal s'étendait d'un bout à l'autre, un réseau de barres et de montants récupérés ici et là. Les noms de celles et ceux qui avaient péri dans l'explosion étaient inscrits par endroits. Ses pas se firent prudents sur le métal mutilé. Plus haut, elle s'aperçut que les portes des Fournitures avaient été remplacées. Ici, les combats avaient été particulièrement meurtriers. Le prix qu'avaient dû payer ceux en jaune pour avoir rallié les bleus.

Juliette atteignit le quatre-vingt-dix-neuvième à la fin d'une messe. Une foule de gens descendait vers le bazar, calme, qu'elle venait de passer. Ils avaient gardé leur moue concentrée, les articulations aussi rigides que leur combinaison amidonnée. À leur contact, Juliette prit note de leurs regards hostiles.

Le temps qu'elle atteigne le palier, la foule s'était dispersée. Le petit temple était imbriqué entre les anciennes fermes hydroponiques et les appartements d'ouvriers qui travaillaient dans le fond. Elle n'était pas née à l'époque, mais Knox lui avait raconté l'apparition du temple. Son propre père était petit garçon, et des protestations s'étaient élevées à l'encontre de la musique et des textes que l'on entendait pendant la messe. La Sécurité avait laissé les manifestants s'entasser dans un campement devant le bazar. Ils dormaient sur les marches et finirent par embouteiller l'escalier : plus personne ne pouvait passer. La ferme juste au-dessus fut ravagée en un rien de temps pour tous les nourrir. Ils finirent par envahir la majeure partie de l'étage hydroponique. Le temple du vingt-huitième installa une sorte de temple antenne, et ce rejeton du quatre-vingt-dix-neuvième finit par devenir plus important que le temple initial.

Le père Wendel était sur le palier lorsque Juliette faisait son dernier tour de pilier. Près de la porte, il serrait des mains et échangeait quelques mots avec chaque membre de sa congrégation. Son aube blanche était presque une source de lumière. Son crâne chauve étincelait lui aussi, luisant de la sueur que lui avait coûtée son prêche. Wendel rayonnait littéralement. Particulièrement aux yeux de Juliette, qui émergeait d'un monde de taches et de cambouis. Elle se sentit sale rien qu'à la vue du tissu immaculé.

— Merci, mon père, dit une femme en s'inclinant légèrement en avant, un enfant calé sur la hanche.

La tête du petit, profondément assoupi, dodelina contre son épaule. Wendel posa une main sur la tête de l'enfant et murmura quelques mots. La femme le remercia à nouveau, poursuivit son chemin, et le prêtre serra la main de l'homme suivant.

Elle resta tapie contre la rampe tandis que la dernière poignée de gens s'en allait. Elle vit un homme déposer quelques coupons dans la paume du prêtre.

— Merci, mon père, glissa-t-il à son tour, venant compléter la psalmodie des au revoir.

Juliette crut sentir une odeur de chèvre sur l'homme lorsqu'il passa près d'elle, sûrement pour retourner à ses enclos. C'était le dernier à partir. Le père Wendel pivota et adressa un sourire à Juliette pour lui faire savoir qu'il avait détecté sa présence.

— Madame le maire, dit-il en ouvrant les mains devant lui. Vous nous honorez de votre présence. Vous venez pour le service de onze heures ?

Elle vérifia l'heure à la petite montre qu'elle portait au poignet.
— Ce n'était pas le service de onze heures ? s'étonna-t-elle.
Elle devait avancer à un bon rythme.
— Non, c'était celui de dix heures. Nous en avons ajouté un pour ceux du haut qui veulent nous rejoindre.
Juliette se demanda pourquoi les habitants du sommet s'embêtaient à voyager aussi loin. Elle n'avait pas prévu de s'arrêter pour la messe, mais c'était sûrement une erreur. Il serait très intéressant pour elle d'entendre ce que les autres trouvaient de si attirant dans ces prêches.
— J'ai bien peur de ne pas pouvoir rester longtemps, dit-elle. Je m'arrêterai lors de mon prochain passage.
Wendel eut l'air contrarié.
— Et peut-on savoir quand ce sera ? J'ai entendu dire que vous retourniez aux fonctions que Dieu et son peuple avaient choisies pour vous.
— Dans quelques semaines, j'imagine. Le temps de crouler sous les responsabilités.
Un jeune homme émergea sur le palier avec une coupe en bois sculpté à la main. Il en montra le contenu à Wendel et Juliette entendit le cliquetis métallique des coupons. Le garçon portait une grande cape marron et lorsqu'il s'inclina face à Wendel, Juliette remarqua que le centre de son crâne avait été tondu. Il tourna les talons, mais Wendel l'attrapa par le bras.
— Salue ton maire.
— Madame, dit le garçon en s'inclinant.
Son visage ne trahissait aucun sentiment. Un regard sombre sous des sourcils fournis, des lèvres pâles. Juliette se dit que ce jeune homme devait passer peu de temps en dehors du temple.
— Pas la peine de me donner du "madame", dit-elle en tendant une main vers lui. Juliette ira très bien.
— Remmy, répondit-il en lui serrant la main.
— Va réinstaller les bancs, lui demanda Wendel. Nous n'avons pas fini.
Remmy les salua et s'éclipsa. Juliette eut pitié de lui sans trop savoir pourquoi. Les yeux braqués sur l'autre bout du palier, Wendel semblait guetter du bruit des niveaux supérieurs. Main sur la porte, il fit signe à Juliette d'entrer.
— Venez au moins remplir votre gourde, dit-il. Je vais bénir votre voyage.
Juliette secoua sa gourde, presque vide.
— Merci, dit-elle en le suivant à l'intérieur.
Ils traversèrent le hall d'accueil et il la précéda dans la petite chapelle, où elle avait assisté à quelques offices des années auparavant. Remmy réarrangeait les chaises et

les bancs, les coussins, avant de disposer sur l'autel de minces bandes de papier de mauvaise qualité recouvertes de mots manuscrits. Elle surprit plusieurs fois son regard posé sur elle tandis qu'il vaquait à ses occupations.

— Vous manquez aux dieux, déclara le père Wendel pour lui faire savoir qu'il savait qu'elle n'avait pas assisté à une messe depuis longtemps.

La chapelle s'était agrandie depuis la dernière fois où elle était venue. Une odeur entêtante et onéreuse de sciure flottait dans l'air, du bois refaçonné à partir de vieilles portes et autres planches usagées. Elle posa une main sur un banc qui devait coûter une fortune.

— Eh bien, ils savent où me trouver, répondit-elle avec un sourire.

Elle l'avait dit sur le ton de la légèreté, mais le prêtre eut l'air déçu.

— Je me demande parfois si vous ne faites pas de votre mieux pour les éviter, dit-il en hochant la tête vers le vitrail situé derrière l'autel.

Le rétroéclairage projetait des échardes de couleur au sol et au plafond.

— Je lis vos annonces concernant chaque naissance et chaque décès, ici, à ma chaire, et je vois bien dans ces mots que vous leur accordez pleinement la responsabilité de toute chose.

Juliette eut envie de lui dire qu'elle n'était même pas l'auteur de ces annonces. Quelqu'un les écrivait pour elle.

— Mais je me demande parfois si vous croyez en eux, vu votre façon de prendre leurs règles à la légère.

— Je crois aux dieux, se récria-t-elle, piquée au vif. Je crois aux dieux qui ont créé ce silo. Je vous le garantis. Et tous les autres silos…

Wendel cilla.

— Blasphème, murmura-t-il, les yeux écarquillés, comme si les mots de Juliette avaient le pouvoir de tuer. Il jeta un œil à Remmy, qui sortit dans le couloir tête baissée.

— Oui, blasphème, répondit Juliette. Mais je crois que les dieux ont aussi construit les tours qui se dressent au-delà des collines et qu'ils nous ont laissé un moyen de nous échapper d'ici. Nous avons découvert une machine enfouie dans les profondeurs du silo, mon père. Une excavatrice qui pourrait nous emmener où nous n'avons jamais mis les pieds. Je sais que vous me désapprouvez totalement, mais je crois que ce sont les dieux qui nous ont donné cet outil, et j'ai bien l'intention de m'en servir.

— Cette machine est l'œuvre du diable, et elle est enfouie dans son antre, tonna-t-il.

Toute trace de bienveillance avait déserté son visage. Il s'épongea le front avec un carré de tissu très fin.

— Les dieux dont vous parlez n'existent pas, ce sont des démons.

Juliette comprit qu'il s'agissait de son sermon. Elle avait droit à sa messe privée. Les gens venaient de loin pour entendre ça.

Elle fit un pas vers lui. Le feu de la colère lui montait aux joues.

— Il se peut qu'il y ait des démons parmi les dieux, approuva-t-elle, reprenant ses termes. Les dieux auxquels je crois... les dieux que je vénère sont les hommes et les femmes qui ont construit cet endroit et d'autres identiques. Ils ont construit ce silo pour nous protéger lorsqu'ils ont détruit le monde. Ils étaient à la fois des dieux et des démons. Mais ils nous ont laissé l'occasion de racheter leur péché. Ils voulaient qu'on soit libres, mon père, et ils nous en ont donné les moyens.

Elle pointa un index contre sa tempe.

— Ils m'en ont donné les moyens, ici. Et ils nous ont laissé une machine. Il n'y a rien de blasphématoire, rien qui nous interdise de nous en servir. Et j'ai vu les autres silos dont vous continuez à douter. J'y suis allée.

Wendel recula d'un pas. Il toucha machinalement la croix qu'il portait autour du cou et Juliette surprit le regard sombre de Remmy dans l'embrasure de la porte.

— Je crois que nous devrions utiliser tous les outils que les dieux ont mis à notre disposition, reprit Juliette. À l'exception de celui que vous agitez, cette peur que vous instillez chez les autres.

— Moi ? s'écria le père Wendel, paume contre la poitrine.

Son autre main pointa un index accusateur sur elle.

— C'est vous qui répandez la peur autour de vous, dit-il en balayant la chapelle d'un large geste. Les gens se massent ici trois fois par jour et se font un sang d'encre au sujet de vos agissements diaboliques. Les enfants n'arrivent pas à s'endormir le soir, de peur que vos manœuvres nous tuent tous autant que nous sommes.

Juliette resta bouche bée. Elle revit les regards noirs remarqués dans l'escalier, cette mère qui avait tiré son enfant contre elle, les gens qu'elle connaissait et qui ne lui disaient plus bonjour.

— Je pourrais vous montrer des livres, dit-elle avec calme en songeant aux étagères qui abritaient l'Héritage. Je pourrais vous montrer des livres, et alors vous sauriez la vérité.

— Il n'y a qu'un livre à connaître, dit Wendel.

Son regard se posa sur l'épais volume à la tranche dorée ouvert sur le pupitre, dans une cage aux barreaux d'acier. Juliette se souvenait des enseignements de ce livre. Elle avait vu ses pages aux phrases cryptiques qui apparaissaient entre d'entiers passages noircis, volontairement censurés. Elle remarqua aussi les soudures qui fixaient la cage au pupitre. Un travail bâclé. On ne pouvait même pas confier à des dieux censés protéger les hommes et les femmes la protection d'un livre.

— Bien, je vais vous laisser vous préparer pour votre office, dit-elle, désolée de s'être emportée.

Wendel décroisa les bras. Ils étaient allés trop loin et chacun le savait. Elle avait espéré dissiper les doutes et n'avait fait que les accroître.

— J'aimerais que vous restiez un peu, dit Wendel. Remplissez au moins votre gourde.

Elle tendit un bras derrière son dos et décrocha sa gourde. Remmy réapparut dans un bruissement de cape, le cercle de peau nue au centre de son crâne luisant de sueur.

— Je veux bien, mon père, dit Juliette. Merci.

Wendel acquiesça. Il fit signe à Remmy, qui tira de l'eau à la fontaine de la chapelle, et n'adressa plus la parole à Juliette. Pas un mot. Il avait dû oublier sa promesse de bénir son voyage.

10

Silo 18

Juliette participa à des semailles officielles dans la ferme du milieu, déjeuna tard, et reprit son ascension en solitaire. Au moment où elle atteignait les trentièmes, l'éclairage commençait à se tamiser et elle se surprit à se languir d'un lit familier.

Lukas l'attendait sur le palier. Il l'accueillit avec un sourire et insista pour prendre son sac, bien qu'elle voyageât léger.

— Tu n'étais pas obligé de m'attendre, dit-elle, même si, en vérité, elle trouvait ça gentil.

— Je viens juste d'arriver, lui assura-t-il. Un porteur m'a dit que tu n'étais pas loin.

Juliette se souvint de la jeune fille en combinaison bleu clair qui l'avait dépassée une dizaine d'étages auparavant. Il était facile d'oublier que Lukas avait des yeux et des oreilles partout. Il lui ouvrit la porte, et Juliette franchit un seuil où l'attendaient des souvenirs et des émotions contradictoires. C'était ici que Knox était mort. Que le maire Jahns s'était fait empoisonner. Qu'on l'avait condamnée au nettoyage et que les médecins avaient soigné ses brûlures.

Elle jeta un œil en direction de la salle de conférences, où on lui avait appris qu'elle était maire. C'est ici qu'elle avait suggéré à Peter et Lukas de dire la vérité à tout le monde : ils n'étaient pas seuls au monde. Elle estimait toujours que c'était une bonne idée, malgré leurs protestations. Mais peut-être qu'en faire la démonstration convaincrait davantage les gens que de simples paroles. Elle imagina des familles partir pour un long voyage jusqu'au fond, de la même manière qu'ils avaient pu gravir les étages pour regarder l'écran mural. Ils visiteraient son monde à elle pour la première fois ; des milliers de gens qui n'avaient pas la moindre idée de ce à quoi ressemblaient les machines qui leur permettaient de vivre. Ils descendraient jusqu'aux Machines pour ensuite emprunter un tunnel et se rendre dans un autre silo. Au passage, ils pourraient admirer la génératrice principale aux réglages parfaits, son ronron régulier. Ils n'en reviendraient pas du trou qu'auraient creusé ses amis. Et enfin, ils anticiperaient avec bonheur le repeuplement d'un monde vide identique au leur, les modifications qu'ils y apporteraient selon leurs envies.

Le portique de sécurité bipa lorsque Lukas plaqua son badge sur la borne, tirant Juliette de sa rêverie. Le gardien fit un signe à Juliette, auquel elle répondit. Derrière lui, les couloirs du DIT étaient déserts. La plupart des employés étaient rentrés chez eux. Le calme ambiant lui rappela le silo 17. Solo aurait pu apparaître au bout du couloir, la moitié d'un pain à la main, des miettes plein la barbe, et lui faire un grand sourire en l'apercevant. Les deux couloirs étaient exactement les mêmes, à part l'éclairage déglingué qui pendait du plafond dans le silo 17.

Ces deux univers s'entremêlaient dans son esprit tandis qu'elle suivait Lukas vers sa résidence privée. Deux mondes agencés de la même façon, deux vies vécues, une ici et une là-bas. Les semaines passées avec Solo lui faisaient l'impression de toute une vie, tel était le lien qui se formait entre deux personnes sous pression extrême. Elise pourrait sortir en flèche de ce bureau dont les enfants avaient fait leur maison et se jeter contre les jambes de Juliette. Les jumeaux se disputeraient le butin découvert par l'un d'eux au hasard d'une promenade. Rickson et Hannah échangeraient un baiser à la faveur de l'obscurité et évoqueraient tout bas la conception d'un autre enfant.

— ... mais seulement si tu es d'accord.

Elle se tourna vers Lukas.

— Comment ? Mais oui. Bien sûr.

— Tu n'as pas écouté un mot de ce que je disais, hein ?

Une fois devant sa porte, il passa son badge sur le lecteur.

— Parfois, j'ai l'impression que tu es dans un autre monde.

Juliette perçut non pas de la colère dans sa voix, mais de l'inquiétude. Elle lui reprit son sac et le suivit à l'intérieur. Il alluma les lumières et lança son badge sur la table de chevet.

— Tu te sens bien ? demanda-t-il.

— Oui, juste fatiguée d'avoir monté tous ces étages.

Elle s'assit au bord du lit pour défaire ses lacets. Elle ôta ses bottes et les laissa à leur place habituelle. L'appartement de Lukas était pour elle comme une deuxième maison, familière et douillette. Son propre appartement, au niveau 6, était en revanche une terre étrangère. Elle y était allée deux fois, mais n'y avait pas encore passé une seule nuit. S'y plier reviendrait à pleinement accepter son rôle de maire.

— Je pensais qu'on pourrait se faire livrer à dîner un peu plus tard.

Lukas fouillait dans son placard en quête du peignoir tout doux que Juliette aimait enfiler après une bonne douche chaude. Il le pendit au crochet au dos de la porte de la salle de bains.

— Tu veux que je te fasse couler un bain ?

Juliette poussa un long soupir.

— Je pue, c'est ça ? dit-elle en reniflant le dos de ses mains, tentant d'y repérer une odeur de cambouis.

Il y avait la note acide de son chalumeau, la touche épicée des gaz d'échappement de l'excavatrice – un parfum tatoué sur sa peau au même titre que les motifs que certains graisseux traçaient dans la chair de leurs bras avant de les encrer. Et tout cela malgré la douche qu'elle avait prise juste avant de partir des Machines.

— Pas du tout.

Lukas avait l'air vexé.

— Je pensais simplement qu'un bain te ferait plaisir.

— Demain matin, peut-être. Et je ne vais peut-être pas dîner. J'ai grignoté toute la journée.

Il sourit et vint s'asseoir près d'elle sur le lit. Elle remarqua son sourire plein d'espoir, cette lueur dans ses yeux qu'elle décelait après qu'ils avaient fait l'amour, mais toute trace de bonheur déserta son visage lorsqu'elle reprit la parole :

— Il faut qu'on parle.

— On ne va pas déclarer notre relation, c'est ça ? dit-il, les épaules tombantes.

Juliette lui prit la main.

— Non, mais non, ça n'a rien à voir. Bien sûr que si on va la déclarer. Bien sûr.

Elle pressa sa main contre son buste, soudain perdue dans le souvenir d'un amour qu'elle avait caché au Pacte par le passé, du déchirement qu'elle avait subi. Jamais elle ne reproduirait la même erreur.

— C'est à propos du tunnel.

Lukas inspira, retint son souffle un moment puis se mit à rire.

— Ah, ce n'est que ça ! Étonnant d'ailleurs que tes histoires de forage m'apparaissent comme un moindre mal…

— Il y a autre chose que j'aimerais faire mais… tu ne vas pas aimer.

Il arqua un sourcil.

— Si ça concerne tes envies de parler des autres silos, de dire aux gens ce qui existe au-delà de ces parois, tu sais ce qu'on en pense, avec Peter. Les gens ne te croiront pas, et ceux qui te feront confiance créeront des dégâts.

Juliette songea au père Wendel, aux choses que les gens pouvaient croire en se basant sur de simples mots, aux croyances qui se formaient à partir de livres. Il fallait peut-être d'abord qu'ils *veuillent* croire à toutes ces choses. Et Lukas avait peut-être raison lorsqu'il disait que tout le monde ne voudrait pas croire la vérité.

— Je ne vais rien leur dire. Je veux leur montrer. Il y a une chose que j'aimerais faire en haut, mais j'ai besoin de ton aide et de celle de ton département. Il faut que tu me prêtes quelques hommes.

— Je n'aime pas trop ça, dit-il en lui frottant le bras. Pourquoi on n'en parlerait pas

demain, plutôt ? J'ai envie de profiter de cette soirée avec toi. Sans parler boulot. On n'a qu'à faire comme si je n'étais qu'un simple technicien et toi… tout sauf le maire.

Elle lui serra la main.

— Tu as raison. Mais je vais peut-être sauter dans la douche vite fait et…

— Non, reste.

Il l'embrassa dans le cou.

— Cette odeur, c'est la tienne. Tu prendras une douche demain matin.

Elle céda. Il l'embrassa à nouveau dans le cou, mais lorsqu'il posa une main sur la fermeture éclair de sa combinaison, elle lui demanda d'éteindre la lumière. Pour une fois, il obtempéra sans se plaindre qu'il ne pouvait jamais la voir. Il laissa tout de même la lumière de la salle de bains allumée et ferma la porte presque entièrement, de sorte que seule une faible lueur filtrait dans la pièce. Elle adorait être nue avec lui, mais elle n'aimait pas qu'on la voie. L'entrelacs de cicatrices sur sa peau la faisait ressembler aux stries du puits de mine creusé dans le granit : un réseau de roche blanche qui tranchait par rapport au reste.

Si elles étaient repoussantes pour les yeux, ses cicatrices étaient extrêmement sensibles au toucher. Chacune était comme une terminaison nerveuse reliée directement à son centre. Lorsque Lukas en suivait le tracé du bout des doigts – tel un électricien suivant le schéma d'un circuit –, de l'électricité circulait dans tout son corps. Elle sentait sa peau se réchauffer. Ce ne serait pas une de ces nuits où ils s'endormaient sitôt couchés. Ses plans et ses objectifs dangereux s'évanouirent sous la douce pression de son corps contre le sien. Ce serait une de ces nuits propices aux sensations plutôt qu'au raisonnement, aux retrouvailles avec sa jeunesse, avec une époque moins compliquée…

— C'est bizarre, dit Lukas en s'interrompant.

Juliette ne lui demanda pas de quoi il parlait, en espérant qu'il l'oublie vite. Elle était trop fière pour lui dire de continuer à la toucher comme il le faisait.

— Ma petite cicatrice préférée a disparu, poursuivit-il en lui frottant le bras.

Juliette sentit le feu lui monter aux joues. Elle se retrouvait d'un coup dans le sas. C'était une chose d'effleurer délicatement ses blessures, mais c'était carrément autre chose de leur donner des petits noms. De colère, elle retira son bras et roula sur le côté. En fin de compte, ce serait peut-être bel et bien une soirée propice au sommeil.

— Non, attends, laisse-moi voir, la supplia-t-il.

— C'est très cruel, ce que tu fais.

Il lui caressa le dos.

— Mais non, ce n'est pas mon intention. Je te jure. S'il te plaît, je peux voir ton bras ?

Juliette s'assit contre un oreiller et remonta le drap sur ses genoux, repliés contre

elle.

— Je n'aime pas qu'on les évoque. Et tu ne devrais pas en avoir une préférée.

Elle hocha la tête en direction de l'embrasure de la porte de la salle de bains.

— Est-ce qu'on peut fermer la porte ou éteindre la lumière ?

— Jules, je te jure que je t'aime comme tu es. Je t'ai toujours vue comme ça.

Elle choisit de comprendre qu'il ne l'avait jamais vue nue avant ses blessures, et non qu'il l'avait toujours trouvée belle.

Elle sortit du lit pour aller éteindre la lumière elle-même. Elle tira le drap avec elle, laissant Lukas seul, nu sur le lit.

— Elle était au creux de ton bras droit, dit-il. Trois petits traits qui se croisaient et formaient une étoile. Je l'ai embrassée une centaine de fois.

Après avoir éteint la lumière, Juliette resta seule dans l'obscurité. Elle sentait encore le regard de Lukas sur elle. Elle voyait les gens qui fixaient bêtement ses cicatrices même quand elle était habillée. Elle songea à George. S'il l'avait vue comme ça… Une boule se forma dans sa gorge.

Il la rejoignit dans le noir, passa un bras autour d'elle et déposa un baiser sur son épaule.

— Allez, reviens te coucher. Je suis désolé. Et on peut laisser éteint.

Juliette hésita.

— Je n'aime pas le fait que tu les connaisses si bien. Je n'ai pas envie d'être une de tes cartes du ciel.

— Je sais, je sais. Mais je ne peux pas m'en empêcher. Elles font partie de toi, c'est le seul toi que j'aie jamais connu. On devrait peut-être demander à ton père de jeter un œil ?

Elle se dégagea à nouveau, cette fois pour rallumer la lumière. Elle étudia le creux de son bras dans le miroir, le droit, puis le gauche, songeant qu'il devait se tromper.

— Tu es sûr qu'elle était là ? lui demanda-t-elle, à la recherche d'une petite parcelle de peau lisse, de ciel ouvert.

Lukas lui prit tendrement le poignet, porta son bras à sa bouche et l'embrassa.

— Ici même, répondit-il. Je t'ai dit, je l'ai embrassée une centaine de fois.

Juliette écrasa une larme au coin de son œil et rit en même temps, submergée par un flot d'émotions contradictoires. Elle repéra un nœud de chair particulièrement repoussant, une zébrure qui courait le long de son avant-bras, le montra à Lukas, en lui pardonnant, à défaut de le croire tout à fait.

— Embrasse celle-ci après.

11

Silo 1

Les batteries au carbure de silicium grâce auxquelles fonctionnaient les drones étaient grandes comme des fours à gril. Selon Charlotte, chacune d'elles devait peser entre quinze et vingt kilos. Elle les avait retirées de deux drones avant de les envelopper de toile, trouvée dans une des caisses d'équipement. Une batterie dans chaque main, elle faisait lentement le tour de l'entrepôt, progressant en position accroupie. Ses cuisses frémissaient, et elle ne sentait plus ses bras.

Elle laissait une traînée de sueur sur son passage, et elle avait encore beaucoup de chemin à parcourir. Comment avait-elle pu se laisser aller à ce point ? Tous ces footings et cet entraînement pendant son service, pour se retrouver avachie derrière un poste de pilotage de drone, assise sur son derrière pour s'adonner à des jeux de guerre, pour s'asseoir à la cafétéria devant une bouillie insipide et lire.

Elle s'était empâtée, voilà ce qui était arrivé. Et ça ne l'avait pas gênée jusqu'à ce qu'elle se réveille dans ce cauchemar. Elle n'avait jamais ressenti le besoin irrépressible de bouger jusqu'à ce qu'on la congèle dans un caisson pendant plusieurs siècles. À présent, elle voulait récupérer le corps dont elle se souvenait. Des jambes qui marchaient. Des bras qui ne s'ankylosaient pas après un simple brossage de dents. C'était peut-être bête de sa part de penser qu'elle pouvait redevenir comme avant, renouer avec le monde de son souvenir. Ou alors elle n'avait pas assez de patience. Ces choses-là prenaient du temps.

Elle parvint enfin au niveau des drones, elle avait fini son tour. Un tour complet. Il y avait du progrès. Cela faisait quelques semaines que son frère l'avait tirée du sommeil, et sa routine – manger, faire de l'exercice, travailler sur les drones – commençait à lui sembler normale. Ce monde dingue dans lequel elle s'était réveillée prenait peu à peu des airs de réalité. Et ça la terrifiait.

Elle posa les batteries par terre et prit plusieurs fois de longues inspirations qu'elle retenait avant de souffler. La routine de la vie militaire était assez semblable à celle-ci. Ça l'avait préparée en quelque sorte, et ça l'empêchait de devenir folle. Être cloîtrée, ce n'était pas nouveau pour elle. Vivre au milieu d'un champ de ruines

désert avec interdiction de sortir pour cause de danger de mort, pareil. Postée en Irak au cours de la deuxième guerre contre l'Iran, Charlotte s'était habituée à ces situations, à ne pas quitter sa base, à ne pas vouloir sortir de son baraquement, de sa cabine de toilettes. Elle était habituée à cette lutte de tous les instants pour garder la raison. C'était de l'exercice mental autant que physique qu'il fallait faire.

Elle se doucha dans une cabine près de la salle de pilotage, se sécha, renifla chacune de ses trois combinaisons et décida qu'il était temps de convaincre Donny de faire une nouvelle lessive. Elle enfila la moins repoussante des trois, pendit la serviette à un lit superposé pour qu'elle sèche et fit son propre lit au carré. À une époque, Donald avait vécu dans la salle de réunion à l'autre bout de l'entrepôt, mais Charlotte se plaisait presque dans son baraquement, en compagnie des fantômes du lieu. Presque comme chez elle.

La plupart des postes de pilotage dans la salle au bout du couloir étaient recouverts de bâches en plastique. Il y avait également un bureau sur lequel était posée une mosaïque d'écrans. C'était ici qu'ils essayaient d'assembler un poste de radio. Son frère avait réuni tout un tas de pièces piochées dans les entrepôts inférieurs. Il faudrait peut-être des dizaines ou même des centaines d'années avant que quiconque remarque qu'elles avaient disparu.

Charlotte alluma la lampe de fortune qu'elle avait bricolée, puis la radio. Elle obtenait déjà pas mal de stations. En quête de voix, elle tourna la molette jusqu'à ce qu'elle tombe sur des bruits parasites. En attendant, elle faisait comme si c'était le bruit des vagues sur le rivage. Ou alors celui de la pluie sur un feuillage dense. Ou les murmures d'une foule dans une salle obscure. Elle plongea une main dans la caisse de pièces de rechange amassées par Donald, en quête d'une paire de meilleures enceintes. Ils avaient toujours besoin d'un micro ou d'un moyen d'émettre. À son grand regret, Charlotte n'était pas très versée en électronique. Tout ce qu'elle savait faire, c'était brancher, assembler. Les éléments d'un ordinateur, d'un fusil… Elle se contentait d'unir les pièces qui voulaient bien s'accoupler et d'appuyer sur le bouton de mise en marche. Le procédé n'avait abouti à un nuage de fumée qu'une seule fois. Ce qu'il fallait surtout, c'était de la patience, et Charlotte n'en avait pas beaucoup. Ou alors du temps, et ça, elle en avait assez pour s'y noyer.

Des pas dans le couloir. Le petit-déjeuner arrivait. Elle baissa le volume et fit de la place sur le bureau au moment où Donny entrait, plateau à la main.

— Bonjour, dit-elle en se levant pour le libérer.

Elle avait encore les jambes en coton. Lorsque le visage de son frère entra dans la lumière, elle remarqua son air contrarié.

— Tout va bien ?

Il secoua la tête.

— Il se peut qu'on ait un problème.

Elle posa le plateau.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis tombé sur un type que je connais de ma première faction. Je me suis retrouvé coincé dans l'ascenseur avec lui. Un homme à tout faire.

— Aïe.

Elle souleva la cloche qui recouvrait une des assiettes et y trouva un boîtier électrique et une longueur de câble enroulé sur lui-même. Plus le petit tournevis qu'elle lui avait demandé.

— Tes œufs sont sous l'autre.

Elle prit sa fourchette.

— Est-ce qu'il t'a reconnu ?

— Impossible à dire. J'ai gardé la tête baissée jusqu'à ce qu'il descende. Mais je le connaissais aussi bien que toutes les personnes que j'ai croisées dans cet endroit. J'ai l'impression qu'hier encore je lui empruntais des outils, je lui demandais de me remplacer une ampoule. Ça aurait pu être hier ou il y a dix ans. La mémoire fonctionne bizarrement ici.

Charlotte goûta les œufs. Donald les avait légèrement trop salés. Elle l'imagina salière à la main, le bras tremblant.

— Même s'il t'a reconnu, il pensera que tu as entamé une nouvelle faction, non ? Combien de gens pensent que tu es Thurman ?

Donald secoua la tête.

— Pas beaucoup. Mais ça pourrait nous péter à la figure à tout moment. Je vais rapporter de quoi manger des cuisines, des trucs qui se gardent. Ah, et j'ai fait changer les autorisations de ton badge pour que tu aies accès aux ascenseurs. Et je me suis assuré que personne d'autre ne puisse venir ici. Je ne veux surtout pas que tu te retrouves coincée là s'il m'arrive quelque chose.

— Je n'aime pas penser à ce genre de choses, dit-elle en poussant ses œufs du bout de sa fourchette.

— Il y a un autre petit problème. Le responsable du silo termine sa faction dans une semaine, ce qui va nous compliquer un peu la tâche. Je compte sur lui pour tenir le suivant au courant sur mon statut. Mais les choses nous sourient un peu trop jusqu'à maintenant.

Charlotte rit tout en continuant à manger.

— Nous sourient trop ? dit-elle en secouant la tête. Dis donc, j'aimerais pas les voir faire la grimace. Et sinon, des nouvelles de ton silo préféré ?

— C'est le directeur du DIT qui a répondu aujourd'hui. Lukas.

Charlotte eut l'impression que son frère était déçu.

— Et ? Il y a du nouveau ?

— Il a réussi à s'introduire dans un autre serveur. Ce sont encore les mêmes données, à propos des résidents, des boulots qu'ils ont exercés, de leurs liens de famille et d'amitié, de leur naissance à leur mort. Je ne comprends pas comment ces machines partent de ces informations pour aboutir à ce classement. Ça ressemble à des interférences censées cacher quelque chose.

Il sortit une feuille pliée de sa poche, une nouvelle impression du classement des silos. Charlotte fit de la place sur le bureau et il y posa la feuille en la lissant.

— Tu vois ? L'ordre a encore changé. Mais en vertu de quoi ?

Elle examina le rapport en finissant son assiette et Donald prit un de ses dossiers. Il passait beaucoup de temps à travailler dans la salle de réunion, où il étalait ses fiches et faisait les cent pas, mais Charlotte préférait quand il restait avec elle. Il pouvait rester assis là des heures, à reparcourir ses notes tandis que Charlotte travaillait à l'assemblage du poste de radio, tous deux guettant des voix dans le flot de parasites.

— Le silo 6 est de retour à la première place, marmonna-t-elle.

Tous ces chiffres qui n'avaient pas de sens… elle avait l'impression de lire le côté d'une boîte de céréales au petit-déjeuner. Une colonne s'intitulait *Unité*, ce qui, selon Donald, était le nom qu'ils donnaient aux silos avant. À côté de chaque silo se trouvait un pourcentage qui ressemblait à une dose journalière massive de vitamines : *99,992 %*, *99,989 %*, *99,987 %*, *99,984 %*… Le dernier silo à être affublé d'un pourcentage avait le chiffre *99,974 %*. Tous les silos qui figuraient plus bas étaient barrés ou qualifiés de N/C – non concernés. Les silos 40, 12, 17 et quelques autres faisaient partie de cette catégorie.

— Tu penses toujours que celui qui figure tout en haut est le seul qui survivra ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Et tu l'as dit à ces gens à qui tu parles par radio ? Parce qu'ils sont tout en bas de la liste.

Il lui jeta un regard contrarié.

— Tu ne leur as rien dit, c'est ça ? Tu te sers simplement d'eux pour réussir à comprendre comment tout ça fonctionne.

— Je ne me sers pas d'eux. Je l'ai sauvé, leur silo, merde. Je le sauve tous les jours où je ne fais pas état de ce qui se passe chez eux.

— D'accord, d'accord, dit Charlotte en retournant à ses œufs.

— En plus, ils doivent sûrement s'imaginer que ce sont eux qui se servent de moi. Je suis persuadé qu'ils en apprennent plus que moi au cours de nos conversations. Lukas, le directeur de leur DIT, il me canarde de questions sur le monde d'avant et…

— Et leur maire ? Qu'est-ce qu'elle en retire ?

— Juliette ? demanda Donald en feuilletant un dossier. Elle aime bien me menacer, on dirait.

Charlotte pouffa de rire.

— J'aimerais bien entendre ça.

— Si tu t'en sors avec cette radio, tu le pourras.

— Et après, tu passeras plus de temps à travailler ici ? Il vaudrait mieux, tu sais. Ça diminuerait le risque qu'on te reconnaisse.

Elle ne voulait pas admettre qu'elle détestait le vide que créait son absence.

— Absolument.

Donald se frotta le visage. Charlotte vit à quel point il était fatigué. Son regard se posa à nouveau sur les chiffres du classement.

— Si ces chiffres sont vraiment ce sur quoi ils se basent pour faire leur choix, c'est très arbitraire, tu ne trouves pas ? demanda-t-elle. Ils sont très proches, quand même.

— Je ne pense pas que ces gens-là voient les choses de la même façon. Tout ce dont ils ont besoin, c'est d'un de ces silos. Peu importe lequel. C'est comme un tas de pièces de rechange dans une boîte. Tu en pioches une, et ce qui t'importe, c'est qu'elle soit en état de marche. C'est tout. Ils veulent juste s'assurer que tout fonctionne à cent pour cent, ou au plus près.

Charlotte n'arrivait pas à croire à ce plan. Mais Donny lui avait montré le Pacte et suffisamment de notes pour l'en convaincre. Tous les silos, sauf un, seraient exterminés. Y compris le leur.

— Dans combien de temps sera prêt le prochain drone ? s'enquit Donald.

Charlotte prit une gorgée de jus de fruits.

— Un jour ou deux, peut-être trois. Je l'allège au maximum. Je ne suis même pas sûre qu'il puisse voler.

Les deux derniers n'étaient pas allés aussi loin que le premier. Elle commençait à perdre espoir.

— Ok, dit-il en passant une main sur son visage. Il va falloir qu'on décide rapidement ce qu'on veut faire. Si on ne fait rien, ce cauchemar se poursuivra encore deux cents ans, mais toi et moi on ne durera pas jusque-là.

Son éclat de rire dégénéra en quinte de toux. Il sortit son mouchoir de sa poche et Charlotte braqua son regard sur les écrans noirs tandis qu'il toussait encore et encore.

Elle ne voulait pas lui avouer, mais sa préférence allait au scénario déjà écrit. C'était comme si une série de machines sophistiquées avaient en charge le destin de l'humanité, et elle faisait beaucoup plus confiance aux ordinateurs que son frère.

Elle avait passé des années à piloter des drones qui pouvaient voler tout seuls, décider quelle cible frapper, guider des missiles sur des objectifs très précis. Plutôt qu'un pilote, elle avait souvent l'impression d'être un jockey, une personne sur un animal qui pouvait courir tout seul et n'avait besoin de quelqu'un que pour prendre les rênes ou lancer quelques encouragements à l'occasion.

Elle reporta son attention sur les chiffres du rapport. À 0,001 % près, on pouvait vivre, ou on pouvait mourir. Et la plupart allaient mourir. Son frère et elle seraient endormis ou morts depuis longtemps lorsque le moment viendrait. Ces chiffres faisaient vraiment de cet holocauste annoncé un événement purement… arbitraire.

Donald pointa le dossier qu'il tenait sur le rapport.

— Tu as remarqué que le silo 18 est monté de deux crans ?

Elle l'avait remarqué.

— Tu ne penses pas que tu t'es un peu trop… attaché ?

Il regarda ailleurs.

— J'ai un passif avec ce silo. C'est tout.

Charlotte hésita. Elle n'avait pas envie de le bousculer, mais elle ne put s'en empêcher.

— Je ne parlais pas du silo. Tu sembles différent chaque fois que tu parles à cette fille.

Il prit une profonde inspiration et souffla lentement.

— Elle a été envoyée au nettoyage. Elle est allée dehors.

Charlotte crut un instant qu'il allait en rester là. Comme si c'était une explication suffisante. Il cligna des yeux plusieurs fois avant de reprendre.

— Personne n'est censé en revenir. Je ne crois pas que les ordinateurs prennent ça en compte. Pas seulement ce à quoi elle a survécu, mais le fait que leur silo tienne le coup. Normalement, ils auraient dû sombrer. S'ils s'en sortent… ça vaut le coup de se demander s'ils ne représentent pas notre meilleur espoir.

— Pour toi, peut-être, dit-elle en agitant la feuille de papier. Mais il est impossible que nous soyons plus intelligents que ces ordinateurs, frérot.

Donald eut l'air attristé.

— Certes, mais à l'inverse des machines, on peut faire preuve de compassion.

Charlotte résista à l'envie de poursuivre le débat. Elle voulait pourtant souligner qu'il s'intéressait à ce silo à cause de leurs liens personnels. S'il connaissait des gens dans chaque silo – s'il connaissait leur histoire –, est-ce qu'il les soutiendrait ? Une question cruelle, mais pleine de vérité.

Donald toussa dans son mouchoir. Il surprit le regard de Charlotte, jeta un œil au tissu maculé de sang et le fourra dans sa poche.

— J'ai peur, dit-elle.

Donald secoua la tête.

— Pas moi. Je n'ai pas peur de ça. Je n'ai pas peur de mourir.

— Je sais. C'est évident, sinon, tu verrais quelqu'un. Mais tu dois bien avoir peur de quelque chose.

— Ça, oui. J'ai peur de plein de choses. D'être enterré vivant. De faire ce qu'il ne faut pas.

— Alors ne fais rien, insista-t-elle.

Elle faillit le supplier de mettre un terme à cette folie, à leur isolement. Ils pourraient se rendormir dans une capsule et laisser les machines réaliser les plans prévus, si horribles soient-ils.

— Ne faisons rien, l'implora-t-elle.

Il se leva, lui pressa doucement le bras et tourna les talons.

— C'est peut-être la pire chose à faire.

12

Silo 1

Cette nuit-là, Charlotte se réveilla en plein cauchemar. Elle se redressa, et les ressorts du matelas piaillèrent comme autant d'oisillons dans leur nid. Elle avait encore l'impression d'évoluer parmi les nuages, le visage fouetté par le vent.

Toujours ces rêves où elle volait. Où elle tombait. Des rêves sans ailes où elle ne pouvait pas piloter, redresser. Une bombe qui filait droit vers un homme et sa famille, l'homme tournait la tête au dernier moment pour abriter son regard du soleil de midi, elle apercevait alors son propre père, sa mère, son frère et elle-même juste avant l'impact puis la perte du signal et…

Les oisillons se turent. Elle démêla ses mains prises dans les draps, humides de tous ces cauchemars essorés de sa chair terrifiée. L'obscurité ambiante l'oppressait. Elle sentait les lits vides autour d'elle, comme si ses collègues avaient été convoqués dans la nuit et l'avaient laissée seule. Elle se leva et avança à tâtons jusqu'aux toilettes, ne glissa l'interrupteur qu'à mi-hauteur pour garder un éclairage tamisé. Il lui arrivait de comprendre pourquoi son frère avait choisi de vivre dans la salle de réunion à l'autre bout de l'entrepôt. Ici, des fantômes hantaient les couloirs. Elle avait l'impression de passer au travers des spectres des dormeurs.

Elle tira la chasse et se lava les mains. Hors de question qu'elle retourne se coucher, elle ne réussirait pas à se rendormir, pas après un tel rêve. Elle enfila une combinaison rouge que Donny lui avait apportée, parmi les trois combinaisons de couleurs différentes, un peu de variété dans cette vie cloîtrée. Elle ne se souvenait plus à quelle fonction correspondaient le bleu et le doré, mais elle se souvenait du “rouge mécano”. Les combis rouges avaient des poches et des emplacements spéciaux pour les outils. Elle la portait pour travailler, et donc elle était rarement propre. Garnie de tous ses outils, la combinaison pesait dans les dix kilos, et cliquetait de toutes parts. Elle remonta la fermeture éclair et se dirigea au bout du couloir.

Bizarrement, les lumières de l'entrepôt étaient déjà allumées. Ce devait être le milieu de la nuit. En général, elle n'oubliait pas de les éteindre, et personne d'autre

n'avait accès à ce niveau. La bouche sèche, elle rampa jusqu'aux drones, et entendit des murmures émaner de l'ombre.

Près des hautes étagères abritant des caisses d'outils et de rations de secours, un homme était agenouillé près de la silhouette immobile d'un autre. L'homme tourna la tête en entendant le bruit des outils de Charlotte.

— Donny ?

— Oui ?

Elle poussa un soupir de soulagement. Le corps allongé à côté de son frère n'était pas du tout un corps, mais une combinaison bouffante aux manches et jambes écartées, forme vide et sans vie.

— Quelle heure il est ? demanda-t-elle en se frottant les yeux.

— Tard, dit-il en s'épongeant le front. Ou tôt, ça dépend. Je t'ai réveillée ?

Charlotte remarqua qu'il bougeait de façon à lui cacher la combinaison, qu'il commença à rouler sur elle-même. De grands ciseaux et un rouleau de ruban adhésif argenté étaient posés près de ses genoux, ainsi qu'un casque, des gants et ce qui ressemblait à une bouteille d'oxygène. Et une paire de bottes. Le tissu bruissait lorsqu'il l'enroulait, c'était ça qu'elle avait pris pour des murmures.

— Hmm ? Non, non, tu ne m'as pas réveillée. Je me suis levée pour aller aux toilettes, et il m'a semblé entendre du bruit.

Mensonge. Elle était sortie pour travailler sur un drone au beau milieu de la nuit, se tenir éveillée, en phase avec la réalité. Donald hocha la tête et sortit un chiffon de sa poche. Il toussa dedans et le rangea.

— Et toi, comment ça se fait que tu ne dormes pas ?

— Je passais des fournitures en revue, dit-il en entassant les diverses parties de la combinaison. Des trucs dont ils ont besoin en haut. Je ne voulais pas prendre le risque d'envoyer quelqu'un d'autre. Tu veux que j'aille te chercher quelque chose de chaud pour le petit-déjeuner ?

Charlotte enroula ses bras autour de son corps et secoua la tête. Elle détestait qu'on lui rappelle qu'elle était coincée à cet étage, qu'elle avait besoin de lui pour tout.

— Je m'habitue aux rations stockées ici, je commence même à avoir un petit faible pour les barres à la noix de coco, dit-elle en riant. Je me souviens que je les détestais à l'armée.

— Ça ne me dérange vraiment pas de t'apporter quelque chose, insista Donald, manifestement en quête d'un prétexte pour sortir d'ici, ou pour changer de sujet. Je pense pouvoir rapporter pour bientôt les dernières pièces dont on a besoin pour la radio. J'ai déposé une demande pour le micro, que je ne trouve nulle part. Il y en a un qui se déglingue aux Communications, je le choperai peut-être si rien d'autre ne

fonctionne.

Charlotte acquiesça. Elle observa son frère fourrer la combinaison dans une grande caisse en plastique. Il lui cachait quelque chose. Elle savait quand il lui dissimulait des informations. C'était ce que faisaient les grands frères en général.

Elle se dirigea vers le drone le plus proche, retira la bâche et posa une boîte de clés sur l'aile en flèche inversée. Elle n'avait jamais été très adroite avec les outils, mais après des semaines de travail sur les drones, de persévérance sinon de patience, elle commençait à comprendre quelques rudiments de mécanique.

— Alors, pour quoi ils ont besoin de cette combinaison ? demanda-t-elle, s'efforçant de garder un air détaché.

— Je crois que ça a un rapport avec le réacteur, répondit-il en se frottant la nuque.

Charlotte laissa son mensonge résonner entre eux. Elle voulait qu'il l'entende aussi.

En ouvrant le fuselage du drone au niveau de l'aile, elle se rappela qu'elle était rentrée de son service militaire avec de nouveaux muscles et un ardent esprit de compétition forgé au sein d'une section cent pour cent masculine. C'était avant qu'elle se laisse aller, en déploiement. À l'époque, c'était une adolescente très tonique, et la première remarque de son frère sur son nouveau physique l'avait envoyé sur le canapé, le bras coincé dans le dos, écroulé de rire et continuant à la titiller.

Enfin, il avait ri jusqu'à ce que son visage disparaisse sous un coussin du canapé et qu'il se mette à couiner comme un porc. Les jeux et la rigolade s'étaient transformés en quelque chose de grave et d'effrayant, la peur de son frère d'être enterré vivant avait éveillé quelque chose de primitif en lui, une chose dont elle ne s'était jamais moquée et qu'elle ne voulait plus jamais revoir.

Donald scella la caisse et la rangea sur une étagère. Charlotte savait pertinemment que cette combinaison n'était destinée à personne d'autre dans le silo. Il fouilla ses poches en quête de son chiffon et se mit à tousser. Elle fit semblant de se concentrer sur ce qu'elle faisait. Donny n'avait pas envie d'aborder le sujet de la combinaison ni le problème qu'il avait aux poumons, et elle ne lui en voulait pas. Son frère était en train de mourir. Charlotte le savait, elle le voyait tel qu'il lui apparaissait en rêve, se détournant à la dernière minute pour s'abriter le regard du soleil de midi. Elle le voyait comme elle voyait chaque homme dans ses derniers instants de vie. Le beau visage de Donny s'étalait sur l'écran, orienté vers l'inévitable objet tombant du ciel.

Il mourait, et c'était pour cette raison qu'il faisait des réserves de nourriture pour elle et s'assurait qu'elle pourrait sortir d'ici. Qu'il voulait qu'elle ait une radio, pour avoir quelqu'un à qui parler. Son frère était en train de mourir, et il refusait de mourir enterré, de mourir ici dans cette fosse où il ne pouvait plus respirer.



Charlotte ne savait que trop bien pour qui était cette combinaison.

13

Silo 18

Une combinaison de nettoyage gisait sur l'établi, une manche pendant dans le vide, l'autre pliée comme un bras ne le pourrait pas. La visière du casque fixait le plafond, impassible. Le petit écran avait été retiré de l'intérieur pour ne laisser qu'une fenêtre en plastique transparent donnant sur le monde réel. Penchée sur la combinaison, en sueur, Juliette rivait le col rigide au niveau du cou en serrant les vis à tête hexagonale. Elle se rappelait la dernière fois qu'elle avait assemblé un scaphandre semblable.

Nelson, le jeune technicien en charge du labo de Confection, travaillait à une tâche similaire à l'autre bout de l'atelier. Juliette l'avait choisi comme assistant sur ce projet. Les combinaisons n'avaient pas de secret pour lui, il était jeune, et ne semblait pas être contre elle. Non que les deux premiers critères aient eu une quelconque importance.

— Il faudrait maintenant aborder notre prochain sujet… le rapport démographique, dit Marsha.

La jeune assistante – une secrétaire que Juliette n'avait jamais demandée – passa en revue une dizaine de dossiers avant de trouver le bon. Le papier recyclé qui jonchait l'établi avait transformé la surface dédiée à la création d'objets en bureau de fortune. Juliette leva un instant le nez de sa combi pour observer Marsha. C'était une jeune fille toute mince d'à peine vingt ans, aux pommettes rosées et aux jolies boucles brunes. Elle avait été l'assistante des deux derniers maires, un laps de temps assez court, mais mouvementé. Tout comme le badge doré et l'appartement au niveau 6, Marsha faisait partie des nouveaux privilèges de Juliette.

— Ah, le voilà, dit-elle.

Elle se mordit la lèvre en feuilletant le dossier. Juliette ne put s'empêcher de remarquer que les pages étaient imprimées d'un seul côté. La valeur de ce que son service gâchait en papier aurait pu servir à nourrir un étage entier pendant un an. Un jour, Lukas avait dit en plaisantant que c'était pour éviter de mettre les recycleurs au chômage. Les probabilités pour qu'il ait raison avaient empêché

Juliette de rire.

— Tu peux me filer ces joints, là ? demanda Juliette à Marsha en pointant un doigt sur le coin de l'établi.

La main de la jeune fille flotta au-dessus d'une boîte de rondelles frein, puis sur une autre de clavettes et s'arrêta sur les joints. Juliette acquiesça.

— Merci.

— Donc. Nous sommes sous la barre des cinq mille habitants pour la première fois depuis trente ans, annonça Marsha, plongée dans son rapport. Nous avons eu beaucoup de… décès.

Bien qu'appliquée à poser son joint, Juliette sentit le regard de son assistante dévier vers elle.

— La commission en charge de la loterie demande un comptage officiel, afin que nous puissions déterminer…

— La commission en charge de la loterie exigerait un recensement tous les quatre matins s'ils le pouvaient.

Juliette enduisit le joint d'huile avant de fixer l'autre partie du col. Marsha laissa échapper un petit rire par politesse.

— Oui, bon, quoi qu'il en soit, ils veulent organiser une loterie pour bientôt. Ils ont demandé deux cents numéros supplémentaires.

— Des numéros, grommela Juliette.

Elle pensait parfois que les ordinateurs de Lukas n'étaient bons qu'à ça : cracher des numéros.

— Vous leur avez parlé de mon idée d'amnistie ? Ils sont au courant que nous sommes sur le point de doubler notre superficie, n'est-ce pas ?

— Je leur en ai parlé, oui, dit Marsha, mal à l'aise. Mais je ne crois pas qu'ils l'aient bien pris.

À l'autre bout de l'atelier, Nelson leva le nez de la combinaison sur laquelle il travaillait. C'était dans ce laboratoire que l'on équipait autrefois les gens pour la mort. Mais ils travaillaient à présent sur quelque chose de différent, une autre raison d'envoyer les gens dehors.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit, exactement ? voulut savoir Juliette. Ils savent que quand on va atteindre l'autre silo, il va me falloir une sacrée équipe pour le remettre sur pied. La population d'ici va sérieusement chuter.

Nelson se pencha à nouveau sur son établi. Marsha referma son rapport démographique et regarda ses pieds.

— Alors, qu'est-ce qu'ils pensent de mon idée de suspendre la loterie ?

— Ils n'ont rien dit, répondit Marsha.

Elle leva la tête, et l'éclairage du plafond se refléta dans la pellicule humide qui

voilait son regard.

— Je pense que la plupart ne croient pas à votre deuxième silo.

Juliette éclata de rire et secoua la tête. Elle fixa la dernière vis d'arrêt dans le col d'une main tremblante.

— Mais ce que la commission croit n'a pas vraiment d'importance, si ?

Mais elle savait que ça valait aussi bien pour elle. Ça valait pour tout le monde. Le monde extérieur était tel qu'il était, peu importent les doutes, l'espoir ou la haine qu'une personne tentait d'y insuffler.

— Le forage est en route. Ils avancent de quatre-vingt-dix mètres par jour. La commission n'aura qu'à descendre voir la progression des travaux par elle-même. Tu n'as qu'à leur dire ça. Dis-leur de se bouger et d'aller voir.

Marsha fronça les sourcils et gribouilla quelques notes.

— Bien. La question suivante concerne...

Elle attrapa son agenda.

— Ah oui. On a reçu une série de plaintes à propos...

On frappa à la porte. Juliette se retourna et vit entrer Lukas, sourire aux lèvres. Il fit un signe de la main à Nelson, qui lui répondit avec une clé de 18 mm. Lukas ne sembla pas surpris de trouver Marsha dans le labo de Confection. Il la saisit par l'épaule.

— Tu devrais déménager son gros bureau en bois et l'installer ici, dit-il à Juliette. Tu as largement le budget de portage.

Marsha sourit en entortillant une mèche brune autour de son doigt. Elle balaya la pièce du regard.

— C'est vrai qu'on pourrait, dit-elle.

Juliette remarqua que son assistante rougissait en présence de Lukas, et rit intérieurement. Le casque s'imbriqua dans le col en cliquant. Elle testa le mécanisme de déverrouillage.

— Vous permettez que je vous emprunte le maire une petite minute ? demanda Lukas.

— Mais bien sûr, répondit Marsha.

— Pas moi, dit Juliette, penchée sur une des manches. On est très en retard sur notre planning.

— Il n'y a pas de planning, objecta Lukas, contrarié. C'est toi qui décides du planning. Et puis, est-ce que tu as obtenu l'autorisation pour ce projet ?

Il se planta à côté de Marsha, bras croisés.

— As-tu au moins expliqué à ton assistante ce que tu t'apprêtes à faire ?

Juliette lui lança un regard coupable.

— Pas encore.

— Pourquoi ? Qu’est-ce que vous êtes en train de faire ? demanda Marsha en regardant les combinaisons comme si c’était la première fois.

Juliette l’ignora et foudroya Lukas du regard.

— Si je dis que je suis en retard, c’est parce que je veux avoir fini ça avant que le forage ait abouti. Ils se démènent, en bas. Ils ont percé une couche de terre meuble. J’aimerais vraiment être là quand ils perceront l’autre paroi.

— Et moi j’aimerais que tu assistes à cette réunion dont je t’ai parlé et que tu vas rater si tu ne te mets pas en chemin tout de suite.

— Je n’y vais pas.

Lukas lança un regard à Nelson, qui posa sa clé, prit Marsha par le bras et sortit du labo. Juliette les observa partir bouche bée et se rendit compte que son jeune Lukas avait plus d’autorité qu’elle ne lui en prêtait.

— C’est la réunion mensuelle du conseil, dit Lukas. La première depuis ton élection. J’ai dit au juge Picken que tu serais là. Jules, il faut que tu joues ton rôle de maire un minimum sous peine de ne plus l’être pour très longtemps.

— Très bien, dit-elle en levant les mains. Parfait. Je ne suis plus maire. Je le décrète ici devant toi.

Elle exécuta une signature dans le vide à l’aide d’un tournevis.

— Voilà, signé et tamponné.

— Arrête. Que pensera ton successeur de tout ça, d’après toi ? dit-il en désignant les établis. Tu crois que tu pourras continuer à faire ce qui te chante ? Tu sais comme moi que ce laboratoire reprendra ses activités initiales.

Juliette résista à l’envie de le reprendre, elle ne faisait pas “ce qui lui chantait”, mais quelque chose de bien pire.

Lukas remarqua les livres empilés près du lit de camp qu’elle s’était installé dans un coin. C’est là qu’elle dormait lorsqu’il leur arrivait de se disputer, ou lorsqu’elle avait envie d’être seule. Ceci dit, elle ne dormait pas beaucoup ces temps-ci. Elle se frotta les yeux en se demandant quand elle avait dormi plus de quatre heures d’affilée pour la dernière fois. Elle passait ses nuits à souder dans le sas. Et ses journées dans le labo de Confection ou alors en bas, au pôle de transmissions. Elle ne dormait pas vraiment, elle tombait, morte de fatigue, ici ou là.

— On devrait garder ces livres sous clé, dit Lukas en désignant la pile près du lit. Si quelqu’un tombe dessus…

— Personne n’y croirait de toute façon, rétorqua Juliette.

— Ne serait-ce que pour le papier.

Elle acquiesça. Il avait raison. Elle y voyait des informations, d’autres y verraient de l’argent.

— Je les rapporterai en bas, promit-elle, et sa colère se résorba, comme de l’huile

épongée par un chiffon.

Elle songea à Elise, qui lui avait dit par radio qu'elle fabriquait un livre à partir de toutes ses pages préférées. Juliette en voulait un comme ça aussi. Sauf qu'à la place des jolis poissons et des oiseaux colorés de celui d'Elise, le sien recenserait des choses moins gaies. Des choses cachées dans le cœur des hommes.

Lukas s'approcha d'elle et posa une main sur son bras.

— Cette réunion…

— J'ai entendu dire qu'ils envisageaient de revoter, le coupa-t-elle en coinçant une mèche de cheveux derrière ses oreilles. Je ne vais pas rester maire longtemps de toute façon. Et c'est pour ça qu'il faut que je termine ça. Au moment où tout le monde revotera, ça ne devrait plus avoir d'importance.

— Pourquoi ? Parce que tu seras maire d'un autre silo ? C'est ça, ton plan ?

Juliette posa une main sur le casque.

— Non. Parce que j'aurai mes réponses. Parce que les gens verront de leurs yeux que j'avais raison. Ils me croiront.

Lukas croisa les bras et prit une longue inspiration.

— Il faut que je redescende dans la salle des serveurs. Si personne n'est là pour prendre l'appel, les lumières se mettent à clignoter dans les bureaux et tout le monde me demande à quoi elles servent.

Juliette comprenait de quoi il parlait, pour l'avoir vu. Elle savait aussi que Lukas appréciait autant qu'elle ces longues discussions derrière le serveur. Sauf que lui s'en sortait mieux. Avec elle, toutes les conversations viraient à la dispute. Lui savait arrondir les angles, résoudre les problèmes.

— Je t'en prie, Jules, dis-moi que tu vas aller à cette réunion. Promets-le-moi.

Elle jeta un œil à la combinaison posée sur l'autre établi, pour voir où Nelson en était. Ils auraient besoin d'une autre combi pour la personne supplémentaire dans le deuxième sas. Si elle travaillait toute la nuit et la journée du lendemain…

— Pour moi, insista-t-il.

— Entendu, j'irai.

— Merci.

Lukas jeta un œil à la vieille pendule accrochée au mur, à ses aiguilles rouges à peine visibles derrière le plastique opacifié.

— Tu me rejoins pour dîner ?

— Ça marche.

Il se pencha pour l'embrasser sur la joue. Dès qu'il tourna les talons, Juliette mit quelques outils de côté pour plus tard. Elle prit un chiffon propre et s'essuya les mains.

— Ah au fait, Luke ?

— Oui ? dit-il en s’arrêtant à la porte.

— N’oublie pas de passer mon bonjour à l’autre enfoiré.

14

Silo 18

Une fois sorti du labo de Confection, Lukas se dirigea vers la salle des serveurs, à l'autre bout du trente-quatrième étage. Il passa devant un atelier technique désert. Les hommes et les femmes qui travaillaient là auparavant étaient descendus prendre le relais dans le fond ou aux Fournitures, où de nombreux mécaniciens et ouvriers avaient perdu la vie. Des gens du DIT envoyés remplacer ceux qu'ils avaient tués, en somme.

C'est Shirly, l'amie de Juliette, qu'on avait placée à la tête des Machines après le conflit. Elle se plaignait constamment à Lukas de ses effectifs réduits, et se plaignait ensuite de leur incompétence lorsqu'il lui envoyait de nouveaux ouvriers. Qu'est-ce qu'elle voulait, au juste ? De la main-d'œuvre, simplement. Mais pas issue de son service à lui.

Une poignée de techniciens et de membres de la Sécurité attroupés devant la salle de pause se turent lorsqu'il approcha. Il leur fit un signe de la main, et quelques mains polies se levèrent en retour. Quelqu'un le salua d'un “Monsieur”, qui le fit grincer des dents. Les bavardages ne reprirent qu'une fois qu'il eut pris un autre couloir, et Lukas se rappela avoir eu la même attitude lorsque son ancien chef passait en trombe.

Bernard. Avant, Lukas pensait qu'il savait ce qu'un poste de responsable impliquait : on faisait ce qu'on voulait, les décisions étaient purement arbitraires, on se montrait cruel juste pour être cruel. Et voilà qu'il se retrouvait à accepter bien pire que ce qu'il avait jamais imaginé. À présent qu'il connaissait ce monde et ses horreurs, il pensait que peut-être les hommes comme lui n'avaient pas l'étoffe de dirigeants. Il ne pouvait se permettre de l'avouer à voix haute, mais un nouveau vote ne serait peut-être pas une mauvaise chose. Juliette ferait une bonne technicienne au DIT. Le brasage et le soudage n'étaient pas si différents, après tout. Ce n'était qu'une question d'échelle. Puis il tenta, en vain, de l'imaginer assembler une combinaison destinée à un nettoyeur, ou assise à ne rien faire tandis qu'une personne d'un autre silo leur indiquerait combien de naissances seraient autorisées

telle semaine.

Il était plus que probable que l'élection d'un nouveau maire les séparerait encore davantage. Ou alors il faudrait qu'il demande son transfert aux Machines et qu'il apprenne à se servir d'une clé à molette. Le directeur du DIT devenu graisseux, en faction de nuit. Il se mit à rire. Il composa son code à l'entrée de la salle des serveurs, et songea qu'il y aurait quelque chose de romantique dans le fait qu'il abandonne sa vie et son boulot pour être avec elle. Peut-être même encore plus romantique que d'aller à la chasse aux étoiles le soir. Il faudrait qu'il s'habitue à ce qu'elle lui donne des ordres, mais ce n'était pas la mer à boire. Avec une bonne dose de dégraissant, l'ancien appartement de Juliette serait habitable. En cheminant entre les serveurs, il se dit qu'il avait vécu dans un endroit bien pire, ici, pile sous ses pieds. C'était d'être ensemble qui importait.

Au-dessus de sa tête, les voyants ne clignotaient pas encore. Soit il était en avance, soit le dénommé Donald était en retard. En se dirigeant vers le mur du fond, il passa devant plusieurs serveurs au panneau latéral dévissé, débordants de câbles. Avec l'aide de Donald, il était en train de découvrir comment accéder à l'ensemble des données des machines. Rien d'excitant pour l'instant, mais il progressait.

Il s'arrêta au serveur de communications, qui lui avait servi de maison dans sa maison une éternité auparavant. Maintenant, les conversations qu'il avait dans ce serveur étaient d'un genre différent. Tout comme la personne à l'autre bout du fil était d'une nature différente.

Il avait monté une des chaises en bois bancales du sous-sol. Il se rappelait l'avoir remontée en la poussant devant lui tandis que Juliette lui criait qu'ils auraient dû utiliser une corde… Une dispute digne de deux porteurs. À côté de la chaise, une pile de boîtes métalliques renfermant les livres servait de table. Un des livres de l'Héritage était ouvert dessus. Lukas se mit à l'aise et le prit. Il en avait marqué des pages en les cornant. Il y avait des points dans les marges, pour marquer les endroits qui l'intriguaient. Il continua à le feuilleter en attendant l'appel.

Ce qui à une époque l'avait ennuyé dans ces livres le fascinait à présent. Pendant son emprisonnement – son Rite –, on l'avait forcé à lire les chapitres de l'Ordre portant sur le comportement humain. Maintenant, il pouvait passer des heures et des heures dessus. Et Donald, la voix à l'autre bout du fil, l'avait convaincu que les garçons de Robbers Cave, l'expérience de Milgram, la boîte de Skinner, tout ça n'était pas que de simples histoires. Ces choses s'étaient réellement produites.

Par la suite, il avait tiré davantage d'enseignements des livres de l'Héritage. C'était l'histoire de l'ancien monde qui retenait à présent toute son attention. Il y avait eu des tas de soulèvements échelonnés sur des milliers d'années. Jules et lui se demandaient souvent s'il était possible ou non que cette violence cyclique cesse un

jour, et n'étaient pas souvent d'accord. Selon les livres, un tel espoir était utopique. Et puis Lukas avait découvert tout un chapitre sur les dangers des conséquences d'un soulèvement, c'est-à-dire l'exacte situation dans laquelle ils se retrouvaient. Il lut l'histoire d'hommes aux noms étranges – Cromwell, Napoléon, Castro, Lénine – qui s'étaient battus pour libérer un peuple et finalement le soumettre à un régime encore pire.

Selon Juliette, ce n'étaient que des légendes. Des mythes. Comme les fantômes dont parlaient les parents pour faire obéir les enfants. Pour elle, ces chapitres avaient vocation à montrer à quel point il était facile d'anéantir tout un monde ; la nature humaine y allait de bon cœur. C'était la reconstruction qui s'avérait complexe. Par quoi remplacer l'injustice ? Peu y réfléchissaient vraiment. La plupart ne songeaient qu'à détruire, comme si on pouvait recoller les ruines et les cendres.

Lukas n'était pas d'accord. Il pensait, et Donald le disait, que ces histoires étaient vraies. Oui, les révolutions étaient dures. Il y aurait toujours un moment où les choses seraient pires. Mais elles finissaient par s'améliorer. Les gens retiennent les leçons de leurs erreurs. Il avait essayé de l'en convaincre une fois, après un appel de Donald qui les avait fait veiller jusqu'au milieu de la nuit. Bien sûr, il avait fallu que Jules ait le dernier mot. Elle l'avait fait monter jusqu'à la cafétéria, pour montrer du doigt la lueur qui pointait à l'horizon, les collines désertes, le pâle reflet d'un rayon sur les tours en ruine.

— Le voilà ton monde qui s'améliore, avait-elle lâché. Tes hommes qui tirent des leçons de leurs erreurs.

Toujours le dernier mot, mais Lukas n'avait pas fini.

— C'est peut-être le mauvais moment qui vient avant, avait-il marmonné dans son café.

Mais Juliette avait fait semblant de ne pas entendre.

Sous les doigts de Lukas, les pages du livre virèrent au rouge. Il leva la tête vers les voyants, qui s'étaient mis à clignoter. Le serveur vibrait, une lumière pulsait au-dessus de la toute première fente. Il prit le casque, démêla le cordon et le brancha.

— Allô ?

— *Lukas.*

La machine ôtait toute intonation à la voix, aplanissait toute émotion. Sauf la déception. Le fait que ce ne soit pas Juliette qui réponde avait suscité une déception perceptible. À moins que Lukas ne se raconte des histoires.

— Oui, ce n'est que moi.

— *C'est très bien. Pour tout vous dire, j'ai des affaires urgentes à régler ici. Nous n'avons pas beaucoup de temps.*

— OK.

Lukas retrouva sa page. Il la lut en diagonale pour reprendre là où ils s'étaient arrêtés. Ces discussions lui rappelaient ses études avec Bernard, sauf qu'il était passé de l'Ordre à l'Héritage. Et Donald était plus prompt à répondre, plus ouvert que Bernard.

— Donc… Je voulais vous poser des questions à propos de ce Rousseau…

— *Avant ça, il faut que je vous implore à nouveau de cesser le forage.*

Lukas referma le livre en y laissant son doigt pour ne pas perdre sa page. Il était content que Juliette ait accepté de participer à la réunion. Elle s'énervait chaque fois que le sujet revenait sur le tapis. En raison d'une menace qu'elle lui avait lancée un jour, Donald semblait croire qu'ils creusaient dans sa direction, et elle avait fait jurer à Lukas de ne pas rétablir la vérité. Elle ne voulait pas qu'ils découvrent l'existence de ses amis dans le silo 17, ni son plan de sauvetage. Ce mensonge mettait Lukas mal à l'aise. Alors que Juliette se méfiait de cet homme – qui les avait avertis que leur silo pouvait être liquidé du jour au lendemain par des moyens mystérieux –, Lukas voyait en lui quelqu'un qui essayait de les aider malgré les risques qu'il encourait. Jules pensait que Donald craignait pour sa propre vie. Lukas, lui, pensait que Donald avait bien peur, mais pour eux.

— Je crains que le forage ne cesse pas tout de suite, dit Lukas.

Il faillit dire "Elle n'abandonnera jamais", mais il valait mieux donner l'image d'un silo solidaire.

— *Les techniciens ici enregistrent des vibrations. Ils savent que quelque chose se trame.*

— Vous ne pouvez pas leur dire qu'on a des ennuis avec notre génératrice ? Qu'elle est encore mal alignée ?

À nouveau, un soupir de déception qui échappa aux ordinateurs.

— *Ils sont plus intelligents que ça. Pour l'instant, je leur ai demandé de ne pas perdre leur temps avec ça, et c'est tout ce que je peux faire. Mais je vous le redis, cette histoire de forage ne peut que vous attirer des ennuis.*

— Alors pourquoi vous nous aidez ? Pourquoi prendre des risques ? Parce que c'est l'impression que j'ai.

— *Mon boulot, c'est de faire en sorte que vous restiez en vie.*

Lukas contempla l'intérieur du serveur, les voyants, les câbles, les circuits.

— D'accord, mais ces conversations, cette lecture à deux, ces appels tous les jours à la même heure, pourquoi vous faites tout ça ? Je veux dire… Qu'est-ce que vous, vous retirez de tout ça ?

Il y eut un silence à l'autre bout de la ligne, un rare manque d'assurance dans la voix d'habitude si ferme de leur soi-disant protecteur.

— *Je le fais parce que… parce que je peux vous aider à vous souvenir.*

— Et c’est important ?

— *Oui. Très important à mes yeux. Je sais ce que ça fait d’oublier.*

— Et c’est pour ça que ces livres sont là ?

Un nouveau silence. Lukas eut l’impression de tomber sur une vérité par hasard. Il faudrait qu’il se souvienne bien de ce moment pour tout raconter à Juliette en détail.

— *Les livres sont là pour que ceux qui héritent de la terre… ceux qui seront choisis… sachent…*

— Sachent quoi ? le pressa Lukas.

Il avait peur de le perdre. Donald s’était aventuré dans ces eaux-là au fil de conversations précédentes, mais il avait toujours reculé au dernier moment.

— *Pour qu’ils sachent comment rattraper le coup*, dit Donald. *Bon, c’est fini pour aujourd’hui. Il faut que j’y aille.*

— Qu’est-ce que ça veut dire, “hériter de la terre” ?

— *La prochaine fois. Il faut que j’y aille. Prenez garde à vous.*

— Oui, dit Lukas. Vous aussi…

Mais le petit clic avait déjà retenti dans son casque. L’homme qui, étonnamment, en savait autant sur l’ancien monde s’était déconnecté.

15

Silo 18

Juliette n’avait jamais assisté à un conseil de sa vie. Comme les truies qui mettaient bas, elle savait que de telles choses arrivaient, mais n’avait jamais éprouvé le besoin d’assister à ce spectacle. Son baptême se ferait donc en tant que maire, et elle espérait que ce serait la dernière fois.

Elle rejoignit le juge Picken et le shérif Billings sur l’estrade tandis que les habitants prenaient place. L’estrade lui rappelait la scène dans le bazar, et Juliette se rappela que son père avait souvent comparé ces réunions à des pièces de théâtre. Et elle ne l’avait jamais compris comme un compliment.

— Je ne connais aucune de mes répliques, glissa-t-elle énigmatiquement à Peter Billings.

Ils étaient assis si proches l’un de l’autre que leurs épaules se touchaient.

— Ça va bien se passer, lui répondit Peter.

Il sourit à une jeune femme assise au premier rang qui se tortillait les doigts. Juliette comprit que le jeune shérif avait rencontré quelqu’un. La vie avait vite repris le dessus.

Pour se détendre, elle scruta la foule. Il y avait beaucoup de visages inconnus. Quelques-uns familiers. Trois portes donnaient sur la salle. Deux d’entre elles s’ouvraient sur des allées qui coupaient à travers les rangées de vieux bancs. La troisième allée longeait en fait le mur. Ils avaient divisé l’espace en trois, un peu comme le silo se divisait en trois parties, bien que moins nettes. Juliette n’avait pas besoin qu’on lui explique. Les gens qui entraient rendaient la chose évidente.

Les rangs du centre de la pièce, correspondant au sommet du silo, étaient déjà bondés, et il y avait même des gens debout contre le mur du fond ; elle en reconnut certains, du DIT, ou de la cafétéria. Les bancs correspondant au milieu du silo, sur un côté, étaient à moitié remplis. Juliette remarqua que la plupart des résidents étaient assis au bord de l’allée, c’est-à-dire le plus près possible du centre. Des fermiers, en vert. Des plombiers des jardins hydroponiques. Des gens avec des rêves. L’autre côté de la salle était pratiquement vide. Le camp du fond. Un couple âgé était assis au

premier rang de cette section, se tenant la main. Juliette reconnut l'homme, un fabricant de bottes. Ils venaient de loin, ces deux-là. Juliette attendait que davantage d'habitants du fond arrivent, mais le chemin était trop long. Elle se rappelait à présent comme ces conseils lui semblaient lointains lorsqu'elle travaillait dans les profondeurs du silo. Souvent, avec ses amis, elle n'entendait parler de ce qui se débattait et des lois qui étaient votées qu'après la tenue de ces réunions. Non seulement l'ascension était longue, mais la plupart d'entre eux étaient trop occupés à survivre au jour le jour pour aller à perpète papoter des lendemains.

Lorsque le flot d'habitants entrant se réduisit à un compte-gouttes, le juge Picken se leva pour entamer la séance. Juliette se préparait à s'ennuyer à mourir. Un petit discours, une présentation, puis ils écouteraient les doléances des habitants. Ils promettraient de tout arranger. Et chacun reprendrait le cours de sa vie comme si de rien n'était.

Ce qu'elle voulait, elle, c'était retourner à ce qu'elle avait dû laisser en plan. Il lui restait encore tant à faire dans le sas et le labo de Confection. Devoir écouter les petits malheurs des gens, celui qui appellerait à un nouveau vote, celui qui allait se plaindre du forage, elle n'avait vraiment pas besoin de ça. Elle se doutait que ce qui était grave pour d'autres n'aurait que peu d'importance à ses yeux. Être condamnée à mort et survivre à un baptême du feu à son retour, ça avait le don de repousser les chamailleries dans les plus profonds replis de l'esprit.

Picken tapa du marteau et ouvrit la séance. Il souhaita la bienvenue à tout le monde avant d'entamer la lecture de l'ordre du jour. Juliette se tortillait sur son banc. Son regard se perdit dans la foule, et elle se rendit compte que presque tous les yeux étaient braqués sur elle, et non sur le juge. Elle n'entendit la fin de la dernière phrase de Picken que grâce à la mention de son nom : "... quelques mots de votre maire, Juliette Nichols."

Il se tourna vers elle pour lui faire signe de venir au pupitre. Peter lui tapota le genou en signe d'encouragement. L'estrade métallique grinça sous ses pas. C'était le seul bruit audible. Puis quelqu'un dans l'assemblée toussa. Quelques bruissements s'élevèrent des rangs. Juliette s'agrippa aux bords du pupitre et s'étonna du mélange de couleurs qui lui faisait face, bleu, blanc, rouge, marron, vert. Et au-dessus de toutes ces couleurs, des mines renfrognées. De la colère, de tous bords. Elle s'éclaircit la voix et se rendit compte à quel point elle était mal préparée. Elle avait espéré dire quelques mots, remercier les gens de leur intérêt, leur assurer qu'elle travaillait sans relâche pour leur offrir une vie nouvelle et meilleure. Laissez-moi une chance, voilà ce qu'elle avait envie de leur dire.

— Merci, se lança-t-elle, mais le juge Picken lui tira le bras et lui montra le micro fixé au pupitre.

Au fond de la salle, quelqu'un cria qu'il n'entendait rien. Juliette s'approcha du micro et remarqua que les visages de l'assistance étaient les mêmes que ceux croisés dans l'escalier. Ils doutaient d'elle. L'admiration, ou quelque chose d'approchant, avait cédé la place à la méfiance.

— Si je suis ici aujourd'hui, c'est pour écouter vos questions. Vos inquiétudes, dit-elle, surprise par le niveau sonore de sa voix. Mais avant cela, j'aimerais dire quelques mots à propos de ce que nous souhaiterions accomplir cette année…

— Vous avez laissé entrer du poison ? cria quelqu'un.

— Pardon ? bredouilla-t-elle avant de se racler la gorge.

Une femme se leva, un bébé dans les bras.

— Mon enfant a de la fièvre depuis que vous êtes revenue !

— Est-ce que les autres silos existent vraiment ?

— C'était comment, dehors ?

Un homme des bancs du milieu bondit de sa place, tout rouge de colère.

— Qu'est-ce que vous fichez en bas qui fait tout ce boucan ?

Une dizaine d'autres personnes se levèrent à leur tour en criant. Leurs plaintes et leurs questions se fondirent en un seul bruit, un moteur alimenté à la rage. Les gens de la section centrale se déversèrent dans les allées, à mesure que chacun voulait attirer l'attention sur lui. Juliette remarqua la présence de son père, debout tout au fond, calme, mais visiblement inquiet.

— Une personne à la fois, dit Juliette en tendant les paumes devant elle.

Il y eut un brusque mouvement de foule vers l'avant, puis un coup retentit.

Juliette cilla.

Un autre choc sonore résonna à côté d'elle. La main du juge Picken n'en finissait plus d'abattre le marteau sur le disque de bois posé sur le pupitre. L'adjoint Hoyle, posté près d'une porte, sortit de sa transe et fendit la foule pour faire rasseoir les gens en réclamant le silence. Debout sur le banc, Peter Billings les invitait lui aussi au calme. Un silence tendu finit par tomber sur l'assemblée. Mais quelque chose bourdonnait en eux. C'était comme un moteur qui ne tournait pas encore mais impatient de démarrer, une vibration électrique sous la surface, une bête prête à bondir. Juliette choisit ses mots avec soin.

— Je ne peux pas vous dire à quoi ça ressemble à l'extérieur…

— Vous ne pouvez pas ou ne voulez pas ? demanda quelqu'un.

Cette personne fut réduite au silence par un regard noir de l'adjoint Hoyle, qui patrouillait dans les allées. Juliette inspira un grand coup.

— Je ne peux pas vous le dire parce qu'on n'en sait rien.

Elle leva les mains pour empêcher tout commentaire.

— Tout ce qu'on nous a dit à propos du monde qui existe au-delà de nos murs

n’est que mensonge, invention…

— Et comment on peut être sûr que vous, vous ne mentez pas ?

Elle chercha l’origine de cette voix.

— Parce que je suis celle qui vous avoue qu’on ne sait foutre rien. Je suis celle qui vient vous voir aujourd’hui pour vous dire qu’on devrait aller jeter un œil nous-mêmes pour se faire une idée. Avec un regard neuf. Avec une vraie curiosité. Je vous propose de faire ce qui n’a jamais été fait, à savoir aller recueillir des échantillons dehors et les rapporter pour les analyser et déterminer ce qui cloche dans ce monde…

Des éclats de voix en provenance du fond noyèrent la fin de sa phrase. Les gens étaient encore debout, bien que d’autres aient tenté de les faire rasseoir. Certains avaient l’air curieux de son projet. D’autres s’indignaient encore plus. Le marteau tapait, et Hoyle dégaina sa matraque et l’agita devant les premiers rangs. Mais le déchaînement de la foule avait franchi un point de non-retour. Peter fit un pas en avant, main sur la crosse de son arme.

Juliette recula du pupitre. Un beuglement s’échappa des haut-parleurs lorsque le bras du juge Picken fit tomber le micro. La rondelle de bois avait valsé quelque part, et Picken tapait directement sur le pupitre, à la surface duquel Juliette remarqua des coups en forme de demi-lunes, dus à d’anciennes tentatives de faire revenir le calme.

Sous la pression de la foule qui avançait, certains avec des questions, mais la plupart aveugles de rage, l’adjoint Hoyle dut reculer contre l’estrade. Les lèvres s’agitaient, les gens postillonnaient. Juliette entendit davantage d’accusations, revit la femme avec son bébé dans les bras. Marsha courut s’engouffrer derrière l’estrade et ouvrit une porte métallique peinte couleur bois. Peter fit signe à Juliette pour qu’ils se retirent dans le cabinet du juge. Mais elle ne voulait pas partir. Elle voulait calmer ces gens, leur dire que ses intentions étaient bonnes, qu’elle pouvait leur prouver s’ils voulaient bien lui laisser une chance. Mais on la tirait vers l’arrière, elle vit défiler un vestiaire où des robes noires bouffantes flottaient comme des fantômes, un couloir où les portraits d’anciens juges étaient accrochés de travers, pour enfin arriver face à un bureau métallique, peint couleur bois lui aussi, assorti à la porte dérobée.

Les cris continuaient de leur parvenir, bien qu’étouffés. Des poings cognaient de temps à autre contre la porte, Peter jurait. Juliette se laissa tomber dans un vieux fauteuil en cuir réparé au ruban adhésif et se prit la tête à deux mains. Leur colère était la sienne. Elle sentait qu’elle la dirigeait elle-même vers Peter et Lukas, qui l’avaient faite maire. Oui, elle la dirigeait vers Lukas, qui l’avait suppliée de laisser son forage pour venir en haut, pour assister à ce conseil. Comme si cette foule

pouvait être apaisée.

Une cacophonie leur parvint soudain, la porte s'était ouverte. Juliette s'attendait à la venue du juge Picken, mais fut surprise de voir son père.

— Papa.

Elle se leva pour aller à sa rencontre. Il passa ses bras autour d'elle, et elle retrouva sans peine cet endroit au milieu de sa poitrine où elle cherchait du réconfort étant petite.

— J'ai entendu dire que tu serais peut-être là, murmura-t-il.

Juliette ne répondit pas. Si vieille qu'elle se sentît, les années s'envolèrent, là, lovée dans ses bras.

— J'ai aussi entendu parler de ton projet, et je m'y oppose.

Juliette recula d'un pas pour l'observer. Peter s'excusa. Le bruit ne fut pas si infernal cette fois lorsque la porte s'ouvrit, et Juliette comprit que c'était le juge Picken qui avait laissé passer son père, qui était là dans la salle en train de calmer la foule. Son père avait vu comment les gens la considéraient, il les avait entendus parler. Elle fit de son mieux pour retenir ses larmes.

— Ils ne m'ont pas laissé l'occasion de m'expliquer, dit-elle en s'essuyant les yeux. Papa, il y a d'autres mondes, là, dehors, pareils au nôtre. C'est dingue d'être assis là à se battre entre nous alors qu'il y a d'autres…

— Je ne te parle pas du forage, l'interrompit son père. J'ai entendu parler de ce que tu prépares en haut.

— Tu as entendu…

Elle s'essuya les yeux à nouveau.

— Lukas, marmonna-t-elle.

— Non, Lukas ne m'a rien dit. C'est un technicien, Nelson, il est venu me voir pour un check-up et il m'a demandé si je ferais partie des secours au cas où ça tournerait mal. J'ai fait semblant de savoir de quoi il parlait.

— Papa, on a besoin de savoir ce qu'il y a dehors. Tu sais, ils n'essaient absolument pas d'améliorer les choses. On ne sait pas du tout ce que…

— Alors laisse le prochain nettoyeur le découvrir à ta place. Il prendra les échantillons quand il sera expulsé. Je refuse que ce soit toi.

Elle secoua la tête.

— Il n'y aura plus de nettoyages, papa. Pas tant que je serai maire. Je n'expulserai plus personne.

Il posa une main sur son bras.

— Et je ne laisserai pas ma fille sortir.

Elle dégagea son bras.

— Je suis désolée, mais il le faut. Je prendrai toutes les précautions nécessaires. Je

te le promets.

Le visage de son père se durcit. Il retourna sa main et scruta sa paume.

— Ton aide ne serait pas de trop, risqua-t-elle, en espérant lancer un pont au-dessus du précipice qu'elle créait malgré elle. Nelson a raison. Ce serait super d'avoir un docteur dans l'équipe.

— Je ne veux jouer aucun rôle dans ce projet. Regarde ce qui t'est arrivé la dernière fois.

Son regard se posa sur son cou, où le col métallique de la combinaison avait laissé une cicatrice en forme de crochet.

— Ça, c'était à cause du feu, dit Juliette en ajustant sa combinaison.

— Et la prochaine fois, ce sera autre chose.

Ils se toisèrent, dans ce cabinet où les gens étaient jugés dans le calme, et Juliette ressentit une envie familière… fuir le conflit. Mais elle fut contrée par un désir nouveau, celui d'enfouir son visage dans la poitrine de son père et sangloter d'une façon qu'on n'autorisait plus aux femmes de son âge, surtout pas chez les mécanos.

— Je ne veux pas te perdre à nouveau, dit-elle. Tu es la seule famille qui me reste. S'il te plaît, aide-moi.

Ce fut difficile à dire. Son honnêteté la rendait vulnérable. Il y avait à présent quelque chose de Lukas chez elle, c'était une chose qu'il lui avait transmise.

Juliette guettait la réaction de son père et vit son visage se détendre. Elle s'imaginait peut-être des choses, mais il lui sembla qu'il avait fait un pas, baissé la garde.

— Je te ferai passer un check-up avant et après, dit-il.

— Merci. Ah, et à propos de check-up, il y a une chose que je voulais te demander.

Elle remonta sa manche droite et examina les marques blanches le long de son poignet.

— Est-ce que tu as déjà entendu parler de cicatrices qui s'effaçaient avec le temps ? Lukas pensait que… Elle leva la tête vers lui : Bref. Est-ce qu'elles peuvent disparaître ?

Son père prit une profonde inspiration et retint son souffle un instant. Son regard se perdit au-dessus de l'épaule de sa fille, dans le lointain.

— Non, finit-il par dire. Pas les cicatrices. Même avec le temps.

16

Silo 1

Le capitaine Brevard arrivait à la fin de sa septième faction. Plus que trois. Encore trois factions à rester assis derrière des portiques de sécurité, à lire les mêmes romans, encore et encore, jusqu'à ce que leurs pages jaunies finissent par se détacher. Encore trois factions à mettre la pâtée à ses adjoints au ping-pong – un nouveau à chaque faction – en leur disant que ça faisait une éternité qu'il n'avait pas joué. Encore trois factions de cette même bouffe, des mêmes vieux films, de toutes ces choses insipides qui l'accueillaient à son réveil. Encore trois. Rien d'insurmontable.

Le chef de la Sécurité du silo 1 décomptait les factions de la même façon qu'il avait fait le compte à rebours des années qui le séparaient de la retraite, à une époque. *Pourvu qu'il ne se passe rien*, telle était sa devise. La fadeur avait du bon. La vanille était le goût du temps qui passait. Telles étaient ses pensées alors qu'il se tenait face à un cryopode éclaboussé de sang séché, un goût très différent de celui de la vanille dans la bouche.

Un éclair éblouissant jaillit de l'appareil photo de l'adjoint Stevens lorsque ce dernier prit une autre photo de l'intérieur de la capsule. Le corps avait été retiré quelques heures plus tôt. Un assistant médical qui s'occupait du caisson voisin avait remarqué une traînée de sang sur le couvercle de celui-ci. Il en avait nettoyé la moitié avant de se rendre compte de quoi il s'agissait. Brevard examinait à présent les traces que le chiffon de l'assistant avait laissées. Il avala une autre gorgée amère de café.

Sa tasse ne fumait plus. Ça caillait dans ce congélo. Brevard détestait cet endroit. Il détestait s'y réveiller à poil, détestait se faire tirer de ses rêves et se faire rendormir, détestait ce que cette pièce faisait à son café. Il but une autre gorgée. Plus que trois factions, et ce serait la retraite, si ça avait encore un sens. Personne ne pensait aussi loin. En général, pas plus loin que la faction suivante.

Stevens baissa son appareil et hocha la tête en direction de la sortie.

— Revoilà Darcy, monsieur.

Les deux agents observèrent Darcy, le gardien de nuit, se frayer un chemin entre les cryopodes. Darcy était le premier à être arrivé sur les lieux au petit matin, avait réveillé l'adjoint Stevens, qui avait réveillé son supérieur. Darcy avait ensuite refusé d'aller se reposer comme on le lui avait ordonné. Il avait accompagné le corps dans l'aile médicale et avait attendu les résultats des tests tandis que d'autres étaient descendus sur la scène de crime. Il agitait à présent un bout de papier avec un peu trop d'enthousiasme à l'attention des deux agents.

— Je ne supporte pas ce mec, souffla Stevens à son chef.

Brevard prit une gorgée de café pour éviter de répondre, sans quitter son gardien de nuit des yeux. Darcy était jeune – à peine trente ans –, avait les cheveux blonds et un sourire niais accroché aux lèvres. Exactement le genre de personne inexpérimentée à qui les forces de police aimaient confier les heures de nuit, quand toutes les merdes possibles arrivaient. Totalement illogique, mais c'était la tradition. L'expérience vous valait un sommeil de plomb à l'heure où sortaient les cinglés.

— Vous ne croirez jamais ce que je tiens là… dit-il à plus de vingt mètres d'eux, et plus qu'enthousiaste.

— Tu as une concordance, dit sèchement Brevard. Le sang du couvercle correspond à celui du corps.

Il se retint d'ajouter que ce que Darcy n'avait pas, en revanche, c'était un café chaud pour lui et pour Stevens.

— En partie, oui, répondit Darcy, vexé. Comment vous le savez ?

Il reprit son souffle et lui tendit le rapport.

— Parce que les concordances, c'est excitant, dit Brevard en prenant la feuille. On agite ce genre d'infos comme si on avait quelque chose de très important à révéler. Les avocats et les jurés sont dingues de ça.

Et les petits bleus, voulut-il ajouter. Il ne savait pas au juste ce qu'avait fait Darcy avant la formation, mais ça n'avait rien à voir avec la police. Brevard examina le rapport : une concordance ADN tout ce qu'il y avait de plus basique, une série de barres striées avec des lignes reliant les points identiques. Et ces deux-là étaient identiques : l'ADN de la personne enregistrée dans le pode et l'échantillon de sang recueilli sur le couvercle.

— Mais ce n'est pas tout, dit Darcy.

Le gardien de nuit inspira à nouveau un grand coup. Il avait dû se mettre à courir sitôt sorti de l'ascenseur.

— C'est bon, on pense qu'on a compris ce qui s'est passé, dit Stevens d'un ton assuré.

Il opina en direction du caisson ouvert.

— De toute évidence, un meurtre a eu lieu. Tout a commencé…

— Non, pas un meurtre, intervint Darcy.

— Laissez l'adjoint terminer, dit Brevard en levant sa tasse de café. Ça fait des heures qu'il est penché là-dessus.

Darcy voulut poursuivre mais se retint. Il se frotta les yeux, l'air épuisé, et acquiesça.

— Bien, dit Stevens en pointant son appareil photo vers le cryopode. Le sang sur le couvercle indique que le combat a commencé ici. Notre assassin a dû y faire entrer de force l'homme que nous avons trouvé à l'intérieur, c'est comme ça que du sang s'est retrouvé sur le couvercle. Il lui a ligoté les mains, sûrement sous la menace d'une arme, parce que je n'ai remarqué aucune trace autour des poignets, ni aucun autre signe de lutte. Puis il lui a tiré dessus, au niveau de la poitrine.

Stevens indiqua les traînées de sang à l'intérieur du couvercle.

— Les éclaboussures que nous avons ici indiquent que la victime était assise. Mais les coulures nous disent que le pode a été refermé juste après. Et d'après la couleur, je dirais que ça s'est passé pendant notre faction, *a priori* dans le mois qui vient de s'écouler.

Durant toute la démonstration de Stevens, Brevard n'avait pas quitté Darcy des yeux et voyait bien ses grimaces de désapprobation. Le petit pensait qu'il en avait à remontrer à l'adjoint.

— Quoi d'autre ? demanda Brevard à Stevens, l'invitant à poursuivre.

— Ah oui. Après le meurtre de la victime, l'assassin a inséré une intraveineuse et un cathéter dans le corps pour empêcher la décomposition. Nous cherchons donc quelqu'un qui ait des connaissances médicales. Il est d'ailleurs peut-être encore en faction. C'est pour cela que nous avons préféré parler de tout cela ici et non à proximité de l'équipe médicale. Il faudra que nous les interrogions chacun leur tour.

Brevard acquiesça et but une gorgée de café. Il attendait la réaction du gardien de nuit.

— Ce n'était pas un meurtre, lâcha Darcy, exaspéré. Vous voulez entendre ce que j'ai ? Pour commencer, le sang retrouvé sur le couvercle concorde avec l'ADN de la personne enregistrée dans ce pode, mais pas avec celui de la victime. Le type qui était à l'intérieur est quelqu'un d'autre.

Brevard faillit recracher son café. Il s'essuya la moustache du revers de la main.

— Quoi ? s'exclama-t-il, espérant avoir mal entendu.

— Le sang à l'extérieur était mélangé à de la salive. Il vient d'une autre personne. Le médecin a dit que c'était probablement dû à une toux, peut-être une blessure à la poitrine. Donc notre suspect est sûrement blessé.

— Attendez. Alors qui est le type qu'on a trouvé dans le pode ? demanda Stevens.

— Ils ne savent pas trop. Ils ont analysé son sang, mais apparemment ses dossiers

ont été trafiqués. Le type associé à ce caisson ne devrait absolument pas se trouver dans l'aile exécutive. Il devrait être dans l'aile de sommeil profond. Quant au sang prélevé à l'intérieur, on a une concordance avec un dossier partiel d'une personne appartenant à l'exécutif, ce qui la placerait quelque part par ici…

— Un dossier partiel ?

Darcy haussa les épaules.

— Je vous l'ai dit, les dossiers ont été faussés, ou trafiqués, c'est un vrai merdier. Selon le Dr Whitmore.

— Ah, s'écria l'adjoint Stevens en claquant des doigts. J'ai compris. Je sais ce qui s'est passé. Il y a eu une lutte, un combat. Un type qui ne veut pas qu'on l'endorme. Il réussit à s'échapper, il sait comment pirater le…

— Une petite minute, l'interrompit Brevard en levant une main.

Il voyait en le regardant que Darcy n'avait pas fini.

— Pourquoi insistez-vous sur le fait qu'il ne s'agit pas d'un meurtre ? On a une blessure par balle, des éclaboussures de sang, un caisson fermé, pas d'arme, un homme aux mains liées, du sang sur le couvercle de sa capsule, quel que soit le nom sous lequel elle est enregistrée. Tout indique que c'est un meurtre.

— C'est ce que j'essaie de vous dire depuis tout à l'heure. Ce n'est pas un meurtre parce que le type était branché. Il n'a jamais été débranché en fait, même avant qu'on lui tire dessus. Et le pode fonctionnait toujours. Ce Troy, ou en tout cas le type que nous avons sorti de là, il est toujours vivant.

17

Silo 1

Les trois hommes abandonnèrent le pode pour se diriger vers l'aile médicale et la salle d'opération. Brevard avait le cerveau en ébullition. Il n'avait vraiment pas besoin de cette merde alors qu'il était en faction. On était loin du goût de la vanille. Il songea aux rapports qu'il devrait pondre après ça, au pied que ce serait de briefer le capitaine qui prendrait le relais.

— Vous pensez qu'on devrait en parler au Berger ? demanda Stevens, faisant référence au chef de l'exécutif qui chapeautait l'aile administrative, un homme qui recherchait principalement la solitude.

Brevard se gaussa. Il ouvrit la porte à l'aide de son code et tous trois sortirent dans le couloir.

— Je pense que c'est un peu insignifiant pour quelqu'un de sa stature, pas vous ? Le Berger, il a tout un tas de silos sous sa coupe. On voit à quel point ça l'use, c'est pour ça qu'il est souvent isolé. C'est notre boulot de nous occuper de cas comme celui-ci. Même les meurtres.

— Vous avez raison, dit Stevens.

Encore à bout de souffle, Darcy faisait de son mieux pour les suivre.

Ils prirent l'ascenseur pour monter de deux étages. Brevard repensa au contact du corps blessé par balle sous ses doigts lorsqu'il l'avait inspecté. Aussi froid qu'un cadavre à la morgue, mais ne l'étaient-ils pas tous lorsqu'ils se réveillaient ? Il songea à tous les dégâts que le gel et le dégel provoquaient, aux machines qui circulaient dans leur sang et qui étaient censées les réparer, cellule par cellule. Et si ces petites choses pouvaient faire la même chose pour une blessure par balle ?

L'ascenseur s'ouvrit sur le soixante-huitième étage. Brevard entendit des voix en provenance du bloc opératoire. Il lui était difficile de laisser tomber les théories qui s'étaient infiltrées entre Stevens et lui pendant l'heure passée. Difficile de tout effacer pour s'adapter à ce que Darcy leur avait appris. L'idée que des dossiers aient pu être trafiqués rendait le problème beaucoup plus complexe. Plus que trois factions à tenir, et voilà ce qui lui tombait dessus. Mais si la victime était bel et bien

en vie, coincer le suspect ne devrait pas poser de problème. Si elle pouvait parler, elle pourrait identifier l'homme qui lui avait tiré dessus.

Le docteur était avec l'un de ses assistants, dans la salle d'attente qui précédait la salle d'opération. Ils avaient ôté leurs gants et les cheveux gris du médecin étaient ébouriffés, comme s'il y avait passé la main à plusieurs reprises. Les deux hommes avaient l'air épuisé. Brevard jeta un œil par le hublot d'observation et vit l'homme qu'ils avaient tiré de son pode. D'une couleur totalement différente, il avait l'air de dormir, environné de tuyaux et de fils qui s'infiltraient sous une blouse de papier bleu clair.

— J'ai entendu parler d'un extraordinaire retournement de situation, dit Brevard.

Il se planta face à l'évier pour y jeter son café, balaya la salle du regard en quête d'une cafetière mais n'en vit pas. Il aurait été prêt à enchaîner une autre faction sur-le-champ si on lui avait donné un café bien chaud, un paquet de cigarettes et la permission de les fumer.

Le docteur tapota le bras de son assistant et lui donna quelques instructions. Le jeune homme acquiesça et plongea une main dans sa poche pour en sortir une paire de gants avant de retourner dans la salle d'opération. Brevard l'observa passer en revue les machines reliées à l'homme.

— Est-ce qu'il peut parler ? demanda Brevard.

— Oh que oui, répondit le Dr Whitmore en grattant sa barbe grise. On a eu droit à un beau spectacle quand il s'est réveillé. Le patient s'avère beaucoup plus fort qu'il n'y paraît.

— Et beaucoup moins mort, ajouta Stevens.

Personne ne rit.

— Il était très agité, poursuivit le Dr Whitmore. Il nous répétait qu'il ne s'appelait pas Troy. C'était avant que je lance les tests.

Il opina en direction du papier que portait à présent Brevard.

Brevard lança un regard à Darcy en quête d'une confirmation.

— J'étais aux toilettes, avoua Darcy honteusement. Je n'étais pas là quand il s'est réveillé.

— Nous lui avons donné un sédatif. Et je lui ai fait une prise de sang afin de pouvoir l'identifier.

— Et qu'est-ce que vous avez découvert ?

Le Dr Whitmore secoua la tête.

— Ses données ont été effacées. Du moins c'est ce que je pensais.

Il prit un gobelet en plastique dans un placard, le remplit au robinet et but une gorgée.

— Elles étaient incomplètes parce que je n'y avais pas accès. Je me suis rappelé

avoir vu la même chose pendant ma première faction. C'était quelqu'un de l'aile exécutive, et alors je me suis souvenu de l'endroit où vous aviez trouvé ce monsieur.

— L'aile exécutive, compléta Brevard. Mais ce n'était pas sa capsule, c'est ça ?

Il se souvenait de ce que Darcy lui avait dit.

— Le sang prélevé sur le couvercle concorde avec le pode, mais l'homme à l'intérieur est quelqu'un d'autre. Est-ce que ça ne voudrait pas dire que quelqu'un a utilisé son propre caisson pour planquer un corps ?

— Si mon intuition est bonne, c'est pire que ça.

Le Dr Whitmore prit une autre gorgée d'eau et se passa une main dans les cheveux.

— Le nom qui figure sur le pode, Troy, concorde avec le sang prélevé sur la face externe du couvercle, mais cet homme devrait être en sommeil profond à l'heure qu'il est. Il a été endormi il y a plus d'un siècle et personne ne l'a réveillé depuis.

— Mais pourtant il y a son sang sur le couvercle, commenta Stevens.

— Ce qui veut dire au contraire que quelqu'un l'a effectivement réveillé, fit remarquer Darcy.

Brevard jeta un œil à son agent de nuit et s'aperçut qu'il s'était mépris sur son compte. C'était l'inconvénient de travailler avec des personnes différentes à chaque faction. On ne connaissait vraiment personne, on ne savait pas ce qu'ils valaient.

— La première chose à faire selon moi était de chercher dans les rapports médicaux tout signe d'activité inhabituelle dans l'aile de sommeil profond. Je voulais voir si on avait déjà tiré quelqu'un de là. Ce que j'ai fait.

Brevard se sentait mal à l'aise. Ce docteur avait fait tout le boulot à sa place.

— Et vous avez trouvé quelque chose ?

Le docteur acquiesça. Il fit un signe en direction de l'écran posé sur le bureau de la salle d'attente.

— Il y a bien eu de l'activité dans l'aile de sommeil profond, dont l'initiative revient à ce service. Pas pendant ma faction, je vous prierai de le noter. À deux reprises, des gens ont été déplacés par rapport aux coordonnées que l'on possède sur eux. Réveillés, donc. L'un d'eux se trouvait dans l'ancienne aire de sommeil profond, cet entrepôt d'avant la formation.

Le docteur s'arrêta pour leur permettre de digérer cette information.

Brevard mit un moment à réagir. Son gardien de nuit en manque de sommeil le battit d'un cheveu.

— Une femme ? s'exclama-t-il.

Le Dr Whitmore fronça les sourcils.

— Difficile à dire, mais c'est ce que je soupçonne. Pour une raison que j'ignore, je n'ai pas accès aux données de cette personne. J'ai envoyé Michael en bas voir qui se

trouvait là.

— On pourrait avoir affaire à un crime passionnel, dit Stevens.

Brevard grogna en signe d'approbation. Il songeait déjà à la même chose.

— Admettons qu'il y ait un homme qui supporte mal la solitude. Il réveille sa femme en secret, probablement un administrateur, pour les questions d'accès. Quelqu'un le découvre, un employé lambda, et donc notre homme doit le tuer. Mais… c'est lui qui se fait tuer à la place…

Brevard secoua la tête. Ça devenait trop compliqué. Il n'avait pas eu la dose suffisante de caféine.

— Attendez, ce n'est pas fini, dit le Dr Whitmore.

Allons bon, se dit Brevard. Il regrettait d'avoir jeté son café froid. Il fit un signe de la main pour avoir les nouvelles.

— Il y a donc un autre cas de réveil de sommeil profond, mais cette fois, j'ai bien accès aux données de l'homme en question.

Le Dr Whitmore scruta les trois agents de sécurité.

— Quelqu'un veut deviner comment il s'appelle ?

— Troy, lâcha Darcy.

Le docteur claqua des doigts, les yeux écarquillés.

— Bingo.

Brevard se tourna vers son gardien de nuit.

— Et on peut savoir comment vous avez deviné ?

Darcy haussa les épaules.

— Tout le monde aime les concordances.

— Que je comprenne bien, dit Brevard. On a un tueur solitaire sorti de sommeil profond qui trucide un administrateur, prend sa place et sûrement ses codes d'accès, et réveille des femmes.

Il se tourna vers Stevens.

— En fait, je pense que vous avez raison. Il est temps de prévenir le Berger. On vient tout juste d'atteindre le degré d'intérêt requis.

Stevens acquiesça et prit la direction de la porte. Mais un bruit de bottes arrivant au pas de course retentit avant qu'il puisse partir. Michael, l'un des infirmiers qui avaient aidé à sortir la victime du pode, entra en sueur et hors d'haleine. Mains sur les genoux, il tentait de reprendre son souffle, les yeux braqués sur son chef.

— Je vous ai demandé de ne pas tarder, pas de battre un record, dit le Dr Whitmore.

— Je sais monsieur – Michael prit de longues inspirations. Messieurs, on a un problème, finit-il par ajouter en les regardant tour à tour, l'air déconfit.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Brevard.

— C'était bien une femme, pas de doute. Mais quelque chose sur l'écran de son pode clignotait, alors j'ai vérifié ses données.

Il scruta leurs visages, le regard fou, et Brevard comprit. Mais quelqu'un lui coupa à nouveau l'herbe sous le pied.

— Elle est morte, dit Darcy.

L'assistant hocha vigoureusement la tête, les mains toujours sur les genoux.

— Anna, marmonna-t-il. Elle s'appelait Anna.

Dans la salle d'opération, l'homme sans nom mettait ses sangles à rude épreuve, bombant les muscles de ses vieux bras nerveux. Le Dr Whitmore le suppliait de se tenir tranquille. De l'autre côté du brancard, le capitaine Brevard sentait l'odeur caractéristique d'un homme qu'on vient de réveiller, un homme qui avait été laissé pour mort. Deux yeux écarquillés se posèrent sur lui. L'homme sur qui l'on avait tiré sembla reconnaître en Brevard le plus haut gradé dans le secteur.

— Détachez-moi, dit le vieil homme.

— Pas avant de savoir ce qui s'est passé, répondit Brevard. Pas avant que vous soyez rétabli.

Les menottes de cuir couinaient autour des poignets du vieil homme.

— J'irais sûrement mieux si on me libérait de cette foutue table.

— On vous a tiré dessus, dit le Dr Whitmore en posant une main sur l'épaule de son patient pour le calmer.

Le vieil homme reposa la tête sur son oreiller, scrutant tour à tour le médecin et l'officier.

— Je sais, dit-il.

— Est-ce que vous vous rappelez qui c'était ? s'enquit Brevard.

L'homme acquiesça.

— Il s'appelle Donald.

Sa mâchoire se serra puis se détendit.

— Vous êtes sûr que ce n'est pas Troy ? demanda Brevard.

— Si vous voulez. C'est le même homme.

Brevard observa les poings du vieil homme se refermer avant de se décrisper.

— Écoutez, je suis l'un des responsables de ce silo. J'exige d'être libéré. Vérifiez mes données et vous verrez que…

— On va démêler tout ça et…

Les sangles grincèrent.

— Je vous dis de vérifier mes données !

— Elles ont été trafiquées, lui dit Brevard. Est-ce que vous pouvez nous dire votre nom ?

L’homme resta immobile un instant, ses muscles se détendaient. Il leva les yeux au plafond.

— Lequel ? Je m’appelle Paul. Mais la plupart des gens m’appellent par mon nom de famille, Thurman. Avant, c’était Sénateur…

— Le Berger, souffla Brevard. Paul Thurman est le nom de l’homme qu’ils ont surnommé le Berger.

Le vieil homme plissa les yeux.

— Je ne crois pas, non. On m’a donné un bon nombre de sobriquets, mais jamais celui-là.

18

Silo 17

La terre grognait. Au-delà des murs du silo, la terre grondait, et de plus en plus fort.

Ça n'avait été qu'un léger bourdonnement au début, quelques jours auparavant, comme une pompe se mettant en marche au bout d'un long tuyau, une vibration qui se transmettait du sol en métal à la plante des pieds. Et puis, la veille, c'était devenu un tremblement régulier qui parcourait le corps de Jimmy, de ses genoux jusqu'à ses dents, serrées. Au-dessus de sa tête, des gouttes d'eau tombaient des tuyaux pour s'écraser dans les petites mares laissées par les inondations.

Elise poussa un petit cri aigu lorsqu'une goutte lui tomba dessus et elle se tapota le sommet du crâne. Elle leva la tête en souriant pour guetter une éventuelle nouvelle attaque.

— Ça fait un de ces boucans, dit Rickson.

Il faisait jouer le faisceau de sa lampe torche contre le mur du fond de l'ancienne salle de la génératrice, d'où le bruit semblait provenir.

Hannah tapa dans ses mains et dit aux jumeaux de s'éloigner du mur. Miles – ou du moins Jimmy le pensait-il ; il avait du mal à les distinguer – avait l'oreille collée à la paroi de béton, les yeux fermés, la bouche ouverte, l'air concentré. Son frère Marcus le tira en arrière pour aller rejoindre les autres, enthousiaste et impatient.

— Restez derrière moi, dit Jimmy.

Les vibrations lui causaient des démangeaisons dans les pieds. Il sentait le bruit dans sa poitrine tandis qu'une machine invisible avalait de la roche brute.

— Encore combien de temps ? demanda Elise.

Jimmy ébouriffa ses cheveux. Il appréciait le contact de ses petits bras inquiets autour de sa taille.

— Ça ne va pas tarder, la rassura-t-il.

Mais à la vérité, il n'en savait rien. Ils avaient passé les deux dernières semaines à veiller à la bonne marche de la pompe pour que le département des Machines soit sec. Ce matin-là, au réveil, le bruit du forage était insupportable. Le vacarme s'était intensifié au fil de la journée, et pourtant, ce mur vierge se dressait toujours devant

eux, et la petite pluie tombée des tuyaux tremblants ne cessait pas. Les jumeaux, de plus en plus impatients, sautaient à présent dans les flaques. Inexplicablement, le bébé dormait à poings fermés dans les bras d'Hannah. Ils étaient là depuis des heures, à écouter l'ampleur du vacarme, à attendre que quelque chose se passe.

La fin de leur longue attente fut annoncée par des bruits de machine entrecoupés par celui de la roche broyée. Un fracas métallique, des dents menaçantes qui s'entrechoquent, un tapage de plus en plus important, et déstabilisant, venant de toutes parts, du sol, du plafond, des murs. L'eau des flaques jaillissait dans l'air et celle des tuyaux tombait dru. Jimmy faillit perdre l'équilibre.

— Reculez ! cria-t-il pour couvrir le bruit ambiant.

Il s'éloigna du mur en traînant la jambe, Elise accrochée à ses hanches. Les autres lui obéirent, les yeux écarquillés, les bras grands ouverts pour garder l'équilibre.

Un morceau de béton tomba, une plaque de la taille d'un homme qui se pulvérisa en heurtant le sol. La poussière emplit l'espace… Elle semblait venir du mur lui-même, comme s'il poussait un soupir.

Jimmy recula de quelques pas supplémentaires, imité par les enfants, à présent plus inquiets qu'enthousiastes. Ils n'avaient plus l'impression qu'une machine arrivait, mais des centaines. Elles étaient partout… jusque dans leur poitrine.

Le vacarme atteignit un sommet insensé, du béton s'écroula encore, le métal hurla, des étincelles jaillirent, et enfin l'énorme excavatrice perça : une fêlure, puis une entaille apparurent en forme de cercle, comme une ombre qui courait sur le mur.

La taille du trou remettait le bruit en perspective. Des dents coupantes traversèrent le plafond, s'abattirent sur le sol et s'élevèrent à nouveau de l'autre côté. Des barres de fer ressortaient de la structure, sectionnées. Il y avait dans l'air une odeur de métal brûlant et de craie. La machine transperçait le mur du niveau 142 et mordait un bon morceau au-dessus et en dessous. Le trou qu'elle avait pratiqué était plus important en hauteur qu'un étage de silo.

Les jumeaux braillaient, criaient de joie. Elise serrait les côtes de Jimmy si fort qu'il avait du mal à respirer. Dans les bras d'Hannah, le bébé remua, mais ses pleurs étaient à peine audibles avec tout ce tumulte. Un autre coup de dents, un mouvement circulaire du plafond jusqu'au sol et elles apparurent plus complètement et s'avérèrent être en fait des sortes de roues, des dizaines de disques coupants tournant à l'intérieur d'un disque plus grand. Un rocher tomba du plafond et roula en direction de la génératrice. Jimmy s'attendait à ce que le silo entier s'effondre autour d'eux.

Une ampoule explosa au-dessus de leurs têtes à cause des vibrations, les éclats de verre se répandirent dans les flaques ondoyantes.

— Reculez ! cria Jimmy.

Ils étaient déjà aussi loin que possible, mais ça semblait encore trop près. Le sol se mit à trembler. Tous manquèrent tomber. Soudain, Jimmy eut peur. Cette chose n'allait jamais s'arrêter, elle filerait droit à travers le silo et continuerait son chemin, elle avait échappé à leur contrôle et…

Le disque denté pénétra dans la pièce, ses roues acérées tournaient et gémissaient, la pierre jaillissait d'un côté et s'éboulait de l'autre. La violence diminua. Le fracas métallique s'amoindrit. Hannah berçait son enfant en fredonnant, les yeux braqués sur l'intrusion en cours.

Des cris émergèrent de quelque part. Ils filtraient à travers la roche effondrée. Le disque rotatif finit par s'arrêter tandis que les plus petites roues tournèrent encore un peu. Leur bataille contre la terre leur avait fait un bord bien brillant, comme neuf. Un morceau de fer à béton était enroulé autour de l'une d'elles, comme un lacet de botte.

Peu à peu, le silence se fit. Le bébé se calma. Un vrombissement lointain – peut-être le ventre grondant de la machine – était le seul bruit audible.

— Il y a quelqu'un ?

Un cri de derrière l'excavatrice.

— Ouais, c'est bon, on y est, lança une autre voix.

Une voix de femme.

Jimmy prit Elise dans ses bras, qui lui enserra le cou et verrouilla ses chevilles autour de sa taille. Il courut vers le mur d'acier clouté qui se dressait devant lui.

— Hé ! fit Rickson en se lançant à sa poursuite.

Les jumeaux les imitèrent.

Jimmy avait du mal à respirer. Ce n'était pas à cause de la poigne d'Elise cette fois… c'était l'idée d'avoir de la visite. Des gens dont il ne fallait pas avoir peur. Quelqu'un vers qui il pouvait courir au lieu de vouloir lui échapper à tout prix.

Tout le monde le sentait. Ils couraient, radieux, vers la gueule de la machine. Entre le trou dans le mur et le disque géant, un bras émergea, une épaule, une femme qui remontait le tunnel creusé sous le sol. Elle prit appui sur ses genoux, se leva et dégagea ses cheveux de son visage.

Jimmy s'arrêta. Le groupe l'imita, à une dizaine de pas. Une femme. Une étrangère. Elle se trouvait dans leur silo, leur souriait, couverte de poussière et de crasse.

— Solo ? demanda-t-elle.

Un sourire éclatant. Elle était jolie, même sous une couche de saletés. Elle marcha vers le groupe et ôta ses gants épais tandis qu'une autre personne émergeait de derrière les dents de l'excavatrice. Une main tendue. Les pleurs du bébé. Jimmy

serra la main de la femme, hypnotisé par son sourire.

— Je m'appelle Courtnee, dit-elle.

Son regard se posa sur les enfants, et son sourire se fit encore plus large.

— Tu dois être Elise.

Elle serra doucement l'épaule de la fillette, ce qui renforça l'étreinte autour du cou de Jimmy.

L'autre personne était un homme, pâle comme du papier neuf et des cheveux tout aussi blancs. Il se retourna pour examiner les dents acérées de la machine.

— Où est Juliette ? demanda Jimmy en posant Elise sur son autre hanche.

Courtnee fronça les sourcils.

— Elle ne vous a pas dit ? Elle est allée dehors.

DEUXIÈME PARTIE

DEHORS

19

Silo 18

Juliette attendait dans le sas tandis que l'espace s'emplissait de gaz. La combinaison de nettoyage se froissa contre sa peau. Elle ne ressentait ni la peur qu'elle avait éprouvée la dernière fois qu'on l'avait expulsée, ni l'espoir bercé d'illusions qui poussait la plupart à l'exil. Quelque part entre les rêves absurdes et la terreur désespérée se trouvait le désir de connaître le monde. Et, si possible, de le rendre meilleur.

Dans le sas, la pression augmenta, et les plis de sa combinaison entrèrent en contact avec toutes les cicatrices en relief de son corps. C'était mille petites aiguilles, toutes les parties sensibles d'elle-même touchées en même temps, comme si ce sas se souvenait, comme s'il la connaissait.

Des bâches en plastique transparent avaient été tendues aux parois. Elles se mirent à onduler, forcées à épouser les formes des tuyaux, du banc où on l'avait habillée. Il ne restait plus longtemps. Si elle éprouvait quelque chose, c'était de l'exaltation. Du soulagement. Un projet de longue haleine qui aboutissait enfin.

Elle prit l'un des tubes à essai fixés au niveau de sa poitrine et ouvrit le couvercle pour recueillir de l'argon inerte en guise d'échantillon de référence. En le refermant, elle entendit un bruit sourd qu'elle connaissait bien émanant de la porte qui menait vers l'extérieur. Le silo s'ouvrit, et des volutes de brouillard se formèrent tandis que l'air pressurisé empêchait l'air extérieur de pénétrer à l'intérieur.

Le brouillard enflait, tourbillonnait autour d'elle. Il la poussait, la pressait vers l'avant. Elle souleva une botte, franchit les portes du silo 18 et se retrouva dehors, une fois encore.

La rampe était telle que dans son souvenir : un plan incliné en béton qui reliait le dernier étage de sa maison souterraine à la surface de la terre. De la poussière poussée par les vents formait de petites buttes et des traînées de boue tachaient les murs. Les lourdes portes se refermèrent derrière elle et les dernières volutes de fumée se dissipèrent vers les nuages. Juliette se mit en chemin.

— Ça va ?

La douce voix de Lukas retentit dans son casque. Elle sourit. C'était bon de l'avoir avec elle. Elle pressa son pouce contre son index, ce qui mettait le micro de son casque en marche.

— Personne n'est encore mort sur la rampe, Lukas. Je vais très bien.

Il lui murmura ses excuses et elle sourit à nouveau. C'était très différent de s'aventurer au-dehors avec un tel soutien. Rien à voir avec l'expulsion, les dos tournés, les gens qui n'osent pas regarder.

En haut de la rampe, elle éprouva une sorte de *justesse*. Sans plus rien à craindre des mensonges numériques de la visière électronique, elle ressentit ce que selon elle les humains étaient censés éprouver : un vertige provoqué par l'absence de murs, cette terre nue qui s'étendait dans toutes les directions, ces kilomètres et ces kilomètres d'espace ouvert et de nuages bouillonnants. La joie anticipée de l'exploration lui donna la chair de poule. Elle s'était déjà retrouvée deux fois dehors, mais cette fois, c'était différent. Elle avait un but.

— Je prends mon premier échantillon, dit-elle en pinçant ses doigts.

Elle détacha un autre tube de sa combinaison. Tout était numéroté, comme pour un nettoyage, sauf que les étapes n'étaient pas les mêmes. Ils avaient passé des semaines à planifier ce projet, une vraie effervescence au sommet tandis que tout en bas ses amis avaient creusé la terre. Elle ouvrit le tube, le tint en l'air en comptant jusqu'à dix, et le referma. Le haut du récipient était transparent. Deux joints s'entrechoquaient à l'intérieur et deux morceaux de ruban thermique avaient été collés au fond. Juliette appliqua un enduit à base de cire au bord du couvercle pour rendre le récipient hermétique. L'échantillon numéroté alla rejoindre celui du sas dans une poche à rabat fixée sur sa cuisse.

La voix de Lukas grésilla dans sa radio.

— *Les dernières flammes se sont éteintes dans le sas. Nelson attend que ça refroidisse avant d'y aller.*

Juliette se retourna pour faire face à la tour de capteurs vidéo. Elle se retint de faire signe aux dizaines d'hommes et de femmes qui l'observaient sur l'écran de la cafétéria. Elle baissa la tête sur sa poitrine en essayant de se rappeler quelle était l'étape suivante.

Échantillon du sol. Elle s'éloigna de la rampe et de la tour, en direction d'une parcelle de terre sur laquelle aucun pied ne s'était posé depuis peut-être plusieurs siècles. Elle s'agenouilla – la sous-combinaison la pinça derrière le genou – et recueillit de la terre à même le récipient, peu profond. Le sol était compact, difficilement friable, alors elle fit entrer davantage de terre en surface pour remplir sa boîte.

— Échantillon de surface réalisé, dit-elle en pinçant les doigts.

Elle remit soigneusement le couvercle sur la boîte et y apposa l'enduit avant de la glisser dans une poche sur son autre cuisse.

— *Tu progresses bien*, répondit Lukas.

Il avait sûrement envie de l'encourager, mais elle ne perçut que son inquiétude.

— Je prends un échantillon plus en profondeur.

Elle prit son outil à deux mains. Elle l'avait fabriqué en portant ses gants pour être sûre qu'elle l'aurait bien en main. Il était en forme de T, avec un bout en tire-bouchon. Elle appuya cette extrémité contre le sol et elle tourna la poignée, encore et encore, en pesant de tout son poids sur ses bras pour forcer le colimaçon à s'enfoncer dans la terre.

Une goutte de la sueur qui perlait à son front heurta sa visière et forma une minuscule flaque tandis que ses bras tremblaient sous l'effort. Une violente bourrasque de vent toxique la déstabilisa. Lorsque son outil eut pénétré la terre jusqu'au repère marqué sur la poignée, elle se leva et le retira.

Le bouchon de terre sortit, accompagné d'une avalanche de poussière se déversant dans le trou créé. Elle glissa son échantillon dans un tube et le referma hermétiquement. Tous ses outils et accessoires bénéficiaient de la précision et des finitions du meilleur des Fournitures. Elle remit son outil à sa place et respira un grand coup.

— *Tout va bien ?* demanda Lukas.

Elle fit un signe de la main en direction de la tour.

— Ça va. Plus que deux échantillons. Où on en est dans le sas ?

— *Attends, je vais voir.*

Tandis que Lukas vérifiait où en étaient les préparatifs pour son retour, Juliette se dirigea vers la colline la plus proche. Ses pas avaient été effacés par la pluie, mais elle se souvenait bien du chemin qu'elle avait emprunté. Le sillon dans la colline était comme un escalier engageant, une rampe le long de laquelle deux silhouettes étaient encore lovées l'une contre l'autre.

Elle s'arrêta au pied de la colline et sortit un autre récipient contenant des joints et du ruban thermique. Le couvercle s'ouvrit facilement. Elle le tendit en l'air, au vent, pour capturer ce qui passait par là, quoi que ce fût. Pour autant qu'ils sachent, c'étaient les premières analyses de l'air extérieur. Les pages et les pages de rapports bidon concernant les nettoyages n'étaient qu'un amas de chiffres que l'on brandissait pour entretenir et justifier la peur. C'était une mascarade, de faux efforts censés améliorer le monde, alors que tout ce qu'ils voulaient, c'était leur vendre l'histoire selon laquelle il était au-delà de toute amélioration possible.

La seule chose qui avait davantage impressionné Juliette que les vices de ce complot, c'était la rapidité et le soulagement avec lesquels ses mécanismes s'étaient

effondrés au sein du DIT. Les hommes et les femmes du niveau 34 lui rappelaient les enfants du silo 17, effrayés, cherchant désespérément un adulte à qui se raccrocher, en qui avoir confiance. Ce projet d'analyse de l'air extérieur avait suscité la peur et le doute ailleurs dans le silo, mais au DIT, où ils avaient fait semblant de travailler pendant des générations, l'occasion de procéder à une véritable recherche avait été accueillie avec un vif enthousiasme.

Merde !

Juliette referma le récipient. Elle avait laissé libre cours à ses pensées et oublié de compter jusqu'à dix. Ça faisait sûrement deux fois plus longtemps.

— *Hé, Jules ?*

Elle pinça les doigts.

— Oui ?

Elle relâcha le micro, appliqua l'enduit, s'assura que le couvercle portait le numéro 2 et rangea la boîte avec les autres, s'en voulant d'être aussi distraite.

— *La purification du sas est terminée. Nelson y est allé pour préparer ton retour, mais ils disent qu'il va falloir un petit moment avant que l'argon se recharge. Tu es sûre que tout va bien ?*

Elle prit le temps de se poser la question pour donner une réponse honnête. Quelques respirations profondes. Remua les doigts, les orteils. Leva les yeux vers les nuages noirs pour s'assurer que sa vision et son équilibre étaient normaux.

— Oui, tout va très bien.

— *D'accord. Et on va refaire une purification à ton retour. On dirait que ces flammes ne sont vraiment pas de trop. On avait de drôles de données du sas avant que tu partes. Par mesure de précaution, Nelson fait procéder à un récurage du sas intérieur en ce moment même. Tout sera prêt pour toi dès que possible.*

Juliette n'aimait pas ces nouvelles. Son passage dans le sas du silo 17 avait été épouvantable, mais n'avait eu aucune conséquence à long terme. Renverser de la soupe sur elle avait suffi à sa survie. Le postulat qui avait guidé tout leur travail était que les conditions extérieures n'étaient pas aussi mauvaises qu'on avait voulu leur faire croire, et que les flammes étaient plus un moyen de dissuader les habitants de quitter le sas qu'une absolue nécessité pour purifier l'air. Le défi pour elle, dans cette mission, c'était de rentrer sans écoper d'une autre brûlure ou sans passer par la case hôpital. Mais elle ne pouvait pas non plus faire courir de risques au silo.

Elle pinça les doigts, songea brutalement à tous les enjeux qui pesaient sur elle.

— Il y a toujours des gens qui regardent ? demanda-t-elle à Lukas.

— *Oui, l'atmosphère est électrique. Ils n'arrivent pas à croire ce qui est en train de se passer.*

— Je veux que tu les évacues.

Pas de réponse.

— Lukas ? Tu me reçois ? Je veux que tu fasses descendre tout le monde d'au moins quatre niveaux. Toutes les personnes qui ne travaillent pas sur cette mission. Bien compris ?

Elle attendit.

— *Oui.*

Il y avait beaucoup de bruit à l'arrière-plan.

— *C'est ce qu'on est en train de faire, en essayant de les calmer.*

— Dis-leur que c'est une simple mesure de précaution. À cause des données du sas.

— *On le fait, on le fait.*

Il avait l'air essoufflé. Juliette espérait qu'elle ne causait pas un vent de panique sans raison.

— Je vais prélever mon dernier échantillon, dit-elle en se concentrant sur la tâche en cours.

Ils s'étaient préparés au pire. Tout allait bien se passer. Elle se félicitait des capteurs, même rudimentaires, qu'ils avaient installés dans le sas. La prochaine fois qu'elle sortirait, elle espérait pouvoir en installer une série sur la tour. Mais chaque chose en son temps. Elle se dirigea vers l'un des nettoyeurs gisant au pied de la colline.

Le corps qu'ils avaient choisi était celui de Jack Brent. Il avait été envoyé au nettoyage neuf ans auparavant, devenu fou après la seconde fausse couche de sa femme. Juliette en savait très peu sur lui. Ce qui avait d'ailleurs constitué son principal critère pour le dernier échantillon.

Elle s'agenouilla près de ce qui restait du corps. La vieille combinaison était depuis longtemps du même gris terne que le sol. Ce qui avait été une couche métallique s'écaillait comme de la peinture. Les bottes étaient élimées jusqu'à la trame, la visière ébréchée. Jack avait les bras croisés sur la poitrine, les jambes droites et parallèles, comme s'il avait fait une sieste et ne s'était jamais relevé. Comme s'il s'était allongé pour profiter du ciel bleu azur qu'il avait vu à travers sa visière.

Juliette sortit sa dernière boîte, la numéro 3. Elle frissonna à l'idée qu'elle aurait connu le même sort si Scottie, Walker et d'autres personnes des Fournitures n'avaient pas pris autant de risques. Elle sortit la lame tranchante de la boîte et découpa un carré dans la combinaison. Elle posa la lame sur la poitrine du nettoyeur et glissa son échantillon dans la boîte. En retenant son souffle, elle reprit la lame, prit garde de ne pas entailler sa propre combinaison et découpa cette fois un carré de la sous-combinaison décomposée.

Elle dut extraire ce dernier échantillon à l'aide de la lame. Impossible de dire si elle prenait de la chair en même temps. Dieu merci, tout était sombre sous la combinaison déchirée. Mais il ne semblait y avoir que de la poussière à l'intérieur, voletant en tourbillons entre les os du squelette.

Elle déposa l'échantillon dans son récipient et laissa la lame près du corps – elle n'en avait plus besoin, et les gants encombrants rendaient la manipulation trop risquée. Elle se leva et se tourna vers la tour.

— *Tu vas bien ?*

La voix de Lukas semblait différente. Étouffée. Juliette souffla, sentit un léger vertige après avoir retenu son souffle si longtemps.

— Oui, ça va.

— *On est presque prêts. Tu peux prendre le chemin du retour.*

Elle acquiesça, même s'il ne la voyait probablement pas à cette distance, pas même avec les écrans géants qui exagéraient le monde.

— *Hé, tu sais ce qu'on a oublié ?*

Elle se figea, regard braqué sur la tour.

— Non, quoi ? Qu'est-ce qu'on a oublié ?

Un filet de sueur roula sur sa joue. Elle sentait l'entrelacs de cicatrices sur sa nuque, à l'endroit où sa dernière combinaison avait fondu sur sa peau.

— *On a oublié de te munir d'un chiffon ou deux*, dit Lukas. *Les capteurs sont déjà en train de s'encrasser. Et bon, tu vois quoi, tant que tu es dehors…*

Le regard de Juliette se durcit.

— *C'était juste une idée. Peut-être que tu aurais pu, je sais pas, faire un peu de nettoyage…*

20

Silo 18

Juliette attendait en bas de la rampe. Elle se rappela la dernière fois qu'elle s'était retrouvée là, avec une couverture de ruban thermique fabriquée par Solo, se demandant si elle n'allait pas s'asphyxier avant que les portes s'ouvrent, si elle allait survivre à ce qui l'attendait à l'intérieur. Elle s'était attendue à trouver Lukas, et s'était battue avec Bernard à la place.

Elle tenta de chasser ces souvenirs. Elle examina ses poches pour s'assurer que tout était hermétiquement fermé. Les étapes de la décontamination qui se préparait défilèrent dans son esprit. Elle espérait que tout serait en place.

— *Bien, nous y voilà*, dit Lukas.

À nouveau, sa voix semblait creuse, distante.

Au moment venu, les rouages de la porte du sas grincèrent et une volute d'argon pressurisé s'échappa de l'embrasure. Juliette se jeta dans le brouillard blanc, immensément soulagée d'être rentrée.

— Je suis à l'intérieur, je suis à l'intérieur, dit-elle.

Les portes se refermèrent derrière elle. En jetant un œil à la porte qui se dressait devant elle, elle aperçut un casque à travers le hublot, quelqu'un qui la regardait. Elle se dirigea vers le banc, ouvrit la caisse hermétique que Nelson avait installée pendant son absence. Elle devait faire vite. Le gaz, les flammes, tout était automatisé.

Elle arracha les pochettes qu'elle avait autour des cuisses et les déposa à l'intérieur. Elle fit de même avec son outil de forage et son échantillon, puis verrouilla la caisse. Elle avait bien fait de s'entraîner. Ses mouvements, malgré la combinaison, étaient fluides. Le soir, dans son lit, elle s'était repassé chaque étape jusqu'à ce qu'elles deviennent une habitude.

Elle traversa le sas et agrippa le bord de la grande baignoire métallique qu'elle avait elle-même soudée. Le métal était encore un peu chaud, mais l'eau que Nelson avait versée l'avait bien refroidi. En prenant une inspiration aussi longue qu'inutile, elle s'immergea dans l'eau, tête comprise.

Lorsque l’eau recouvrit son casque, Juliette sentit son premier véritable accès de panique de toute la mission. Son souffle se fit plus court. Être dehors, ce n’était rien comparé à se retrouver sous l’eau. C’était à nouveau l’inondation ; elle prenait de toutes petites goulées d’air, sentait le goût de l’acier et de la rouille au contact des marches. Elle oublia ce qu’elle était censée faire.

Elle remarqua une des poignées au fond de la baignoire, la saisit et s’en servit pour descendre davantage. Une botte à la fois, elle trouva la barre soudée à l’autre extrémité et glissa ses pieds en dessous. Elle resta immergée ainsi, espérant que son dos était hors d’atteinte. Ses bras luttaient contre la flottabilité de la combinaison. Et même à travers son casque et l’épaisseur de l’eau, elle entendait des éclaboussures sur le sol du sas. Elle entendait aussi les flammes lécher la baignoire et rugir tout autour.

— *Trois, quatre, cinq…* comptait Lukas, et un souvenir douloureux revint à Juliette, l’éclairage de secours verdâtre, la poitrine oppressée…

— *Six, sept, huit…*

Elle arrivait presque à sentir ce goût d’essence qu’elle avait eu dans la bouche en émergeant, vivante, des profondeurs inondées du silo 17.

— *Neuf, dix. Purification terminée.*

Elle lâcha la poignée, dégagea ses bottes et remonta à la surface brûlante. Elle sentit la chaleur ambiante à travers sa combinaison. Elle essayait tant bien que mal de garder ses genoux et ses bottes sous elle. L’eau clapotait et fumait. Elle craignait que plus longue serait cette étape, plus l’air pourrait se coller à elle et contaminer le deuxième sas.

Elle se précipita vers la porte, ses bottes glissaient dangereusement, et déjà la manivelle tournait.

Dépêche-toi, dépêche-toi, s’intimait-elle.

La porte s’entrouvrit. Elle voulut s’engouffrer dans la brèche mais glissa et heurta violemment le montant. Des mains gantées se portèrent à son secours et réussirent à la faire passer avant que la porte ne se referme.

C’étaient Nelson et Sophia – deux anciens du labo de Confection –, brosses à la main, parés au récurage. Ils les trempèrent dans une cuve d’agent bleu neutralisant et se mirent à brosser la combinaison de Juliette avant de passer à la leur.

Juliette leur tourna le dos pour qu’aucun centimètre carré ne soit laissé au hasard. Elle prit la troisième brosse posée à côté de la cuve pour aider Sophia à récurer sa combinaison. Et vit que ce n’était en fait pas Sophia.

Elle pinça les doigts pour actionner son micro.

— Luke, qu’est-ce que tu fous là ?

Il haussa les épaules, l’air coupable. Elle se dit qu’il n’avait sûrement pas supporté

l'idée que quelqu'un d'autre prenne le risque à sa place. Ou qu'il voulait simplement être de l'autre côté de la porte au cas où quelque chose tournerait mal. Elle ne lui en voulait pas, elle aurait fait la même chose.

Ils récurèrent le second sas de fond en comble sous le regard de Peter Billings et quelques autres personnes massées dans le bureau du shérif. Des bulles du liquide nettoyant flottaient dans l'air, vibraient devant les bouches d'aération, qui aspiraient l'air du nouveau sas pour le faire passer dans le premier. Nelson travaillait sur le plafond, qu'ils avaient gardé bas à dessein. Moins d'air. Moins de volume. Plus facile à atteindre. Juliette scruta le visage de Nelson pour voir si tout s'était bien déroulé lors de son passage dans le sas intérieur, et décida de mettre ses joues rouges et les gouttes de sueur sur le compte de ses coups de brosse énergiques.

— *La ventilation est parfaite*, annonça Peter par la radio de son bureau.

Juliette fit signe aux autres, passa une main devant son cou puis serra le poing. Tous deux acquiescèrent et se remirent au nettoyage. Tandis que de l'air frais s'infiltrait de la cafétéria, ils se récurèrent les uns les autres une dernière fois, et Juliette prit enfin conscience qu'elle était de retour. À l'intérieur. Elle avait réussi. Pas de brûlures, pas d'hôpital, pas de contamination. Et surtout, ils allaient enfin apprendre des choses. Du moins l'espérait-elle.

La voix de Peter retentit à nouveau dans son casque.

— *On n'a rien voulu te dire pendant que tu enfilais ta combinaison, mais le forage est terminé en bas. Ils ont percé il y a une demi-heure.*

Une vague de joie intense mêlée de culpabilité la submergea. Elle aurait dû être présente. Elle avait redouté le télescopage de ses deux projets, mais elle avait senti sa fenêtre d'action en haut se réduire à grande vitesse. Elle se résolut à être heureuse pour Solo et les enfants, soulagée que leur si longue épreuve soit enfin terminée.

Le second sas – doté d'une porte hermétique en verre qu'elle avait fabriquée à partir d'une cabine de douche – commença à s'ouvrir. Derrière elle, une lumière intense jaillit dans l'ancien sas et le hublot se teinta d'un rouge intense. Une seconde tournée de flammes fit rage dans la petite pièce, léchant les parois, carbonisant l'air lui-même, faisant bouillir l'eau que Juliette avait répandue sur le sol et transformant la cuve en chaudron fumant.

Juliette fit signe aux autres de sortir du nouveau sas tandis qu'elle se retournait sur l'ancien, méfiante, prise au piège de ses souvenirs. Lukas revint et la tira par le bras, lui fit passer la porte pour entrer dans l'ancienne cellule, où ils se mirent en sous-combinaison pour une nouvelle douche. En se débarrassant de sa tenue alourdie par l'eau, Juliette ne pensait qu'à la caisse hermétique et ignifugée qu'elle avait laissée sur le banc. Elle espérait que tout ça avait valu le coup, que les réponses aux mille questions cruelles qu'ils se posaient étaient bien en sécurité à l'intérieur.

21

Silo 17

L’énorme machine s’était tue et ne bougeait plus. De la poussière continuait à tomber du plafond, sous lequel rutilaient ses dents métalliques et ses disques acérés, polis par le contact avec la roche. Entre les disques, la façade de l’excavatrice disparaissait à moitié derrière des débris, des morceaux de fer à béton, des pierres. Et derrière la machine, on devinait un tunnel noir qui reliait deux mondes très différents.

Jimmy vit des étrangers arriver de cet autre monde pour pénétrer dans le sien. Des hommes baraqués à la barbe sombre et au sourire jauni, les mains noires de cambouis, avancèrent et regardèrent tour à tour les tuyaux rouillés au plafond, les flaques d’eau, les organes paisibles d’un silo autrefois plein de vie et qui n’était plus que l’ombre de lui-même.

Ils serrèrent la main de Jimmy, l’appelant Solo, étreignirent les enfants terrorisés. Ils lui passèrent le bonjour de Jules. Puis ils ajustèrent les lampes fixées à leurs casques, qui projetaient des cônes dorés devant eux, et s’éloignèrent en pataugeant plus avant dans la maison de Jimmy.

Elise s’agrippa à la jambe de Jimmy lorsqu’un second groupe de mineurs et de mécanos les frôla. Deux chiens s’arrêtèrent pour renifler les flaques, puis la petite Elise tremblotante, avant de suivre leurs maîtres. Courtnee finit de donner ses instructions à un groupe et rejoignit Jimmy et les enfants. Jimmy observa ses mouvements. Ses cheveux étaient plus fins que ceux de Juliette, ses traits plus dessinés, elle n’était pas aussi grande mais il décelait chez elle la même impétuosité. Il se demanda si tous les habitants de cet autre monde seraient les mêmes : les hommes barbus et couverts de suie, les femmes sauvages et pleines de ressources.

Rickson rassembla les jumeaux. Hannah continuait de bercer son bébé en pleurs pour tenter de le rendormir. Courtnee tendit une lampe torche à Jimmy.

— Je n’en ai pas assez pour vous tous, dit-elle, alors tâchez de rester ensemble.

Elle tendit une main au-dessus de sa tête.

— Le tunnel est assez haut, mais faites attention aux colonnes de soutien. Et le sol

est très irrégulier, alors marchez lentement et restez bien au milieu.

— Pourquoi on ne peut pas rester ici et faire venir le docteur ? demanda Rickson.

Hannah lui lança un regard noir tout en continuant à bercer l'enfant.

— Vous serez bien plus en sécurité chez nous, répondit Courtnee en jetant un œil aux parois corrodées du silo.

Le regard qu'elle posait sur sa maison donnait à Jimmy l'envie de rester sur la défensive. Ils s'en sortaient très bien tout seuls, depuis quelque temps.

Rickson lança à son tour un regard à Jimmy, apparemment pas convaincu d'être plus en sécurité de l'autre côté du tunnel. Jimmy savait de quoi il avait peur. Il avait entendu les jumeaux parler, et les jumeaux avaient entendu les grands murmurer. Hannah devrait se faire mettre un implant à la hanche, comme leurs mères avant eux. On assignerait à Rickson une couleur et un travail autre que celui de pourvoir aux besoins de sa famille. Le jeune couple se méfiait de ces adultes tout autant que Jimmy.

Malgré leurs peurs, ils coiffèrent les casques prêtés par ceux qui déferlaient dans leur monde, s'agrippèrent les uns aux autres et s'engouffrèrent dans la brèche. Au-delà de la mâchoire de l'excavatrice, il y avait un tunnel sombre qui ressemblait à celui de la Jungle quand toutes les lumières étaient éteintes. Mais la fraîcheur ambiante et l'écho de leurs voix étaient différents. C'était comme si la terre les avalait. Jimmy faisait de son mieux pour ne pas perdre Courtnee, et les enfants derrière tâchaient eux aussi de garder le rythme.

Ils franchirent une porte en métal et passèrent à l'intérieur d'une autre machine, où il faisait chaud. Ils croisèrent plusieurs personnes dans un étroit couloir, franchirent une nouvelle porte et se retrouvèrent de nouveau dans le tunnel sombre et frais. Des hommes et des femmes criaient, leurs lampes frontales dansaient tandis qu'ils manipulaient des tas de gravats qui montaient vers le plafond et disparaissaient hors de vue. La roche s'effritait, s'éboulait par endroits. Il y en avait des piles des deux côtés du passage, et rien qu'un étroit chemin au centre. Ils croisaient des ouvriers, qui sentaient la boue et la sueur. Il y avait un rocher plus grand que Jimmy qu'ils durent contourner.

C'était bizarre de marcher tout droit sans devoir changer de direction. Ils marchaient, marchaient, sans se heurter au moindre mur, sans être forcé de bifurquer. C'était anormal. Ce vide latéral était plus effrayant que l'obscurité jalonnée de rares lumières. Plus effrayant que le voile de poussière qui dérivait du plafond, ou que la pierre qui tombait à l'occasion du tas de gravats. C'était pire que les étrangers qui les heurtaient au passage, ou que les poutres d'acier au milieu du chemin qui surgissaient soudain de l'ombre. C'était très étrange, trop étrange, qu'il n'y ait rien pour les arrêter. Marcher, marcher, marcher dans la même direction,

sans fin.

Jimmy était habitué à monter ou descendre, au colimaçon de l'escalier. Ça, c'était normal. Le chemin qu'ils empruntaient, lui, ne l'était pas. Et pourtant, il progressait sur cette surface rocheuse abrupte, passait devant des hommes et des femmes qui s'appelaient dans le noir traversé de faisceaux lumineux, entre les tas de terre qui ponctuaient le chemin. Ils dépassèrent des gens qui portaient des pièces de machines et de l'acier de son silo, et Jimmy eut envie de leur parler. Elise renifla en disant qu'elle avait peur. Jimmy la prit dans ses bras et la laissa s'agripper à son cou.

Ce tunnel était sans fin. Même lorsqu'ils apercevaient une lumière, il fallait un nombre incalculable de pas pour y parvenir. Jimmy songea à Juliette, qui avait sûrement marché autant à l'extérieur. Il semblait impossible qu'elle ait pu survivre à une telle épreuve. Il devait se rappeler sans cesse qu'il avait entendu sa voix des dizaines de fois depuis, qu'elle avait réussi, qu'elle était allée chercher de l'aide et qu'elle avait tenu sa promesse. Leurs deux mondes ne faisaient plus qu'un.

Il évita une nouvelle colonne d'acier plantée au milieu du tunnel. En orientant sa lampe vers le haut, il vit les poutres que ces colonnes supportaient. Les petits éboulis de pierre l'inquiétèrent davantage et il se surprit à suivre Courtnee plus prestement. Il avançait vers la promesse de lumière, oubliant ce qu'il laissait derrière lui, vers quoi il se dirigeait, ne songeant qu'à s'arracher à ce souterrain prêt à s'effondrer.

Loin derrière eux résonna un bruit de craquement, suivi d'un éboulement de roche et de cris d'ouvriers. Hannah le dépassa. Il posa Elise, et elle se mit à courir avec les jumeaux dans le faisceau de la lampe de Courtnee. Ils croisèrent toute une enfilade de gens qui se hâtaient vers la maison de Jimmy. D'un geste machinal, il se tapota le torse en quête de la clé qu'il avait mise autour de son cou avant de quitter la salle des serveurs. Son silo n'était plus protégé. Mais la peur qu'il sentait chez les enfants, d'une certaine manière, le rendait plus fort. Il n'était pas aussi terrifié qu'eux. C'était son devoir d'être fort.

Enfin, ils arrivèrent au bout du tunnel. Les jumeaux furent les premiers à sortir. Ils surprirent les hommes et les femmes bourrus en combinaison bleue tachée de cambouis et aux tabliers de cuir garnis d'outils. Sur les visages blanchis à la craie ou noirs de suie, les yeux s'écarquillaient à mesure qu'ils arrivaient. Jimmy s'arrêta à l'extrémité du tunnel pour laisser Rickson et Hannah sortir en premier. Tout travail cessa à la vue du petit paquet enroulé au creux des bras d'Hannah. Une des femmes s'approcha et leva une main comme pour toucher le bébé, mais Courtnee lui fit signe de reculer et ordonna à tout le monde de se remettre au boulot. Jimmy ne put s'empêcher de chercher Juliette du regard, bien qu'on l'ait prévenu qu'elle était en haut. Elise, mains en l'air, demandait à retourner dans ses bras. Jimmy ajusta son

paquetage et la reprit, sans faire cas de ses douleurs à la hanche. Le sac autour du cou d'Elise, lesté de son gros livre, tapait dans ses côtes à chaque pas.

Il rejoignit la procession des plus jeunes qui progressaient entre des murs d'ouvriers figés sur place, qui se grattaient la barbe ou la tête en le regardant comme s'il venait d'une terre imaginaire. Et Jimmy comprit alors en son for intérieur qu'une grave erreur venait d'être commise. Deux mondes venaient d'être réunis, mais tout les séparait. Il y avait de l'électricité à revendre ici. Les ampoules éclairaient sans flancher, et il y avait plein d'adultes. Ça ne sentait pas pareil que chez lui. Les machines vrombissaient au lieu de se taire dans leur coin. Et les décennies qu'il avait passées à vieillir s'envolèrent soudain lorsqu'il pressa le pas pour rejoindre les autres et devenir un petit jeune effrayé parmi les autres, issu d'un monde d'ombre et de silence, projeté dans une nouvelle maison, illuminée et bondée.

22

Silo 18

Un petit dortoir avait été aménagé pour les enfants, ainsi qu'une chambre séparée pour Jimmy, au bout du couloir. Elise n'aimait pas les dispositions qui avaient été prises et se cramponnait à l'une des mains de Jimmy de toutes ses forces. Courtnee leur annonça qu'un repas allait leur être servi et qu'après ils pourraient prendre une douche. Sur un des lits, il y avait une pile de combinaisons propres, du savon, quelques livres pour enfants, abîmés. Mais avant toute chose, elle leur présenta un homme de grande taille vêtu d'une combinaison rouge pâle, la plus propre que Jimmy ait jamais vue.

— Je suis le Dr Nichols, dit l'homme en lui serrant la main. Je crois que vous connaissez ma fille.

Jimmy ne comprenait pas. Puis il se rappela que le nom de famille de Juliette était Nichols. Il fit semblant d'affronter avec courage cet homme grand et rasé de près lorsqu'il lui ausculta les yeux et la bouche. Ensuite, le docteur posa sur sa poitrine un rond de métal froid et écouta sa tuyauterie interne. Les gestes semblaient familiers à Jimmy, mais ils remontaient à un passé très lointain.

Il respira fort, comme on le lui demanda. Les enfants l'observaient l'air inquiet, et il se rendit compte à quel point ils le prenaient pour modèle – un modèle de normalité, de courage. Il faillit éclater de rire, mais il devait respirer pour le docteur.

Elise se porta volontaire pour passer après Jimmy. Le Dr Nichols posa un genou par terre et inspecta le trou dans ses dents. Il lui demanda si la petite souris était passée, et lorsqu'Elise secoua la tête en disant qu'elle n'avait jamais entendu parler d'une chose pareille, une pièce apparut. Les jumeaux se ruèrent pour être sûrs de ne pas laisser passer leur tour.

— Est-ce qu'elle existe vraiment la petite souris ? demanda Miles. On entendait du bruit des fois dans la ferme où on a grandi.

Marcus se fraya un chemin devant son frère.

— J'ai vu la petite souris pour de vrai, dit-il. Et j'ai perdu vingt dents quand j'étais petit.

— C’est vrai ? a dit le Dr Nichols. Est-ce que tu peux me faire un sourire ? Très bien. Maintenant ouvre la bouche. Vingt dents, dis-tu.

— Han-han, répondit Marcus avant de s’essuyer la bouche. Et elles ont toutes repoussé, sauf celle que Miles a fait tomber en me donnant un coup.

— Je l’ai pas fait exprès, se plaignit Miles.

Il souleva son tee-shirt et demanda à être ausculté lui aussi. Jimmy jeta un œil à Rickson et Hannah, pelotonnés contre leur bébé tandis qu’ils observaient la scène. Il remarqua également que même s’il s’occupait des garçons, le Dr Nichols ne pouvait s’empêcher de regarder en direction du bébé.

Les jumeaux reçurent une pièce chacun après leur auscultation.

— Les pièces sont des porte-bonheur, dit le Dr Nichols. Les parents en mettent deux sous leur oreiller dans l’espoir d’avoir des jumeaux en pleine santé comme vous.

Radieux, les garçons examinèrent les pièces en quête d’un visage effacé ou d’un bout de mot qui suggérerait qu’elles étaient vraies.

— Rickson aussi, avant, il avait un jumeau, dit Miles.

— Ah oui ? s’étonna le Dr Nichols en se tournant vers les grands enfants assis sur le lit.

— Je refuse qu’on me mette un implant, dit Hannah froidement. Ma mère en avait un, mais on l’a coupée pour lui retirer. Je ne veux pas qu’on me coupe.

Rickson passa un bras autour d’elle et la serra contre lui. Il plissa les yeux en direction du docteur, et Jimmy sentit l’atmosphère se tendre.

— Vous n’êtes pas obligée d’avoir un implant, murmura le Dr Nichols, mais Jimmy vit le regard qu’il coula vers Courtnee. Est-ce que vous me laisseriez écouter le cœur de votre bébé ? Je veux juste m’assurer qu’il est bien régulier et…

— Pourquoi il en irait autrement ? demanda Rickson en rejetant les épaules en arrière.

Le docteur l’étudia un instant.

— Vous avez rencontré ma fille, n’est-ce pas ? Juliette.

Rickson acquiesça.

— Brièvement. Elle est partie peu de temps après.

— Eh bien, c’est elle qui m’a envoyé ici parce qu’elle se fait du souci pour votre santé. Et moi, je suis médecin. Pédiatre, particulièrement, je m’occupe des tout-petits. Je pense que votre enfant a l’air en pleine santé. Mais je veux juste m’en assurer.

Le docteur pressa le disque en métal de son stéthoscope contre sa paume.

— Voilà, je le réchauffe. Votre petit ne saura même pas que je l’écoute.

Jimmy se frotta la poitrine à l’endroit où le docteur l’avait écouté et se demanda

pourquoi il ne l'avait pas réchauffé pour lui.

— En échange d'une pièce ? demanda Rickson.

Le Dr Nichols sourit.

— Pourquoi pas quelques coupons, plutôt ?

— C'est quoi, un coupon ? demanda Rickson, mais Hannah bougeait déjà, de façon à laisser approcher le docteur.

Courtnee posa une main sur l'épaule de Jimmy tandis que les auscultations se poursuivaient. Il se retourna pour voir ce qu'elle voulait.

— Juliette voulait que je l'appelle dès que vous seriez ici. Je reviens dans un petit moment, dès que je lui…

— Attendez, dit Jimmy. J'aimerais venir avec vous. Je veux lui parler.

— Moi aussi, dit Elise en s'agrippant à sa jambe.

Courtnee fronça les sourcils.

— Entendu, mais dépêchons-nous, parce qu'il faut que vous mangiez et que vous fassiez un brin de toilette.

— Un brin de toilette ? demanda Elise.

— Eh oui, avant de monter voir votre nouvelle maison.

— Nouvelle maison ? demanda Jimmy.

Mais Courtnee avait déjà tourné les talons.

Il se dépêcha de la rejoindre dans le couloir. Elise attrapa son sac, alourdi de son gros livre, et lui emboîta le pas.

— Pourquoi elle a parlé d'une nouvelle maison ? lui demanda-t-elle. Quand est-ce qu'on rentre dans notre vraie maison ?

Jimmy se gratta la barbe, oscillant entre mensonges et vérité. *Il se peut qu'on ne rentre jamais chez nous*, voulut-il dire. *Quel que soit l'endroit où on atterrisse, on ne se sentira peut-être plus jamais chez nous.*

— Je crois qu'ici, ça va être notre nouvelle maison, répondit-il sans laisser sa voix se briser.

Il posa une main ridée sur son épaule frêle, sur cette chair que des mots pouvaient blesser.

— Ce sera notre maison pendant un certain temps. Jusqu'à ce qu'ils réparent notre ancienne maison.

Il jeta un œil à Courtnee, qui ne se retourna pas.

Elise s'arrêta au milieu du couloir et regarda par-dessus son épaule. Lorsqu'elle se retourna, les lumières des Machines se reflétèrent dans les larmes qui ourlaient ses yeux. Jimmy s'apprêtait à lui dire de ne pas pleurer lorsque Courtnee s'agenouilla et l'appela. Mais Elise refusa de bouger.

— Tu veux venir avec nous appeler Juliette et lui parler par radio ? demanda Courtnee.

Tout en mâchouillant son doigt, Elise finit par acquiescer. Une larme roula sur sa joue. Elle se cramponna à son sac, et Jimmy se souvint de gamins, dans une autre vie, qui s'agrippaient à des poupées de la même façon.

— Après qu'on aura appelé Juliette et que tu te seras fait une beauté, j'irai te chercher du riz au lait à l'office. Ça te ferait plaisir ?

Elise haussa les épaules. Jimmy faillit dire qu'aucun des enfants n'avait jamais mangé de riz au lait. Lui-même n'en avait jamais entendu parler. Mais maintenant, il en voulait.

— Allez, viens, on va appeler Juliette, dit Courtnee.

Elise renifla et hocha la tête. Elle prit la main de Jimmy et leva la tête vers lui.

— C'est quoi du riz au lait ? demanda-t-elle.

— Ce sera une surprise, répondit-il, et c'était la vérité nue.

Il fallut un moment pour que Jimmy reconnaisse dans ces méandres l'endroit sombre et humide qu'il avait laissé derrière lui. Au-delà de la peinture neuve et des néons bourdonnants, des câbles tendus et de l'odeur de cambouis frais, c'était un labyrinthe identique au fond rouillé qu'il avait exploré les deux semaines passées. Il pouvait presque entendre les flaques d'eau sous ses pieds, la plainte de la pompe qui absorbait du vide… Mais non, c'était un vrai bruit à ses pieds. Un jappement.

Elise cria, et au début, il crut qu'il lui avait marché dessus. Mais à ses pieds se trouvait un gros rat brun avec une queue impressionnante. La bête criait et tournait en rond.

Le cœur de Jimmy s'arrêta. Elise n'en finissait plus de crier, mais il se rendit compte alors que c'était sa propre voix qu'il entendait. Les bras d'Elise, verrouillés autour de ses jambes, l'empêchaient de partir en courant. Et pendant ce temps, Courtnee riait aux éclats, pliée en deux. Jimmy faillit s'évanouir lorsque Courtnee prit le rat géant dans ses bras. Et lorsque la bête lui lécha le menton, il comprit que ce n'était pas un rat, mais un chien. Un tout jeune chien. Il avait vu des chiens adultes dans son silo lorsqu'il était petit, mais il n'avait jamais vu de chiot. Elise relâcha son étreinte lorsqu'elle se rendit compte que l'animal ne leur voulait aucun mal.

— C'est un chat ! s'écria-t-elle.

— Mais non c'est pas un chat, dit Jimmy.

Les chats, il connaissait.

Courtnee riait toujours lorsqu'un jeune homme arriva à bout de souffle, sans doute alerté par les cris de Jimmy.

— Ah te voilà, dit-il en prenant l'animal des bras de Courtnee.

Le chiot posa ses pattes sur ses épaules et essaya de lui mordre le lobe de l'oreille.

— Saloperie.

Le mécanicien repoussa la tête du chiot et le saisit par la peau du cou. La bête donnait des coups de patte dans le vide.

— Un autre ? demanda Courtnee.

— De la même portée, oui.

— Conner était censé les piquer il y a des semaines.

L'homme haussa les épaules.

— Conner, il creuse ce fichu tunnel. Mais je vais lui remonter les bretelles.

Il salua Courtnee et reprit son chemin en sens inverse, le chiot à bout de bras.

— Il vous a fichu une sacrée frousse, dit Courtnee en souriant à Jimmy.

— J'ai cru que c'était un rat, dit-il, songeant aux hordes de rongeurs qui avaient envahi les fermes du bas.

— On s'est fait envahir par les chiens quand des gens des Fournitures se sont installés ici, dit Courtnee.

Ils reprirent leur chemin, le même que celui du mécanicien et du chiot. Elise, pour une fois, était en tête.

— Et ils n'arrêtent pas de se multiplier. J'en ai même trouvé une portée dans la salle de pompage, près des échangeurs de chaleur. Quelques semaines avant ça, on en a découvert dans la réserve à outils. On en retrouvera bientôt dans nos lits si ça continue. Ils ne font que manger et faire leurs besoins partout.

Jimmy pensa à sa jeunesse dans la salle des serveurs, aux années qu'il avait passées à manger des boîtes de conserve et à déféquer par terre. On ne pouvait pas reprocher à un être vivant de… vivre, si ?

Le couloir s'avéra être une impasse. Elise était déjà partie en exploration vers la gauche, comme si elle cherchait quelque chose.

— L'atelier de Walker est dans cette direction, dit Courtnee.

Elise tourna la tête. Elle avait entendu un jappement. Elle continua à avancer.

— Elise, l'appela Jimmy.

Elle jeta un œil par une porte ouverte et disparut. Courtnee et Jimmy se pressèrent de la rejoindre.

Ils la trouvèrent à côté d'une caisse à l'intérieur de laquelle le mécanicien remettait quelque chose. Elise agrippa le bord de la caisse et se pencha. Des jappements et des bruits de griffes retentissaient contre les parois en plastique.

— Attention petite, l'avertit Courtnee en la rejoignant. Ils mordent, tu sais.

Elise se tourna vers Jimmy. Elle avait un chiot dans les bras, langue rose et pendante.

— Remets-le, dit Jimmy.

Courtnee tendit les bras vers le chiot, mais l'homme qui s'en occupait l'avait déjà saisi par le cou. Il le laissa tomber parmi les autres et referma le couvercle de la caisse.

— Désolé, chef, dit-il à Courtnee.

Il fit glisser la caisse du bout du pied tandis qu'Elise faisait de petits bruits plaintifs.

— Tu les nourris ? demanda Courtnee en montrant du doigt une pile de restes dans une assiette.

— C'est Conner. Je vous jure. C'est les petits de la chienne qu'il a prise. Vous savez bien comment il est avec cette chienne. Je lui ai dit ce que vous avez dit, mais il n'arrête pas de remettre ça à un autre jour.

— On en parlera plus tard, dit Courtnee en regardant Elise.

Jimmy comprit qu'elle ne voulait pas évoquer ce qu'il fallait faire aux chiots devant la petite.

— Bon, allons-y.

Jimmy et Courtnee sortirent, suivis d'une enfant boudeuse.

23

Silo 18

À leur arrivée, une odeur aussi familière que désagréable les attendait. Celle de chaud, d'électricité, comme dans la salle des serveurs… mêlée à la puanteur d'hommes pas lavés depuis des lustres. Pour Jimmy, ce fut une bouffée de celui qu'il était avant, de son ancienne maison. Les sons ne lui étaient pas étrangers non plus. Un bruit de parasites, semblable aux murmures fantomatiques de ses radios. Il accompagna Courtnee dans cette pièce encombrée d'établis, eux-mêmes croulant sous d'innombrables projets en cours ou abandonnés, c'était difficile à dire.

À la vue des composants électroniques d'un ordinateur sur un plan de travail près de la porte, Jimmy se dit que son père aurait reproché au maître des lieux de les avoir si mal assemblés. Un homme en tablier de cuir se tourna vers eux, baguette de métal fumant à la main, la poitrine bardée d'outils et d'autres dépassant d'une centaine de poches, barbe grisonnante et regard d'illuminé. Jimmy n'avait jamais vu d'homme pareil de toute sa vie.

— Courtnee, dit-il en ôtant une longueur de fil argenté de sa bouche.

Il posa son fer à souder et dissipa la fumée.

— Déjà l'heure du dîner ?

— Ce n'est même pas l'heure du déjeuner, répondit-elle. Je suis venue te présenter deux des amis de Juliette. Ils viennent de l'autre silo.

— L'autre silo.

Walker abaissa une loupe devant son œil droit et observa les visiteurs. Il se leva lentement de son tabouret.

— Je vous ai parlé, dit-il en s'essuyant la paume à l'arrière de sa combinaison. Vous êtes Solo, c'est ça ?

Jimmy fit un pas en avant et serra la main de Walker. Les deux hommes se toisèrent en mâchonnant leur barbe un instant.

— Je préfère Jimmy.

— Ah oui, c'est vrai.

— Et moi je m'appelle Elise.

Elle lui fit un signe de la main.

— Hannah, elle m'appelle Lily, mais j'aime pas qu'on m'appelle Lily. J'aime bien Elise.

— C'est un joli prénom, approuva Walker.

Il tira sur sa barbe et bascula sur ses talons tout en l'observant.

— Ils sont venus dans l'espoir de contacter Jules, expliqua Courtnee. Et de toute façon j'étais censée l'appeler pour lui faire savoir qu'ils étaient bien arrivés. Est-ce qu'elle est… tout s'est bien passé ?

Walker sembla sortir d'une sorte de transe.

— Quoi ? Ah. Oui, oui.

Il tapa dans ses mains.

— Tout s'est bien passé, apparemment. Elle est rentrée.

— Pourquoi est-ce qu'elle est sortie ? demanda Jimmy.

Il savait que Juliette avait travaillé sur un projet, mais pas sur quoi précisément. Elle n'avait jamais voulu aborder le sujet à la radio parce qu'elle ne savait pas qui pouvait être en train de les écouter.

— Elle est allée voir ce qu'il y avait dehors, apparemment, dit Walker.

Il marmonna autre chose en regardant vers la porte de son atelier, le nez retroussé. Il n'avait pas l'air de croire que c'était une raison suffisante pour aller où que ce soit. Après un long silence, son regard se posa sur son bureau. Ses vieilles mains s'emparèrent d'une radio bizarre, pleine de boutons et de molettes.

— Voyons si on arrive à la joindre.

Il appela Juliette, mais quelqu'un d'autre répondit. On leur dit d'attendre un instant. Walker tendit l'appareil à Jimmy, qui l'accepta, connaissant à peu près le mode de fonctionnement.

Une voix crépita :

— *Oui ? Allô ?*

C'était Juliette. Jimmy appuya sur le bouton.

— Jules ?

Il leva les yeux au plafond et se rendit compte que, pour la première fois depuis longtemps, elle était là quelque part au-dessus de lui ; ils étaient réunis sous le même toit.

— Tu es là ?

— *Solo !*

Il ne prit pas la peine de la corriger.

— *Tu es avec Walker. Est-ce que Courtnee est avec vous ?*

— Oui.

— *Très bien. Super. Je suis désolée de ne pas être là. Je descends dès que possible. Ils*

sont en train de préparer un endroit pour les enfants près des fermes, quelque chose qui ne les dépayse pas trop. Moi, j'ai juste ce… petit projet à finir d'abord. Je n'en ai plus que pour quelques jours.

— T'en fais pas, répondit Jimmy.

Il adressa un sourire nerveux à Courtnee et se sentit soudain très jeune. En vérité, les quelques jours dont parlait Juliette lui semblaient une éternité. Il exigeait de voir Juliette ou alors il rentrait chez lui. Ou il ferait les deux.

— Je voudrais te voir bientôt, se reprit-il, changeant d'avis. Ne mets pas aussi longtemps.

Un bruit de friture. Le son des ondes qui réfléchissent.

— *D'accord. Je me dépêche. Je te le promets. Tu as vu mon père ? Il est médecin. Je l'ai envoyé à votre rencontre pour un check-up.*

— Oui, oui, on l'a vu.

Jimmy baissa les yeux vers Elise, qui le tirait par la manche, songeant probablement à la promesse de riz au lait.

— *Bien. Tu as dit que Courtnee était là. Tu peux me la passer ?*

Il lui tendit l'appareil d'une main tremblante. Courtnee le prit. Elle écouta Juliette parler de l'escalier central, puis la tint au courant du forage. Il fut question de faire porter la radio en haut pour que Jules l'ait, puis il y eut un désaccord entre elles : pourquoi son père n'était pas plutôt au sommet pour s'assurer qu'elle et un certain Nelson allaient bien, beaucoup de choses que Jimmy ne comprenait pas. Il essayait de suivre, mais son esprit se mit à vagabonder. Jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'Elise avait disparu.

— Où est passée cette chipie, encore ?

Il se pencha pour jeter un œil sous les établis, mais n'y vit que des piles de pièces détachées et des machines cassées. Il se releva et vérifia qu'elle n'était pas derrière l'un des grands plans de travail. Le moment était mal choisi pour jouer à cache-cache. Elle n'était pas non plus au fond de l'atelier. Un accès de panique le prit à la gorge. Dans l'autre silo, Elise avait vite fait de disparaître, distraite qu'elle était, ou attirée par un objet brillant ou encore les plus ténus effluves de fruit mûr. Mais ici… avec tous ces inconnus, et ces endroits qu'il ne connaissait pas… Jimmy se mit à arpenter la pièce en regardant partout, entre les établis, derrière les étagères. À chaque battement son cœur résonnait plus fort à ses oreilles.

— Elle était juste… commença Walker.

— Je suis là, lança Elise en leur faisant signe depuis le seuil de la porte. Est-ce qu'on peut retourner voir Rickson ? J'ai faim.

— Et je vous ai promis du riz au lait, dit Courtnee en souriant.

Sa conversation avec Juliette venait de se terminer. Elle n'avait rien vu de

l'affolement de Jimmy. En chemin vers la porte, elle lui tendit la radio bizarre.

— Jules veut que vous la gardiez avec vous.

Jimmy la prit avec précaution.

— Elle a dit que ça lui prendrait peut-être un jour ou deux, mais elle viendra vous voir dans votre nouvelle maison près des fermes.

— J'ai vraiment très faim, dit Elise impatiemment.

Jimmy rit et lui dit d'être polie, mais son estomac grondait aussi. En la rejoignant dans le couloir, il vit qu'elle avait sorti son gros livre de souvenirs de son sac. Elle le tenait serré contre sa poitrine. Des pages colorées qu'elle n'avait pas encore reliées au reste dépassaient de tous les côtés.

— Suivez-moi, leur dit Courtnee. Vous allez adorer le riz au lait de Mama Jean.

Jimmy était persuadé que c'était vrai. Il suivit Courtnee de près, impatient de manger et de voir Jules. Derrière eux, la petite Elise marchait à son rythme. Elle tenait son livre à deux mains – en fredonnant doucement parce qu'elle ne savait pas siffler – tandis que son sac s'agitait et émettait lui-même de petits bruits.

24

Silo 18

Juliette entra dans le sas pour récupérer les échantillons ; elle sentit la chaleur des flammes qui avaient purifié l'endroit... ou alors c'était son imagination. À moins que ce ne soit tout simplement la vue de la caisse hermétique posée sur le banc, son couvercle décoloré par le feu.

Elle y apposa son gant. Le tissu ne s'effrita pas, pas plus qu'il ne colla au métal, qui était froid au toucher. Après une heure consacrée au récurage des sas et au changement de tenue, elle se retrouvait enfin devant une série d'indices. De l'air, de la terre, et autres échantillons. Des indices qui leur diraient peut-être ce qui n'allait pas au-dehors.

Elle prit la caisse et rejoignit les autres au-delà du second sas. Une grande malle doublée de plomb et à l'intérieur matelassé l'attendait. La caisse d'échantillons y fut déposée. Une fois le couvercle refermé, Nelson ajouta un joint de mastic, et Lukas aida Juliette à retirer son casque. Enfin libre, elle se rendit compte à quel point sa respiration avait été forcée. Cette combinaison commençait à lui laisser des séquelles.

Elle ôta sa tenue tandis que Peter Billings fermait pour de bon tous les sas. Son bureau, adjacent à la cafétéria, avait servi de site de chantier pendant une semaine, et Juliette crut voir qu'il serait content une fois tout le monde parti. Elle lui avait promis de retirer le sas intérieur le plus tôt possible, mais elle avait ajouté qu'il y aurait probablement d'autres excursions. Avant toute chose, elle voulait s'occuper des petites poches d'air extérieur qu'elle avait rapportées dans le silo. Et il y avait une trotte jusqu'au labo de Confection au trente-quatrième.

Nelson et Sophia passèrent devant pour déblayer le chemin dans l'escalier. Juliette et Lukas les suivaient, tenant chacun une poignée de la malle, comme deux porteurs en tandem. Une autre violation du Pacte, songea Juliette. Des gens en combinaison argentée, accomplissant la tâche de porteurs. Combien de lois pouvait-elle transgresser à présent qu'elle était en mesure de les faire respecter ? Jusqu'à quel point pourrait-elle justifier ses actes ?

Elle chassa de son esprit sa propre hypocrisie pour songer au forage. Ça y était, Courtnee était arrivée de l'autre côté, Solo et les enfants étaient en sécurité. Elle s'en voulait énormément de ne pas être avec eux, mais il y avait au moins son père. Tout d'abord réticent à l'idée de jouer le moindre rôle dans son excursion à l'extérieur, il s'était ensuite opposé à sa réaffectation auprès des enfants pour rester avec elle. Mais Juliette avait fini par le convaincre qu'ils avaient pris suffisamment de précautions, et qu'elle pouvait largement se dispenser d'un check-up.

La malle tanguait et heurtait de temps à autre la rampe avec fracas. Elle avait du mal à se concentrer sur ce qu'elle faisait.

— Tout va bien ? lui demanda Lukas.

— Mais comment font les porteurs ? dit-elle en changeant de main.

Le poids de la malle la tirait vers le bas, et son volume se mettait en travers de son chemin. Lukas, lui, était quelques marches plus bas, et pouvait marcher au milieu de l'escalier, le bras le long du corps. Il avait l'air bien plus à l'aise. Impossible qu'elle en fasse autant vu sa position. Au palier suivant, elle fit attendre Lukas le temps d'ôter sa ceinture, de la nouer autour de la poignée et de faire passer l'autre extrémité autour de son épaule, comme elle avait vu un porteur le faire. L'astuce lui permit de marcher sur le côté, le poids de la malle contre sa hanche, de la même façon qu'ils portaient ces sacs mortuaires noirs. Après un étage, la position devint presque confortable, et Juliette comprit ce qu'il y avait d'attirant dans le portage. On avait le temps de réfléchir. L'esprit s'apaisait tandis que le corps bougeait. Mais l'analogie entre les sacs mortuaires et ce que Lukas et elle portaient fit virer ses pensées au noir.

— Comment tu te sens ? demanda-t-elle à Lukas après deux tours de silence complet.

— Ça va. Je me demande simplement ce qu'on est en train de porter… Ce qu'il y a vraiment dans cette boîte.

Son esprit à lui aussi vagabondait dans des recoins sombres.

— Tu crois que c'était une mauvaise idée ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas. Difficile de dire s'il avait haussé les épaules ou ajusté ses doigts autour de la poignée.

Ils passèrent un autre palier. Nelson et Sophia avaient entravé les portes de ruban pour empêcher le passage, mais des visages étaient massés derrière les vitres sales. Juliette remarqua une vieille femme, qui pressait une croix contre le verre. À son passage, la femme frotta la croix et l'embrassa et Juliette songea au père Wendel, à l'idée qu'elle diffusait de la peur, et non de l'espoir, dans son silo. L'espoir, c'était ce que lui et son église offraient, un endroit où exister après la mort. La peur venait de son projet à elle : vouloir changer le monde en mieux, c'était prendre le risque de

tout faire foirer.

Elle attendit d'avoir dépassé le palier.

— Hé, Luke ?

— Oui ?

— Ça t'arrive de te demander ce qu'on devient une fois qu'on est mort ?

— Ce qu'on devient ? Ouais, on se fait badigeonner de beurre et croquer à même l'épi.

Il rit de sa blague.

— Non, mais sérieusement. Tu penses que notre âme rejoint les nuages et trouve un endroit meilleur ?

Il cessa de rire.

— Non, dit-il après un long silence. Je pense qu'on cesse tout simplement d'exister.

Ils passèrent un autre palier, un autre cordon de sécurité. Leurs voix résonnaient dans l'escalier désert.

— Ça ne m'embête pas de penser que je ne serai plus là un jour, reprit Lukas au bout d'un moment. Tout comme je me contrefiche de ne pas avoir été là il y a cent ans. Je crois que la mort, c'est surtout ça. Dans cent ans, ma vie ressemblera beaucoup à ce qu'elle était il y a cent ans.

À nouveau, il ajusta son emprise ou haussa les épaules. Impossible à dire.

— Je vais te dire ce qui dure pour l'éternité.

Il tourna la tête vers elle. Elle s'attendait à un truc niais, comme “l'amour”, ou pas drôle, comme “tes ragoûts”.

— Oui, qu'est-ce qui dure pour l'éternité ? concéda-t-elle, sûre de le regretter, mais elle sentait qu'il attendait qu'elle lui demande.

— Nos décisions, déclara-t-il.

— On peut s'arrêter un moment ?

Le frottement de la sangle lui brûlait le cou. Elle posa son extrémité sur une marche, et Lukas continua à porter sa moitié pour garder la malle à l'horizontale. Elle vérifia que le nœud était bien serré et elle changea d'épaule.

— Désolée, tu disais ? Nos décisions ?

— Oui, tu vois, nos actes. Ça, ça reste toujours. Quoi qu'on fasse, ce sera toujours ce qu'on a fait. On ne peut pas revenir dessus.

Ce n'était pas la réponse qu'elle attendait. Il y avait de la tristesse dans la voix de Lukas, dans la façon dont son genou s'appuyait contre la malle, et Juliette fut émue par la simplicité de ses mots. Ils faisaient écho en elle, sans qu'elle sache précisément pourquoi.

— Continue, dit-elle.

Elle passa la sangle sur son autre épaule, prête à repartir. Mais Lukas posa une main sur la rampe, apparemment pas mécontent de prolonger un peu leur pause.

— Bon, la Terre tourne autour du Soleil, pas vrai ?

— Selon toi, oui.

Elle rit.

— Eh bien c'est le cas. L'Héritage et le type du silo 1 le confirment.

Juliette se gaussa, comme si l'on ne pouvait faire confiance ni à l'un ni à l'autre. Lukas ignora ses moqueries et poursuivit.

— Ça veut dire qu'on n'existe pas qu'en un seul endroit. Tout ce qu'on fait laisse comme une trace derrière nous, un grand anneau de décisions. Tous nos actes…

— Et nos erreurs.

Il acquiesça et s'épongea le front avec sa manche.

— Toutes nos erreurs. Mais toutes nos bonnes actions aussi. Elles sont immortelles, toutes ces petites traces qu'on laisse derrière nous. Même si personne ne les voit ou ne s'en souvient, peu importe. Cet anneau constituera toujours ce qui s'est passé, ce qu'on a fait, tous nos choix. Le passé est éternel. On ne peut pas le changer.

— Ça met la pression, on n'a pas intérêt à foirer, dit Juliette, songeant à toutes les fois où elle avait pris de mauvaises décisions, et se demandant si la malle qu'ils portaient n'était pas une erreur de plus. Elle vit des images d'elle dans une grande boucle : une dispute avec son père, la perte d'un amour, l'expulsion du silo, une grande spirale de blessures, telle une descente de l'escalier avec un pied en sang.

Et les taches ne partiraient jamais. C'est ce que Lukas était en train de dire. Elle aurait toujours blessé son père. Est-ce que c'était la bonne formulation ? Aurait toujours blessé. L'immortel composé. Une nouvelle conjugaison. Elle aurait toujours causé la mort de ses amis. Aurait toujours eu un frère mort et une mère suicidée. Aurait toujours accepté ce sale boulot de shérif.

On ne revenait pas en arrière. Impossible. Les excuses n'étaient pas des soudures, elles étaient seulement l'aveu que quelque chose s'était brisé. Souvent, entre deux personnes.

— Ça va ? demanda Lukas. Prête pour la suite ?

Mais elle savait qu'il ne s'inquiétait pas seulement de l'état de ses épaules. Il avait cette faculté de détecter ses inquiétudes secrètes. Il la voyait avec une acuité qui lui permettait de déceler la moindre petite chose de travers.

— Ça va, mentit-elle.

Elle fouillait son passé en quête d'une noble action, d'une marche exempte de sang, d'un geste qui aurait embelli le monde. Mais lorsqu'on l'avait envoyée au nettoyage, elle avait refusé. Elle aurait toujours refusé. Elle leur avait tourné le dos et

s'en était allée, et il était impossible de revenir en arrière et de faire autrement.

Nelson les attendait au labo de Confection. Il était prêt, dans sa deuxième combinaison, mais sans son casque. La combinaison que Juliette avait portée à l'extérieur et les deux utilisées pour la nettoyer avaient été laissées dans le sas. Seules les radios installées dans les cols avaient été sauvées. Elles étaient aussi précieuses que des vies, avait plaisanté Juliette. Nelson et Sophia les avaient transplantées dans d'autres combinaisons ; Lukas aurait une troisième radio dans le couloir.

Ils posèrent la malle par terre, près d'un établi débarrassé, et secouèrent leurs bras engourdis.

— Tu restes à la porte ? demanda-t-elle à Lukas.

Il acquiesça et jeta un dernier coup d'œil à la malle. Juliette sentit qu'il aurait préféré rester et leur prêter main-forte. Il lui pressa doucement le bras et l'embrassa sur la joue avant de sortir. Juliette s'assit sur son lit de camp et se glissa à nouveau dans une combinaison tandis que Nelson et Sophia colmataient le tour de la porte à l'aide de ruban adhésif. Les bouches d'aération étaient déjà doublement bâchées. Juliette se disait qu'il y avait beaucoup moins d'air dans la malle que ce qu'elle avait laissé entrer dans le silo 17 – et elle avait survécu à cette épreuve –, mais ils prenaient toutes les précautions nécessaires. Ils agissaient comme si un seul de ces petits réceptacles contenait assez de poison pour tuer tous les habitants du silo. C'était une condition sur laquelle Juliette avait insisté.

Nelson remonta la fermeture éclair dans son dos et scella la bande de velcro. Elle enfila ses gants. Ils mirent leurs casques. Clic. Pour leur laisser plein d'air et de temps, elle avait extrait la bouteille d'oxygène d'un poste à souder oxyacétylénique. L'arrivée d'air était régulée par une molette et le trop-plein se déversait par un système bivalves. En testant son dispositif, Juliette avait découvert qu'ils pouvaient travailler des jours grâce au filet d'air distillé par ce réservoir commun.

— C'est bon ? demanda-t-elle à Nelson en réglant le volume de sa radio.

— Oui, je suis prêt.

Juliette appréciait la relation qu'ils avaient construite, le rythme de deux mécanos travaillant en équipe sur le même projet, nuit après nuit. La majeure partie de leurs conversations concernait le projet, les défis à surmonter, les outils qu'ils se passaient. Mais elle avait aussi appris que la mère de Nelson avait travaillé avec son père à elle, qu'elle avait été infirmière avant de s'installer dans le fond pour devenir médecin. Elle découvrit également que c'était Nelson qui avait fabriqué les deux dernières combinaisons de nettoyage, qui avait aidé Holston à s'habiller avant de sortir, qu'il avait manqué s'occuper d'elle de justesse. Juliette avait décidé que ce

projet visait autant à son absolution qu'à la sienne. Il y avait passé d'innombrables heures, plus qu'elle n'aurait pu en attendre de quiconque. Ils cherchaient tous les deux à se racheter.

Elle prit un tournevis à tête plate et se mit à gratter le mastic qui avait été appliqué autour du couvercle de la malle. Nelson sélectionna un outil de son côté pour l'aider. Lorsque leurs efforts se rejoignirent, ils échangèrent un regard et soulevèrent le couvercle pour dévoiler la caisse métallique. Ils la posèrent sur un poste de travail dégagé. Juliette hésita. Depuis les murs, une douzaine de combinaisons de nettoyage semblaient les observer d'un air désapprobateur.

Mais ils avaient pris toutes les précautions possibles. Y compris les plus ridicules. Les combinaisons qu'ils portaient avaient été débarrassées de tous les rembourrages superflus pour faciliter leurs mouvements. Les gants aussi. Elle avait obtempéré à toutes les exigences de Lukas. Elle avait fait pareil avec Shirly pour la génératrice de secours et le forage, allant même jusqu'à mettre au ralenti la génératrice principale pour économiser l'énergie, truffer le tunnel d'explosifs en cas de contamination… tout pour faire aboutir son projet.

Juliette revint à elle et se rendit compte que Nelson l'attendait. Elle ouvrit la caisse et en sortit les échantillons. Deux d'air, un échantillon témoin de l'argon du sas, un de terre en surface, un de terre plus profonde, et un dernier de restes humains desséchés. Chacun fut posé sur l'établi, et la caisse en métal retourna par terre.

— Par quoi tu veux commencer ? demanda Nelson.

Il saisit un petit tuyau en acier au bout duquel était fixé un morceau de craie – un crayon de fortune pour mains gantées. Une ardoise attendait sur un coin de l'établi, prête à recevoir leurs notes.

— Commençons par les échantillons d'air, dit-elle.

Cela faisait déjà plusieurs heures que les échantillons avaient été prélevés. Elle craignait qu'il ne reste rien des joints, plus rien à observer. Elle vérifia les étiquettes sur les récipients et prit le numéro 2. Elle l'avait prélevé près des collines.

— Je trouve tout ça très ironique, tu sais, dit Nelson.

— Comment ça ?

— C'est seulement que…

Il se retourna pour regarder l'heure à la pendule, griffonna l'heure sur son ardoise et lança un regard coupable à Juliette.

— Être autorisé à faire ça, à voir ce qu'il y a dehors, à en parler, même. Je veux dire, c'est moi qui ai fabriqué ta combinaison. J'étais le technicien en chef sur celle du shérif.

Il fronça les sourcils, et Juliette remarqua que derrière sa visière son front luisait de sueur.

— Je me rappelle l'avoir aidé à s'habiller.

C'était la troisième ou quatrième fois qu'il essayait de s'excuser et Juliette appréciait ses efforts.

— Tu ne faisais que ton travail.

En le formulant, elle se rendit compte de la puissance que ce sentiment pouvait avoir, des atrocités que le simple fait d'accomplir son travail pouvait pousser une personne à commettre.

— Mais l'ironie, c'est que cette pièce…

Il agita son gant en direction des combinaisons suspendues aux murs.

— Même ma mère pensait que cette pièce était destinée à aider les gens, à faire en sorte que les nettoyeurs survivent le plus longtemps possible, à les aider à explorer le monde extérieur que personne n'est censé évoquer. Et puis, finalement, voilà ce qu'on y fait. Et on fait bien plus que l'évoquer.

Juliette ne répondit pas, mais il avait raison. C'était à la fois une pièce où transitaient l'espoir et l'effroi.

— Ce que nous avons envie de découvrir et ce qui se trouve réellement dehors sont deux choses différentes, finit-elle par dire. Restons concentrés.

Nelson acquiesça. Il se tenait prêt, craie à la main. Juliette secoua le récipient jusqu'à ce que les deux joints à l'intérieur se séparent. Celui des Fournitures était en parfait état. Les marques jaunes sur la tranche étaient toujours là. L'autre, en revanche, n'était pas en forme. Ses marques rouges avaient disparu, sa bordure était déjà rongée par l'air contenu dans le récipient. Ils constatèrent la même chose sur les deux échantillons de ruban thermique collés au fond. Le bout des Fournitures, carré, était intact. Celui en forme de triangle, du DIT, était à présent percé d'un trou.

— Je dirais qu'il y a un huitième du joint désintégré sur l'échantillon nₒ 2. Et un trou de trois millimètres de diamètre dans le ruban thermique. Les deux échantillons des Fournitures semblent intacts.

Nelson prit ses observations en note. C'était ainsi qu'elle avait décidé de mesurer la toxicité de l'air, en utilisant les joints et le ruban conçus pour se décomposer à l'extérieur et en les comparant à ceux qui, elle le savait, dureraient. Elle lui passa le récipient pour qu'il puisse voir par lui-même et s'aperçut que c'étaient là leurs premières données. C'était une confirmation aussi importante que sa survie à l'extérieur. L'équipement extrait des réserves du labo de Confection était conçu pour ne pas tenir le coup. Juliette frissonna à l'idée d'avoir franchi une première étape, capitale. Et ils n'avaient pas encore ouvert les récipients pour voir comment était l'air qu'ils contenaient.

— Je confirme, un huitième d'usure sur le joint, dit Nelson. Mais je dirais plutôt deux millimètres et demi pour le trou.

— Très bien, note deux et demi.

La prochaine fois, ils auraient chacun une ardoise et noteraient leurs propres estimations. Elle ne voulait pas qu'ils s'influencent l'un l'autre. Elle avait encore tant à apprendre. Tandis que Nelson notait, elle prit l'échantillon suivant.

— Échantillon n° 1, annonça-t-elle. Prélevé au niveau de la rampe.

Elle remarqua le joint entier, qui ne pouvait être que celui des Fournitures. L'autre était à moitié rongé. En agitant le récipient, elle réussit à faire descendre le joint contre le couvercle en plastique transparent.

— Non, il doit y avoir une erreur, dit-elle. Approche la lampe.

Nelson articula le bras de la lampe dans sa direction. Juliette l'orienta vers le haut, penchée au-dessus de l'établi, et se contorsionna pour avoir un aperçu du ruban thermique rutilant.

— Je… je dirais usure de moitié sur le joint. Et des trous de cinq… non, six millimètres dans le ruban thermique. Tiens, il faut que tu voies ça.

Nelson nota ses chiffres avant de prendre la boîte. Il orienta la lumière vers son côté de l'établi.

Elle ne s'était pas attendue à une énorme différence entre les deux échantillons, mais surtout, si l'un des deux devait être en moins bon état, c'était celui des collines, pas de la rampe. Pas là où ils rejetaient de l'air sain.

— Je ne les ai peut-être pas sortis dans le bon ordre, dit-elle.

Elle attrapa le suivant, l'échantillon témoin. Elle avait pourtant tout fait avec tellement d'attention. Cela dit, elle se rappelait avoir laissé ses pensées vagabonder. Elle avait cessé de compter, une fois, et laissé une des boîtes ouverte trop longtemps. Voilà, c'était sûrement à cause de ça.

— Je confirme, dit Nelson. Bien plus d'usure sur ceux-là. Tu es sûre que ce sont ceux de la rampe ?

— J'ai dû foirer à un moment. J'en ai gardé un ouvert trop longtemps. Merde. On va peut-être devoir faire abstraction de ceux-là alors, du moins comme point de comparaison.

— C'est pour ça qu'on a pris plus d'un échantillon, dit Nelson en toussant.

Derrière sa visière soudain embuée, il s'éclaircit la voix.

— Ne te flagelle pas pour ça.

Il la connaissait déjà bien. Tout en s'en voulant à mort, elle se concentra sur l'échantillon témoin et se demanda ce que Lukas pensait, là-dehors, puisqu'il les entendait sur sa radio.

— Bien. Dernier échantillon d'air, dit-elle en agitant la boîte.

Nelson attendit, craie au-dessus de son ardoise.

— Vas-y.

— Je ne…

Elle orienta la lampe sur le récipient, qu'elle agita à nouveau. Un filet de sueur coula le long de sa mâchoire jusqu'à son menton.

— Je croyais que c'était l'échantillon témoin.

Elle le posa, prit le suivant, mais il était plein de terre. Son cœur battait à tout rompre, elle avait le vertige. Plus rien n'avait de sens. À moins qu'elle n'ait sorti les échantillons dans le désordre. Est-ce qu'elle avait vraiment tout raté ?

— Oui, c'est bien l'échantillon témoin, dit Nelson en tapotant la boîte avec sa craie. C'est marqué là.

— Laisse-moi une seconde.

Elle prit quelques profondes inspirations. Elle regarda à nouveau à l'intérieur. C'était l'air qu'elle avait prélevé dans le sas. Il n'aurait dû capturer que de l'argon. Elle le tendit à Nelson.

— C'est vrai qu'y a un truc qui cloche, dit-il en secouant la boîte. C'est pas normal.

Juliette l'entendit à peine. Son esprit tournait à plein régime. Nelson jeta un œil à l'intérieur.

— Je crois…

Il hésita.

— Peut-être qu'un joint de mastic est tombé quand tu as ouvert le couvercle. Ce qui n'est pas très grave. Ça arrive. Ou alors…

— Impossible, dit-elle.

Elle avait fait très attention. Elle se rappelait avoir vu tous les couvercles scellés. Nelson se racla la gorge et reposa l'échantillon témoin sur l'établi. Il ajusta la lampe de sorte que la lumière tombe directement dessus. Les deux se penchèrent, tout près. Rien n'était tombé, elle en était sûre et certaine. Mais alors, elle avait dû commettre des erreurs. Ça arrivait à tout le monde…

— Il n'y a qu'un joint là-dedans, dit Nelson. Je crois qu'il est peut-être tombé et…

— Le ruban thermique, dit Juliette.

Elle ajusta la lumière. Il y eut une lueur au fond de la boîte, où était collé un bout de ruban thermique. L'autre morceau avait disparu.

— Et tu es en train de me dire qu'un morceau de ruban thermique qui était collé au fond est tombé lui aussi ?

— Alors ce sont les boîtes qui sont dans le désordre. On les a prises à l'envers. Ce qui serait logique, parce que l'échantillon prélevé sur la colline présentait moins d'usure que celui de la rampe. Voilà, ça ne peut être que ça.

Juliette y avait songé, mais ce n'était qu'une tentative de faire coïncider ce qu'elle pensait savoir avec ce qu'elle voyait. Le but de cette excursion était de confirmer ses doutes. Que signifiait le fait qu'elle voyait quelque chose de complètement

différent ?

Et soudain, elle comprit. La révélation lui fit l'effet d'un coup de clé à molette sur la tête. L'effet d'une haute trahison. La trahison d'une machine qui s'était toujours montrée bienveillante avec elle, comme une pompe en laquelle on avait confiance et qui soudain fonctionnait à l'envers sans raison apparente. Elle comprit brutalement, comme si un être aimé lui tournait le dos alors qu'elle tombait, comme un lien d'affection qui ne se brisait pas, non, mais qui n'avait jamais vraiment existé.

— Luke, dit-elle, en espérant qu'il soit à l'écoute, que sa radio soit allumée.

Elle attendit. Nelson toussa.

— Je suis là, répondit-il d'une voix lointaine. Je suis vos échanges.

— L'argon, dit-elle en regardant Nelson. Qu'est-ce qu'on sait à propos de l'argon, exactement ?

Nelson cligna des yeux pour évacuer la sueur.

— Ce qu'on en sait ? répéta Lukas. Heu, il doit y avoir un tableau périodique des éléments quelque part. Dans le labo… Dans l'un des placards, je crois.

— Non, dit-elle en haussant le ton pour être sûre qu'il l'entende. Ce que je veux dire, c'est d'où il vient ? Est-ce qu'on est même sûrs que ce soit de l'argon ?

25

Silo 1

Il y avait un sifflement dans la poitrine de Donald, un relâchement de connexions, une alarme interne sur son état général. Il se força à tousser, bien qu'il déteste ça, bien que son diaphragme souffre de plus en plus de ses quintes, bien qu'il ait la gorge en feu et les muscles endoloris. Il se pencha en avant sur son fauteuil et toussa jusqu'à ce que quelque chose se décroche tout au fond de lui, glisse sur sa langue et atterrisse dans les replis de son mouchoir infect.

Il replia le carré de tissu sans regarder le contenu et s'effondra contre le dossier de son fauteuil, en sueur, épuisé. Il prit une profonde inspiration, un peu moins sifflante. Une autre. Une poignée de respirations qui ne le faisaient pas souffrir le martyre. Existait-il quelque chose de plus agréable qu'un souffle fluide et exempt de douleur ?

Il balaya du regard la pièce où il se trouvait, tout ce qu'il avait auparavant considéré comme acquis : des restes de repas, un jeu de cartes, un livre de poche aux pages jaunies et au dos craquelé… signes de factions subies, mais pas dans la douleur. Lui souffrait. Attendait. Que le silo 18 réponde. Il examina sur le plan tous les autres silos pour lesquels il se faisait du souci. Des mondes morts, voilà ce qu'il voyait. Tous mourraient, sauf un. Il sentit une démangeaison dans la gorge, et il sut qu'il serait mort longtemps avant d'avoir décidé quoi que ce soit, avant d'avoir trouvé un moyen de choisir, ou de faire dévier le projet de sa course suicidaire. Il était le seul à savoir, à s'en soucier… et l'information qu'il détenait, comme sa compassion, serait enterrée avec lui.

Qu'est-ce qu'il se figurait, de toute façon ? Qu'il pouvait améliorer les choses ? Qu'il pouvait réparer un monde à la destruction duquel il avait pris part ? Le monde était irréparable, et depuis longtemps. Un aperçu d'herbe verte et de ciel bleu *via* un drone, et il avait perdu la tête. Cela faisait désormais si longtemps qu'il avait vu ces couleurs qu'il commençait à douter de leur réalité. Il connaissait la mécanique trompeuse à l'œuvre dans le nettoyage. Il savait bien qu'on ne pouvait pas faire confiance à la vision d'une machine.

Mais un espoir insensé le poussait, encore et toujours, dans le département des Communications, l'incitait à passer ses appels. Un espoir insensé alimentait son rêve de mettre fin à tout ça, de trouver un moyen de laisser tous ces silos pleins de gens vivre leur vie, sans interférence. Il y avait aussi de la curiosité de sa part ; il voulait savoir ce qui se passait dans ces serveurs, élucider ce dernier grand mystère, ce qu'il ne pouvait faire qu'avec l'aide de ce chef de DIT qu'il avait lui-même intronisé. Ce que Donald désirait, tout simplement, c'était des réponses. Il voulait la vérité, ainsi qu'une mort sans douleur pour lui-même et pour Charlotte. La fin des factions et des rêves. Un dernier endroit où reposer, peut-être au sommet de cette colline avec vue sur la tombe d'Helen. Il ne s'estimait pas trop exigeant.

Il vérifia l'heure à la pendule murale. Ils étaient en retard. Un quart d'heure déjà. Il se passait quelque chose. En observant la grande aiguille tressauter, il se rendit compte que toute cette opération, l'ensemble des silos, était en fait similaire à une pendule géante. Le mode de fonctionnement était automatique. Et il serait bientôt temps de la remonter.

Des machines invisibles portées par les vents circulaient autour de la planète, détruisant au passage tout ce qui était humain, rendant le monde à son état sauvage. Les gens enterrés sous terre étaient des graines dormantes qui devraient attendre encore deux cents ans avant d'éclore. Deux cents ans. Donald sentit un nouveau picotement dans sa gorge et se demanda s'il lui restait ne serait-ce que deux jours à vivre.

Pour le moment, il n'avait qu'un quart d'heure devant lui. Un quart d'heure avant que les opérateurs ne reprennent le boulot. Ces sessions étaient devenues régulières. Il n'était pas inhabituel de faire dégager tout le monde pour des discussions classées confidentielles, mais le fait qu'il le fasse tous les jours à la même heure commençait à devenir douteux. Il voyait les regards qu'ils échangeaient lorsqu'ils se levaient et prenaient leurs mugs pour partir. Ils devaient penser à une sorte d'idylle. Et d'une certaine manière, Donald trouvait que c'en était une. Une idylle entre le temps jadis et la vérité.

Mais là, on lui posait un lapin. La moitié de sa session s'était écoulée, et il n'avait fait qu'écouter la ligne sonner sans que personne ne réponde. Il se passait quelque chose là-bas. Quelque chose de grave. Ou alors il était à cran à cause de cette histoire de cadavre retrouvé dans son propre silo, de meurtre sur lequel enquêtait la Sécurité. C'était étrange que ça ne l'émeuve presque pas. Il se faisait un sang d'encre pour les autres silos, et avait perdu toute empathie pour le sien.

Un clic retentit dans son casque.

— Allô ? dit-il d'une voix fatiguée.

Il comptait sur les machines pour lui redonner de la vigueur.

Il n'y eut pas de réponse, rien que le bruit d'une respiration. Mais ce fut un indice suffisant. Lukas ne manquait jamais de dire bonjour.

— Madame le maire, dit-il.

— *Vous savez que je n'aime pas qu'on m'appelle comme ça.*

Elle avait l'air à bout de souffle, comme si elle avait couru.

— Vous préférez Juliette ?

Silence. Donald se demanda pourquoi il préférait parler avec elle. Il aimait beaucoup Lukas. Il avait participé à son Rite d'initiation, et il admirait la curiosité du jeune homme, comme son étude de l'Héritage. Parler de l'ancien monde avec lui ne manquait jamais de l'emplir de nostalgie. C'était une sorte de thérapie. Sans compter que Lukas était celui qui l'aidait à découvrir ce que les serveurs avaient dans le ventre.

Avec Juliette, le traitement était différent. Il avait droit à des insultes, qu'il méritait pleinement. Elle le gratifiait aussi souvent de silences obstinés, de menaces. Une partie de lui désirait qu'elle vienne l'achever avant que sa toux ne s'en charge. Humiliation et exécution… tel était son chemin vers la rédemption.

— *Je sais comment vous vous y prenez*, finit-elle par dire, avec du feu dans la voix, du venin. *J'ai enfin compris.*

Donald retira son casque d'un côté pour éponger sa sueur.

— Qu'est-ce que vous avez compris ?

Il se demanda si Lukas avait découvert quelque chose dans l'un des serveurs, un nouveau cheval de bataille pour Juliette.

— *Les nettoyages*, lâcha-t-elle.

Donald regarda l'heure. Les quinze minutes qui lui restaient allaient passer en un éclair. La personne qui lisait ce roman serait bientôt de retour, tout comme les techniciens qui avaient laissé en plan leur partie de cartes.

— Je serais très heureux de parler des nettoyages…

— *J'étais dehors, je rentre tout juste.*

Donald couvrit le micro d'une main et toussa.

— Où ça, dehors ?

Il songea au tunnel qu'elle prétendait creuser, au vacarme qu'ils avaient causé et qui s'était récemment estompé. Il pensait qu'elle voulait dire au-delà des frontières de son silo.

— *Dehors, à l'extérieur. Les collines. Le monde que les anciens nous ont laissé. J'ai pris des échantillons.*

Donald se pencha en avant. Elle voulait le menacer, mais lui n'entendait qu'une promesse. Elle voulait le torturer, mais il ne ressentait que de l'enthousiasme. Dehors. Pour prendre des échantillons. Il rêvait d'une telle aventure. De découvrir

ce qu'il avait respiré au juste à l'extérieur, ce qu'ils avaient fait au monde, s'il était en train de guérir ou de mourir. Juliette devait penser qu'il détenait les réponses, mais il n'avait que des questions.

— Et qu'avez-vous découvert ? murmura-t-il.

Il maudit les machines qui allaient lui donner un air détaché, désinvolte, qui allaient faire croire à Juliette qu'il savait déjà tout. Pourquoi ne pouvait-il tout simplement pas dire qu'il n'avait aucune idée de ce dont le monde souffrait, ou ce dont lui-même souffrait, l'appeler au secours ? Pour qu'ils s'aident l'un l'autre.

— *Vous ne nous envoyez pas dehors pour nettoyer. Vous envoyez autre chose. Je vais vous dire ce que j'ai découvert…*

Pour Donald, la voix de Juliette était l'univers tout entier. Le poids de la terre au-dessus de sa tête disparaissait, tout comme celle compactée sous ses pieds. Il n'y avait que lui, dans une bulle, avec cette voix.

— *Nous avons prélevé deux échantillons au-dehors, plus un dans le sas, qui n'aurait dû être que du gaz inerte. Les deux autres provenaient de la rampe et des collines.*

Cette fois, c'était à son tour d'être mutique. Sa combinaison lui collait à la peau. Il attendit, attendit encore, mais elle le fit céder. Elle voulait qu'il la supplie de poursuivre. Après tout, elle savait peut-être à quel point il était paumé.

— Et qu'avez-vous découvert ? répéta-t-il.

— *Que vous n'êtes que des enfoirés de menteurs. Que tout ce que vous nous avez dit, chaque fois qu'on vous a fait confiance, on s'est fait avoir. On prend pour argent comptant tout ce que vous nous montrez, tout ce que vous nous dites, et depuis le début, rien n'est vrai. Peut-être qu'il n'y a jamais eu d'anciens. Vous savez, tous ces bouquins qu'on a ici. On va les brûler. Et dire que vous laissez Lukas croire à ces monceaux de…*

— Tout ce qu'il y a dans les livres est vrai.

— *Foutaises. Comme l'argon ? Il est vrai, l'argon ? C'est quoi la merde que vous pompez dans les sas quand quelqu'un sort nettoyer, hein ?*

Donald répéta la question dans sa tête.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda-t-il.

— *Arrêtez votre petit jeu. Je sais ce qui se passe, maintenant. Quand vous nous expulsez, vous envoyez un truc toxique dans les sas qui nous ronge. D'abord les joints des combis, et après notre corps. Du grand art, hein ? Vous savez quoi, j'ai trouvé les fils d'alimentation des caméras que vous aviez cachés. Je les ai coupés il y a des semaines. Ouais, c'était moi. Et j'ai vu les câbles qui entrent chez nous. Les tuyaux. Le gaz est dans les tuyaux, c'est bien ça ?*

— Juliette, écoutez-moi…

— *Je vous interdis de me parler comme si vous me connaissiez. Toutes ces conversations, ce temps passé à me raconter comment mon silo a été construit, comme si*

vous l'aviez construit vous-même, à parler à Lukas d'un monde disparu comme si vous l'aviez connu. C'était quoi le but ? Vous faire apprécier ? Vous faire passer pour notre ami ? Toujours là à nous faire croire que vous voulez nous aider.

Donald lança un regard à la pendule. Les techniciens allaient revenir. Il allait devoir leur dire de dégager. Impossible de se déconnecter comme ça.

— *Arrêtez de nous appeler*, dit-elle. *Ce bourdonnement, ces voyants qui clignotent, ça nous fiche mal au crâne. Si vous continuez à nous appeler tous les jours, je vous jure que je vais péter un câble, et j'ai suffisamment de choses à faire.*

— Écoutez-moi… s'il vous plaît…

— *Non, c'est vous qui allez m'écouter. On va couper tous nos liens avec vous. On ne veut pas de vos caméras, ni de votre électricité ou de votre gaz. Je coupe tout. Plus personne d'ici ne sera envoyé au nettoyage. Argon, mes fesses. C'est fini. La prochaine fois que je sortirai, ce sera avec de l'air pur. Maintenant allez vous faire foutre et laissez-nous tranquilles.*

— Juliette…

Mais il n'y avait plus personne au bout du fil.

Donald retira son casque et le jeta contre le bureau. Des cartes à jouer volèrent et le livre tomba.

L'argon ? Mais qu'est-ce qui lui prenait ? La dernière fois qu'elle avait été aussi en colère, elle avait dit avoir trouvé une machine et l'avait menacé de venir le sortir de son trou. Mais là, c'était autre chose. De l'argon. Émis au moment des nettoyages. Il ne voyait pas du tout de quoi elle parlait. Émis pendant les…

Soudain pris de vertige, il s'affala contre son dossier, en sueur. La main cramponnée à un chiffon ensanglanté, il se souvint d'un sas rempli de brouillard. Il se souvint d'une bousculade le long d'une rampe, du nom d'Helen qu'il criait, d'une image d'explosions imprimée sur sa rétine, d'Anna et Charlotte qui le tiraient tandis qu'un nuage blanc bouillonnait autour de lui.

Le gaz. Il savait comment se passaient les nettoyages. Le gaz servait à pressuriser le sas. À repousser l'air extérieur. À le repousser.

— La poussière est dans l'air, dit-il.

Il s'avachit sur le bureau, les genoux flageolants. Les nanomachines qui dévoraient l'humanité étaient en fait libérées à chaque nettoyage, une petite bouffée expulsée avec la régularité d'une horloge, tic-tac, à chaque exil.

Le casque à écouteurs gisait là, immobile.

— Je suis un ancien, dit-il, utilisant le mot de Juliette.

Il attrapa le casque et répéta, plus fort, dans le micro :

— Je suis un ancien ! C'est moi qui ai fait ça !

Mais il s'affala à nouveau sur le bureau, se rattrapant au bord pour ne pas tomber.

— Je suis désolé, marmonna-t-il. Je suis tellement désolé. Puis plus fort : Je suis désolé.

Mais personne ne l'écoutait.

26

Silo 1

Charlotte manipulait l'aileron de l'aile gauche du drone. Il y avait encore un peu de jeu dans les câbles qui contrôlaient les volets. Elle attrapa un torchon pendu à la queue de l'appareil et s'épongea la nuque. Elle prit un tournevis dans son sac à outils. Il y avait sous le drone tout un tas de pièces, tous les éléments inutiles qu'elle avait retirés. L'ordinateur de contrôle des bombes, les étuis à munitions des ailes, les servomécanismes de largage. Elle n'avait laissé qu'une caméra et avait même retiré certains haubans qui permettaient à l'appareil d'atteindre les douze g. Ce serait un vol sans retour, pas de pression sur les ailes. Ils voleraient vite et à basse altitude, peu importe si on les repérait. Il fallait qu'ils aillent plus loin, qu'ils confirment leurs doutes, c'était crucial. Charlotte avait passé une semaine à travailler sur cet engin, et tout ce à quoi elle pensait, c'était la rapidité avec laquelle les deux derniers avaient lâché, et la chance qu'ils avaient eue avec le premier vol.

Allongée sur le dos, elle roula des épaules et des hanches pour se faufiler sous la queue de l'appareil. Le panneau d'accès était déjà ouvert, les câbles exposés. Chaque panneau aurait droit à sa petite bande de mastic avant d'être remis à sa place, afin de protéger la machine des particules nocives. *Ça va marcher*, se dit-elle en ajustant la servocommande des câbles. Il le faudrait. L'état de son frère lui faisait dire que c'était le vol de la dernière chance. Ce serait tout ou rien. Et ce n'était pas seulement à cause de la toux… Il semblait aussi perdre la tête.

En revenant de son appel, il avait oublié de lui apporter son dîner. Il avait aussi oublié la dernière partie de la radio qu'il lui avait promise. Et il était en train de faire les cent pas autour du drone en marmonnant dans sa barbe. Il pivota en direction de la salle de réunion et se mit à fouiller dans ses notes. Il revint vers le drone à grandes enjambées, en toussant, et reprit une conversation dont elle ne pensait pas faire partie.

— … leur peur, tu comprends ? C'est grâce à leur peur que ça fonctionne.

Elle coula un regard vers lui pour le voir agiter ses mains dans tous les sens. Il avait un teint de cendre. Il y avait des postillons de sang sur sa combinaison. Il était

presque temps de jeter l'éponge, monter dans cet ascenseur, et se rendre. Juste pour qu'il puisse voir quelqu'un.

Il surprit son regard.

— Leur peur ne fait pas que teinter le monde qu'ils voient, dit-il, le regard fou. Ils empoisonnent le monde avec. C'est un poison. Ils envoient un des leurs au nettoyage, et c'est ça qui empoisonne le monde !

Charlotte ne savait comment réagir. Elle ressortit de dessous le drone pour travailler à nouveau sur l'aileron, en pensant à quel point ça irait plus vite s'ils étaient deux à bosser. Elle envisagea de lui demander de l'aide, mais il semblait incapable de rester tranquille, et encore moins de tenir une clé à molette.

— Et donc, ça m'a fait réfléchir, cette histoire de gaz. Je veux dire, j'aurais dû m'en douter, depuis le début. On balance ce gaz dans leur silo quand on en a fini avec eux. C'est comme ça qu'on les liquide. C'est le même gaz, en fait. Je l'ai déjà fait.

Il marchait en décrivant de petits cercles et en tapant son index contre sa poitrine. Il toussa dans le creux de son bras.

— Dieu sait que je l'ai fait. Et ce n'est pas tout !

Charlotte soupira en donnant un dernier tour de tournevis. Il y avait encore un peu de jeu.

— Ils peuvent peut-être inverser le processus, tu vois ?

Il se mit en chemin vers la salle de réunion.

— Ils ont coupé leurs caméras. Il y a ce silo, aussi, qui a bloqué sa démolition. Ils peuvent peut-être couper le gaz et…

Sa voix ne fut bientôt plus qu'un mince filet inaudible. Charlotte observa la pièce au bout de l'entrepôt. L'ombre de son frère dansait sur les murs de la salle de réunion à mesure qu'il tournait autour de la table, passant en revue ses notes et ses graphiques. Tous deux tournaient en rond, finalement. Elle l'entendait jurer. Ces accès d'humeur lui rappelaient leur grand-mère, qui n'avait pas quitté le monde dans l'élégance. C'était ainsi qu'elle se souviendrait de lui une fois qu'il aurait disparu : crachant du sang et marmonnant des insanités. Jamais il ne serait le député Keene dans son costume impeccable, son grand frère si talentueux, jamais plus.

S'il se tracassait au sujet de la stratégie à adopter, Charlotte, elle, avait sa petite idée. Pourquoi ne pas réveiller tout le monde, comme Donald l'avait fait pour elle ? Il n'y avait que quelques dizaines d'hommes en poste à chaque faction. Et il y avait des milliers de femmes endormies. Des milliers et des milliers. Elle imagina l'armée qu'elle pourrait lever. Mais elle se demandait si Donny n'avait pas raison – si elles ne refuseraient pas de se battre contre leurs pères, leurs maris et leurs frères. Il fallait un drôle de courage pour faire ça.

Au loin, l'ombre se remit à danser sur les murs. Les cent pas, encore et encore.

Charlotte soupira et se concentra à nouveau sur son aile. Elle pensa à l'autre idée de son frère : purifier l'air et libérer les prisonniers. Ou du moins leur laisser une chance à tous. Des chances égales. Il avait comparé ça à une abolition des frontières dans l'ancien monde. Il y avait un dicton qu'il ressassait, à propos de ceux qui avaient des privilèges et voulaient les garder, des derniers qui retiraient l'échelle après leur passage. "Descendons les échelles", avait-il dit à plusieurs reprises. Ne laissons pas les ordinateurs décider, mais les gens.

Charlotte ne comprenait toujours pas comment ça pourrait fonctionner. Son frère non plus, manifestement. Elle se tortilla pour se glisser à nouveau sous le drone et songea à l'époque où l'on savait quel métier les gens feraient dès leur naissance, où ils n'avaient pas le choix. Les aînés embrassaient la profession du père. Les cadets allaient à la guerre, prenaient la mer, ou le chemin de l'Église. Ceux qui suivaient devaient se débrouiller. Les filles, elles, épousaient les fils des autres.

Sa clé à molette ripa et ses jointures heurtèrent le fuselage. Elle jura et suçota le sang qui affleurait sur sa main. Elle repensa à une autre injustice, qui l'avait laissée songeuse à l'époque. Elle était sur le terrain, et s'estimait heureuse d'être née aux États-Unis, et non en Irak. Un coup de dés. Des frontières invisibles dessinées sur des cartes, aussi réelles que l'étaient les parois des silos. On pouvait se retrouver piégé par les circonstances. La vie que l'on menait était déterminée par un calcul du peuple, de ses dirigeants, comme ces ordinateurs qui décident de votre destin.

Elle ressortit de dessous l'appareil et testa l'aile. Il n'y avait plus de jeu dans le câble. Elle ne pourrait pas améliorer le drone davantage. Elle rassembla ses outils et commençait à les glisser dans sa sacoche lorsqu'un ding retentit derrière les étagères, en direction des ascenseurs.

Elle se figea. D'instinct, elle pensa à son plateau-repas. Donny lui apportait à manger. Mais d'où elle était, elle voyait l'ombre de son frère.

Une porte d'ascenseur s'ouvrit. Quelqu'un courait. Ils étaient plusieurs. Un tonnerre de bottes résonna dans l'entrepôt et Charlotte se risqua à crier le nom de Donald. Elle ne le fit qu'une fois, et courut vers la bâche du drone. Elle la redéploya sur l'appareil et sur les outils éparpillés. Elle devait se cacher. Elle et le travail en cours. Donny l'avait entendue. Il se cacherait lui aussi.

Les pans de la bâche flottèrent lentement jusqu'au sol et s'immobilisèrent. Charlotte s'apprêtait à courir rejoindre Donny lorsque des hommes émergèrent des rangées d'étagères. Elle plongea immédiatement à terre, certaine d'avoir été repérée. Mais les bottes passèrent sans s'arrêter. Elle souleva lentement le bord de la bâche, roula dessous et resta genoux recroquevillés contre la poitrine. Donny l'avait entendue. Il entendrait les bottes et se cacherait dans la salle d'eau attenante à la salle de réunion, dans la douche. Quelque part. Ils ne pouvaient pas savoir qu'ils

étaient là. Et puis, comment ces gens avaient fait pour entrer ? Son frère lui avait certifié qu'il avait l'accès exclusif.

Le bruit de bottes s'estompa. Ils se dirigeaient droit vers le fond de l'entrepôt, comme s'ils savaient. Mais elle perçut des voix, toutes proches. Des hommes. Des pas, plus lents, près du drone. Charlotte crut entendre Donny crier, découvert. À plat ventre, elle rampa sous le drone vers l'autre bout de la bâche. Les voix et le bruit de bottes diminuaient. Son frère avait des ennuis. Elle se rappela une conversation qu'ils avaient eue quelques jours auparavant et se demanda si quelqu'un l'avait finalement reconnu dans l'ascenseur. Un homme à tout faire l'avait repéré. Sous la bâche, l'obscurité et l'idée de se retrouver seule l'oppressèrent. La peur qu'ils l'aient arrêté. Elle dépendait de lui. Elle devenait déjà folle enfermée dans cet entrepôt avec lui pour seule compagnie. Alors sans lui... elle ne voulait même pas imaginer.

Le menton appuyé contre le sol, elle glissa les mains en avant et souleva légèrement la bâche pour avoir un aperçu de ce qui se jouait autour d'elle. Il y avait des bottes, dangereusement proches. Elle sentait une odeur d'huile de moteur. Elle crut apercevoir un homme qui avait du mal à marcher, un autre homme, en combinaison argentée, qui l'aidait à se déplacer, leurs pieds traînant au même rythme, comme mus par un même cerveau.

Plus loin, la lumière était éblouissante ; toutes les ampoules que Donny préférait laisser éteintes étaient allumées. En voyant son frère qu'on escortait hors de la salle de conférences, Charlotte eut le souffle coupé. Un des hommes en tenue argent le frappa au niveau des côtes. Son frère encaissa le coup avec un gémissement, et Charlotte ressentit la douleur dans sa propre chair. Elle laissa retomber la bâche et se couvrit la bouche, terrorisée. L'autre main, tremblante, souleva à nouveau la bâche. Elle ne voulait plus rien voir, mais le devait. Son frère reçut un autre coup, mais le vieillard aux pas traînants leva une main. Charlotte entendit une voix faible leur demander d'arrêter.

Les deux hommes en combinaison argentée se contentèrent donc de maintenir Donald au sol. Fascinée par l'homme qui paraissait si faible, Charlotte oublia de respirer. Il avança dans la lumière ; ses cheveux blancs étincelaient autant que les ampoules au-dessus de sa tête. Il avait beaucoup de mal à marcher, et devait prendre appui sur le jeune homme qui l'accompagnait, un bras passé en travers de son dos. Il finit par arriver près de Donald.

Charlotte voyait les yeux de son frère. Il était à cinquante mètres d'elle, et pourtant, elle voyait à quel point il les ouvrait grands. Il leva la tête vers le vieillard et se mit à tousser. Une vilaine quinte provoquée par le coup dans les côtes qui noya les mots de l'homme qui tenait à peine debout.

Son frère tenta de parler. Il répétait la même chose, mais Charlotte n'entendait pas. Et l'homme qui tenait à peine debout, en revanche, pouvait encore lever la jambe. Le jeune accompagnateur le tenait fermement, et Charlotte observa, tremblante, la jambe du vieillard prendre son élan avant que sa botte ne vienne heurter son frère avec violence ; Donny serra ses propres jambes contre son corps pour se protéger, mais les hommes qui le maintenaient l'empêchèrent d'échapper au déluge de coups de botte cruels qui pleuvaient sur lui.

27

Silo 18

— Tu crois pas que tu devrais t'abstenir de fouiller par là ? demanda Lukas.

— Tiens la lampe correctement, répondit Juliette. Il m'en reste un à vérifier.

— Mais, on ne devrait pas en parler ?

— Luke, je ne fais que regarder. Sauf que là, j'y vois rien !

Lukas ajusta le faisceau et Juliette rampa un peu plus loin. C'était la deuxième fois qu'elle s'aventurait sous les grilles métalliques de la salle des serveurs, au niveau de l'échelle. C'était ici qu'elle avait repéré les câbles d'alimentation des caméras un peu plus d'un mois auparavant, peu de temps après avoir été nommée maire par Lukas. Il lui avait montré tous les endroits du silo qu'ils pouvaient voir depuis un seul écran, et Juliette avait aussitôt demandé qui d'autre avait accès à ces images. Lukas lui avait assuré que personne d'autre ne pouvait les voir, jusqu'à ce qu'elle tombe sur des câbles qui disparaissaient de l'autre côté du mur, vers la paroi extérieure du silo. Elle se rappelait avoir vu d'autres fils dans ce paquet. Elle voulait en avoir le cœur net.

Elle défit la dernière vis du panneau, qui tomba, révélant les dizaines de câbles qu'elle avait coupés et d'où avaient jailli des centaines de minuscules filaments pareils à des cheveux d'argent. En parallèle à ce paquet de fils couraient deux câbles très épais qui lui rappelaient l'alimentation principale des deux génératrices des Machines. Il y avait également deux tuyaux en cuivre enfouis là.

— C'est bon, tu en as vu assez ? demanda Lukas.

Il s'accroupit à l'endroit de la grille manquante et orienta la lumière au-dessus de l'épaule de Juliette.

— Dans l'autre silo, il y a encore de l'électricité à cet étage. Tout le niveau 34 est alimenté alors qu'aucune des génératrices ne fonctionne.

Elle tapota les gros câbles avec son tournevis.

— Et les serveurs ronronnent encore. Certains survivants ont même dévié une partie de cette électricité pour faire marcher des pompes et divers appareils dans le silo. Je crois que toute l'énergie vient de chez eux.

— Mais pourquoi ? demanda Lukas, soudain plus intéressé par la question.

— Parce qu'ils avaient besoin d'électricité pour les pompes et les lampes de croissance, tiens ! s'écria-t-elle, agacée de devoir le lui dire clairement.

— Non, pourquoi est-ce qu'ils fournissent toute cette énergie ?

— Peut-être qu'ils ne nous font pas confiance, qu'ils ne nous croient pas capables de faire fonctionner un silo tout seuls. Ou alors les serveurs requièrent plus de jus qu'on ne peut en produire. J'en sais rien.

Elle se retourna pour le regarder.

— Ce que j'aimerais bien savoir, c'est pourquoi ils ont continué à alimenter le silo 17 après avoir essayé de tuer tout le monde. Pourquoi ne pas avoir tout éteint ?

— C'est peut-être ce qu'ils ont fait. Et si ça se trouve, ton ami a piraté leur système et tout rallumé.

Juliette pouffa de rire.

— Solo ? Non. Impossible.

Une voix retentit soudain dans le couloir. Le réduit où se trouvait Juliette fut plongé dans le noir lorsque Lukas se retourna. Il ne pouvait y avoir personne d'autre ici.

— C'est la radio, dit-il. Je vais voir qui c'est.

— La lampe ! lança Juliette, mais il était déjà parti.

Le bruit de ses bottes retentit dans le couloir.

Juliette tendit les mains devant elle et tâta les tuyaux de cuivre. Ils étaient de la bonne taille. Nelson lui avait montré les réservoirs d'argon. Il y avait un mécanisme de pompage et de filtrage censé aspirer une quantité donnée d'argon dans les entrailles de la terre, un peu comme celui du traitement de l'air. Mais Juliette n'avait plus confiance en rien. En retirant les panneaux muraux derrière les citernes, elle avait découvert deux tuyaux reliés aux citernes, distincts du système de pompage. Un système qu'elle soupçonnait de ne servir strictement à rien. Tout comme les joints, le ruban thermique, la visière mensongère… tout avait une façade trompeuse. La vérité était enfouie derrière.

Lukas la rejoignit et la lumière fut à nouveau.

— Jules, il faut que tu sortes de là.

— Donne-moi la lampe s'il te plaît. J'y vois que dalle.

Ils allaient encore se disputer, comme lorsqu'elle avait coupé les câbles d'alimentation vidéo. Comme si elle pouvait sectionner ces tuyaux sans savoir ce qu'il y avait à l'intérieur…

— Juliette. Il faut que tu sortes. Maintenant. Je… S'il te plaît.

Elle comprit à sa voix que quelque chose n'allait pas. Elle se retourna et se prit la lumière dans la figure.

— J'arrive.

Elle recula en se tortillant sur les paumes et les orteils jusqu'à atteindre la sortie. Elle avait oublié sa pince multifonctions.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle s'assit, s'étira le dos, défit sa queue de cheval et rassembla à nouveau ses cheveux pour les rattacher.

— C'était qui à la radio ?

— Ton père...

— Il est arrivé quelque chose à mon père ?

Il secoua la tête.

— Non, c'est lui qui a appelé. C'est... un des enfants a disparu.

— Comment ça, disparu ?

Mais elle avait très bien compris.

— Lukas, qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle se leva, épousseta sa combinaison et se dirigea vers la radio.

— Ils étaient en chemin vers les fermes. Il y avait toute une foule de gens qui descendaient, en sens inverse. Un des gamins est passé par-dessus la rampe et...

— Il est tombé ?

— De vingt étages, oui.

Juliette n'arrivait pas à y croire. Elle saisit la radio et dut prendre appui contre le mur, soudain prise de vertiges.

— Lequel ?

— Il ne me l'a pas dit.

Avant d'appuyer sur le micro, elle s'aperçut que la molette était réglée sur le canal 17... la dernière fois qu'elle avait appelé Jimmy. Son père avait dû se servir du nouvel appareil portable de Walker.

— Papa ? Tu m'entends ?

Elle attendit. Lukas lui tendit sa gourde mais elle la refusa.

— *Jules ? Je peux te rappeler ? Il se passe encore quelque chose.*

Son père avait l'air bouleversé. Il y avait beaucoup de parasites sur la ligne.

— Il faut que tu me dises ce qui se passe, exigea-t-elle.

— *Attends, ne quitte pas. Elise...*

Juliette se couvrit la bouche.

— *On a perdu Elise. Jimmy est parti à sa recherche. Ma chérie, on a eu un problème en chemin. Il y avait une meute de gens en colère qui descendaient. Ils savaient avec qui j'étais. Et Marcus est passé par-dessus la rampe. Je suis désolé...*

Juliette sentit la main de Lukas sur son épaule. Elle s'essuya les yeux.

— Est-ce qu'il est... ?

— *Je n'ai pas encore réussi à descendre, mais... Rickson a été blessé dans la*

bousculade. Je m'occupe de lui. Hannah, Miles et le bébé vont bien. On est aux Fournitures pour l'instant. Écoute, il faut vraiment que j'y aille. On n'arrive pas à trouver Elise, Jimmy vient de partir à sa recherche. Quelqu'un a dit l'avoir vue monter les marches. Je ne veux pas que tu interviennes, mais j'ai pensé que tu aimerais mieux savoir pour le petit.

Elle appuya sur le micro d'une main tremblante.

— Je descends. Vous êtes aux Fournitures du cent dixième ?

Il y eut un long silence. Elle savait qu'il se demandait si oui ou non lui opposer un refus valait le coup. Il céda sans même hausser le ton.

— *Oui, c'est ça. Je descends m'occuper du corps du petit. Je laisse les autres sous la garde de Rickson. J'ai dit à Jimmy de ramener Elise ici même quand il la retrouverait.*

— Non, ne les laisse pas là-bas, dit Juliette, ne sachant plus à qui ils pouvaient faire confiance, ni quel endroit pouvait être sûr. Emmène-les avec toi. Papa, emmène-les aux Machines. À la maison.

Elle s'essuya le front. Tout n'était qu'une vaste erreur. Les faire venir ici avait été une erreur monumentale.

— *Tu en es sûre ?* demanda son père. *La foule à laquelle on s'est heurtés. Je crois bien qu'elle allait dans cette direction.*

28

Silo 18

Elise était perdue dans le bizarre. Elle avait entendu quelqu'un appeler cet endroit comme ça, et se disait que le nom était bien trouvé : il y avait là une foule à peine croyable et des choses toutes plus étranges les unes que les autres.

Elle se retrouvait là à la suite d'événements quelque peu déconcertants. Son chiot avait disparu au cours d'un conflit entre inconnus – plus de gens qu'elle n'en avait jamais vu au même endroit – et elle lui avait couru après dans l'escalier. Plusieurs personnes lui avaient confirmé qu'ils avaient croisé son petit chien qui montait. Une femme en jaune lui avait dit avoir vu un homme avec un chiot se diriger vers le bizarre. Elise avait dû monter dix étages avant d'atteindre le centième.

Sur le palier, elle était tombée sur deux hommes qui crachaient de la fumée par le nez. Ils lui avaient dit que quelqu'un venait de passer avec un cabot, et lui avaient fait signe d'entrer.

Chez elle, le niveau 100 était un dédale effrayant de passages étroits et de pièces abandonnées jonchées de débris et de rats. Ici le dédale était le même, mais plein de gens et d'animaux, avec en plus des cris et des chants. Des couleurs vives, des odeurs atroces, des gens qui aspiraient et recrachaient de la fumée, de la fumée qu'ils tenaient entre leurs doigts et qu'ils entretenaient avec de petites étincelles. Il y avait des hommes avec de la peinture sur le visage. Une femme habillée tout en rouge avec une queue et des cornes avait fait signe à Elise d'entrer dans une tente, mais la petite avait pris ses jambes à son cou dans la direction opposée.

Elle avait couru d'effroi en effroi et s'était retrouvée complètement perdue. Partout où elle se tournait, elle se cognait dans des genoux. Elle ne cherchait plus Cabot, elle voulait simplement sortir de là. Elle rampa sous un comptoir en pleurant, mais n'en fut pas plus avancée. Elle n'eut droit qu'à une vue en très gros plan d'un gros animal sans poil qui faisait le même bruit que Rickson quand il ronflait. L'animal passa tout près d'elle, une corde autour du cou. Elise sécha ses larmes, sortit son livre et en feuilleta les pages jusqu'à ce qu'elle trouve son nom : un cochon. Quand on pouvait donner un nom aux choses, elles faisaient toujours un

peu moins peur.

C'est Rickson qui la décida à bouger, bien qu'il ne fût pas là. Elise entendait sa voix résonner à travers la Jungle, lui assurant qu'elle n'avait rien à craindre. Les jumeaux et lui l'expédiaient en mission dans le noir depuis qu'elle était en âge de marcher. Ils l'envoyaient chercher des prunes, des mûres et autres baies délicates qui poussaient près de l'escalier, à l'époque où il y avait encore des gens à craindre dans le silo. “Les plus petits sont ceux qui sont le plus en sécurité”, avait l'habitude de lui dire Rickson. Mais c'était des années et des années auparavant. Elle n'était plus si petite que ça.

Elle rangea son livre et décida que la Jungle obscure, avec ses doigts feuillus qui lui chatouillaient le cou et ses pompes qui claquaient des dents, était pire que des gens avec de la peinture sur la figure qui fumaient des narines. Le visage strié de larmes, elle sortit de dessous le comptoir et se fraya un chemin dans la forêt de genoux. Elle tourna sans cesse à droite – ce qui était le truc pour sortir de la Jungle dans le noir – et se retrouva dans un couloir enfumé où quelque chose grésillait. Il flottait dans l'air une odeur de rat bouilli.

— Hé, petite, tu es perdue ?

Un garçon aux cheveux courts et aux yeux verts la regardait. Il était plus âgé qu'elle, mais pas de beaucoup. Grand comme les jumeaux. Elle fit non de la tête. Puis elle réfléchit et acquiesça.

Le garçon s'esclaffa.

— Comment tu t'appelles ?

— Elise.

— Original, comme prénom.

Elle haussa les épaules, sans trop savoir quoi dire. Le garçon remarqua qu'elle regardait par-dessus son épaule un homme qui retournait des morceaux de viande sur un gril avec une grande fourchette.

— Tu as faim ?

Elise acquiesça. Elle avait toujours faim. Surtout quand elle avait peur. Mais c'était peut-être parce qu'elle avait peur quand elle sortait chercher de la nourriture, et qu'elle sortait chercher de la nourriture quand elle avait faim. Difficile de se souvenir de la cause première. Le garçon disparut derrière le comptoir. Il revint avec un beau morceau de viande.

— C'est du rat ? voulut savoir Elise.

Le garçon pouffa.

— C'est du cochon.

Elise retroussa son petit nez, se rappelant l'animal qu'elle avait entendu grogner un peu plus tôt.

— Est-ce que ça a le même goût que le rat ? demanda-t-elle, pleine d'espoir.

— Répète ça plus fort et mon père va te botter le derrière. Bon, t'en veux ou pas ? demanda-t-il en lui tendant le morceau. J'imagine que tu n'as pas de coupons sur toi.

Elise accepta la viande sans répondre. Elle prit une petite bouchée et ce fut une explosion de bonheur dans sa bouche. C'était bien meilleur que du rat. Le garçon l'observait.

— Tu es du milieu, non ?

Elise secoua la tête et mordit à nouveau.

— Je suis du silo 17, dit-elle en mâchant.

Elle salivait drôlement. Elle jeta un œil à l'homme qui faisait griller la viande. Si seulement Marcus et Miles étaient là... ils auraient adoré.

— Le niveau 17, tu veux dire ? dit le garçon en fronçant les sourcils. Tu ne m'as pas l'air de venir du haut. Non, t'es pas assez propre pour ça.

— Non, je viens de l'autre silo. Par rapport à celui-ci, c'est l'occident.

— L'autre cident ? demanda le garçon.

— Non, à l'occident. À l'ouest. Là où le soleil se couche.

Le garçon la regardait d'un drôle d'air.

— Le soleil, reprit-elle. Il se lève à l'est et se couche à l'ouest. C'est pour ça qu'y a des pointes sur les cartes, le nord, le sud...

Elle voulut sortir son livre pour lui montrer un planisphère, expliquer la trajectoire du soleil, mais elle avait les mains toutes grasses, et puis ce garçon n'avait pas l'air spécialement intéressé.

— Ils ont creusé et ils sont venus nous chercher, expliqua-t-elle.

Le garçon écarquilla les yeux.

— Le tunnel. Alors tu viens de l'autre silo. Il existe pour de bon ?

Elise finit sa tranche de porc et se lécha les doigts. Elle acquiesça.

Le garçon tendit une main vers elle. Elle essuya sa paume sur sa cuisse et la saisit.

— Je m'appelle Shaw, dit-il. Tu veux un autre morceau de viande ? Viens sous le comptoir. Je vais te présenter mon père. Hé, papa, j'ai quelqu'un à te présenter.

— Je peux pas. Je cherche mon Cabot.

Shaw fit la grimace.

— Du chien ? Alors c'est plutôt dans la salle d'à côté. Mais quand même, le cochon, c'est meilleur. Le chien, c'est tendineux, comme du rat, et le chiot, à part le fait que c'est plus cher que le chien, ça a le même goût.

Elise se figea. Le cochon qui l'avait frôlée un peu plus tôt avec une corde autour du cou était peut-être un animal de compagnie. Peut-être qu'ils mangeaient les animaux domestiques ici, tout comme Marcus et Miles voulaient toujours garder un rat pour s'amuser, même quand tout le monde avait faim.

— Ils mangent du chiot ? s'écria-t-elle.

— Si t'as des coupons, ouais, tu peux en avoir.

Shaw la prit par la main.

— Reviens au gril avec moi. Je veux te présenter à mon père. Il n'arrête pas de dire que vous n'existez pas.

Elise retira sa main.

— Non, il faut que je retrouve mon chiot.

Elle fit demi-tour et se dirigea dans la direction que lui avait indiquée le garçon.

— Comment ça, ton chiot ? lança-t-il.

Elise tomba sur une autre allée enfumée. Encore cette odeur de rat embroché au-dessus d'une flamme. Une vieille femme se débattait avec un volatile, deux ailes rageuses battaient entre ses mains. Elise marcha dans de la fiente et glissa. L'étrangeté de l'environnement se mélangeait avec l'idée de son petit chien perdu. Elle entendit quelqu'un crier à propos d'un chien et chercha l'origine de la voix. Un garçon plus grand, de l'âge de Rickson, tenait un bout de viande, un morceau énorme avec des bandes blanches qui ressemblaient à des os. Il y avait là un enclos et des panneaux avec des numéros. Les gens s'arrêtaient pour regarder à l'intérieur. Certains montraient quelque chose du doigt et posaient des questions.

Elise se fraya un chemin à travers la foule en direction des jappements. Il y avait des chiens vivants dans l'enclos. Elle voyait à travers les planches, et presque au-dessus, si elle se mettait sur la pointe des pieds. Une énorme bête, grosse comme un cochon, se jeta contre les planches et grogna après elle. C'était un chien, mais il avait une corde autour du museau pour l'empêcher d'ouvrir la gueule. Elise sentit le souffle chaud qu'exhalait sa truffe. Elle recula et fit le tour.

Il y avait un enclos plus petit à côté. Elle passa devant un stand où deux jeunes hommes faisaient cuire de la viande. Ils avaient le dos tourné. Ils acceptèrent quelque chose de la part d'une femme et lui donnèrent un paquet en échange. Cramponnée à la barrière du petit enclos, Elise se hissa sur la pointe des pieds. Il y avait un chien allongé sur le flanc et cinq, non, six petits animaux qui lui mangeaient le ventre. Elle crut d'abord que c'étaient des rats, mais se rendit compte que c'étaient de minuscules chiots. Qui faisaient paraître son chiot à elle adulte. En fait, ils ne mangeaient pas le chien, mais ils le tétaient… comme le bébé au sein d'Hannah.

Elise était si fascinée par les petites créatures qu'elle ne remarqua pas l'animal au pied de la barrière venu lui sauter au visage. D'un coup, une truffe humide et une langue rose bondirent dans sa direction. Elle baissa les yeux et vit Cabot, qui bondit vers elle à nouveau.

Elle poussa un cri de joie. Elle tendit les bras par-dessus la barrière mais quelqu'un

la secoua par l'épaule.

— Je ne crois pas que tu aies les moyens, petite, dit l'un des deux hommes derrière le comptoir.

Elise se tortillait pour lui échapper tout en essayant de garder le chiot dans ses bras.

— Allez, relâche-le.

— Vous, relâchez-moi ! cria-t-elle.

Cabot lui glissa des mains. Elise réussit à se dégager en faisant passer la bandoulière de son sac par-dessus sa tête. Elle tomba aux pieds de l'homme et se releva aussitôt.

— Fais attention, entendit-elle l'homme dire.

Elle tendit à nouveau les mains dans l'enclos et reprit son chiot, qui s'aida de ses pattes contre la barrière. Pattes avant posées sur son épaule, il lui lécha l'oreille. Elle se retourna pour tomber sur un homme menaçant, un tablier blanc ensanglanté noué autour de la taille, son livre de souvenirs à la main.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda-t-il en feuilletant les pages.

Quelques pages non reliées s'échappèrent, et il fit de son mieux pour les rattraper.

— C'est mon livre, dit Elise. Rendez-le-moi.

L'homme la toisa du regard. Le chiot léchait le visage d'Elise.

— Je te l'échange contre le chien, dit l'homme.

— Ils sont tous les deux à moi, insista-t-elle.

— Non, non, j'ai payé pour cet avorton, mais le livre fera l'affaire.

Il le soupesa, puis tira Elise par le bras pour mieux la pousser dans l'allée bondée.

Elle tenta de récupérer son livre. Tant pis pour le sac. Cabot la mordit légèrement à la main et faillit lui échapper. Elle demandait qu'on lui rende ses affaires et se rendit compte qu'elle pleurait. L'homme montra ses dents et l'attrapa par les cheveux, de plus en plus en colère.

— Roy ! Viens attraper cet avorton !

Elise hurla. Le collègue de l'homme se dirigeait vers elle. Le chiot avait presque réussi à se libérer. Elle perdait son emprise sur lui et l'homme allait lui arracher tous ses cheveux si ça continuait.

Ça y était, elle avait perdu Cabot. Elle hurla de plus belle lorsque l'homme la souleva de terre. Puis il y eut un éclair, comme un chien qui bondissait, sauf que c'était une combinaison marron à la place du pelage, et l'homme menaçant geignit en tombant à la renverse. Il entraîna Elise dans sa chute.

Mais il ne lui tenait plus les cheveux. Elise vit son sac. Son livre. Elle attrapa les deux, plus quelques pages volantes. Shaw était là, le garçon qui lui avait donné du cochon à manger. Il prit Cabot dans ses bras et fit un clin d'œil à Elise.

— Cours, lui dit-il en souriant de toutes ses dents.

Elise s'exécuta. Elle se mit à rebondir contre les gens. Elle regarda par-dessus son épaule et vit Shaw courir derrière elle, le chiot accroché à sa poitrine, de travers, les pattes en l'air. La foule s'écartait pour laisser passer les deux hommes du stand lancés à leur poursuite.

— Par ici ! cria Shaw en riant.

Il dépassa Elise avant de prendre un virage. Des larmes jaillissaient au coin de ses yeux, mais Elise riait elle aussi. Soulagée, terrifiée, et contente d'avoir à la fois son livre et son animal, de s'échapper avec ce garçon qui était plus gentil avec elle que les jumeaux. Ils passèrent en flèche sous un comptoir – odeur de fruits frais – et quelqu'un cria après eux. Shaw traversa un coin sombre avec des lits défaits, une cuisine où une femme s'affairait, puis ressortit dans une autre allée. Un homme de grande taille agita sa spatule dans leur direction, mais ils s'étaient déjà faufilés dans la foule, courant à toutes jambes, riant et…

Et alors quelqu'un dans la foule attrapa Shaw. Des mains puissantes le soulevèrent de terre. Elise trébucha. Shaw se débattait en criant. Elise leva les yeux et vit que c'était Solo qui le tenait. Il lui sourit à travers son épaisse barbe.

— Solo ! s'écria-t-elle en se jetant dans ses jambes.

— Ce garçon t'a pris quelque chose ? demanda-t-il.

— Non. C'est un ami. Lâche-le.

Elle scruta la foule en quête de leurs poursuivants.

— On devrait y aller, dit-elle à Solo. Je veux rentrer à la maison.

Solo lui caressa la tête.

— C'est justement la direction qu'on prend.

29

Silo 18

Elise laissa Solo porter son livre et son sac et serra fermement Cabot contre elle. Ils se frayèrent un chemin dans la foule et, une fois sortis du bizarre, retrouvèrent l'escalier. Shaw les suivait de loin, même si Solo lui avait conseillé d'aller retrouver sa famille. Tout en descendant les marches pour aller rejoindre les autres, Elise se retournait de temps à autre et apercevait Shaw et sa combinaison marron derrière le pilier central ou entre les rampes d'un palier supérieur. Elle songea avertir Solo qu'il était toujours là, mais n'en fit rien.

Ils étaient quelques étages en dessous du bizarre lorsqu'un porteur les rattrapa pour leur délivrer un message. Jewel descendait, elle était en chemin pour les retrouver. Elle avait mis la moitié des porteurs à la recherche d'Elise. Et à aucun moment Elise n'avait soupçonné sa propre disparition.

Au palier suivant, Solo la fit boire à sa gourde. Elle versa ensuite un peu d'eau dans les vieilles mains ridées de Solo et le chiot en but quelques lampées, reconnaissant. Ils attendirent Juliette une éternité, puis elle arriva dans un tonnerre de bottes. Le palier vibra. Jewel était en nage et à bout de souffle, mais apparemment Solo s'en fichait. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et Elise se demanda s'ils se décolleraient un jour. Sur le palier, les gens allaient et venaient, leur jetaient des regards curieux. Lorsqu'enfin ils reculèrent chacun d'un pas, Jewel souriait et pleurait en même temps. Elle dit quelque chose à Solo, et ce fut à son tour de pleurer. Tous deux regardèrent Elise, et elle comprit que c'était un secret, ou une mauvaise nouvelle. Jewel la prit dans ses bras, l'embrassa sur la joue, et la serra jusqu'à ce que la petite ait du mal à respirer.

— Ça va aller, lui dit-elle.

Mais Elise ignorait ce qui n'allait pas.

— J'ai retrouvé mon chien, dit-elle.

Puis elle se rendit compte que Jewel n'était pas encore au courant. Elle baissa les yeux et vit le chiot en train d'uriner sur les bottes de Jewel, ce qui devait être une façon de dire bonjour.

— Un chien, dit Jewel en lui serrant l'épaule. Mais tu ne peux pas le garder. C'est dangereux, un chien.

— Nan il est pas dangereux !

Le chiot mordillait la main d'Elise. Elle la retira et lui caressa la tête.

— Tu l'as trouvé au bazar ? C'est là que tu étais ?

Jewel lança un regard à Solo, qui opina. Elle poussa un soupir.

— Tu ne peux pas prendre des choses qui ne t'appartiennent pas. Si tu as volé ce chien à un vendeur, il faudra le rendre.

— Non, il vient du fond, dit Elise.

Elle se pencha et entoura la bête de ses bras.

— Il vient des Machines. On peut le ramener en bas. Mais pas au bizarre. Je suis désolée de l'avoir pris.

Elle serra le chiot en pensant à l'homme qui tenait un morceau de viande rouge avec les côtes blanches apparentes. Jewel se tourna vers Solo.

— Il ne vient pas du bazar, confirma-t-il. Elle l'a pris dans une boîte dans le département des Machines.

— Bien. On tirera ça au clair plus tard. Il faut qu'on retrouve les autres.

Elise remarqua qu'ils étaient tous fatigués, elle et le chiot y compris, mais ils se mirent quand même en route. Apparemment, les adultes avaient hâte de descendre, et après avoir vu le bizarre, Elise éprouvait la même chose. Elle dit à Jewel qu'elle voulait rentrer à la maison, et Jewel répondit que c'était la direction qu'ils prenaient.

— J'aimerais bien que les choses redeviennent comme elles étaient, dit Elise à Jewel et Solo.

Pour une raison qui lui échappait, cela fit rire Jewel.

— Tu es trop jeune pour être nostalgique.

Elise lui demanda ce que voulait dire nostalgique.

— On est nostalgique quand on pense que le passé, c'était mieux, mais on pense ça seulement parce que le présent craint un max.

— Alors je suis souvent nostalgique, déclara Elise.

Jewel et Solo s'esclaffèrent. Ils n'en eurent l'air que plus abattus une fois les rires passés. Elise surprenait les regards tristes qu'ils échangeaient, et Jewel n'arrêtait pas de s'essuyer les yeux. Elle finit par leur demander ce qui n'allait pas.

Ils s'arrêtèrent au beau milieu de l'escalier pour lui répondre. Ils lui dirent que Marcus avait glissé par-dessus la rampe lorsque cette foule furieuse l'avait fait tomber et que le chiot s'était échappé. Marcus était tombé et il était mort. Elise regarda la rampe à côté d'elle et ne comprenait pas comment Marcus avait pu glisser par-dessus une rampe si haute. Elle ne comprenait pas comment ça s'était passé, mais elle sentait que c'était comme lorsque ses parents étaient partis et n'étaient

jamais revenus. C'était pareil. Elle n'entendrait plus les rires de Marcus dans la Jungle. Elle essuya son visage. Elle avait beaucoup de peine pour Miles, qui n'était plus un jumeau.

— C'est pour ça qu'on rentre à la maison ?

— C'est une des raisons, répondit Jewel. Je n'aurais jamais dû vous faire venir ici.

Elise opina. Ça, elle était bien d'accord. Sauf qu'elle avait un chien maintenant, et qu'il venait d'ici. Et peu importe ce qu'elle avait dit à Jewel, il était hors de question qu'elle le rende.

Juliette autorisa Elise à ouvrir la marche. Elle avait mal aux jambes après cette descente effrénée ; elle avait failli perdre l'équilibre plus d'une fois. Elle avait hâte de voir les enfants et Solo réunis, et chez eux. Elle s'en voulait terriblement de ce qui était arrivé à Marcus. Les étages défilaient, pleins de regrets, lorsque soudain sa radio grésilla.

— *Jules, tu es là ?*

C'était Shirly, et elle avait l'air contrariée. Juliette décrocha la radio de sa ceinture. Shirly devait être avec Walker et profiter d'un de ses appareils.

— Je t'écoute.

Main sur la rampe, Juliette suivait Elise et Solo. Un porteur et un jeune couple se faufilèrent entre eux, dans la direction opposée.

— *Tu peux me dire ce que c'est que ce bordel ?* demanda Shirly. *On a eu une émeute, ici. Frankie s'est fait déborder au portique. Il est à l'infirmerie. Et j'ai encore deux ou trois dizaines d'acharnés qui se dirigent vers ton putain de tunnel. J'ai pas signé pour ça.*

Juliette se dit que ce devait être le même groupe qui avait causé la mort de Marcus. Jimmy lança un regard noir vers la radio et ses mauvaises nouvelles. Juliette baissa le son pour qu'Elise n'entende rien.

— Comment ça, *encore* deux ou trois dizaines ? Il y a qui d'autre ?

— *Ton équipe du forage, déjà. Des mécaniciens qui bossent de nuit normalement et qui devraient être en train de dormir mais qui veulent voir ce qu'il y a de l'autre côté. Et la commission de planification que tu as envoyée.*

— La commission de quoi ? dit Juliette en ralentissant.

— *De planification. Ils ont dit que c'était toi qui les avais envoyés. Pour inspection du forage. Ils avaient un mot de ton bureau.*

Juliette se souvint que Marsha avait évoqué un truc de ce genre avant la réunion du conseil. Mais elle avait été accaparée par les combinaisons.

— *Tu les as envoyés ou pas ?* demanda Shirly.

— Ça se peut, oui, admit Juliette. Mais l'autre groupe, la foule de furieux, ils se sont heurtés à mon père et aux enfants. Quelqu'un est tombé. Issue fatale.

Il y eut un silence.

— *J'ai entendu dire que quelqu'un était tombé, oui. Je ne savais pas que tout ça était lié. Tu sais quoi, je suis à deux doigts de faire sortir tout le monde de ce tunnel et de tout fermer pour de bon. La situation est en train de dégénérer, Jules.*

Je sais, pensa Juliette en le gardant pour elle.

— J'arrive. Je suis en chemin.

Shirly ne répondit pas. Juliette fixa la radio à sa ceinture, se maudissant de plus belle. Jimmy avait ralenti pour discuter avec elle, tandis qu'Elise trottinait devant eux.

— Je suis désolée, lui dit Juliette.

Ils firent un tour du pilier central en silence.

— Les gens du tunnel, j'en ai vu qui prenaient des choses qui ne leur appartenaient pas, dit Jimmy. Il faisait noir quand on est arrivés, mais j'ai vu des gens apporter des tuyaux et des fournitures de mon silo dans celui-ci. Comme si c'était le but depuis le début. Mais tu as dit qu'on allait reconstruire ma maison. Pas s'en servir de pièces de rechange pour celle-ci.

— Oui, c'est ce que j'ai dit, et j'en ai toujours l'intention. Dès qu'on sera arrivés en bas, je leur parlerai. Ils ne vont pas démanteler ton silo.

— Alors tu ne leur as pas donné l'autorisation ?

— Non. Je… Je leur ai dit que c'était important qu'on vous porte secours, à toi et aux enfants, et j'ai peut-être dit qu'avec un silo en plus certaines choses feraient double emploi…

— Oui, c'est ça, des pièces de rechange.

— Je vais leur parler. Je te le promets. Tout va finir par s'arranger.

Ils marchèrent encore un peu en silence.

— Ouais, finit par dire Solo. C'est ce que tu dis toujours.

30

Silo 1

Charlotte se réveilla dans l’obscurité, trempée de sueur. Elle avait froid. Elle avait mal au visage d’être restée si longtemps allongée sur le sol froid. Elle étira son bras engourdi et se frotta la joue, où s’étaient imprimés en relief les losanges des plaques métalliques.

L’attaque subie par Donny lui revint comme un rêve lointain. Elle s’était recroquevillée dans son coin et avait attendu. Avait réussi, sans qu’elle sache comment, à retenir ses larmes. Et fini, à cause de l’effort ou d’une peur paralysante, par succomber au sommeil.

Elle tendit l’oreille, en quête de bruits de pas ou de voix, avant de soulever un coin de bâche. Il faisait noir comme dans un four. Tel un oisillon s’aventurant hors du nid, elle quitta l’abri que lui fournissait l’oiseau de métal, les articulations raides, un poids sur la poitrine, une terrible solitude tout autour d’elle.

Sa lampe de poche était quelque part sous la bâche. Elle découvrit le drone et tâtonna au sol, sentit quelques outils, renversa et éparpilla avec grand fracas une boîte de clés. Elle se rappela que les drones étaient équipés d’un phare. Elle tâtonna à l’intérieur, ouvrit le boîtier d’accès et appuya sur l’interrupteur. Un tapis doré se déploya devant le bec de l’oiseau. C’était suffisant pour qu’elle retrouve sa lampe torche.

Elle se saisit également d’une grosse clé à molette. Elle n’était plus en sécurité. Un tir de mortier avait atterri sur leur campement et aplati une tente. Il manquait un camarade de chambrée. Elle pouvait être victime d’un autre tir à tout moment.

Elle orienta sa lampe en direction des ascenseurs, craignant ce qu’ils pouvaient vomir sans prévenir. Le silence était tel qu’elle entendait son cœur battre. Elle se dirigea vers la salle de réunion, où elle avait vu son frère pour la dernière fois.

Aucun signe de lutte par terre. La table était toujours encombrée de notes. Peut-être pas autant qu’avant. Et les diverses poubelles éparpillées entre les chaises avaient disparu. Le nettoyage avait été bâclé. On n’allait pas tarder à revenir.

Charlotte éteignit la lumière et fit demi-tour. En traversant l’endroit où il avait été

tabassé, elle remarqua cette fois les éclaboussures de sang sur le mur. Elle sentit les sanglots qu'elle refoulait depuis la veille monter dans sa gorge, l'opprimer. Elle se demanda si son frère était encore en vie. Elle revoyait l'homme aux cheveux blancs le frapper, encore et encore, mû par une épouvantable rage. Il ne lui restait plus personne. Elle traversa l'obscurité pour regagner le drone allumé. On l'avait tirée du sommeil pour la plonger dans un monde terrifiant, et voilà qu'on l'abandonnait.

La lumière qui jaillissait du bec de l'appareil éclairait une porte.

Abandonnée ? Peut-être pas tout à fait.

Charlotte reprit ses esprits. Elle éteignit le phare du drone. Elle repositionna la bâche avec soin. Elle ne pouvait plus se permettre de laisser les choses de travers… Elle devait toujours faire comme si elle attendait de la visite. Munie de sa lampe, elle se dirigea vers la porte, s'arrêta, et fit demi-tour pour aller chercher sa sacoche à outils. Le drone n'était plus une priorité. Elle passa devant les baraquements et s'introduisit dans la salle de vol au bout du couloir. Sur le bureau du fond se trouvait la radio qu'elle avait fabriquée au fil des semaines. Elle fonctionnait. Son frère et elle avaient écouté les bavardages lointains diffusés par d'autres mondes. Il y avait peut-être un moyen d'émettre avec cet appareil. Elle fouilla dans les pièces qu'il lui avait laissées. Elle pourrait au moins écouter. Peut-être découvrir ce qu'ils avaient fait à son frère. Avoir de ses nouvelles… ou joindre une autre âme.

31

Silo 1

Chaque fois que Donald toussait, ses côtes explosaient en mille échardes. Ces éclats d'obus transperçaient ses poumons et son cœur, avant d'envoyer un raz-de-marée le long de sa colonne vertébrale. Il était convaincu que c'était réellement ce qui se passait dans son corps, une guerre, un déluge d'éclats d'os sur ses nerfs. La torture plus simple des poumons et de la gorge en feu lui manquait déjà. Ses côtes fêlées et contusionnées tournaient en dérision ses anciennes douleurs, dont il n'aurait jamais cru être nostalgique.

Allongé sur son lit, couvert de blessures et de bleus, il avait abandonné toute idée de fuite. La porte était solide, et les panneaux du plafond ne menaient nulle part. Il ne pensait pas être dans les niveaux de l'exécutif. Peut-être à la Sécurité. Ou dans une aile résidentielle. Ou dans un endroit qu'il ne connaissait pas. Dehors, le couloir demeurait étrangement calme. C'était peut-être le milieu de la nuit. L'état de ses côtes l'empêchait de taper à la porte, et crier lui faisait mal à la gorge. La pire douleur, c'était d'imaginer dans quel pétrin il avait mis sa sœur, ce qu'elle allait devenir. Au retour des gardiens ou de Thurman, il faudrait qu'il leur dise qu'elle était en bas, qu'il implore leur miséricorde. Elle était comme une fille pour Thurman, et Donald était seul responsable de son réveil. Thurman le verrait. Il pourrait la rendormir, et elle sommeillerait alors jusqu'à ce que la fin s'abatte sur eux tous. Ce serait aussi bien ainsi.

Les heures passèrent. Des heures enflées, tuméfiées, d'élancements dans tout le corps. Il tournait et virait. Impossible de faire la différence entre le jour et la nuit, enterré dans cette crypte. Un accès de fièvre s'empara de lui, davantage provoqué par la peur et le regret que l'infection. Il rêva de dizaines de cryopodes en feu ; de flammes, de glace et de poussière ; de chair brûlée et d'os réduits en poudre.

Pris dans les limbes d'un demi-sommeil, il fit un autre cauchemar. Une nuit froide au large, sur l'océan, un navire coule sous ses pieds, le pont tremble de toutes parts tant la mer est déchaînée. Ses mains sont scellées à la barre par la glace, son souffle se condense en volutes de mensonges. Les vagues clapotent au-dessus du bastingage

à mesure que le navire sombre. Tout autour de lui, sur l'eau, les canots de sauvetage sont en feu. Les femmes et les enfants brûlent, coincés sur des canots en forme de cryopodes qui n'ont jamais été destinés à atteindre le rivage.

Donald le voyait clairement à présent. Il le voyait éveillé – il toussait, haletait, transpirait –, comme dans ses rêves. Il se rappelait avoir pensé à une époque que les femmes avaient été exclues de la vie dans ce silo afin de ne pas générer de conflits. Mais c'est l'inverse qui était vrai. Elles étaient là pour donner aux hommes une raison de se battre, de poursuivre. Quelqu'un à sauver. C'était pour elles que les hommes enduraient ces factions, ces nuits sombres, rêvant de ce qui n'adviendrait jamais.

Il se couvrit la bouche, roula sur le côté, et cracha du sang. Quelqu'un à sauver. La folie de l'homme… la folie de ces foutus silos dont il était l'un des créateurs. Cette supposition qu'il y avait des choses à sauver. On aurait dû les laisser tranquilles, les hommes autant que la planète. L'humanité avait le droit de disparaître. De s'éteindre. C'est ce que la vie faisait : elle s'éteignait. Ça faisait de la place pour les suivants. Mais les hommes, en tant qu'individus, s'étaient souvent insurgés contre l'ordre des choses. Ils avaient leurs enfants – clonés illégalement –, leurs traitements aux nanomachines, leurs pièces de rechange et leurs cryopodes. Comme ceux qui avaient créé cette folie.

Un bruit de bottes lui annonça l'arrivée d'un repas, la fin d'un cauchemar interminable, du martyre qu'il endurait, qu'il fût endormi et victime de pensées délirantes ou éveillé et en proie à la douleur physique. Ce devait être l'heure du petit-déjeuner car il mourait de faim. Cela voulait dire qu'il était resté éveillé la majeure partie de la nuit. Il s'attendait à revoir le garde qui lui avait apporté son dernier repas, mais la porte s'ouvrit sur Thurman. Un homme de la Sécurité l'accompagnait, l'air austère. Thurman entra seul et ferma la porte derrière lui, assuré que Donald ne constituait aucune menace. Il avait l'air en meilleure forme que la veille. Il s'habituait à l'état d'éveil, peut-être. Ou alors un flux de docteurs miniatures avait été lâché dans son système sanguin.

— Combien de temps vous allez me garder ici ? demanda Donald en s'asseyant.

Sa voix, râpeuse et lointaine, craquait comme les feuilles d'automne.

— Pas longtemps, répondit Thurman.

Le vieil homme tira à lui la malle du bout du lit et s'y assit, posant un regard intense sur Donald.

— Tu n'as plus que quelques jours à vivre.

— C'est un diagnostic médical ? Ou une sentence ?

Thurman arqua un sourcil.

— Les deux. Si on te garde ici sans te soigner, tu mourras à cause de l'air que tu as

respiré. Mais on va te rendormir à la place.

— Je ne veux pas de votre compassion, cracha Donald.

Thurman sembla réfléchir.

— J'ai songé à te laisser mourir ici. Je sais à quel point tu souffres. Je pourrais te réparer, ou laisser les toxines te ronger jusqu'au bout, mais je n'ai envie ni de l'un ni de l'autre.

Donald essaya de rire, mais il avait trop mal. Il tendit une main vers le verre d'eau posé sur le plateau et en but une gorgée. Une spirale de sang rosé flottait à la surface lorsqu'il le reposa.

— Tu ne t'es pas ennuyé pendant ta dernière faction on dirait, reprit Thurman. Il y a des bombes et des drones manquants. On a réveillé quelques-unes des personnes endormies récemment pour pouvoir reconstituer ton œuvre. Est-ce que tu as la moindre idée des risques que tu nous as fait courir ?

Il y avait quelque chose de pire que la colère dans la voix de Thurman. Donald avait du mal à dire ce que c'était. Pas de la déception. Ce n'était pas de la rage. La rage l'avait quitté depuis longtemps. C'était quelque chose de plus silencieux. Ça ressemblait à de la peur.

— Quels risques ? s'écria Donald. J'ai mis de l'ordre après le bordel que vous avez laissé.

De l'eau déborda du verre lorsqu'il fit mine de trinquer.

— Tous ces silos que vous avez soi-disant liquidés. Celui qui s'est éteint il y a si longtemps. Il était encore…

— Le silo 40, je sais.

— Et le 17.

Donald s'éclaircit la voix. Il prit le quignon de pain posé sur son plateau, en mordit une bouchée toute sèche, mastiqua jusqu'à en avoir mal aux mâchoires et le fit descendre avec de l'eau mêlée de sang. Il savait tant de choses que Thurman ignorait. C'est ce qui lui traversa l'esprit en ce moment précis. Toutes les conversations avec les gens du silo 18, le temps passé à éplucher des plans et des notes, les semaines de réflexion, d'exercice du pouvoir en tant que chef. Il savait, vu son état, qu'il n'arrivait pas à la cheville de Thurman au combat, mais il se sentait tout de même le plus fort des deux. Et c'était ce qu'il savait qui le plaçait dans cette position de supériorité.

— Le silo 17 n'était pas mort, dit-il avant de prendre une autre bouchée de pain.

— C'est ce que j'ai cru comprendre.

Donald mâchait.

— Je liquide le 18 aujourd'hui même, dit Thurman sans s'émouvoir. Tout ce que cette unité nous a coûté…

Il secoua la tête, et Donald se demanda si Thurman pensait à Victor, le chef des chefs, qui s'était fait exploser la cervelle après un soulèvement qui avait eu lieu dans ce silo. La seconde d'après, il se rendit compte qu'il pouvait faire une croix sur les gens en qui il avait placé tellement d'espoirs. Toutes ces précautions prises pour faire passer des pièces à Charlotte, tout ce temps à rêver de la fin des silos, à espérer un avenir sous le ciel bleu. Tout ça pour rien. Le pain lui semblait rassis.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Tu sais très bien pourquoi. Tu es en contact avec eux, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que cet endroit allait devenir, selon toi ? Mais à quoi tu pensais ?

La voix de Thurman commençait à se teinter de colère.

— Tu pensais qu'ils allaient te sauver ? Qu'on pouvait tous être sauvés ? Mais qu'est-ce qui t'a pris, bon sang ?

Donald n'avait pas prévu de répondre, mais les mots sortirent aussi machinalement que la toux :

— Je pensais qu'ils méritaient mieux que ça. Qu'ils méritaient une chance…

— Une chance de quoi ? répéta Thurman en secouant la tête. Peu importe. Peu importe, on a prévu large, marmonna-t-il dans sa barbe. Le problème, c'est qu'il faut bien que je dorme, je ne peux pas être là pour tout superviser. C'est comme envoyer des drones alors qu'on devrait se déplacer soi-même.

Il serra le poing et observa Donald un instant.

— On te pique demain matin à la première heure. C'est sans commune mesure avec ce que tu mérites. Mais avant de me débarrasser de toi, je veux que tu me dises comment tu t'es débrouillé pour atterrir ici avec mon nom. Je ne peux pas laisser une telle chose se reproduire…

— Voilà que je suis une menace, dit Donald en apaisant les picotements de sa gorge avec de l'eau.

Il essaya de respirer à fond mais la douleur qu'il ressentit à la poitrine le força à se plier en deux.

— Tu n'es plus une menace, mais la personne suivante le sera peut-être. On a essayé de penser à tout, mais on a toujours su que la faille la plus importante, et cela vaut pour tout système, serait une révolte du haut de la pyramide.

— Comme dans le silo 12, dit Donald.

Il se rappelait que ce silo avait couru à sa perte dès l'instant où une ombre noire avait émergé de la salle des serveurs. Il en avait été témoin, il avait lui-même liquidé ce silo, avait écrit un rapport.

— Comment est-il possible que vous n'ayez pas prévu ce qui s'est passé ?

— Mais si, on l'avait prévu. On a tout prévu. C'est pour ça qu'on a des pièces de rechange. Qu'on a le Rite, une occasion de mettre à l'épreuve l'âme d'un homme,

une boîte dans laquelle ranger nos bombes à retardement. Tu es trop jeune pour le comprendre, mais la tâche que l'humanité a toujours eu le plus de mal à accomplir, c'est la transmission du pouvoir suprême d'une personne à une autre.

Thurman étendit les bras devant lui. Ses vieilles pupilles étincelaient. L'homme politique qui sommeillait en lui s'était réveillé.

— Mais nous avons résolu ce problème, grâce aux cryopodes et au système de factions. Le pouvoir s'exerce de façon temporaire, et il ne quitte jamais le même cercle. Il n'y a pas de transmission de pouvoir.

— Félicitations, cracha Donald.

Il se rappela avoir suggéré un jour à Thurman de devenir président, et ce dernier avait répondu que ce serait pour lui une rétrogradation. Donald comprenait pourquoi à présent.

— Oui. C'était un système efficace. Jusqu'à ce que tu réussisses à le saboter.

— Je vous dirai comment je m'y suis pris à condition que vous répondiez à ma question.

Donald se couvrit la bouche et toussa. Thurman fronça les sourcils et attendit que la quinte passe.

— Tu es en train de mourir, dit-il. On va te mettre dans une boîte pour que tu puisses rêver tranquillement jusqu'à la fin. Quelle est cette chose que tu veux à tout prix savoir ?

— La vérité. J'en connais une grande partie, mais il me reste quelques trous à compléter. Et ils me font plus souffrir encore que ceux dans mes poumons.

— J'en doute, dit Thurman, qui réfléchit pourtant à sa proposition. Bon. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Les serveurs. Je sais ce qu'ils contiennent. Tous les détails sur la vie des habitants des silos, où ils ont travaillé, ce qu'ils font, combien de temps ils vivent, combien d'enfants ils ont, ce qu'ils mangent, où ils vont, tout. Mais je veux savoir à quoi ça sert.

Thurman l'observa sans rien dire.

— Je suis tombé sur les pourcentages. La liste qui fait apparaître tantôt l'un tantôt l'autre en première place. Ce sont les chances de survie que ces gens ont lorsqu'ils seront libérés, c'est bien ça ? Mais comment les machines le savent ?

— Elles le savent. Et c'est ce que tu penses sur les silos ?

— Oui, je pense qu'il y a une sorte de guerre entre les silos, et un seul d'entre eux s'en sortira.

— Alors pourquoi as-tu besoin de moi ?

— Parce que je crois qu'il y a autre chose. Dites-le-moi, et je vous expliquerai comment j'ai pris votre place.

Donald se redressa et serra ses tibias contre lui tandis qu'une quinte de toux ravageait sa gorge et ses côtes. Thurman attendit qu'il finisse.

— Les serveurs font exactement ce que tu as dit. Ils gardent une trace de toutes ces vies, et ils les soupèsent. Ce sont eux également qui désignent les gagnants des loteries, ce qui veut dire qu'on peut façonner ces gens très concrètement. On permet aux meilleurs de s'épanouir. Ce qui explique pourquoi plus longtemps ça dure, plus les chances augmentent.

— Bien sûr…

Donald se sentait bête. Il aurait pu trouver tout seul. Il avait entendu Thurman dire et répéter qu'ils ne laissaient rien au hasard. Quelle meilleure illustration que la loterie ?

Il surprit le regard que lui lançait Thurman.

— À ton tour, maintenant. Comment tu t'y es pris ?

Donald s'adossa au mur. Il toussa dans son poing sous le regard impatient de Thurman.

— C'est Anna, dit Donald. Elle a découvert ce que vous aviez prévu. Vous alliez l'endormir une fois qu'elle aurait fini de vous aider, et elle craignait de ne plus jamais se réveiller. Vous lui aviez donné accès au système pour qu'elle s'occupe des problèmes rencontrés avec le silo 40. C'est elle qui l'a trafiqué pour que je me retrouve à votre place. Et elle a laissé un mot me demandant de l'aide, dans votre messagerie. Je crois qu'elle voulait tout saboter. Mettre un terme à tout ça.

— Non, souffla Thurman.

— Oh, que si. Quand je me suis réveillé, je n'ai pas compris ce qu'elle attendait de moi. Je l'ai découvert trop tard. Et entre-temps, les problèmes avec le silo 40 perduraient. Quand je me suis réveillé pour cette dernière faction, le silo 40…

— On s'était déjà occupé du 40.

Donald pencha aussi la tête en arrière et observa le plafond.

— C'est ce qu'ils vous ont fait croire. Voilà ma version. Je crois que le silo 40 a piraté le système, et qu'Anna l'a découvert. Ils ont coupé leur alimentation vidéo pour qu'on ne puisse pas voir ce qui se passait : un chef du DIT solitaire, une révolte d'en haut, comme vous le disiez. Ils ont sectionné les câbles au moment où on les a liquidés. Mais avant ça, ils ont pris soin de pirater les commandes des tuyaux de gaz pour qu'on ne puisse pas les tuer. Et encore avant ça, ils ont saboté les bombes censées ruiner leur silo au cas où un de ces cas de figure se présenterait. Ils ont procédé à rebours. Quand on a cru qu'on les liquidait, ils avaient déjà pris le contrôle. Comme moi. Comme Anna l'a fait pour moi.

— Mais comment ont-ils fait pour… ?

— Peut-être qu'elle les aidait, je n'en sais rien. Moi en tout cas elle m'a aidé. Et,

d'une façon ou d'une autre, la rumeur s'est propagée à d'autres silos. Ou alors, au moment où Anna avait fini de vous aider et de régler ce qui n'allait pas avec le 40, elle s'est rendu compte qu'ils avaient raison et nous tort. Peut-être qu'elle les a finalement laissés faire ce que bon leur semblait. Je pense qu'elle s'est dit qu'ils pouvaient tous nous sauver.

Donald toussa à nouveau, et pensa à toutes les sagas héroïques de l'ancien temps, aux hommes et aux femmes qui se battaient pour la justice, toujours avec une fin heureuse, des chances impossibles de réussite, de la vaste blague. Les héros ne gagnaient pas. Les héros étaient ceux qui, par hasard, gagnaient. L'Histoire racontait leur histoire – les morts ne pipaient pas mot. C'était un vaste mensonge.

— J'ai bombardé le silo 40 avant de comprendre ce qui se passait, dit Donald.

Les yeux rivés au plafond, il sentait le poids de tous ces étages, de toute cette terre, et du ciel lourd.

— Je les ai bombardés parce que j'avais besoin de me distraire, que je m'en fichais. J'ai tué Anna parce que c'est elle qui m'a amené ici, parce qu'elle m'a sauvé la vie. Finalement, j'ai fait le boulot à votre place, à deux reprises, non ? J'ai réprimé deux rébellions que vous n'aviez pas vues venir…

— Non, répéta Thurman en se levant.

Il s'approcha de Donald.

— Si, dit Donald.

Il cligna des yeux pour refouler ses larmes et sentit un trou dans son cœur, à l'endroit où s'était logée à une époque sa colère contre Anna. Tout ce qu'il y avait là à présent, c'était de la culpabilité et des regrets. Il avait tué celle qui l'aimait le plus, s'était battu pour ce qu'il pensait être juste. Jamais il n'avait cessé de poser des questions, de réfléchir, de parler.

— C'est vous-même qui avez provoqué cette inversion des rôles en la réveillant, dit-il à Thurman. Vous l'avez réveillée, et tout s'est déclenché. Vous vous êtes montré faible. Vous avez tout mis en danger, mais j'ai rétabli la situation. Et Dieu vous maudisse de l'avoir écoutée ! De m'avoir amené ici ! D'avoir fait de moi ce que je suis !

Il ferma les yeux. Il sentit un filet de larme rouler sur sa tempe, et la lumière qui filtrait à travers ses paupières se troubla davantage lorsque l'ombre de Thurman tomba sur lui. Il se préparait à encaisser un coup. Tête penchée, il leva le menton, et attendit. Il pensa à Helen. À Anna. À Charlotte. Et avant d'oublier, il commença à parler de sa sœur et de sa cachette avant que les coups pleuvent, avant qu'il se fasse tabasser comme il le méritait pour avoir aidé ces monstres, pour avoir été leur instrument involontaire à chaque tournant. Il commença à parler de Charlotte, mais une lumière éblouissante filtra entre ses paupières, une ombre disparut, et une porte

claqua.

32

Silo 18

Lukas sentit que quelque chose n'allait pas avant même de brancher le casque. Les voyants rouges au-dessus des serveurs clignotaient, mais ce n'était pas la bonne heure. Les appels du silo 1 étaient réglés comme une horloge. Et cet appel arrivait en plein milieu du dîner. Le bourdonnement et les voyants s'étaient déclenchés dans son bureau, puis dans le couloir. Sims, le vieux chef de la Sécurité, avait trouvé Lukas dans la salle de pause et lui avait dit que quelqu'un essayait de les contacter. Instantanément, Lukas s'était dit que leur mystérieux bienfaiteur venait les avertir de quelque chose. À moins qu'il n'ait tenu à les remercier d'avoir cessé le forage.

Un clic retentit dans le casque lorsque la connexion fut établie. Le clignotement infernal cessa enfin.

— Allô ? dit-il, en reprenant son souffle.

— *Qui êtes-vous ?*

C'était quelqu'un de différent. La voix était la même, mais les mots, non. Pourquoi cette personne ne savait-elle pas qui il était ?

— Ici Lukas. Lukas Kyle. Et vous, qui êtes-vous ?

— *Passez-moi le responsable de votre silo.*

Lukas se redressa.

— C'est moi-même. Je suis le responsable de ce silo. Le silo 18 de l'Opération Cinquante de l'Ordre mondial. À qui ai-je l'honneur ?

— *Vous parlez à l'homme qui a rêvé et mis au point cet Ordre mondial. Bien, à présent, passez-moi le responsable. J'ai ici le nom d'un certain… Bernard Holland.*

Lukas faillit lâcher que Bernard était mort. Tout le monde savait que Bernard était mort. C'était un fait établi. Il l'avait vu : Bernard avait choisi de brûler plutôt que de nettoyer, de brûler plutôt que de laisser quelqu'un le sauver. Mais cet homme n'était pas au courant. Et les complexités de la vie à l'autre bout de cette ligne, cette ligne infaillible, firent vaciller la pièce autour de lui. Les dieux n'étaient pas tout-puissants. Ou peut-être ne prenaient-ils pas leurs repas à la même table. Ou alors celui qui se faisait appeler Donald était encore plus isolé que ce que Lukas avait

cru. Ou – et Juliette le crierait haut et fort si elle était là – ils essayaient de l'entuber.

— Bernard… Ah, Bernard est indisposé pour le moment.

Il y eut un silence. Lukas sentit la sueur perler à son front, sur sa nuque, en proie à la chaleur des serveurs et à cette conversation-piège.

— *Dans combien de temps revient-il ?*

— Je n'en suis pas sûr. Je peux peut-être aller le chercher pour vous ?

Sa voix monta dans les aigus à la fin de ce qui n'aurait pas dû être une question.

— *Je vous laisse quinze minutes*, répondit la voix, *après quoi les choses vont salement dégénérer pour vous et tous vos semblables. Je vous assure. Quinze minutes.*

Clic. Lukas n'eut pas le temps de réclamer davantage de temps. Quinze minutes. La pièce continuait à tourner autour de lui. Il avait besoin de Jules. Il avait besoin de quelqu'un qui se fasse passer pour Bernard… peut-être Nelson. Et qu'est-ce que cet homme avait voulu dire quand il avait dit qu'il avait rêvé et conçu l'Ordre mondial ? C'était impossible.

Il dévala l'échelle. Il attrapa la radio en train de charger sur son socle et la rapporta en haut. Il appellerait Juliette tout en allant chercher Nelson. Une voix différente lui ferait gagner du temps jusqu'à ce qu'il tire tout ça au clair. D'une certaine manière, c'était un appel auquel il s'était toujours attendu – quelqu'un se demandait ce qui se passait dans leur silo – mais il n'était jamais venu. Il s'y était préparé, et voilà qu'il se faisait prendre par surprise.

— Jules ?

Il testa la radio en arrivant en haut de l'échelle. Et si elle ne répondait pas ? Quinze minutes. Et après, quoi ? À quel point pouvaient-ils faire dégénérer les choses dans le silo, de là-bas ? L'autre voix – celle de Donald – avait de temps à autre proféré des avertissements si terribles qu'ils lui avaient paru ineptes. Mais là, c'était différent. Il tenta à nouveau de joindre Juliette. Son cœur n'aurait pas dû taper comme ça dans sa poitrine. Il ouvrit la porte de la salle des serveurs et courut jusqu'au bout du couloir.

— *Je peux te rappeler ?* répondit Jules. *C'est un véritable cauchemar ici. Dans cinq minutes ?*

Lukas était essoufflé. Toujours au pas de course, il contourna Sims, qui se retourna pour le suivre du regard. Nelson était sûrement au labo de Confection. Lukas appuya sur le bouton de sa radio.

— En fait, j'ai besoin de toi tout de suite. Tu es en train de descendre ?

— *Non, je suis déjà en bas. Je viens de laisser les enfants avec mon père. Je vais chez Walker chercher une batterie. T'es en train de courir ? Tu ne viens pas en bas, si ?*

De profondes respirations.

— Non, je cherche Nelson. Quelqu'un a appelé et demandé à parler à Bernard,

faute de quoi il fallait qu'on s'attende à du grabuge. Jules, j'ai un très mauvais pressentiment.

Il tourna et aperçut la porte ouverte du labo. Des bandes de ruban isolant flottaient autour de l'encadrement.

— *Calme-toi*, lui dit Juliette. *Ça va aller. Qui a appelé, tu dis ? Et pourquoi est-ce que tu cherches Nelson ?*

— Je veux le faire parler à ce type, qu'il se fasse passer pour Bernard, au moins pour nous donner un peu de temps. Et je ne sais pas qui a appelé. On dirait le même type à cause de la voix, mais je sais que c'est une autre personne.

— *Qu'est-ce qu'il a dit ?*

— Il a dit que c'était lui qui avait rêvé et mis au point l'Opération Cinquante, et d'aller chercher Bernard. Merde, Nelson n'est pas là.

Lukas regarda derrière les établis et tous les placards. Il se souvint de Sims, qu'il venait de croiser. Le vieux chef de la Sécurité avait accès à la salle des serveurs. Lukas sortit du labo de Confection et reprit sa course en sens inverse.

— *Lukas, je ne comprends rien à ce que tu racontes.*

— Je sais, je sais. Tu sais quoi, je te rappelle. Il faut que je trouve Sims…

Les bureaux défilaient, vides pour la plupart, en raison des nombreux transferts depuis le DIT, ou de l'heure du dîner. Il repéra Sims en train de se diriger vers le poste de sécurité.

— Sims !

Le chef de la Sécurité tourna la tête, se figea, et attendit Lukas. Ce dernier se demandait combien de minutes s'étaient écoulées depuis l'appel, et à quel point l'homme serait strict sur l'horaire.

— J'ai besoin de ton aide, dit Lukas en pointant du doigt la porte de la salle des serveurs, qui se trouvait à la jonction des deux couloirs.

— Ah oui ?

Lukas composa son code et poussa la porte. À l'intérieur, les voyants rouges clignotaient à nouveau. Impossible. Ça ne faisait pas déjà quinze minutes.

— J'ai besoin que tu me rendes un immense service, dit-il à Sims. Écoute, c'est… c'est compliqué, mais j'ai besoin que tu imites la voix de quelqu'un. Fais comme si tu étais Bernard. Tu le connaissais bien, n'est-ce pas ?

— Imiter qui ? demanda Sims, interloqué.

— Je t'expliquerai après. J'ai simplement besoin que tu répondes à cet appel, et que tu bernes l'homme à l'autre bout du fil.

Il guida Sims vers le serveur ouvert et lui tendit le casque à écouteurs, que Sims examina comme s'il n'en avait jamais vu de sa vie.

— Là, mets ça sur tes oreilles, dit Lukas. Je le branche. C'est comme une radio. Et

souviens-toi, hein, tu es Bernard. Essaie d'imiter sa voix, d'accord ? Tu es Bernard.

Sims acquiesça. Ses joues avaient viré au rouge, et la sueur perlait sur son front. Il avait l'air d'avoir dix ans de moins et semblait nerveux comme tout.

— Nous y voilà.

Lukas brancha l'extrémité du cordon, se disant que Sims serait probablement meilleur que Nelson. Ça leur donnerait du temps pour découvrir ce qui se tramait. Il vit Sims sourciller, qui avait dû entendre des salutations à l'autre bout de la ligne.

— Allô ? dit Sims.

— Sûr de toi, lui siffla Lukas.

La radio qu'il tenait se mit à grésiller. C'était Juliette. Il baissa le volume, il ne pouvait pas se permettre qu'on l'entende. Il la rappellerait.

— Oui, c'est Bernard.

Sims parlait du nez, avec une voix aiguë, tendue. Cela ressemblait davantage à un homme imitant une voix de femme qu'à la voix de l'ancien responsable du silo.

— Oui, c'est bien Bernard, insista Sims.

Il se tourna vers Lukas, l'implora du regard, l'air totalement impuissant. Lukas décrivit un petit cercle avec sa main. Sims acquiesça en écoutant ce qu'on lui disait dans le casque, puis retira les écouteurs.

— C'est bon ? siffla Lukas.

— Il veut te parler. Il sait que je ne suis pas Bernard.

Lukas renâcla. Il coinça sa radio sous son bras – la voix de Juliette était toute petite, lointaine – et coiffa le casque, luisant de sueur.

— Allô ?

— *Vous n'auriez pas dû faire ça.*

— Bernard est… Je n'ai pas réussi à le joindre.

— *Il est mort. Était-ce un accident, ou un meurtre ? Qu'est-ce qui se passe, chez vous ? Qui commande ? On n'a pas d'images.*

— C'est moi qui commande, dit Lukas.

Il était pleinement conscient du regard de Sims posé sur lui.

— Tout va très bien ici, merci. Je peux demander à Bernard de vous rappeler dans…

— *Vous avez parlé avec quelqu'un de chez nous*, dit l'homme.

Lukas ne répondit pas.

— *Qu'est-ce qu'il vous a dit ?* insista l'homme.

Lukas jeta un œil à la chaise en bois et à la pile de livres. Sims suivit son regard et écarquilla les yeux à la vue d'une telle quantité de papier.

— On a parlé des rapports démographiques, dit Lukas. Nous avons réprimé un soulèvement, et, oui, Bernard a été blessé au cours du conflit…

— *J'ai une machine sous les yeux qui m'indique lorsque vous mentez.*

Lukas se sentit défaillir. Une telle chose lui semblait impossible, mais il crut l'homme néanmoins. Il s'effondra sur la chaise. Sims le regardait avec inquiétude. Le chef de la Sécurité avait compris que quelque chose n'allait pas.

— Nous faisons de notre mieux, dit Lukas. Tout va bien ici, je vous assure. Je suis l'ombre de Bernard. J'ai passé le Rite…

— *Je sais. Mais je pense que vous avez été empoisonné. Je suis désolé petit, mais c'est une chose que j'aurais dû faire il y a très longtemps. Pour le bien de tous. Je suis vraiment désolé.*

Et puis, de façon énigmatique et à voix basse, presque comme s'il s'adressait à quelqu'un d'autre, l'homme prononça les mots suivants :

— *Liquidez-les.*

— Attendez, dit Lukas.

Il se tourna vers Sims, et ils échangèrent un regard impuissant.

— Laissez-moi…

Mais avant qu'il ait le temps de finir, il entendit un sifflement au-dessus de sa tête. Lukas leva les yeux et vit un nuage blanc s'échapper de la ventilation et descendre sur eux. Une brume qui se répandait. Il se souvint des gaz d'échappement, à l'époque où il était enfermé dans la salle des serveurs et où les gens des Machines avaient voulu dévier ces gaz pour l'étouffer. Il se rappela clairement avoir eu l'impression qu'il allait mourir asphyxié dans cette pièce. Mais ce brouillard-là était différent. Il était plus épais, plus sinistre.

Il tira son maillot sur sa bouche et cria à Sims de le suivre. Ils piquèrent un sprint entre les serveurs, évitant le nuage quand c'était possible. Ils arrivèrent à la porte, dont Lukas pensait qu'elle était hermétique. Une lumière rouge clignotait au-dessus du clavier numérique. Il ne se rappelait pas l'avoir verrouillée. Retenant son souffle, il tapa son code et attendit que le voyant vire au vert. En vain. Il le composa à nouveau, concentré, pris de vertige à cause du manque d'air, et à nouveau le clavier émit un bip désapprobateur, braquant obstinément sur lui son œil rouge.

Lukas se tourna vers Sims pour se plaindre et vit ce dernier observer ses paumes de mains. Elles étaient couvertes de sang. Du sang qui coulait de son nez.

33

Silo 18

Juliette traita sa radio de tous les noms et finit par laisser Walker tenter sa chance. Courtnee les observait, l'air inquiet. Ils avaient réussi à joindre Lukas une ou deux fois, mais ils n'entendaient qu'un bruit de petits pas et sa respiration sifflante, ou des sortes de bruits parasites.

Walker examina le dispositif portable. Il était devenu inutilement compliqué avec les boutons et les molettes qu'il avait ajoutés. Il tripota quelque chose en haussant les épaules.

— Elle a l'air de fonctionner, dit-il en tirant sur sa barbe. Le problème doit venir de l'autre bout de la ligne.

L'une des radios posées sur l'établi se mit à aboyer. C'était l'unité de plus grosse taille qu'il avait assemblée, avec le fil qui pendait du plafond. Une voix familière retentit, suivie de parasites :

— *Allô ? Il y a quelqu'un ? On a un problème, en bas.*

Juliette courut saisir le micro avant que Walker ou Courtnee n'en aient le temps. Elle connaissait cette voix.

— Hank, ici Juliette. Qu'est-ce qui se passe ?

— *On a, euh… des gens du milieu qui parlent d'une fuite de vapeur ou je ne sais quoi. Tu es toujours dans ce coin-là ?*

— Non, je suis aux Machines. Mais comment ça, une fuite de vapeur ? Et où précisément ?

— *Dans la cage d'escalier, je crois. Je suis sur le palier et je ne vois rien du tout, mais j'entends pas mal de raffut au-dessus de moi. On dirait qu'il y a énormément de gens en marche. Impossible de dire s'ils montent ou s'ils descendent. Pas d'alerte incendie, en tout cas.*

— *Contact. Contact.*

Une autre voix s'invitait dans la conversation. C'était Peter. Il demandait à intervenir.

— Vas-y Peter, je t'écoute.

— Jules, j'ai une sorte de fuite ici aussi. Dans le sas.

Juliette se tourna vers Courtnee, qui haussa les épaules.

— Confirme-moi que tu as de la fumée dans le sas, dit-elle à Peter.

— Je ne pense pas que ce soit de la fumée. Et c'est dans le sas que tu as ajouté, le nouveau. Attends. Non… C'est bizarre.

Juliette se mit à faire les cent pas entre les établis de l'atelier.

— Qu'est-ce qui est bizarre ? Décris-moi ce que tu vois.

Elle songea à une éventuelle fuite de l'échappement de la génératrice principale. Si c'était ça, il faudrait qu'ils l'éteignent. Et la génératrice de secours n'était pas là. Merde. Son pire cauchemar. Courtnee fronça les sourcils, elle devait penser au même scénario. Merde, merde.

— Jules, la porte jaune est ouverte. Je répète, la porte intérieure du sas est grande ouverte. Et ce n'est pas moi qui l'ai fait. Elle était verrouillée il y a quelques instants encore.

— Et la fumée ? demanda Juliette. Est-ce que ça empire ? Reste près du sol et couvre-toi le visage. Procure-toi un chiffon humide ou un truc…

— Ce n'est pas de la fumée. Et c'est de l'autre côté de cette nouvelle porte que tu as soudée. Cette porte-là est toujours fermée. Je regarde par le hublot, là. Toute la fumée est à l'intérieur. Et je… J'arrive à voir à travers la porte jaune. Elle est grande ouverte. Elle… Putain de merde…

Juliette sentit son cœur s'emballer. Ce ton, ces mots qu'il employait… Depuis qu'ils se connaissaient, jamais elle ne l'avait entendu jurer, et ils avaient traversé de sales moments.

— Peter ?

— Jules, la porte qui donne sur l'extérieur est ouverte. Je répète, la porte du sas qui mène au-dehors est grande ouverte. Je vois le sas, et il donne directement sur… ce qui ressemble à une rampe. Je crois que j'ai une vue directe de l'extérieur. Bon sang, Juliette, je regarde dehors…

— Je veux que tu t'arraches de là, Peter. Laisse tout en plan et tire-toi. Ferme la porte de la cafétéria derrière toi. Essaye de la colmater avec ce que tu trouves. Du ruban adhésif, du mastic, un truc de cuisine. Tu me reçois ?

— Oui. Oui.

Il avait du mal à parler. Juliette se souvint de Lukas lui disant que les choses risquaient de mal tourner. Elle regarda Walker, qui avait toujours la nouvelle radio portable à la main. Elle avait besoin de l'ancienne. Elle n'aurait jamais dû le laisser modifier l'appareil.

— J'ai besoin que tu joignes Luke, dit-elle.

Walker haussa les épaules.

— C'est ce que j'essaie de faire.

— Jules, c'est encore Peter. Il y a des gens qui arrivent dans ma direction. Ils montent, je les entends. On dirait qu'il y a la moitié du silo. J'ignore pourquoi ils vont dans ce sens.

Hank aussi avait dit à Juliette qu'il avait entendu du vacarme dans l'escalier. S'il y avait un incendie, les gens étaient censés se procurer un tuyau ou se réfugier à un niveau sûr et attendre les secours. Qu'est-ce qui leur prenait, de se ruer vers le sommet ?

— Peter, ne les laisse pas approcher du bureau. Empêche-les d'accéder au sas. Ne les laisse pas passer.

Mille pensées se bousculaient dans sa tête. Qu'est-ce qu'elle ferait si elle était là-haut ? Elle enfilerait une combinaison pour aller fermer ces portes. Mais il faudrait pour cela ouvrir la porte du nouveau sas. La porte du nouveau sas ! Elle ne devrait pas exister. Oublie la fumée. L'air extérieur était à présent accroché au silo. L'air extérieur…

— Peter ?

— Jules… Je… Je peux pas rester là. Les gens sont comme fous. Ils sont dans le bureau, Jules. Je… Je ne veux tirer sur personne… Je ne peux pas.

— Écoute-moi. La vapeur que tu vois. C'est l'argon, n'est-ce pas ?

— C'est… Peut-être. Oui. Ça y ressemblait. Je n'en ai vu qu'une fois, dans le sas, quand tu es sortie. Mais oui…

Juliette perdit soudain tout espoir. Sa tête se mit à tourner. Ses bottes ne touchaient plus le sol, elle flottait, vide à l'intérieur, engourdie, et à moitié sourde. Le gaz. Le poison. Le joint manquant dans la boîte d'échantillons. Cet enfoiré du silo 1 et ses menaces. Il était passé à l'action. Il était en train de les tuer. Tous. Mille idées et stratagèmes défilèrent dans son esprit, tous plus inutiles les uns que les autres. Il était trop tard. Bien trop tard.

— Jules ?

Elle appuya sur le micro pour répondre à Peter et se rendit compte que la voix émanait des mains de Walker. Elle venait de la radio portable.

— Lukas, souffla-t-elle.

Sa vue se brouilla lorsqu'elle tendit la main pour saisir la radio.

34

Silo 18

— *Jules ? Putain. J'avais baissé le volume. Tu m'entends ?*

— Oui Lukas, je t'entends. Qu'est-ce qui se passe, bon sang ?

— *Merde. Merde.*

Juliette entendait comme des chocs métalliques répétés.

— *Je vais bien. Je vais bien. Merde. C'est du sang, ça ?* OK, *il faut que j'aille dans le cellier. Tu es avec moi ?*

Juliette se rendit compte qu'elle ne respirait plus.

— C'est à moi que tu parles ? Où ça, du sang ?

— *Oui, c'est à toi que je parle. Je suis tombé de l'échelle. Sims est mort. Ils sont en train de le faire, Jules. Ils nous liquident. C'est mon nez. Je vais dans le cellier chercher…*

La transmission fut brouillée par des parasites.

— Lukas ? Lukas !

Elle se tourna vers Walker et Courtnee, qui fixaient la radio du même regard hébété et humide.

— *… pas bien. Je de vous cabte bas bien.*

Lukas avait la voix bizarre, comme s'il se pinçait le nez ou qu'il réprimait une envie d'éternuer.

— *Bébé, il faut que du de brotèges. Bon nez qui arrête bas de…*

Un accès de panique saisit Juliette. Ils les liquidaient. Mettaient à exécution leurs menaces en appuyant sur un bouton. Les exterminaient. Tout un silo, comme celui de Solo. En l'espace d'une ou deux secondes, elle se rappela les histoires qu'il lui avait racontées sur la chute de son silo, la ruée des gens vers le sommet, l'échappée à l'extérieur, les corps empilés entre lesquels elle s'était faufilée des années plus tard. En un éclair, elle eut l'impression de voyager dans le temps. C'était le passé du silo 17 ; elle était témoin de la chute de ce silo alors même qu'elle se déroulait chez elle. Et elle avait vu leur avenir sombre, et savait ce qu'allait devenir son monde. Elle savait comment tout ça se terminait. Elle savait que Lukas était déjà mort.

— Oublie la radio, lui dit-elle. Lukas, laisse tomber la radio et renferme-toi du

mieux que tu peux dans ce cellier. Je vais sauver autant de gens que possible.

Elle prit l'autre radio.

— Hank ? Tu me reçois ?

— *Oui ?*

Elle l'entendait haleter.

— *Allô ?* articula-t-il.

— Fais descendre tout le monde aux Machines. Autant de monde que possible, tout de suite.

— *J'ai plutôt l'impression que je devrais monter. Tout le monde se rue vers le sommet.*

— Non ! cria Juliette.

Walker sursauta et lâcha le micro de l'autre radio.

— Hank, écoute-moi. Le maximum de gens. Ici, en bas. Tout de suite !

Radio à la main, elle regarda autour d'elle pour voir ce qu'elle devait prendre en plus.

— Est-ce qu'on isole les Machines ? demanda Courtnee. Comme la dernière fois ?

Courtnee devait faire référence aux plaques métalliques soudées les unes aux autres en guise de barrière pendant le conflit. Il y avait encore des traces de ces soudures sur les murs, mais les plaques avaient disparu depuis longtemps.

— Non, on n'a pas le temps, dit Juliette.

Elle se garda d'ajouter que ce serait probablement inutile. L'air était peut-être déjà empoisonné. Impossible de dire combien de temps ça prenait. Une partie de son esprit voulait se concentrer sur tout ce qu'il y avait au-dessus d'elle, tout ce qu'elle ne pouvait pas sauver, les gens, comme les choses. Tout ce qui était bon et nécessaire et qui était désormais hors d'atteinte.

— Prenez ce qui est indispensable, et on y va.

Elle regarda Walker et Courtnee.

— Il faut qu'on se tire. Tout de suite. Courtnee, retrouve les enfants et ramène-les dans leur silo…

— Mais tu as dit que… tous ces gens…

— On s'en fout. Vas-y. Emmène Walk avec toi. Veille à ce qu'il arrive jusqu'au tunnel. Je vous retrouve là-bas.

— Tu vas où ? lui demanda Courtnee.

— Rameuter le maximum de monde.

Les couloirs des Machines, bizarrement, étaient calmes. Les gens vaquaient à leurs occupations quotidiennes, prenaient ou quittaient leurs factions, d'autres poussaient des chariots chargés de pompes et de pièces de rechange, un soudeur faisait jaillir des étincelles de son poste, un autre tapait sa lampe torche dans sa paume pour la

faire marcher. Personne d’autre n’était au courant.

— Dirigez-vous vers le tunnel, criait-elle à tous ceux qu’elle croisait. C’est un ordre. Maintenant. Allez-y, magnez-vous !

Les réactions se firent attendre. Elle eut droit à des questions, des excuses. Certains disaient qu’ils allaient dans l’autre sens, qu’ils étaient occupés, qu’ils n’avaient pas le temps.

Juliette remarqua Raina, la femme de Dawson, qui devait finir sa faction. Elle la saisit par les épaules. Raina écarquilla les yeux, se raidit, surprise de la brutalité de Juliette.

— Va vite dans la classe, lui ordonna Juliette. Va chercher tes enfants. Prends tous les gamins avec toi et fais-les entrer dans le tunnel. Tout de suite.

— Mais qu’est-ce qui se passe ? demanda quelqu’un.

Un attroupement se formait dans l’étroit couloir. Un des anciens collègues de Juliette était là.

— Dirigez-vous vers le tunnel, bordel ! cria-t-elle. Il faut dégager. Prévenez tous ceux que vous pouvez, allez chercher vos enfants, prenez ce dont vous pensez avoir besoin. Ce n’est pas un exercice. Allez ! Maintenant !

Elle tapa dans ses mains. Raina fut la première à réagir et à partir en courant, poussant les autres du coude. Ceux qui la connaissaient lui emboîtèrent le pas, imités par d’autres. Juliette courut en direction de l’escalier, tout en demandant à pleins poumons à ce que tout le monde rejoigne l’autre silo. Elle sauta par-dessus le tourniquet de sécurité, surprit l’agent au passage. Derrière elle, elle entendit quelqu’un relayer ses ordres et inviter les gens à s’activer. Devant elle, l’escalier tremblait. Elle entendait les soudures vibrer et les boulons mal serrés cliqueter. Et sentait le tonnerre de bottes qui se dirigeait droit vers elle.

Plantée au pied de l’escalier, elle leva la tête pour regarder dans l’espace vide qui existait entre les marches et la paroi en béton de la cage. Plusieurs paliers bouchaient la vue de façon intermittente, de larges bandes d’acier qui devenaient, plus haut, d’étroits rubans. Le sommet du puits se fondait dans l’obscurité. Et puis elle vit les nuages blancs, pareils à de la fumée. Au niveau du milieu, peut-être.

Elle appuya sur sa radio.

— Hank ?

Pas de réponse.

— Hank, reviens.

L’escalier résonnait d’un bruit de bottes massif mais encore lointain. Juliette posa un pied sur une marche et une main sur la rampe. Le métal vibrait, engourdissait sa main. Le piétinement se fit plus sonore. Elle aperçut des mains qui glissaient sur la rampe, entendit des voix, des cris d’encouragement, de confusion.

Une poignée de gens des cent trentièmes se déversa au pied de l'escalier, perplexe, ne sachant où aller. C'est comme s'ils ne s'étaient jamais doutés que l'escalier s'arrêtait à un endroit, qu'il y avait au bout cette plateforme de béton. Juliette leur cria d'entrer dans les Machines et appela quelqu'un du département pour les guider et leur faire passer le poste de sécurité. Ils progressèrent dans la cohue, la plupart les mains vides, un ou deux avec des enfants agrippés à leur cou ou les suivant de près, ou avec des paquetages dans les bras. Ils parlaient de feu, de fumée. Un homme traînait les pieds, le nez en sang. Il insistait pour remonter, pour faire remonter tout le monde.

— Vous, là, lança Juliette en prenant l'homme par le bras.

Elle examina son visage, le sang qui coulait entre ses doigts.

— D'où venez-vous ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Votre nez...

— Je suis tombé, dit-il en ôtant ses mains de son visage pour parler. J'étais au boulot et...

— OK. Très bien. Suivez les autres.

Une voix désincarnée aboya dans sa radio. Un raffut pas croyable. Juliette recula de l'escalier et se couvrit une oreille, la radio pressée contre l'autre. On aurait dit Peter. Elle attendit qu'il ait terminé.

— Je t'entends à peine ! cria-t-elle. Qu'est-ce qui se passe ?

Elle se couvrit à nouveau l'oreille pour se concentrer sur ses paroles.

— *... passent quand même. Dehors. Ils sortent...*

Son dos rencontra la paroi en béton de la cage d'escalier. Elle se laissa glisser jusqu'au sol, accroupie. Cinq ou six personnes dévalaient les dernières marches, rejointes par quelques retardataires en jaune, des Fournitures, quelques affaires dans les bras. Hank arriva lui aussi, enfin ; il régulait le flot, criait sur ceux qui voulaient faire demi-tour. Quelques personnes des Machines sortirent l'aider. Juliette se concentrait sur la voix de Peter.

— *... plus respirer. Le nuage arrive. Je suis dans les cuisines. Les gens sortent par paquets. Tout le monde. Ils s'agitent dans tous les sens. Ils tombent. Tout le monde est mort. L'extérieur...*

Il émettait un râle sifflant entre chaque phrase. Sa radio s'éteignit. Juliette cria dans son appareil plusieurs fois, sans succès. Elle leva à nouveau les yeux, et vit le brouillard. Il se déversait dans la cage d'escalier et semblait s'épaissir. De plus en plus dense, il descendait, sous ses yeux horrifiés.

Soudain, une silhouette noire perça la brume... une ombre au milieu de tout ce blanc. Elle grossit. Il y eut un cri, un cri atroce, au fil des étages, de l'autre côté de l'escalier, puis un bruit retentissant ; quelqu'un venait de s'écraser sur la plateforme. Juliette ressentit la violence de l'impact dans ses bottes.

À nouveau, des cris. Cette fois, plus proches. C’étaient les derniers à descendre, les rares qui avaient réussi. Ils se bousculaient pour arriver aux Machines les premiers. Et la fumée blanche continuait de descendre, implacable.

35

Silo 18

Juliette suivit les autres dans le département des Machines… Elle fut la dernière à passer. Le tourniquet d'un poste de sécurité avait été défoncé. La foule sautait par-dessus, d'autres entraient de biais. L'agent qui était censé empêcher ce genre de comportement aidait les gens à le franchir et les orientait.

Une fois à l'intérieur, Juliette se rua vers le dortoir où avaient été installés les enfants. Quelqu'un mettait sens dessus dessous un bureau – avec un peu de chance, on pillait l'endroit en quête d'objets nécessaires. Voilà qu'elle espérait des pillages. Le monde était devenu fou.

Le dortoir était vide. Elle supposa que Courtnee était arrivée avant elle. Quoi qu'il en soit, personne ne sortait des Machines. Et il était de toute façon trop tard. Juliette ressortit dans le couloir et se dirigea vers l'escalier tortueux qui s'enfonçait dans les profondeurs du département. Elle déboula avec une foule compacte dans la salle de la génératrice et se dirigea vers le tunnel. Il y avait des tas de débris d'où jaillissaient des barres de fer à béton tout autour de la tour de forage, qui continuait à hocher la tête, comme si, consciente de l'ordre des choses, elle se résignait à subir ce qui arrivait, comme si elle disait “Bien sûr, bien sûr”.

Il y avait d'autres tas de gravats un peu partout, qu'on n'avait pas encore eu le temps d'acheminer vers la mine n$_o$ 6. Il y avait des gens ici et là, mais pas les foules immenses que Juliette avait espérées. Les foules immenses étaient probablement mortes. Une idée folle lui traversa l'esprit, une soudaine envie de rire, de se moquer d'elle-même, à la pensée que la fumée était inoffensive, que le sas avait tenu, que tout allait bien et que bientôt ses amis se foutraient d'elle… Non mais quelle panique elle avait semée !

Mais cet espoir disparut en un clin d'œil. Rien ne pouvait entamer le goût métallique de la peur sur sa langue, le son de la voix de Peter lui annonçant que le sas était grand ouvert, que les gens s'effondraient, ou celle de Lukas, lui disant que Sims était mort.

Elle se fraya un chemin dans la foule qui s'engouffrait dans le tunnel en appelant

les enfants. Elle repéra Courtnee et Walker. Ce dernier avait l'air effaré, la mâchoire tombante. Juliette vit la foule se refléter dans ses yeux écarquillés et se rendit compte du fardeau qu'elle avait confié à Courtnee en la personne de Walker, cet ermite qu'elles avaient tiré hors de sa tanière.

— Tu as vu les enfants ? cria-t-elle par-dessus les gens.

— Ils sont déjà de l'autre côté ! lui répondit Courtnee. Avec ton père.

Quelques faisceaux de lumière jaillissaient par moments – certains avaient des lampes torches ou des casques à lampe frontale – mais le tunnel était en grande partie en proie à l'obscurité la plus totale. Elles se heurtaient aux gens, qui se matérialisaient quand elle arrivait sur eux. Des pierres tombaient des piles de gravats, de la poussière ou des débris se détachaient du plafond et provoquaient des cris d'effroi, des jurons. Le passage était très étroit. Le tunnel était prévu pour laisser passer une poignée de gens, pas plus. Et la majeure partie du tunnel était encore encombrée des morceaux de roche pilée générés par le forage.

Lorsqu'il y avait des bouchons, certaines personnes essayaient d'escalader ces tas de gravats. Mais les éboulis de terre et de pierres qu'ils provoquaient faisaient hurler ceux en contrebas. Alors à nouveau le tunnel s'emplissait de cris et de jurons. Juliette aida quelqu'un à se relever et exhorta tout le monde à rester sur le chemin central, à ne pas pousser, alors même que quelqu'un lui grimpait à moitié dessus pour la dépasser.

D'autres encore tentaient de faire demi-tour, apeurés, perdus, méfiants – comment était-il possible de marcher tout droit aussi longtemps sans rencontrer d'obstacle ? Juliette et d'autres leur ordonnaient de continuer. C'était un cauchemar. Dans le noir, ils se cognaient aux solives érigées à la va-vite dans le tunnel, devaient parfois marcher à quatre pattes là où des tas s'étaient effondrés, écoutaient impuissants les cris suraigus d'un bébé, quelque part. Les adultes faisaient moins de bruit, mais Juliette en vit des dizaines qui pleuraient. La traversée était interminable, ils avaient l'impression qu'ils ramperaient et tituberaient dans ce tunnel pour le restant de leur vie, jusqu'à ce que l'air toxique finisse par les rattraper.

Un nouvel embouteillage. Les gens se poussaient, et les faisceaux de lumière tombèrent sur un mur en acier. L'excavatrice. Le bout du tunnel. La porte d'accès à l'arrière de la machine était ouverte. Juliette aperçut Raph près de la porte, tenant une lampe torche, le visage blême dans le rayon de lumière.

— Jules !

Elle l'entendit à peine avec l'écho de toutes les voix qui résonnaient dans le tunnel. Une fois devant lui, elle lui demanda qui était déjà de l'autre côté.

— Il fait trop sombre, répondit-il. Ils ne peuvent entrer qu'un seul à la fois. Mais qu'est-ce qui se passe, bon sang ? C'est quoi tous ces gens ? Je croyais que tu avais

dit…

— Plus tard, dit-elle, espérant qu'elle en aurait l'occasion.

Elle en doutait. Il fallait plutôt s'attendre à des cadavres aux deux bouts du silo. Ce serait la grande différence entre le 17 et le 18. Des cadavres en haut et en bas.

— Les enfants ? demanda-t-elle, et, dès qu'elle eut prononcé sa question, elle se demanda pourquoi, avec tous les gens qui étaient déjà morts, elle se concentrait sur un si petit nombre. La mère qu'elle n'avait jamais été, se dit-elle. Le besoin primaire de protéger sa progéniture alors qu'il y avait bien plus que ça en danger.

— Oui, pas mal d'enfants sont passés.

Il s'interrompit pour aboyer sur un couple qui ne voulait pas entrer dans la machine. Juliette pouvait difficilement leur jeter la pierre. Ils n'étaient même pas des Machines. Que se passait-il dans la tête de ces gens ? Ils étaient là, à suivre les cris, le mouvement de panique. Ils devaient penser qu'ils s'étaient égarés dans les mines. C'était une drôle d'expérience même pour Juliette, qui avait pourtant gravi des collines et vu le dehors.

— Et Shirly ? demanda Juliette.

Il dirigea son rayon vers l'intérieur.

— Je suis sûr de l'avoir vue. Je crois qu'elle est dans la machine. Elle régule la circulation.

Elle lui serra le bras et jeta un œil à l'obscurité grouillante d'ombres.

— Surtout, toi aussi passe de l'autre côté, lui dit-elle, et le visage blême de Raph lui fit signe que oui.

Elle se glissa dans la file et entra dans l'excavatrice. Un incroyable vacarme résonnait à l'intérieur, comme des enfants qui criaient dans des boîtes de conserve. Postée dans un coin, Shirly orientait les gens hagards vers une brèche si mince qu'ils devaient se mettre de profil pour s'y faufiler. Les lumières qui avaient été fixées en hauteur pour le triage des débris étaient éteintes, la génératrice de secours était arrêtée, mais Juliette sentait sa chaleur résiduelle. Elle entendait le cliquètement métallique caractéristique d'un moteur qui refroidit. Elle se demanda si Shirly avait remis la machine en marche afin de la ramener vers le silo 18. Courtnee et elle s'étaient disputées à propos du silo auquel devait revenir l'excavatrice.

— C'est quoi ce bordel ? s'écria Shirly lorsqu'elle aperçut Juliette.

Juliette était sur le point d'éclater en sanglots. Comment expliquer ce qu'elle craignait, à savoir que la fin de tout ce qu'ils avaient jamais connu était arrivée ? Elle secoua la tête et se mordit la lèvre.

— On est en train de perdre le silo, réussit-elle à articuler. L'extérieur entre à l'intérieur.

— Alors pourquoi envoyer tout le monde dans cette direction ?

Shirly hurlait pour couvrir la cacophonie ambiante. Elle tira Juliette de l'autre côté de la génératrice, à l'écart des cris.

— L'air s'est engouffré dans la cage d'escalier, il descend, dit Juliette. Impossible de l'arrêter. On va condamner le tunnel.

Shirly assimila l'information.

— Faire tomber les colonnes de soutien ?

— Si on veut. Les explosifs que tu as fait installer…

Le visage de Shirly se durcit.

— Les charges sont reliées à l'autre côté. Je les ai installées de façon à pouvoir boucler le tunnel depuis là-bas, pour condamner ce silo, pour nous protéger de l'air d'ici.

— Eh bien, tout ce qu'il nous reste, c'est l'air d'ici.

Juliette donna sa radio à Shirly, c'était tout ce qu'elle avait pris avec elle. Shirly la prit et la posa sur sa lampe torche, dirigée droit sur la poitrine de Juliette. Dans le halo projeté, Juliette remarqua la confusion qui se peignait sur le visage de son amie.

— Veille bien sur tout le monde, lui dit-elle. Solo et les enfants.

Elle jeta un œil à la génératrice de secours.

— Les fermes sont récupérables. Et l'air…

— Tu ne vas quand même pas… se lança Shirly.

— Je vais m'assurer que tout le monde soit passé de l'autre côté, jusqu'au dernier, la coupa Juliette. Il y avait quelques dizaines de personnes derrière moi. Peut-être une centaine.

Juliette posa ses mains sur les épaules de sa vieille amie. Elle se demanda d'ailleurs si elles étaient toujours amies. Si ce lien existait encore entre elles. Elle fit demi-tour pour partir.

— Non.

Shirly l'attrapa par le bras, la radio tomba par terre. Juliette essaya de se libérer.

— Il manquerait plus que ça, cria Shirly en faisant pivoter Juliette. Je peux pas croire que tu veuilles me laisser tout ça sur les bras. Je refuse que…

Il y eut des cris, ceux d'un enfant ou d'un adulte, impossible à dire. Une infernale cacophonie de voix terrifiées qui résonnait dans les recoins de cette immense machine d'acier. Et dans le noir, Juliette ne vit pas le coup venir. Elle sentit le poing de Shirly contre sa mâchoire, s'étonna de cette étincelle jaillie de l'obscurité et ne se souvint plus de rien pendant un bon moment.

Elle revint à elle quelques instants plus tard, peut-être quelques minutes, difficile à dire. Roulée en boule sur la plateforme de l'excavatrice, elle entendait des voix, lointaines. Tout le côté de son visage l'élançait.

Quelques personnes. Seulement celles qui étaient parvenues jusqu'ici, et qui évoluaient dans les entrailles de cette machine. Elle s'était évanouie une minute ou deux, apparemment. Peut-être plus. Beaucoup plus. Elle entendit son nom. Quelqu'un l'appelait, la cherchait dans l'obscurité, mais elle était invisible dans cette position. Quelqu'un l'appelait.

Soudain, une énorme détonation retentit dans le lointain. C'était comme une tôle géante qui tombait juste à côté d'elle. Un grondement dans la terre, un tremblement qu'elle ressentit jusque dans la machine. C'est alors qu'elle comprit. Shirly avait rejoint la salle de contrôle et pris sa place. Elle avait déclenché les charges explosives censées protéger son ancien silo du nouveau. Elle s'était condamnée avec les autres.

Juliette pleura. Quelqu'un appelait son nom, toujours, et elle se rendit compte que l'appel venait de la radio qui gisait par terre, près de sa tête. Elle tendit la main vers l'appareil, les sens embrouillés. C'était Lukas.

— Luke, murmura-t-elle en appuyant sur l'émetteur.

Si elle l'entendait, c'est qu'il était hors du réduit blindé, le cellier hermétique où la nourriture était stockée. Elle songea à Solo, qui avait survécu des dizaines d'années grâce à ces conserves. Lukas le pouvait aussi.

— Retourne dans le cellier, dit-elle en sanglotant. Calfeutre-toi.

Tenant la radio à deux mains, elle resta roulée en boule par terre.

— *Je ne peux pas*, dit-il.

Elle entendit une quinte de toux, un râle sifflant.

— *Il fallait… il fallait que j'entende ta voix. Une dernière fois.*

Elle ressentit la quinte de toux suivante jusque dans sa propre poitrine, prête à éclater.

— *C'est fini, Jules. C'est fini…*

— Non, cria-t-elle pour elle-même avant d'appuyer sur l'émetteur. Lukas, écoute-moi, retourne dans le cellier. Tout de suite. Verrouille-le et tiens bon. Tiens bon je t'en prie…

Elle l'écouta tousser, lutter pour retrouver sa voix. Lorsque le son revint, ce n'était plus qu'un râle d'agonie.

— *Impossible. Ça y est. C'est la fin. Je t'aime, Jules. Je t'aime…*

Les derniers mots ne furent qu'un murmure qui se fondit dans les parasites. Le visage baigné de larmes, Juliette tapa du poing contre le sol et hurla son nom. L'insulta. S'insulta à son tour. À travers la porte ouverte de la machine, un nuage de poussière entra, porté par un souffle froid, et alors elle le sentit sur sa langue, sur ses lèvres. C'était la craie sèche, la roche pulvérisée, les résidus de l'explosion de Shirly à l'autre bout du tunnel, le goût de tout ce qu'elle avait jamais connu… et qui était mort.

TROISIÈME PARTIE

L'EXIL

36

Silo 1

Charlotte se redressa, les yeux rivés à la radio, sonnée. L'écouteur crépitait tandis qu'elle se repassait la scène dans la tête, encore et encore. Une porte ouverte, de l'air toxique qui s'engouffre à l'intérieur, des gens qui meurent, une ruée massive, un silo disparu. Le silo que son frère s'était efforcé de sauver n'existait plus.

D'une main tremblante, elle tourna la molette. À mesure que les canaux défilaient, elle entendait les voix d'autres silos, de petits extraits de conversations entrecoupés de silence ; la preuve qu'ailleurs, la vie suivait son cours :

— *… c'est la deuxième fois que ça arrive ce mois-ci. Parles-en à Carol…*

— *… si vous m'en mettez un de côté jusqu'à ce que j'arrive, je serais…*

— *… bien reçu. Nous l'avons placée en cellule et…*

Les bruits parasites qui s'intercalaient entre chaque conversation correspondaient aux silos où régnait le silence. Où régnaient les morts.

Charlotte retourna au silo 18. Les amplificateurs fonctionnaient encore là-bas, elle le devinait au sifflement qu'elle entendait. Elle tendait l'oreille, attendait la voix, celle de la femme qui avait demandé à tout le monde de descendre. Charlotte avait entendu quelqu'un prononcer son nom. C'était étrange de se dire qu'elle avait entendu la femme qui obsédait son frère, cette maire solitaire comme il l'appelait, cette rescapée du nettoyage.

Ç'aurait pu être quelqu'un d'autre, mais Charlotte ne le pensait pas. Ces ordres étaient dignes d'un meneur. Elle s'imagina une femme recroquevillée dans les profondeurs d'un silo, dans un endroit sombre et désert, et ressentit une soudaine affinité avec elle. Elle aurait tout donné pour pouvoir émettre au lieu de seulement écouter, pour pouvoir la joindre.

Elle effleura le côté de la radio où le micro devrait normalement être connecté. C'était bizarre que son frère ait gardé cette pièce pour la fin. Comme s'il ne lui faisait pas confiance, comme s'il avait voulu qu'elle soit seulement en mesure d'écouter. Ou alors c'était de lui-même qu'il se méfiait. Il se méfiait de ce qu'il ferait s'il était capable de diffuser ses pensées à l'antenne. Ce n'était pas les responsables des silos

qu'il pouvait joindre, c'était tous ceux en possession d'une radio.

Charlotte tâta à travers sa combinaison le badge qu'il lui avait donné, et soudain elle revit une botte s'acharner sur un corps, des éclaboussures de sang par terre, au mur. En fin de compte, on ne lui avait pas laissé sa chance. Mais elle, il fallait qu'elle fasse quelque chose. Elle ne pouvait pas rester assise là à écouter les bruits parasites à la radio, à écouter les gens mourir. Donny avait dit que son badge fonctionnerait dans l'ascenseur. Le besoin de passer à l'action l'emporta.

Elle éteignit la radio et la dissimula sous la bâche en plastique. Elle remit la chaise en place et scruta la salle de pilotage en quête de traces qu'elle aurait laissées. De retour dans le dortoir, elle ouvrit sa malle et passa en revue ses tenues. Elle choisit le rouge mécano. Elle était plus grande que les autres. Elle la sortit et regarda le nom qui y était inscrit. Stan. Elle ferait un bon Stan.

Elle s'habilla et sortit dans l'entrepôt. Elle pouvait récupérer plein de graisse sur les pièces qu'elle avait retirées du drone. Elle en prit dans sa main, chercha une casquette dans les caisses d'équipement et se réfugia dans les toilettes. Les toilettes des hommes. Elle aimait bien se maquiller. Mais ça évoquait une époque très différente, presque une autre personne. Elle se rappelait être passée des jeux vidéo aux essais de maquillage, fardant ses joues pour qu'elles soient moins rebondies. C'était avant que l'entraînement la rende mince et musclée, l'espace de quelque temps. Avant que deux missions l'aident à retrouver son corps naturel, à s'habituer à ce corps, à l'accepter, et même à l'aimer.

Elle se servit de la graisse pour creuser ses joues. Elle en estompa sur ses sourcils pour les faire paraître plus épais, sur ses lèvres pour qu'elles soient moins rouges. C'était l'opposé de tout ce qu'elle avait toujours fait en matière de maquillage. Elle fourra ses cheveux sous la casquette et l'enfonça sur son front, ajusta le devant de sa combinaison de façon à dissimuler ses seins.

Pitoyable déguisement. Elle se reconnaissait au premier coup d'œil. Mais bon, elle était au courant. Dans un monde interdit aux femmes, est-ce qu'elle éveillerait les soupçons ? Difficile à dire. Elle ne pouvait pas le savoir. Si seulement Donny était là, elle aurait pu lui poser la question… Elle l'imagina se moquer d'elle, et en eut les larmes aux yeux.

— Je t'interdis de chialer, dit-elle au miroir en se tamponnant les yeux pour ne pas faire couler son maquillage.

Mais les larmes jaillirent quand même. Elles roulèrent sans causer de dégâts. Ce n'était que de l'eau qui glissait sur de la graisse.

Il y avait un plan quelque part. Elle chercha le dossier de notes de Donny, sans succès. Elle tenta sa chance dans la salle de réunion, où son frère avait passé le plus

clair de son temps à fouiller dans des boîtes de paperasse. L'endroit était un vrai chantier. Certains dossiers qui avaient jonché la table avaient été embarqués. Ils viendraient sûrement chercher le reste dans la matinée. Ou alors ils allaient se pointer tout de suite, et il faudrait qu'elle explique sa présence ici :

— On m'a envoyé chercher… euh…

Sa voix de contrebasse était ridicule. Elle feuilleta quelques dossiers ouverts et essaya à nouveau de déguiser sa voix, de façon moins exagérée.

— On m'a dit d'envoyer tout ça au recyclage, expliqua-t-elle à un fantôme. Ah bon ? Et à quel étage se trouve le recyclage ? se demanda-t-elle. J'en ai pas la moindre idée, admit-elle. C'est pour ça que je cherche un putain de plan.

Elle en trouva un. Mais pas le bon. Un schéma, avec des cercles, et des lignes rouges qui convergeaient toutes vers un même point. Elle comprit que c'était un plan seulement grâce aux lettres qui figuraient au bord du papier quadrillé et aux chiffres en haut. L'Air Force leur avait distribué des cibles sur des grilles identiques à celle-ci. Elle chopait un café et un bagel au mess, et peu après, un homme et sa famille mouraient en D-4 dans un tourbillon de feu. Pause déjeuner. Sandwich jambon-fromage au pain de seigle.

Elle reconnut les cercles tracés sur la grille. Ils représentaient les silos. Elle avait piloté trois drones au-dessus de dépressions exactement semblables. En revanche, les lignes rouges étaient bizarres. Elle en suivit une du bout du doigt. Elles lui évoquaient des plans de vol. Il y en avait une partant de chaque silo, sauf pour celui qui était proche du centre, qu'elle soupçonnait être celui dans lequel elle se trouvait. Donald lui avait montré un plan similaire, qu'il avait étalé sur la grande table. Elle le replia, le coinça dans sa poche de poitrine et continua à chercher.

Le plan du silo 1 qu'elle avait vu une fois semblait perdu, mais elle tomba sur un objet presque aussi utile. Un répertoire. Il renfermait tout le personnel classé par grade, faction, poste, étage professionnel et étage résidentiel. Il faisait la taille de l'annuaire d'une petite ville, ce qui en disait long sur le nombre de personnes différentes qui pouvaient se retrouver en charge du silo au gré des factions. Pas les personnes… mais les *hommes*. En passant les noms en revue, elle s'aperçut qu'il n'y avait que des hommes. Elle pensa à Sasha, la seule autre femme présente sur le camp d'entraînement avec elle. Ça lui faisait bizarre de se dire que Sasha était morte, que tous les hommes de son régiment, ceux de son école de pilotage, tous, étaient morts.

Elle tomba sur le nom d'un mécanicien. Elle chercha un stylo au milieu de tout ce bazar, en trouva un et s'empressa de noter le numéro de l'étage où il travaillait. Elle découvrit que l'Administration se situait au niveau 34. Un agent des Communications travaillait au même étage, ce qui n'était pas une bonne nouvelle. Selon elle, le fait que le département des Communications jouxte les bureaux des

dirigeants de ce silo ne présageait rien de bon. Un agent de sécurité officiait au niveau 12. Si Donny était retenu en captivité, c'était peut-être à cet endroit. À moins qu'ils ne l'aient endormi. À moins qu'il ne soit dans ce qui tenait lieu d'hôpital dans cet endroit. L'aile de cryogénisation était dans les étages inférieurs, croyait-elle savoir. Elle se rappelait avoir pris un ascenseur vers le haut après son réveil. Elle trouva à quel étage se situait le bureau principal de cryogénie, mais ce n'était sûrement pas là qu'ils gardaient les corps. À moins que ?

Ses notes devinrent vite une série de gribouillis recensant grossièrement ce qui se trouvait au-dessus et au-dessous d'elle. Mais où commencer à chercher ? Elle ne trouva aucune mention des salles de stockage d'équipement et de pièces de rechange où s'était fourni son frère, sûrement parce que personne ne travaillait à ces niveaux-là. Elle prit une feuille vierge et dessina un cylindre. Elle le remplit du mieux qu'elle put, à partir de ce qu'elle connaissait de la routine de Donald et des informations glanées dans le répertoire. Elle commença par la cafétéria du sommet et finit par le bureau de cryogénie en bas. Elle se dit que les étages vides constituaient ses meilleures chances. Probablement des espaces de stockage, comme celui-ci. Mais l'ascenseur pouvait tout aussi bien s'ouvrir sur un cercle d'hommes en pleine partie de cartes – ou quelle que soit la façon dont ils tuaient le temps pendant qu'ils exterminaient le monde. Elle ne pouvait pas partir au hasard, il lui fallait un plan.

Elle examina les possibilités qui s'offraient à elle. Il y avait bien un endroit où elle trouverait un micro : le département des Communications. Elle regarda la pendule. Six heures vingt-cinq. L'heure du dîner, la fin d'une faction, beaucoup de monde dans les couloirs. Charlotte toucha son visage maquillé au cambouis. Elle devait avoir perdu la raison, elle ne pouvait pas sortir d'ici avant onze heures du soir. À moins que… elle se fondrait peut-être mieux dans la foule ? Qu'est-ce qu'il y avait au-dehors ? Elle fit les cent pas et réfléchit.

— Je ne sais pas, je ne sais pas, répéta-t-elle, testant sa nouvelle voix.

Elle donnait l'impression d'être enrhumée. Voilà, elle avait trouvé le meilleur moyen d'avoir une voix masculine : parler comme si elle avait un rhume.

Elle retourna dans l'entrepôt et examina les portes de l'ascenseur. Quelqu'un pouvait débarquer à tout moment, et elle n'aurait plus à tergiverser. Il valait mieux qu'elle attende quelques heures. Elle se dirigea vers le drone sur lequel elle avait travaillé, souleva la bâche et observa les panneaux ouverts, les outils éparpillés. Elle jeta un œil en direction de la salle de réunion et revit Donny à terre, recroquevillé sur lui-même, tentant de parer les coups qu'il se prenait dans les tibias tandis que deux hommes le tenaient et qu'un autre le frappait de toutes ses forces.

Elle s'empara d'un tournevis et le glissa dans un étui fixé à sa combinaison. Ne sachant trop quoi faire, elle travailla un peu sur le drone, histoire de tuer le temps.

Elle sortirait à la faveur de la nuit, quand il y aurait moins de monde, et donc moins de chances de se faire repérer. Mais d'abord, elle allait préparer ce drone au décollage. Donny n'était pas là – il n'avait pas pu finir son travail – mais elle devait persévérer. Elle pouvait réparer, alléger l'appareil, un boulon à la fois, écrou après écrou. Ensuite, elle sortirait et irait se procurer la pièce qui lui manquait. Elle reprendrait sa voix et appellerait les gens de ce silo dévasté, si toutefois il restait des survivants.

37

Silo 1

L’ascenseur arriva au douzième coup de minuit. Enfin, à minuit cinq. Charlotte avait enfin rassemblé assez de courage pour s’aventurer au-dehors, et le ding de l’ascenseur résonna dans l’arsenal.

Les portes s’ouvrirent, et elle entra dans le souvenir d’un monde et d’une époque révolus, le souvenir d’un monde normal où les ascenseurs déposaient les gens chez eux ou à leur travail. Cramponnée au badge que lui avait donné Donny, elle éprouva à nouveau l’aiguillon du doute. Comme les portes se refermaient, elle avança un pied ; les portes heurtèrent sa botte et se rouvrirent. Elle attendit que des alarmes se déclenchent lorsque les portes se fermèrent une seconde fois. Elle aurait peut-être mieux fait de descendre et de réfléchir, laisser l’ascenseur repartir et en prendre un autre une ou deux heures plus tard. Elle retira sa botte. Elle avait attendu assez longtemps.

Elle passa son badge devant le lecteur, le voyant vira au vert, et elle appuya sur le bouton du trente-quatrième étage. Celui de l’Administration et des Communications. L’antre du lion. Les portes semblèrent pousser un soupir de soulagement en se refermant enfin. Les niveaux se mirent à défiler.

En passant une main sur sa nuque, elle sentit quelques mèches détachées qu’elle s’empressa de coincer sous sa casquette. Elle savait qu’elle prenait des risques – ce rouge mécano au niveau administratif allait faire tache – mais elle aurait eu l’air encore plus bête de ne pas savoir se repérer dans un endroit qu’elle était censée connaître au vu de sa combinaison. Elle tâta ses poches pour s’assurer qu’elle avait bien ses outils, qu’ils étaient bien visibles. Ils faisaient partie de sa couverture. Elle avait aussi dissimulé un pistolet dans une poche au niveau de sa hanche, qui pendait de façon douteuse. Son cœur s’emballait au rythme des étages qui défilaient. Elle essaya de se représenter le monde que Donald lui avait décrit, cette terre sèche et sans vie. Elle imagina l’ascenseur monter jusqu’au sommet et s’ouvrir sur ces collines nues, le vent s’engouffrer dans l’ascenseur. Ç’aurait pu être une bonne fin.

Personne ne monta à bord jusqu’à son arrivée à destination. Elle avait bien fait de

sortir à cette heure-ci. Trente-six, trente-cinq, l'ascenseur ralentit. La cabine s'ouvrit sur un couloir à l'éclairage éblouissant. Son déguisement ne tiendrait jamais la route. À une dizaine de pas, un homme posté à un portique leva la tête. Rien ne lui était familier dans cet endroit, à la différence de l'entrepôt où elle avait vécu ces dernières semaines. Elle enfonça sa casquette sur son front, consciente que la couleur n'était pas assortie à celle de sa combinaison. L'important, c'était la confiance en soi, et elle n'était que doutes. Allez, du nerf. Sois directe. Elle se dit que les jours ici se suivaient et se ressemblaient. Chacun verrait ce qu'il s'attendait à voir. Elle s'approcha de l'homme en tendant son badge.

— Vous êtes attendu ? demanda-t-il.

Il désigna le lecteur de son côté à elle du portique. Charlotte y passa son badge, sans savoir ce qui allait se passer, prête à courir, à sortir son arme, à se rendre, un peu tout ça à la fois.

— On a détecté euh… une déperdition d'énergie à ce niveau.

Sa voix de fausse enrhumée lui sembla ridicule. Mais elle connaissait sa voix mieux que quiconque, et se dit que c'était pour ça qu'elle la trouvait bizarre. Elle espérait également qu'une déperdition d'énergie était aussi énigmatique pour cet homme que ça l'était pour elle.

— On m'envoie vérifier au département des Communications. Vous savez où ça se trouve ?

Une question. De quoi chatouiller son penchant mâle pour les directives. Elle sentit un filet de sueur couler sur sa nuque et se demanda si toutes ses mèches étaient bien sous sa casquette. Elle se retint de vérifier. Soulever son bras risquait de tendre sa combinaison sur sa poitrine. En jaugeant le molosse, elle l'imagina la plaquer au sol et abattre sur elle ses poings de la taille de boulets.

— La Communication ? Bien sûr. Tout au bout du couloir, et à gauche. Deuxième porte sur votre droite.

— Merci.

Une pichenette sur la visière de sa casquette lui permit de garder la tête baissée. Elle poussa la barre métallique et entendit le tic d'un compteur invisible.

— Vous n'oubliez pas quelque chose ?

Elle se retourna. Sa main tomba machinalement le long de sa jambe.

— J'ai besoin que vous signiez la feuille de contrôle, dit le garde en lui tendant une tablette numérique à l'écran tout rayé.

— C'est vrai.

Elle prit le stylet en plastique relié à un cordon réparé au scotch et scruta les cases au milieu de l'écran, où elle était censée inscrire son nom et l'heure. Elle nota l'heure et baissa les yeux sur sa combinaison. Son nom lui avait échappé. Ah oui,

Stan. Elle s'appelait Stan. Elle gribouilla une signature d'un air qu'elle espérait désinvolte et tendit la tablette et son stylet au gardien.

— On se croise à votre sortie, dit-il.

Charlotte acquiesça. Pourvu que tout se passe aussi bien à ce moment-là, se dit-elle.

Elle suivit ses directives et se rendit tout au bout du couloir. Il y avait plus de signes d'activité qu'elle ne l'aurait cru à cette heure de la nuit. Les lumières de quelques bureaux étaient allumées, des chaises couinaient, on ouvrait des meubles classeurs, on tapait sur des claviers. Une porte s'ouvrit au bout du couloir. Un homme en sortit et ferma la porte derrière lui. En voyant son visage, Charlotte eut les jambes comme du coton. Elle trébucha sur quelques pas, ses genoux refusaient de lui obéir. Prise de vertiges, elle faillit tomber.

Elle baissa la tête et se gratta la nuque. Elle n'en revenait pas. Mais c'était bien Thurman. Plus mince, plus vieux. Les images de Donny roulé en boule sous une pluie de coups lui revinrent de plein fouet. Le couloir disparut à moitié derrière un voile de larmes. Les cheveux blancs. La stature. Comment avait-elle pu ne pas le reconnaître ?

— Vous êtes bien loin de chez vous, remarqua-t-il.

Sa voix était rêche comme du papier de verre. Un timbre familier. Autant que celui de sa mère ou de son père.

— Déperdition d'énergie signalée dans le coin, dit-elle sans s'arrêter ni se retourner, espérant qu'il faisait seulement référence à sa combinaison.

Comment lui pouvait-il ne pas la reconnaître ? Son allure, sa silhouette ? Comment se pouvait-il que la peau imberbe de sa nuque, ces quelques centimètres carrés de chair exposée ne lui sautent pas aux yeux ?

— Merci d'y remédier.

Elle fit dix pas. Dix de plus. En sueur. Avec l'impression d'être ivre. Elle attendit d'être au bout du couloir, sur le point de tourner, pour jeter un œil en direction du poste de sécurité. Thurman discutait avec l'agent, ses cheveux blancs pareils au soleil étincelant. Deuxième porte sur la droite, se dit-elle. Elle était dans un tel état qu'elle avait peur d'oublier les indications fournies par le gardien. Elle souffla un bon coup et se remémora pour quoi elle était là. Prendre conscience que Thurman était l'homme qui avait passé son frère à tabac l'avait assommée. Mais elle n'avait pas le temps de rester là-dessus. Une porte se dressait devant elle. Elle entra.

Il n'y avait qu'un seul homme, assis face à une série d'écrans et de voyants lumineux. Il se retourna, mug à la main, son gros ventre calé entre les accoudoirs. De fines mèches de cheveux avaient été rabattues en travers de son crâne, quasi

chauve. Il ôta un écouteur de son oreille et lui lança un regard interrogateur.

Il devait y avoir six ou sept radios installées sur les bureaux en U. Les fauteuils avaient l'air confortables. Tant de richesses. Mais Charlotte, elle, n'avait besoin que d'une petite chose.

— C'est pour quoi ? demanda l'opérateur radio.

Charlotte avait la bouche sèche. Il lui restait un dernier petit bobard en stock. Elle s'efforça de ne plus penser à Thurman, de chasser les images de son frère à terre.

— Je suis venu réparer un de vos appareils, dit-elle.

Elle sortit un tournevis de sa poche et se dit soudain qu'elle devrait peut-être se battre contre cet homme. L'adrénaline grimpa illico. Il fallait qu'elle cesse de penser en soldat. Elle était électricienne. Et il fallait qu'elle le fasse parler pour en avoir le moins possible à dire.

— C'est lequel qui a un micro qui déconne ? demanda-t-elle en agitant son tournevis.

Des années de pilotage et de pratique des ordinateurs lui avaient appris au moins une chose : il y avait toujours une machine qui déconnait. Toujours.

L'opérateur radio plissa les yeux. Il l'observa un moment puis balaya la pièce du regard.

— Vous devez parler du numéro 2. Ouais. Le bouton reste enfoncé, souvent. Je croyais que plus personne viendrait.

Son fauteuil grinça lorsqu'il se carra contre son dossier, mains croisées derrière la tête. Ses aisselles étaient deux taches noires.

— Le dernier gars a dit que c'était pas grand-chose. Que ça valait pas le coup de le réparer. Autant s'en servir jusqu'à ce qu'il lâche.

Charlotte opina et se dirigea vers la radio qu'il avait indiquée. C'était trop facile. Elle s'attaqua au panneau latéral avec son tournevis, dos tourné à l'opérateur.

— Vous travaillez en bas, dans les étages près du réacteur, c'est ça ?

Elle acquiesça.

— Ouais, j'ai mangé en face de vous à la cafétéria y a quelque temps.

Charlotte s'attendait à ce qu'il lui demande son prénom ou qu'il reprenne la conversation là où lui et cet autre technicien l'avaient laissée. Le tournevis lui échappa des mains à cause de la sueur et heurta la surface du bureau. Elle s'empressa de le reprendre. Elle sentait que l'opérateur la regardait travailler.

— Vous pensez que vous arriverez à le réparer ?

Elle haussa les épaules.

— Il faut que je le prenne avec moi. Vous devriez le récupérer demain.

Elle retira le panneau et desserra la vis qui liait le cordon du micro au boîtier. Le cordon se débrancha d'un circuit à l'intérieur de la machine. Après un instant de

réflexion, elle prit aussi le circuit en question. Elle ne se rappelait plus si son appareil en avait un, et puis, ça faisait beaucoup plus professionnel.

— Il sera prêt demain ? Génial. Merci beaucoup.

Charlotte rassembla ses affaires et se redressa. Elle se figura qu'une nouvelle pichenette dans sa visière serait un au revoir suffisant et partit. Peut-être avec un peu trop d'empressement, craignit-elle. Elle avait laissé le panneau latéral et les vis en plan sur le bureau. Un vrai technicien les aurait remis en place, non ? Elle ne savait pas. Elle connaissait quelques pilotes d'une autre vie que ça aurait amusés de la voir jouer les filles versées en électronique, customiser des drones ou fabriquer une radio, mettre du cambouis sur son visage plutôt que du rouge.

L'opérateur lui lança une dernière chose mais ses mots furent étouffés pas la porte qui se refermait derrière elle. Elle s'engagea dans le couloir principal, craignant de tomber sur Thurman et sur une série de gardes dont les larges épaules lui bloqueraient le passage. Elle glissa le tournevis à sa place et plaqua le circuit et le micro contre sa poitrine. Il n'y avait personne d'autre au bout du couloir que l'agent de sécurité croisé à l'aller. Elle mit des heures à parcourir la distance qui la séparait de lui. Des jours. Les murs se resserraient à mesure qu'elle avançait, battant en rythme avec son cœur. Sa combinaison collait à sa peau humide. Ses outils cliquetaient, et à sa hanche, le pistolet pesait une tonne. À chaque pas qu'elle faisait, bizarrement, les portes de l'ascenseur semblaient reculer de deux pas.

Elle s'arrêta au portique, se souvint d'émarger sur la tablette, et fit semblant de regarder la pendule du gardien avant de griffonner l'heure.

— Rapide, dites donc.

Elle s'efforça de sourire mais sans lever la tête.

— C'était pas grand-chose.

Elle lui tendit la tablette et passa le tourniquet. Derrière elle, à l'autre bout du couloir, quelqu'un ferma la porte d'un bureau. Des bottes se mirent à couiner sur le carrelage. Charlotte marcha jusqu'aux ascenseurs, appuya sur le bouton d'appel une fois, deux fois, exhortant l'appareil à se magner. Ding. Un pas de course derrière elle.

— Hé ! cria quelqu'un.

Charlotte ne se retourna pas. Elle se dépêcha d'entrer tandis qu'un homme passait le portique.

— Attendez-moi, voulez-vous ?

38

Silo 1

Un corps se jeta contre les portes, une main s'engouffra à l'intérieur. Charlotte faillit pousser un cri de terreur, taper cette main, mais les portes se rouvrirent et un homme à bout de souffle entra à côté d'elle.

— Vous descendez, c'est ça ?

Le badge de sa combinaison grise indiquait qu'il s'appelait Eren. Il souffla longuement à la fermeture des portes. La main de Charlotte tremblait. Il lui fallut deux essais avant que son badge ne fonctionne. Elle tendit une main vers le bouton de l'étage 54 mais se ravisa. Elle n'avait rien à faire à ce niveau. Personne, d'ailleurs. L'homme l'observait, son propre badge à la main, attendant qu'elle se décide.

À quel étage se trouvait le réacteur ? Elle l'avait noté sur un bout de papier qu'elle avait fourré dans sa poche, mais ce n'était pas le moment idéal pour le sortir. Soudain, elle sentit le cambouis étalé sur son visage, la sueur qui n'arrangeait rien. En calant les éléments de la radio sous son bras, elle appuya sur un des niveaux les plus bas, espérant que cet homme descendrait avant elle et qu'elle aurait l'ascenseur pour elle toute seule.

— Excusez-moi, dit-il en passant un bras devant elle pour scanner son badge.

Charlotte sentit une odeur de vieux café dans son haleine. Il appuya sur le niveau 42 et l'ascenseur se mit en branle.

— Faction de nuit ? demanda Eren.

— Oui, répondit Charlotte, gardant la tête et la voix basses.

— Vous venez de vous réveiller ?

Elle secoua la tête.

— Nan, ça fait déjà un moment que je bosse.

— Non, je veux dire, on vous a tiré de votre cryopode récemment ? Je ne pense pas vous avoir déjà vu. Je suis le responsable de la faction en cours.

Il rit.

— Enfin, encore pour une semaine.

Charlotte haussa les épaules. Il faisait une chaleur à crever là-dedans. Et les étages

passaient au ralenti. Elle aurait dû appuyer sur un étage plus proche, descendre et attendre l'ascenseur suivant. Mais trop tard.

— Hé, regardez-moi… dit l'homme.

Ça y était. Il savait. Il se tenait trop près. Trop près pour qu'il s'agisse d'autre chose que d'un examen détaillé pour confirmer ses doutes. Charlotte leva les yeux ; elle sentit sa combinaison tendue contre ses seins, ses mèches s'échapper en désordre de sa casquette, ses pommettes hautes, son menton imberbe, tout ce qui faisait d'elle une femme, y compris la révulsion que lui inspirait cet inconnu qui la dévisageait, cet homme qui l'avait coincée, prise au piège dans un endroit aussi exigu. Elle croisa son regard. Impuissante, terrorisée.

— C'est quoi, ce bordel ? dit l'homme.

Charlotte lança un genou en direction de son entrejambe, mais il se tourna sur le côté en reculant. Elle heurta sa cuisse à la place. Elle voulut prendre le pistolet, mais sa poche était fermée. Elle n'aurait jamais cru en avoir besoin d'urgence. Elle réussit à ouvrir la poche. Elle dégaina son arme au moment où l'homme se jetait contre elle. Le choc lui coupa le souffle et lui fit lâcher le pistolet, qui heurta le sol avec les éléments de la radio. Ils luttaient au corps à corps, mais l'homme avait largement le dessus. Il lui saisit violemment les poignets. Elle cria… Sa voix aiguë fit office d'aveu. L'ascenseur s'arrêta à l'étage d'Eren et les portes s'ouvrirent en sonnant.

— Hé ! cria-t-il.

Il tenta de la tirer hors de la cabine, mais elle posa une botte contre l'une des portes pour essayer de se libérer.

— À l'aide ! lança-t-il par-dessus son épaule, en direction d'un couloir sombre et désert. Les mecs ! Venez m'aider !

Charlotte lui mordit la main à la base du pouce. Ses dents percèrent sa peau avec un pop sonore et elle sentit aussitôt le goût amer du sang. Il jura et perdit son emprise sur son poignet. Elle le repoussa au-delà des portes d'un coup de pied, perdit sa casquette, sentit ses cheveux tomber dans son dos et attrapa le pistolet.

Alors que les portes se refermaient, Eren bondit et se retrouva pile entre les deux avant qu'elles ne se touchent. Il heurta Charlotte de plein fouet et l'ascenseur reprit sa descente vers les profondeurs du silo.

Elle reçut un coup en pleine mâchoire qui lui fit voir trente-six chandelles. Mais elle eut le réflexe de reculer la tête avant de s'en prendre un deuxième. L'homme la pressait de toutes ses forces contre la paroi du fond, grognant comme un animal enragé, mû par la fureur et la peur. Il essayait de la tuer, cette chose qu'il ne comprenait pas. Elle l'avait attaqué, et à présent il essayait de la tuer. Un coup dans les côtes la fit hurler de douleur. Elle se plia en deux. Elle sentit deux mains puissantes autour de son cou, qui serraient, serraient, et la soulevaient de terre. Sa

paume trouva le tournevis glissé dans sa combinaison.

— Tiens-toi… tranquille, grommela Eren, les dents serrées.

Charlotte étouffait. Elle ne pouvait même plus sortir un son. Il lui obstruait la trachée. Tournevis au poing, elle leva le bras pour le blesser au visage, dans l'espoir de le griffer, de lui faire peur, de faire en sorte qu'il la relâche. Elle l'abattit avec toute la force qu'il lui restait, avec une dernière once de conscience, tandis que le tunnel de sa vision se rétrécissait dangereusement.

Mais l'homme vit venir le coup et pencha la tête sur le côté, les yeux écarquillés. Elle rata son visage. C'est dans le cou d'Eren que vint se planter le tournevis. Il la lâcha instantanément et Charlotte sentit l'outil vriller et déchirer sa gorge, cramponnée qu'elle était au manche pour ne pas tomber.

Une étrange chaleur se répandit sur son visage. L'ascenseur s'arrêta brusquement et ils tombèrent. Charlotte entendit un gargouillis, et se rendit compte que la chaleur était en fait le sang de cet homme, qui jaillissait de la blessure à intervalles réguliers. Tous deux étaient à court d'air. Les portes s'ouvrirent sur des rires, des éclats de voix lointains, un étage rutilant qui lui rappela l'aile médicale dans laquelle elle s'était réveillée.

Elle se releva tant bien que mal. L'homme en gris qui l'avait attaquée donnait des coups de pied dans le vide et se tortillait ; sa vie le fuyait, il implorait l'aide de Charlotte, de quiconque. Il tenta de parler, d'appeler au secours, mais ce ne fut qu'un borborygme. Elle le saisit par le col. Les portes étaient en train de se refermer. Elle intercala sa botte pour qu'elles se rouvrent. Elle le tira hors de l'ascenseur – il glissait dans son propre sang, ses talons tapaient contre le sol – et le déposa dans le couloir, en s'assurant que ses bottes n'étaient pas sur la trajectoire des portes. L'ascenseur commença à se fermer à nouveau, menaçant de la laisser là avec lui. Des rires résonnèrent dans une pièce toute proche. Charlotte tendit un bras entre les portes et les força à se rouvrir une énième fois. Elle vacilla à l'intérieur, à la fois engourdie et épuisée.

Il y avait du sang partout. Ses bottes glissaient. En observant cet atroce spectacle, elle se rendit compte qu'il lui manquait quelque chose. Le pistolet. Un sentiment de panique l'étreignit au moment où elle levait les yeux vers les portes sur le point de se refermer. Elle entendit alors une détonation assourdissante, vit le regard plein de haine de l'homme à l'agonie et fut projetée vers l'arrière, une sensation de brûlure à l'épaule.

— Merde.

Titubante, elle se dirigea vers le panneau de boutons, pour partir au plus vite. Elle sentait la présence de l'homme de l'autre côté des portes, l'imaginait plaquer une

main sur sa blessure et rappeler l'ascenseur du bout du pistolet, laissant une traînée de sang sur le mur. Elle appuya sur tout un tas de boutons, les macula de sang, mais aucun ne voulait s'allumer. Elle jura et chercha son badge. Un de ses bras ne lui obéissait plus. Elle se contorsionna pour sortir son badge de sa poche, faillit le faire tomber, et le passa enfin devant la borne.

— Putain de merde, murmura-t-elle, l'épaule en feu.

Elle appuya sur le niveau 54. Le bercail. Sa prison était devenue une maison, un refuge. Les éléments manquants de la radio gisaient à ses pieds. Le circuit s'était brisé en deux sous la botte de quelqu'un. Elle glissa le long de la paroi en position accroupie, tenant son bras, luttant pour ne pas s'évanouir, et ramassa le micro. Elle fit passer le cordon autour de son cou et laissa les autres pièces à terre. Il y avait du sang partout. Elle devait en avoir perdu elle aussi. Ça se confondait parfaitement avec le rouge mécano de sa tenue. L'ascenseur ralentit et s'ouvrit sur le sombre arsenal du cinquante-quatrième.

Charlotte sortit, mais fit aussitôt demi-tour. Elle donna un coup de pied dans les portes sur le point de se refermer, excédée par leur comportement. Du coude, elle tenta de nettoyer les boutons. Il y avait une trace de sang, une empreinte même, sur le bouton 54, qui indiquait où elle était allée. Mais c'était peine perdue. Les portes voulurent se refermer, et à nouveau elle leur lança un coup de botte pour leur obstination. Désespérée, elle se pencha, enduisit sa paume du sang de l'homme et en recouvrit tous les boutons du panneau. Après quoi, enfin, elle passa son badge sur le lecteur et appuya sur le bouton du haut, le premier, pour envoyer cette machine le plus loin possible. Elle en ressortit et s'effondra. Cette fois, lorsque les portes se refermèrent, elle les laissa faire avec plaisir.

39

Silo 1

Ils allaient la chercher. C'était une fugitive enfermée dans une cage dans un bâtiment géant. Ils allaient la traquer sans relâche.

Mille pensées se bousculaient dans sa tête. Si l'homme qu'elle avait attaqué mourait dans ce couloir, elle avait peut-être jusqu'à la fin de la faction avant qu'ils le découvrent et qu'ils se lancent à sa poursuite. S'il trouvait de l'aide, ça pouvait être quelques heures. Mais ils avaient sûrement entendu le coup de feu… Ils allaient lui sauver la vie. Elle l'espérait, en tout cas.

Elle ouvrit une caisse où elle avait repéré des trousses de secours. Non, mauvaise pioche. C'était celle d'à côté. Elle sortit un kit de secours et défit sa combinaison à la va-vite. Une fois ses bras dégagés, elle vit sa blessure. Ce n'était pas joli à voir. Du sang rouge sombre s'écoulait d'un trou dans son bras et ruisselait jusqu'à son coude. Elle passa la main de l'autre côté de son bras et grimaça lorsque ses doigts trouvèrent la sortie. À partir de la blessure, elle ne sentait plus son membre. Et au-dessus de la plaie, c'était un élancement douloureux et permanent.

Elle déchira l'emballage d'une bande de gaze avec ses dents puis l'enroula autour de son aisselle encore et encore, la fit passer derrière son cou et en travers de l'épaule opposée pour maintenir le tout en place. Enfin, quelques tours supplémentaires sur la blessure. Elle avait oublié la compresse, mais n'avait pas le courage de tout recommencer. Elle se contenta de serrer la bande aussi fort que le permettait la douleur avant de la sangler. En termes de pansement, c'était n'importe quoi. Tout ce qu'elle avait appris à l'armée ne lui avait strictement servi à rien pendant sa lutte contre cet homme, ni après. Elle n'avait agi que sous impulsion et par réflexe. Elle referma la caisse, vit le sang sur le fermoir, et comprit qu'elle allait devoir y voir plus clair pour traverser cette épreuve. Elle rouvrit la caisse, prit une autre bande et nettoya les traces de son passage, avant de se tourner vers le sol à la sortie de l'ascenseur.

Dégoûtant. Elle se munit d'un petit flacon d'alcool, se rappela où elle avait vu un énorme bidon de nettoyant industriel, s'en empara, reprit de la gaze et nettoya le

tout. Il lui fallut beaucoup de temps, avec son bras handicapé.

Elle fourra le tas de bandes et de tissu souillés dans une caisse qu'elle referma pour de bon. Satisfaite de l'état du sol, elle se précipita vers les dortoirs. Son lit clamait haut et fort que quelqu'un vivait ici. Les autres matelas étaient nus. Avant de remédier à ce problème, elle se déshabilla, prit une combinaison et se dirigea vers la salle de bains. Après s'être lavé les mains et le visage, et débarrassé du sang qui avait coulé jusqu'entre ses seins, elle nettoya le lavabo et s'habilla. La combinaison rouge atterrit dans sa malle. S'ils jetaient un œil à l'intérieur, elle était foutue.

Elle retira les couvertures de son lit, rangea son oreiller et s'assura que tout était en ordre. De retour dans l'entrepôt, elle hissa la porte du monte-charge censé accueillir les drones et jeta ses affaires à l'intérieur. Elle piocha dans les étagères des rations de nourriture et de l'eau, les balança avec ses affaires. Plus une trousse de secours. Dans la caisse de matériel médical, elle remarqua son micro, qui avait dû tomber là quand elle avait pris des bandages. Le micro, plus deux lampes torches et des piles de rechange allèrent rejoindre le reste de ses affaires dans le monte-charge. C'était le dernier endroit où ils jetteraient un œil. La porte était presque invisible, à moins de savoir ce que l'on cherchait. Elle était petite, et de la même couleur que le mur.

Elle envisagea de s'y tapir tout de suite, il faudrait qu'elle tienne le temps de la première fouille complète de l'étage. Mais ils se concentreraient sur les rangées d'étagères, et une fois qu'ils auraient fait chou blanc, ils passeraient aux autres dédales où elle pouvait se cacher, innombrables. Mais avant toute chose, il y avait ce micro, qu'elle avait obtenu non sans mal. Il y avait la radio. Elle disposait de quelques heures. Ce ne serait pas le premier endroit qu'ils ratisseraient. Oui, elle avait bien quelques heures devant elle.

Affaiblie par le manque de sommeil et la perte de sang, elle se dirigea vers la salle de pilotage. Elle s'assit au bureau, retira la bâche en plastique qui recouvrait la radio. Elle tâta sa poche de poitrine, croyant y trouver son tournevis, mais elle s'était changée. Et puis, ce tournevis-là, elle n'était pas près de remettre la main dessus. Elle en trouva un autre et retira le panneau latéral de l'appareil. Le circuit qu'elle avait douté avoir était déjà en place. Il lui suffisait d'y brancher le micro. Elle ne prit pas la peine de refermer le boîtier.

Elle vérifia l'installation des circuits. Ça ressemblait beaucoup à un ordinateur, tous ces éléments qui s'imbriquaient les uns dans les autres, mais elle n'était pas électricienne. Elle ne savait pas s'il manquait quelque chose. Il était de toute façon hors de question qu'elle ressorte chercher la moindre pièce. Elle alluma la radio et sélectionna le canal 18.

Elle attendit.

Elle ajusta le volume de façon à ce qu'il y ait juste assez de parasites dans les haut-parleurs pour savoir que la radio était allumée. Personne n'était branché sur le canal. Le fait d'appuyer sur le micro réduisait les parasites à néant, ce qui était bon signe. Épuisée, percluse de douleurs et craignant pour sa vie ainsi que pour celle de son frère, elle réussit tout de même à sourire. Le clic du micro dans les haut-parleurs était une petite victoire.

— Est-ce que quelqu'un me reçoit ? demanda-t-elle.

Elle posa le menton dans sa main, coude appuyé sur le bureau. Son autre bras pendait, inutile, le long de son corps. Elle essaya à nouveau.

— Est-ce que quelqu'un est à l'écoute ? Je vous en prie, revenez.

Parasites. Ce qui ne prouvait rien. Charlotte imaginait tout à fait les radios posées dans ce silo à des kilomètres d'où elle se trouvait, entourées d'opérateurs avachis à leur poste, morts. Son frère lui avait parlé de la fois où il avait liquidé un silo entier en appuyant sur un simple bouton. Il était venu la trouver au beau milieu de la nuit, les yeux brillants, et lui avait tout raconté. Et voilà que cet autre silo avait disparu aussi. Ou alors sa radio n'émettait pas.

Elle n'avait pas les idées claires. Il fallait attendre un peu avant de tirer des conclusions hâtives. La main sur la molette, elle songea immédiatement à l'autre silo qu'elle avait en quelque sorte espionné avec son frère, le silo voisin du 18, où subsistaient une poignée de survivants qui aimaient communiquer entre eux par radio et s'en servaient même pour jouer à cache-cache. Si sa mémoire était bonne, la maire du silo 18 avait déjà émis sur cette fréquence. Charlotte passa donc sur le canal 17 et testa son micro. Oubliant l'heure tardive, elle voulait voir si quelqu'un répondrait. Par habitude, elle se connecta *via* son nom de code de l'Air Force.

— Allô. Allô. Ici Charlie deux-quatre. Vous me recevez ?

Encore des parasites. Elle s'apprêtait à changer de canal lorsqu'une voix émergea, tremblante, lointaine.

— *Oui. Allô ? Vous nous entendez ?*

Charlotte appuya sur son micro. La douleur à son épaule avait momentanément disparu, sous l'effet de la montée d'adrénaline que provoquait cette connexion avec cette voix étrange.

— Oui, je vous entends. Et vous, vous me recevez correctement ?

— *Mais qu'est-ce qui se passe bon sang ? On n'arrive pas à vous joindre. Le tunnel… il y a des gravats qui bouchent le tunnel. Personne ne répond. On est coincés ici.*

Charlotte ne comprenait pas bien. Elle vérifia la fréquence de diffusion.

— Moins vite, dit-elle en soufflant, s'appliquant son propre conseil. Où êtes-vous ? Qu'est-ce qui se passe ?

— *Est-ce que c'est Shirly ? On est coincés ici, dans… dans l'autre silo. Tout est rouillé.*

Les gens sont en proie à la panique. Il faut nous tirer de là.

Charlotte ignorait si elle devait répondre ou éteindre sa radio et essayer à nouveau plus tard. Elle avait l'impression d'être tombée au beau milieu d'une conversation et d'embrouiller un des interlocuteurs. Une autre voix tinta dans sa radio, ce qui confirma sa théorie.

— *Non, ce n'est pas Shirly*, dit une voix de femme. *Shirly est morte.*

Charlotte augmenta le volume, l'oreille attentive. L'espace d'un instant, elle oublia l'homme qui agonisait dans un couloir quelques étages plus bas, l'homme qu'elle avait poignardé, la blessure qu'elle avait au bras. Elle oublia jusqu'à ceux qui avaient dû se lancer à sa poursuite. Elle écouta à la place, et avec grand intérêt, cette conversation sur le canal 17, cette voix qui lui semblait vaguement familière.

— *Qui êtes-vous ?* demanda la première voix – une voix d'homme.

Il y eut un silence. Charlotte ne savait pas à qui s'adressait la question, d'elle ou de l'autre femme. Elle porta le micro devant sa bouche, mais fut prise de court.

— *C'est Juliette.*

Parler semblait lui coûter.

— *Jules ? Où es-tu ? Comment ça, Shirly est morte ?*

Parasites. Silence insoutenable.

— *Ils sont tous morts*, dit-elle. *Nous aussi.*

Parasites.

— *Je nous ai tous tués.*

40

Silo 17

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, Juliette vit son père. Une lumière blanche apparut et passa de son œil droit à son œil gauche. Elle distingua plusieurs visages derrière lui, qui la scrutaient. Des combinaisons bleu clair, blanches, jaunes. Ce qui ne semblait qu'un rêve au départ se matérialisa peu à peu. Et ce qui était à peine un cauchemar s'ancra pour de bon dans son souvenir : son silo s'était fait liquider. Les portes avaient été ouvertes. Tout le monde était mort. La dernière chose dont elle se souvenait, c'était de s'être cramponnée à sa radio, d'avoir entendu des voix et déclaré tout le monde mort. Et c'était elle qui les avait tués.

Elle repoussa la lampe et tenta de rouler sur le côté. Elle était sur une plaque métallique avec le maillot de quelqu'un roulé en boule sous la tête, pas sur un lit. Elle eut un haut-le-cœur, mais rien ne sortit. Elle avait le ventre vide, des crampes, la nausée. Elle cracha sur le sol. Son père lui dit de respirer. Raph était là. Il lui demanda si ça allait. Juliette réprima l'envie de leur gueuler dessus, de gueuler au monde de la laisser tranquille, bordel. Elle voulait se rouler en boule et pleurer à cause de ce qu'elle avait fait. Mais Raph n'arrêtait pas de demander si ça allait.

Juliette s'essuya la bouche avec sa manche et essaya de s'asseoir. Il faisait sombre. Elle n'était plus dans l'excavatrice. Une lueur vacillait dans un coin, comme une flamme ; ça sentait le biodiesel. Quelqu'un avait fabriqué un flambeau. Dans la pénombre, elle vit la danse des faisceaux lumineux que tenaient des mains et ceux des casques de mineur tandis que les gens de son silo soignaient les blessés. De petits groupes s'étaient formés ici et là. Le silence et l'hébétement pesaient comme une chape sur les hommes et les femmes en pleurs.

— Où suis-je ? demanda-t-elle.

C'est Raph qui répondit.

— Un des gars t'a trouvée à l'arrière de la machine. Tu étais roulée en boule. Il a cru que tu étais morte.

Le père de Juliette intervint.

— Il faut que j'écoute ton cœur. Si tu peux prendre de grandes inspirations.

Juliette n'opposa aucune résistance. Elle était redevenue petite fille, et était malheureuse parce qu'elle avait cassé quelque chose, qu'elle l'avait déçu. Sous la lampe de Raph, la barbe de son père était d'un gris scintillant. Il enfonça les extrémités de son stéthoscope dans ses oreilles, et elle se plia à la routine. Elle ouvrit sa combinaison. Prit de grandes goulées d'air qu'elle relâcha lentement. Elle reconnut suffisamment de tuyaux et de câbles électriques au-dessus de sa tête pour pouvoir se localiser. Ils étaient dans la grande salle de pompage adjacente à la salle de la génératrice. Le sol était humide parce que toute la zone avait été inondée. Il devait y avoir de l'eau retenue au-dessus, une fuite quelque part, un réservoir qui se vidait petit à petit. Juliette se souvenait de toute cette eau. Elle avait enfilé une combinaison de nettoyage et nagé ici même, dans une autre vie.

— Où sont les enfants ? demanda-t-elle.

— Ils sont partis avec ton ami Solo, répondit son père. Il a dit qu'il les ramenait à la maison.

Juliette acquiesça.

— Combien de personnes s'en sont sorties, à part eux ?

Tout en respirant consciencieusement, elle se demanda qui avait survécu. Elle se rappelait avoir mené tous ceux qu'elle pouvait dans le tunnel. Elle avait vu Courtnee et Walker. Erik et Dawson. Fitz. Elle avait vu des familles, des enfants arrachés à leur classe, et ce jeune garçon du bazar en combinaison marron. Mais Shirly… Juliette porta une main à sa mâchoire endolorie. Elle entendit la détonation à nouveau, sentit la terre trembler. Shirly était morte. Lukas était mort. Nelson et Peter. Son cœur ne le supporterait jamais. Elle s'attendait à ce qu'il s'arrête, qu'il abandonne, alors même que son père l'écoutait.

— Impossible de dire combien s'en sont sortis, dit Raph. Tout le monde est… C'est le chaos, ici.

Il toucha l'épaule de Juliette.

— Il y a un groupe qui est arrivé il y a un moment déjà, avant le mouvement de panique. Un prêtre et sa congrégation. Encore un autre groupe après ça. Et puis, après, le chaos, toi, les autres.

Le père de Juliette écoutait le cœur entêté de sa fille. Il parcourait son dos avec son petit embout métallique et elle continuait à respirer, en bonne élève.

— Certains de tes amis se demandent comment faire pivoter cette machine pour déboucher le tunnel, dit-il.

— Certains sont même déjà en train de creuser, ajouta Raph. Avec des pelles, ou à mains nues.

Juliette tenta de se redresser. La douleur du deuil s'aiguisa à la pensée qu'en plus de ceux qui étaient déjà morts, elle pouvait perdre ceux qui restaient.

— Ils ne doivent pas creuser, dit-elle. Papa, l'air est toxique de l'autre côté. Il faut les empêcher.

Elle l'empoigna par sa combinaison.

— Calme-toi, lui dit-il. J'ai envoyé quelqu'un te chercher de l'eau…

— Papa, s'ils creusent, on va mourir. Tout le monde ici mourra.

Un silence tomba, bientôt brisé par un bruit de bottes. Une lumière fendit l'obscurité et Bobby arriva avec une gourde bosselée remplie d'eau.

— On mourra tous s'ils dégagent le tunnel, répéta-t-elle.

Elle s'empêcha de dire qu'ils étaient tous morts de toute façon. Ils étaient des cadavres ambulants, dans cette coquille vide, cet asile où tout n'était que folie et rouille. Mais elle savait qu'elle avait l'air aussi folle que les autres, que ceux qui s'étaient opposés au forage sous prétexte que c'était l'air d'ici qui était empoisonné. Voilà qu'ils voulaient creuser dans l'autre sens vers une mort certaine, avec la même ardeur qu'elle avait mise à creuser en direction de la sienne.

Elle but, et un filet d'eau coula sur son menton, jusque sur sa poitrine. Quelle démence. Elle se rappela la congrégation qui était venue pour exorciser ce silo de ses démons, ou bien pour voir l'œuvre du diable de leurs propres yeux. Elle posa sa gourde et se tourna vers son père, toujours éclairé par la lampe de Raph.

— Le père Wendel et sa paroisse, dit Juliette. Est-ce que… Ce sont eux qui sont venus avant que ça dégénère ?

— Oui. Quelqu'un les a vus sortir des Machines et monter l'escalier. J'ai entendu dire qu'ils cherchaient un lieu de prière. D'autres se sont dirigés vers les fermes, au courant qu'il y avait encore des trucs qui poussaient. Beaucoup de gens sont inquiets à propos de la nourriture, ils se demandent ce qu'on va bien pouvoir manger jusqu'à ce qu'on rentre chez nous.

— Ce qu'on va bien pouvoir manger, marmonna Juliette.

Elle eut envie de dire à Bobby qu'ils n'allaient jamais rentrer chez eux. Jamais. Tout ce qu'ils avaient connu, il fallait faire une croix dessus. L'unique raison pour laquelle elle le savait et eux l'ignoraient était qu'elle avait vu les tas d'os et de cadavres en arrivant ici la première fois. Elle avait vu ce qui arrivait à un silo qu'on liquidait, avait entendu Solo raconter cette période noire, avait entendu à la radio ces mêmes événements se répéter. Elle connaissait les menaces, les menaces qui venaient d'être mises à exécution, tout ça à cause d'elle, de son audace.

Raph l'invita à boire à nouveau. Elle vit sur leurs visages traversés de faisceaux lumineux qu'en tant que survivants, ils se croyaient dans une mauvaise passe temporaire, que le pire était derrière eux. La vérité, c'est qu'ils étaient tout ce qui restait de leur peuple… quelques centaines de personnes qui avaient réussi à passer de l'autre côté, ceux qui avaient la chance d'habiter au fond, une foule hébétée

venue du milieu, une congrégation de fanatiques qui avait douté de l'existence même de cet endroit. À présent, ils se disséminaient aux quatre coins de ce silo, dans l'espoir de survivre à ce qui, espéraient-ils, serait fini dans quelques jours, une semaine tout au plus, simplement inquiets à l'idée de ce qu'ils allaient bien pouvoir manger jusqu'à ce qu'ils soient sauvés.

Ce qu'ils ne comprenaient pas, c'est qu'ils venaient d'être sauvés. Tous les autres étaient morts.

Elle tendit la gourde à Raph et tenta de se lever. Son père l'exhorta à se rasseoir, mais Juliette persista.

— Il faut qu'on les empêche de creuser, dit-elle, une fois debout.

Le derrière de sa combinaison était trempé à cause du sol humide. Il y avait une fuite quelque part, des nappes d'eau coincées dans les plafonds, à l'étage du dessus, qui s'écoulaient lentement. Elle se dit qu'ils devraient y remédier à un moment donné. Et dans la même seconde, elle se rendit compte que c'était peine perdue. Adieu les projets. La seule chose qui comptait pour l'instant, c'était de survivre minute par minute, heure par heure.

— C'est par où, le tunnel ? demanda-t-elle.

Raph pointa sa lampe torche à contrecœur dans la direction demandée. Elle l'entraîna avec elle, mais s'arrêta net lorsqu'elle repéra Jomeson, un vieux mécano adossé à un mur de vieilles pompes rouillées, les mains en coupe sur ses genoux. Il sanglotait, tout seul, les épaules secouées comme des pistons, le regard rivé à ses mains.

Juliette le rejoignit. Elle fit signe à son père de la suivre.

— Jomes, tu es blessé ?

— Voilà ce que j'ai rapporté, bredouilla-t-il. Voilà ce que j'ai rapporté.

Raph dirigea le faisceau de sa lampe sur les genoux du vieil homme. Un tas de coupons rutilants. Plusieurs mois de salaire. Ils cliquetaient au rythme de ses sanglots, ondulaient comme des insectes grouillants.

— Dans le grand réfectoire, dit-il entre deux hoquets. Dans le grand réfectoire, pendant que tout le monde courait. J'ai ouvert la caisse. Tout un tas de conserves et de bocaux dans le garde-manger. Et voilà ce que j'ai rapporté.

— Là, chhh, dit Juliette en posant une main sur son épaule chevrotante.

Elle regarda son père, qui secoua la tête. Il ne pouvait rien faire pour lui.

Raph détourna le faisceau de sa lampe. Un peu plus loin, une mère se berçait sur place en gémissant, un bébé serré contre elle. L'enfant semblait aller bien, il tendait son petit bras vers sa mère, ouvrait et fermait la main, mais il ne faisait pas de bruit. Tant de choses avaient été perdues. Chacun n'avait que ce qu'il avait pu porter, rien de plus, seulement ce qu'ils avaient attrapé à la va-vite. Jomeson, lui, pleurait à cause



de ce qu'il avait pris. Et l'eau continuait à goutter du plafond. Un silo en larmes. Il n'y avait bien que les enfants qui ne pleuraient pas.

41

Silo 17

Juliette suivit Raph jusque dans la grande excavatrice, puis dans le tunnel. Ils marchèrent longtemps sur des tas de cailloux, gravirent des avalanches de gravats, remarquèrent ici et là des vêtements, une botte, une couverture à moitié ensevelie. Une gourde, tombée là, que Raph ramassa ; il la secoua, content d'entendre qu'elle n'était pas vide.

Au loin, la lueur des flambeaux baignait les flancs rocheux de rouge et d'orange. Un tas de gravats récent obstruait totalement le passage, du sol au plafond, résultat du sacrifice de Shirly. Juliette imagina son amie de l'autre côté de ces rochers. Elle la vit allongée dans la salle de contrôle, asphyxiée, ou empoisonnée, ou tout simplement se désintégrant dans l'air extérieur. Cette image rejoignit celle de Lukas calfeutré dans son petit appartement sous les serveurs, une radio silencieuse au creux de sa main sans vie.

La radio de Juliette aussi était bien silencieuse. Il y avait bien eu cette brève émission au milieu de la nuit, de quelqu'un qui était au-dessus d'eux, une voix qui l'avait réveillée et qu'elle avait fait taire en annonçant que tout le monde était mort. Après quoi elle avait essayé de joindre Lukas. Elle avait essayé, encore et encore, mais écouter les parasites lui avait fait trop mal. Elle s'épuisait et épuisait sa batterie tout autant à force d'essayer, alors elle avait fini par éteindre sa radio. Elle avait eu envie d'appeler le canal 1 pour gueuler sur l'enfoiré qui l'avait trahie, mais elle ne voulait pas qu'ils sachent que certains d'entre eux avaient survécu, qu'il y en avait encore à tuer.

Elle oscillait entre l'envie de fulminer contre l'atrocité qu'ils avaient commise et le besoin de pleurer ses morts. En prenant appui sur son père, elle suivit Raph et Bobby en direction des coups de pioche et des cris d'ouvriers à l'œuvre. Pour l'heure, elle avait simplement besoin de temps, de sauvegarder ce qui leur restait. Son cerveau était passé en mode survie, son corps chancelant et encore engourdi. La seule chose dont elle était convaincue était que réunir à nouveau les deux silos était synonyme de mort pour eux tous. Elle avait vu la brume blanche envahir la cage

d'escalier, savait que ce n'était pas un gaz inoffensif, avait bien vu ce qui restait du joint et du ruban thermique dans ses échantillons. C'était ainsi qu'ils empoisonnaient l'air extérieur. Comme cela qu'ils exterminaient des mondes entiers.

— Gare aux orteils ! lança quelqu'un.

Un mineur passa avec une brouette pleine de gravats. Juliette marchait sur une pente de plus en plus raide qui montait vers le plafond. Elle reconnut la voix de Courtnee. Celle de Dawson aussi. Les tas de roche le long de la pente indiquaient leurs progrès. Juliette était déchirée entre le besoin urgent de dire à Courtnee d'arrêter immédiatement ce qu'elle faisait et l'envie irraisonnée de se joindre à eux, de creuser à mains nues, de se retourner les ongles contre la pierre en se frayant un chemin vers ce qui avait bien pu se passer de l'autre côté, au diable la mort.

— Bien, on dégage le sommet avant de continuer. Et qu'est-ce qui leur prend autant de temps, avec le marteau-piqueur ? Un peu de mécanique ne serait pas de trop. Et puis c'est pas parce qu'il fait noir que je vous voie pas tirer au flanc bande de…

Courtnee se tut dès qu'elle vit Juliette. Son visage se durcit. Elle pinça les lèvres. Juliette sentait que son amie oscillait entre l'envie de lui mettre une gifle et de la prendre dans ses bras. Mais Courtnee resta immobile. Juliette aurait préféré la gifle.

— Te voilà, lâcha Courtnee.

Juliette détourna le regard en direction des piles de gravats. De la suie s'élevait en volutes au-dessus des flambeaux. Encore une source d'inquiétude : elle se demanda quelle quantité d'oxygène consumaient ces torches. Est-ce que les rares fermes du silo 17 étaient à la hauteur d'une telle demande ? En plus du nouvel afflux de population ?

— Il faut qu'on parle, dit Juliette en faisant un geste en direction de l'effondrement.

— On pourra parler de tout ce que tu voudras une fois qu'on sera de retour chez nous. Si tu veux prendre une pelle…

— Ces rochers qui se sont effondrés, c'est grâce à eux que nous sommes encore en vie.

Plusieurs travailleurs avaient cessé de creuser en voyant avec qui parlait Courtnee. Elle leur aboya de se remettre au boulot et ils s'exécutèrent. Juliette ne savait pas comment s'y prendre avec douceur. Comment s'y prendre tout court.

— Je ne vois pas où tu veux en venir, reprit Courtnee.

— Shirly a tout fait sauter, elle nous a sauvés. Si tu rouvres ce tunnel, on mourra tous. J'en suis persuadée.

— Shirly ?

— Notre silo a été empoisonné, Court. Difficile à expliquer, mais c'est le cas. Les gens étaient en train de mourir en haut. Peter m'a appelée et… Elle reprit son souffle : Et Luke aussi.

Elle se mordit la lèvre, jusqu'à ce que la douleur chasse ses idées noires.

— Ma première réaction, ça a été de faire venir tout le monde ici parce que je savais qu'on y serait en sécurité…

Courtnee se fendit d'un rire.

— En sécurité ? Tu crois que… ?

Elle fit un pas vers Juliette et, tout à coup, plus personne ne creusait. Le père de Juliette posa une main sur le bras de sa fille pour tenter de la faire reculer, mais Juliette tint bon.

— Tu crois qu'on est en sécurité ici ? siffla Courtnee. Mais on est où, là, bordel ? Y a une pièce là-bas qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la salle de la génératrice chez nous, sauf que tout est rouillé jusqu'à l'os ! Tu crois que ces machines fonctionneront un jour ? Qu'est-ce qu'on a, comme air, ici ? Comme carburant ? Combien ? Et la bouffe, et l'eau ? Je nous donne quelques jours, pas plus, si on ne rentre pas chez nous. Et ces quelques jours, je préfère les passer à creuser, même à mains nues. Non mais tu as une idée de ce que tu nous as fait en nous amenant ici ?

Juliette résista au déluge d'accusations. Elle s'en réjouissait presque, et avait hâte de se lancer quelques pierres.

— Oui, c'est de ma faute.

Elle s'écarta de son père pour faire face à ceux qui creusaient et qu'elle connaissait bien. Elle se retourna et cria en direction du tunnel obscur qu'elle venait de traverser.

— C'est de ma faute ! cria-t-elle à pleins poumons, à l'intention de ceux qu'elle avait condamnés. C'est de ma faute !

Elle avait la gorge en feu, tant à cause de la suie que de ce que lui coûtaient son aveu et sa poitrine qui s'ouvrait, déchirée par le malheur. Elle sentit une main sur son épaule, celle de son père. Une fois que l'écho de son cri eut fini de résonner, on n'entendit plus que le crépitement des flammes.

— Tout ça, c'est de ma faute, répéta-t-elle en acquiesçant. On n'aurait jamais dû venir ici. Jamais. Le forage est peut-être la raison pour laquelle ils nous ont empoisonnés, ou alors c'est parce que je suis allée dehors, mais en tout cas, l'air d'ici est sain. Je vous avais promis que cet endroit existait et qu'il n'y avait pas de crainte à avoir. Et je vous dis à présent, avec la même conviction, que notre silo est perdu à jamais. Il est toxique. En contact avec l'extérieur. Tous ceux qui sont restés…

Elle tenta de reprendre son souffle, le cœur vide, des nœuds dans le ventre. Son

père lui apporta son soutien à nouveau.

— Oui, c'est de ma faute. Ma décision. C'est pour ça que l'homme qui a fait ça…

— Quel homme ? s'écria Courtnee.

Juliette observa ses anciens amis, les hommes et les femmes avec qui elle avait travaillé pendant des années.

— Un homme, qui se trouve dans un autre silo. Il y a cinquante silos en tout, comme le nôtre…

— Ouais, c'est toi qui le dis, dit sèchement un des ouvriers. Toi et ton plan, là.

Juliette sonda son visage. C'était Fitz, un ancien mécano.

— Et tu ne me crois pas, Fitz ? Tu penses qu'il n'y a que deux silos dans tout l'univers et qu'ils sont aussi proches l'un de l'autre ? Que le reste de ce schéma est un mensonge ? Je t'assure que j'étais debout au sommet d'une colline et que je les ai vus de mes yeux. Pendant qu'on est là dans ce trou en train d'étouffer à moitié, il y a des dizaines de milliers de gens qui vaquent à leurs occupations, qui vivent une journée normale, comme nous avant…

— Et tu penses qu'on devrait creuser dans leur direction ?

Juliette n'y avait pas songé.

— Peut-être. Ça pourrait être notre seule planche de salut. Si on peut les atteindre. Mais avant de bouger, on a besoin de savoir qui est là-bas et s'il n'y a aucun danger. Ce pourrait être un désastre, comme dans notre silo. Ou un désert, comme dans celui-ci. Ou plein de gens pas du tout contents de nous voir débarquer. L'air pourrait se contaminer au moment où on arriverait. Mais je peux vous dire que des silos, il y en a d'autres.

Un de ceux qui creusaient glissa au bas du tas de gravats pour rejoindre la discussion.

— Et si tout était parfaitement normal de l'autre côté de cet éboulis ? Tu n'es pas celle qui doit toujours aller jeter un œil la première ?

Juliette encaissa le coup.

— Si tout va bien de l'autre côté, alors ils viendront nous chercher. Ils nous donneront des nouvelles. J'aimerais que ce soit le cas, que ça arrive. J'aimerais avoir tort. Mais j'ai raison.

Elle étudia leurs mines sombres.

— Je vous le répète, il n'y a rien d'autre que la mort de l'autre côté. Vous pensez que je n'ai pas envie d'espérer ? J'ai perdu… On a tous perdu des gens qu'on aime. J'ai entendu des hommes que je chérissais rendre leur dernier souffle, et vous pensez que je n'ai pas envie de faire péter toute cette roche pour aller voir de mes yeux ce qu'il en est ? Pour les enterrer comme il se doit ?

Elle s'essuya les yeux.

— Oui, à chaque instant, j'ai envie de prendre une pelle et de creuser jusqu'à ce qu'on y arrive, trois factions de suite s'il le faut. Mais je sais qu'en faisant ça, j'enterrerais aussi ceux d'entre nous qui ont survécu. On jetterait cette terre et ces cailloux directement dans nos tombes.

Personne ne réagit. Une pierre solitaire roula jusqu'à leurs pieds.

— Qu'est-ce que tu préconises, alors ? demanda Fitz.

Juliette entendit le soupir de Courtnee, qui semblait agacée que quelqu'un puisse encore lui demander conseil.

— On a besoin d'une journée ou deux pour comprendre ce qui s'est passé. Comme je l'ai dit, il existe tout un tas de mondes semblables au nôtre. Je ne sais pas ce qu'ils renferment, mais je sais en revanche que l'un d'eux estime être responsable de tous les autres. Ils nous ont déjà menacés, en nous disant qu'ils n'avaient qu'à appuyer sur un bouton pour nous liquider, et je crois qu'ils ont mis cette menace à exécution. Je crois que c'est également ce qu'ils ont fait au silo 17. Et oui, c'est peut-être parce qu'on a creusé, ou parce que j'ai osé m'aventurer au-dehors, alors vous pouvez me condamner au nettoyage pour ces fautes. J'irai sans broncher. Je nettoierai et mourrai sous vos yeux. Mais d'abord, laissez-moi vous dire ce que je sais. Le silo dans lequel nous sommes finira par être inondé. Il se remplit lentement au moment même où je vous parle. Il faut alimenter les pompes qui le garderont au sec, s'assurer que les fermes soient irriguées, qu'elles bénéficient des lampes de croissance, qu'on ait suffisamment d'air.

Elle fit un geste en direction des torches.

— Là, par exemple, on en gâche.

— Et où est-on censé se procurer de l'électricité ? J'ai été parmi les premiers à débarquer ici. Tout est rouillé jusqu'à l'os !

— Il y a de l'électricité dans les trentièmes. Elle alimente les pompes et les lampes des fermes. Mais on ferait mieux de ne pas en dépendre. On a apporté notre propre source…

— La génératrice de secours, dit quelqu'un.

Juliette acquiesça, contente qu'ils soient à l'écoute. Pour l'instant, au moins, ils avaient cessé de creuser.

— Je veux bien porter le chapeau pour ce que j'ai fait, dit-elle, et les flammes se vrillèrent derrière un rideau de larmes. Mais ce n'est pas moi qui ai transformé notre silo en enfer. Je sais de qui il s'agit. Je lui ai parlé. Il faut à tout prix survivre pour le faire payer, lui et ses…

— Se venger, lâcha Courtnee sèchement. Après tous les gens qui sont morts en tentant justement de se venger quand tu es sortie nettoyer…

— Non, il n'est pas question de vengeance, mais de prévention, répondit Juliette

en plongeant le regard dans le tunnel obscur. Mon ami Solo se souvient du moment où ce monde, le sien, a été détruit. Ce ne sont pas les dieux qui ont causé notre perte, mais des hommes. Des hommes assez proches de nous pour qu'on puisse leur parler par radio. Et il y a d'autres mondes autour de nous, à la merci de leurs pouces et de ce fameux bouton. Imaginez que quelqu'un d'autre se soit fait remarquer avant nous. On vivrait tranquilles, sans savoir que cette menace existe. Nos êtres chers seraient en vie.

Elle se tourna à nouveau vers Courtnee et les autres.

— On ne doit pas se venger de ces hommes à cause de ce qu'ils ont fait. Non. Mais à cause de ce qu'ils sont en mesure de faire. Avant qu'ils le fassent à nouveau.

Elle sonda le regard de son ancienne amie en quête de compréhension, d'approbation. Au lieu de quoi Courtnee lui tourna le dos pour faire face au tas de gravats qu'ils avaient déjà déblayé. De longues minutes s'écoulèrent dans le crépitement des flammes orange, dans la fumée qui emplissait peu à peu l'espace.

— Fitz, attrape-moi cette torche, ordonna Courtnee.

Il y eut un moment d'hésitation, mais le vieux mécano finit par s'exécuter.

— Éteins-la, et les autres aussi, ajouta-t-elle, comme écœurée d'elle-même. On gaspille de l'oxygène.

42

Silo 17

Elise entendit des voix dans l'escalier. Il y avait des étrangers chez elle. Des étrangers. Pour se faire obéir, il arrivait que Rickson leur fasse peur, à elle et aux jumeaux, qu'il leur raconte des histoires d'étrangers, des histoires qui ne leur donnaient franchement pas envie de s'aventurer au-delà des fermes. Il y avait très longtemps, disait Rickson, les gens qu'on ne connaissait pas étaient là pour vous tuer et prendre vos affaires. On ne pouvait même pas faire confiance à certaines personnes parmi celles qu'on connaissait. Voilà ce que Rickson disait parfois tard le soir, au moment où les minuteries cliquaient et que les lampes de croissance s'éteignaient brutalement.

Il leur racontait aussi l'histoire de sa naissance, due à deux personnes amoureuses… quel que soit le sens de ce mot. Son père avait retiré une pilule empoisonnée de la hanche de sa mère, et c'est comme ça que les gens avaient des bébés. Mais tous les gens qui avaient des bébés n'étaient pas forcément amoureux. Parfois, c'étaient des étrangers, disait-il, qui venaient, et qui prenaient ce qu'ils voulaient. C'étaient des hommes, à cette époque lointaine, et souvent, ce qu'ils voulaient, c'était que les femmes aient des bébés. Alors au moyen d'une petite entaille dans la peau, ils leur retiraient cette pilule qu'elles avaient dans la chair et elles pouvaient avoir des bébés.

Elise, elle, n'avait pas de pilule empoisonnée sous la peau. Pas encore. Selon Hannah, elles poussaient tard, comme les dents d'adulte, et c'est pour ça qu'il fallait se dépêcher d'avoir des bébés le plus tôt possible. Rickson, lui, disait que c'était n'importe quoi, les pilules ne poussaient pas comme ça, et que si on naissait sans pilule dans la hanche alors on n'en aurait jamais, mais Elise ne savait pas qui croire. Elle s'arrêta sur une marche et frotta sa hanche en quête d'une bosse quelconque. En passant une langue dans le trou entre ses dents, elle sentit quelque chose de dur pousser sous sa gencive. Elle eut envie de pleurer, elle n'aimait pas trop que son corps fasse des trucs bizarres comme faire pousser des dents, ou des pilules sous la peau, sans qu'on lui ait rien demandé. Elle appela Cabot, qui lui avait encore

échappé. Il faisait toujours ça, le vilain. Elise commençait à se demander si on pouvait vraiment avoir un chiot à soi, ou s'ils passaient leur temps à s'échapper. Mais elle ne pleura pas. Elle se cramponna à la rampe et gravit une marche. Et une autre. Elle ne voulait pas de bébés. Elle voulait juste que son chiot reste avec elle, et alors son corps pourrait faire tout ce qui lui chantait.

Un homme la dépassa… Ce n'était pas Solo. Solo lui avait dit de ne pas s'éloigner.

"C'est à Cabot qu'il faut dire de pas s'éloigner", voilà ce qu'elle lui dirait quand il la rattraperait.

On gagnait toujours à avoir des excuses toutes prêtes comme ça. Comme à avoir des graines de courge dans ses poches. L'homme qui l'avait dépassée la regarda par-dessus son épaule. C'était un étranger, mais il ne semblait pas vouloir ses affaires. Il en avait déjà. Dont une longueur du même fil noir et jaune qui pendait du plafond dans les fermes que Rickson leur avait dit de ne jamais toucher. Peut-être que cet homme ne connaissait pas les règles. Ça faisait bizarre de voir des gens qu'elle ne connaissait pas dans son silo, mais il arrivait que Rickson mente, ou qu'il ait tort, alors peut-être qu'il mentait ou qu'il se trompait quand il racontait ses histoires qui faisaient peur et que c'était Solo qui avait raison. Peut-être que c'était une bonne chose, l'arrivée de ces inconnus. Ça faisait plus de gens pour aider à réparer les choses, à creuser des tranchées dans la terre pour que toutes les plantes boivent un bon coup. Plus de gens comme Juliette, qui avait amélioré son silo, les avait emmenés là où la lumière ne coupait pas sans arrêt, où on pouvait faire chauffer de l'eau pour prendre un bain. De bons étrangers.

Un autre homme dévalait l'escalier avec des bottes bruyantes. Il avait un gros sac d'où dépassaient des feuilles vertes et laissa dans son sillage une odeur de tomates et de mûres. Elise s'arrêta pour le suivre des yeux un instant. Il en a cueilli beaucoup trop à la fois, aurait dit Hannah. Vraiment beaucoup trop. Encore des règles que les gens ne connaissaient pas. Il faudrait peut-être qu'Elise leur apprenne. Elle avait un livre qui enseignait aux gens comment pêcher, comment suivre la trace des animaux. Mais elle se rappela qu'il n'y avait plus de poissons. Et elle était incapable de suivre la trace de son propre chiot.

L'évocation du poisson lui donna faim. Elle avait envie de manger, très envie, et autant que possible. Avant qu'il ne reste plus rien. Cette faim lui venait parfois lorsqu'elle voyait les jumeaux manger. Même si elle n'avait pas faim, elle en voulait. Beaucoup. Avant qu'il n'y en ait plus.

Elle reprit son ascension, la hanche battue à intervalles réguliers par son livre de souvenirs glissé dans son sac, regrettant de ne pas être restée avec les autres et de ne pas savoir se faire obéir de Cabot.

— Bonjour, petite.

Un homme l'observait depuis le palier suivant. Il avait une barbe noire, mais pas aussi broussailleuse que celle de Solo. Elise s'arrêta, puis continua à monter. L'homme et le palier disparurent momentanément tandis qu'elle effectuait une spirale. Il l'attendait lorsqu'elle atteignit le palier.

— Tu as été séparée du troupeau ? lui demanda-t-il.

Elise pencha la tête sur le côté.

— Je ne peux pas faire partie d'un troupeau, répondit-elle.

L'homme à la barbe noire et aux yeux brillants l'observa attentivement. Il portait une combinaison marron. Rickson en portait une comme ça de temps en temps. Comme ce garçon qui l'avait aidée au bizarre.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que je ne suis pas un mouton, dit Elise. Ce sont les moutons qui forment les troupeaux, et il n'y a plus de moutons.

— C'est quoi donc, un mouton ? demanda l'homme.

Soudain, ses yeux brillèrent encore davantage.

— Mais je t'ai déjà vue. Tu es l'une des enfants qui vivaient ici, n'est-ce pas ?

Elise opina.

— Tu peux te joindre à notre troupeau. Un troupeau, c'est une congrégation de gens. Les membres d'une église. Est-ce que tu vas à l'église ?

Elise secoua la tête. Elle posa une main sur son livre-souvenir, qui avait une page sur le mouton, qui expliquait comment les élever, comment s'en occuper. Son livre et cet homme n'étaient pas d'accord. Elle sentit une boule dans son ventre en essayant de savoir auquel des deux accorder sa confiance. Elle penchait en faveur de son livre, qui avait raison sur tant d'autres choses.

— Est-ce que tu veux entrer ? demanda l'homme en faisant un geste vers la porte. Est-ce que tu as faim ?

Elle acquiesça.

— Nous sommes en train de réunir de quoi manger. Nous avons trouvé une église. Les autres ne vont pas tarder à revenir des fermes. Est-ce que tu veux entrer, manger ou boire quelque chose ? J'ai cueilli autant de choses que je pouvais en porter. Mais je veux bien partager avec toi.

Il posa une main sur sa frêle épaule, et elle posa les yeux sur son avant-bras, épais et velu comme celui de Solo, mais pas comme celui de Rickson. Son ventre grogna, et les fermes lui semblaient à une distance impossible.

— Il faut que je retrouve Cabot, dit-elle d'une petite voix qui résonna à peine dans la vaste cage d'escalier et ne produisit qu'un minuscule nuage dans l'air frais.

— On ira le chercher après. Viens, entrons. Tu as des tas de choses à m'apprendre sur ton monde. C'est un miracle, tu sais. Savais-tu que tu étais un miracle ? Un vrai

miracle.

Elise n’en savait rien, non. Ça n’apparaissait pas dans les livres dans lesquels elle avait pioché ses souvenirs. Mais elle avait sauté beaucoup de pages. Son ventre grogna à nouveau. Son ventre lui parlait, alors elle suivit cet homme à la barbe noire dans le sombre couloir. Des voix bourdonnaient un peu plus loin, c’était un mélange apaisant de fredonnements et de murmures, et Elise se demanda si c’était le bruit que faisaient les troupeaux.

43

Silo 1

Charlotte vivait à nouveau dans un caisson. Tout aussi exigu, mais sans le froid, sans la vitre givrée, et sans la ligne bleu vif plongée dans ses veines. Ce caisson-là était dépourvu de tout cela, mais aussi du bonheur des doux rêves et du cauchemar du réveil. C'était un caisson en métal tout bête qui se cabossait et grinçait au moindre de ses mouvements.

Elle s'en était fait une maison miniature, de ce conteneur en métal trop bas pour s'y asseoir, trop sombre pour y voir sa main pourtant sous son nez, et trop calme pour s'y entendre réfléchir. Par deux fois elle avait entendu des bottes de l'autre côté de la porte, les bottes de ceux qui la traquaient. Elle resta là toute la nuit. Elle attendit leur retour, mais ils devaient avoir beaucoup d'étages à écumer.

Elle bougeait toutes les cinq ou dix minutes, dans l'espoir de trouver une position confortable. Elle sortit une fois pour aller aux toilettes lorsqu'elle n'y tenait plus, craignant de faire sur elle.

Au bout du couloir, elle n'avait pas résisté à l'envie d'ouvrir la porte de la salle de pilotage, de vérifier s'ils avaient découvert sa radio. Elle s'attendait à ce qu'ils aient tout pris, y compris les notes de Donald. Mais tout était là, sous la bâche en plastique. Elle hésita un instant, et finit par prendre les dossiers. Ils avaient trop de valeur. Elle se dépêcha de regagner sa tanière, et déposa tout dans un coin avant de se rouler en boule. Des images de son frère passé à tabac lui revinrent.

Elle pensa à l'Irak. Elle y avait passé des nuits noires, allongée dans le dortoir, tandis que des hommes finissaient leur faction et que d'autres prenaient la relève, sur fond de murmures et de ressorts de matelas. Des nuits sombres, au cours desquelles elle s'était sentie plus vulnérable que son drone en plein ciel. Le baraquement n'était alors qu'un parking désert en pleine nuit, résonnait d'un bruit de pas, et elle n'arrivait pas à trouver ses clés de voiture. Se cacher dans ce monte-charge lui faisait le même effet. C'était comme dormir dans un garage sombre, dans un baraquement de mecs, on se demandait ce qui allait nous réveiller.

Elle dormit peu. Lampe torche coincée entre la joue et l'épaule, elle feuilleta les

dossiers de Donald, dans l'espoir que cette lecture aride la fasse piquer du nez. Dans le silence, des mots et des extraits de conversation entendus à la radio lui revinrent. Un autre silo avait été détruit. Elle avait entendu leurs voix empreintes de panique, les rapports qui faisaient état de portes ouvertes sur l'extérieur, de gaz propulsé dans le silo, évoqué par son frère peu de temps avant. Elle avait entendu la voix de Juliette… Tout le monde était mort.

Elle tomba sur un petit graphique dans l'un des dossiers, un schéma avec des numéros entourés d'un cercle, barrés d'une croix pour certains. Des gens vivaient dans ces cercles, se dit Charlotte. Et voilà qu'un autre venait de se vider. Une croix de plus à tracer. Sauf que Charlotte, comme son frère, ressentait à présent une sorte de lien avec ces gens. Elle avait écouté leurs voix avec lui à la radio, avait écouté Donald lui exposer tout le mal qu'il se donnait pour leur venir en aide, pour sauver ce silo qui s'était montré attentif à ce qu'il avait à dire, qui l'aidait à s'introduire dans leurs ordinateurs pour comprendre ce qui se passait. Elle avait voulu savoir pourquoi il n'essayait pas de joindre d'autres silos, mais il lui avait répondu qu'il n'était pas sûr des dirigeants. Ils l'auraient dénoncé. D'une certaine manière, son frère et les gens de ce silo étaient des rebelles… mais ils ne pouvaient plus rien faire à présent. Voilà ce qui arrivait quand on se rebellait. Il ne restait plus que Charlotte dans le noir, et le silence.

Elle continua à passer les dossiers en revue, mais une crampe se fit bientôt sentir au niveau de son cou à force de tenir la lampe dans cette position. La température de son caisson augmenta au point qu'elle commença à transpirer. Impossible de dormir. Ça n'avait finalement rien à voir avec l'autre caisson dans lequel ils l'avaient mise. Et plus elle lisait, plus elle comprenait les allées et venues incessantes de son frère, le besoin de faire quelque chose, de mettre un terme à ce système qui les retenait prisonniers.

Prenant soin d'économiser la nourriture et l'eau, une petite bouchée ou gorgée à la fois, elle eut l'impression de rester cloîtrée des jours, mais ce ne fut peut-être que des heures. Lorsque le besoin d'aller aux toilettes se fit à nouveau sentir, elle décida de faire une petite escapade au bout du couloir et de tester la radio à nouveau. L'urgence de se vider la vessie n'avait d'égal que le besoin de savoir ce qui se passait. Il y avait des survivants. Des habitants du silo 18 avaient réussi à atteindre un autre silo. Oui, il y avait une poignée de survivants… mais combien de temps tiendraient-ils ?

Elle tira la chasse et écouta l'eau se vidanger dans les tuyaux. Elle prenait un risque, mais ne résista pas à l'envie de se faufiler dans la salle de pilotage. Elle éteignit la lumière du couloir et souleva la bâche. Le silo 18 n'émettait que des parasites. Pareil pour le 17. Elle passa d'autres canaux en revue jusqu'à ce qu'elle

entende des voix et soit sûre que l'appareil fonctionne correctement. De retour sur le canal 17, elle attendit. Elle aurait pu attendre une éternité, elle s'en savait capable. Jusqu'à ce qu'ils la trouvent et l'emmènent. La pendule indiquait trois heures du matin, ce qui était une bonne chose. Ils n'étaient peut-être pas lancés à sa poursuite à une heure pareille. Mais l'heure tardive faisait également qu'il était peu probable qu'on lui réponde. Elle tenta quand même sa chance.

— Allô, dit-elle. Est-ce que quelqu'un me reçoit ?

Elle faillit s'identifier, dire d'où elle appelait, mais elle se demanda si les opérateurs de son silo n'étaient pas à l'écoute de toutes les fréquences. Et quand bien même ? Ils ne sauraient pas d'où elle émettait. À moins qu'ils ne puissent la repérer grâce aux répéteurs. C'était possible. Mais ce silo-là n'était-il pas précisément rayé de leur liste ? Il n'y avait rien à écouter pour eux. Charlotte écarta ses outils et chercha la feuille que Donny lui avait apportée, le classement des silos. Y figuraient, tout en bas, la liste des silos qui avaient été détruits…

— *Qui est-ce ?*

Une voix d'homme émergea de la radio. Charlotte saisit le micro, inquiète à l'idée que quelqu'un de son silo ait pu émettre sur cette fréquence.

— C'est… Et vous, qui êtes-vous ? demanda-t-elle, ne sachant trop comment s'en sortir.

— *Vous êtes en bas, aux Machines ? Vous savez l'heure qu'il est ? C'est le milieu de la nuit.*

En bas, aux Machines. C'était la disposition de leurs silos, pas du sien. Charlotte supposa qu'il s'agissait de l'un des survivants. Elle se dit également que si d'autres personnes étaient à l'écoute, il valait mieux jouer la sécurité.

— Oui, je suis aux Machines, répondit-elle. Qu'est-ce qui se passe chez v… je veux dire, là-haut ?

— *J'essaie de dormir, voilà ce qui se passe, mais Court nous a dit de laisser cette saloperie de radio allumée au cas où elle nous appellerait. Les tuyaux d'irrigation nous ont donné du fil à retordre. Les gens s'approprient des terrains dans les fermes, délimitent des lopins de terre. Qui êtes-vous ?*

Charlotte s'éclaircit la voix.

— Je cherch… J'espérais réussir à joindre notre maire. Juliette.

— *Elle est pas là. Je pensais qu'elle était en bas, avec vous. Réessayez demain matin si y a pas d'urgence. Et dites à Court qu'on aimerait bien un peu de renfort. Au moins un cultivateur, quelqu'un qui s'y connaisse, quoi. Et un porteur.*

— Euh… d'accord.

Charlotte jeta un œil à la pendule, désemparée de devoir attendre si longtemps.

— Merci. Je réessaierai plus tard.

Pas de réponse. Plus de contact. Elle se demanda pourquoi elle avait ressenti un tel besoin de les appeler. Elle ne pouvait rien faire pour eux. Croyait-elle alors qu'eux étaient en mesure de l'aider ? Elle observa la radio qu'elle avait fabriquée, les outils divers. C'était risqué de se promener comme elle le faisait à découvert, mais c'était moins angoissant que de s'enfermer dans le monte-charge. Contre une occasion de parler à quelqu'un, le risque d'être découverte ne faisait pas le poids. Elle essaierait à nouveau dans quelques heures. D'ici là, elle allait essayer de dormir. Elle recouvrit la radio et songea à son ancien lit dans le dortoir d'à côté, mais c'est le caisson en métal sans vitre qui la réclama.

44

Silo 1

Le petit-déjeuner de Donald arriva accompagné. Ils l'avaient laissé seul la veille et lui avaient fait sauter un repas. Il se dit que ce devait être une sorte de technique d'interrogatoire. Pareil pour le vacarme de bottes dans le couloir plusieurs fois dans la nuit, qui l'avait empêché de dormir. Ils faisaient tout pour le perturber, effacer ses repères, le rendre dingue. À moins qu'il n'ait confondu le jour et la nuit, auquel cas c'était à présent le milieu de la nuit et il n'avait pas du tout sauté de repas. Difficile à dire. Il avait perdu la notion du temps. Il y avait un rond au mur où la peinture était plus claire, ou du moins plus propre, et une vis qui dépassait, et avait autrefois maintenu une pendule.

Deux hommes arborant la tenue officielle de la Sécurité arrivèrent avec Thurman et un petit-déjeuner. Donald avait dormi avec sa combinaison. Il posa ses pieds sur son lit tandis que les trois hommes s'entassaient dans sa petite chambre. Les deux agents le regardaient d'un air suspicieux. Thurman lui tendit son plateau, qui contenait des œufs, un biscuit, de l'eau et du jus. Donald avait un mal de chien, partout, mais il mourait aussi de faim. Il chercha des couverts, en vain, et commença à manger ses œufs avec les doigts. La chaleur du plat lui fit du bien au niveau des côtes.

— Vérifiez les panneaux du plafond, dit l'un des agents.

Donald le reconnut. Brevard. Il avait été le chef de la Sécurité pendant quasiment toute sa faction. Donald comprit que Brevard n'était pas son ami.

L'autre type était plus jeune. Donald ne le connaissait pas. Il évoluait dans le silo plutôt tard, il connaissait les gardiens de nuit mieux que ces gars-là. Le jeune agent grimpa sur une commode fixée au mur et souleva un panneau du plafond. Il prit une lampe torche accrochée à sa ceinture et balaya tous les coins avec son faisceau. Donald avait une bonne petite idée de ce que voyait cet homme. Il avait déjà vérifié.

— C'est bloqué, dit le jeune agent.

— Vous êtes sûr ?

— Ce n'était pas lui, dit Thurman.

Il n'avait pas quitté Donald des yeux. Il gesticula.

— Il y avait du sang partout. Il en serait couvert.

— À moins qu'il ne se soit lavé quelque part et qu'il n'ait changé de vêtements.

Thurman fronça les sourcils. Il se tenait à quelques pas de Donald, qui soudain n'avait plus faim.

— Qui est-ce ? demanda Thurman.

— Qui… quoi ? demanda Donald.

— Ne joue pas au plus malin. Un de mes hommes a été attaqué, et un individu en combi rouge mécano a franchi le portique de sécurité à cet étage la même nuit. Cette personne est passée dans ce couloir, à ta recherche à mon avis. Elle est allée aux Communications, où tu es resté longtemps, à ce qu'on m'a dit. Impossible que tu aies commis ça tout seul. Tu as un complice. Peut-être quelqu'un de ta dernière faction. Qui ?

Donald brisa son biscuit et en glissa un morceau dans sa bouche pour s'occuper. Charlotte. Qu'est-ce qu'elle était en train de faire, bon sang ? Elle écumait le silo pour le retrouver ? Passait aux Communications ? Elle avait carrément perdu les pédales si c'était bien elle.

— Il sait quelque chose, dit Brevard.

— Je ne sais absolument pas de quoi vous parlez, dit Donald.

Il but une gorgée d'eau et s'aperçut que sa main tremblait.

— Qui a été attaqué ? Est-ce que la victime s'en est sortie ?

Il réfléchit. C'était peut-être du sang de sa sœur qu'il s'agissait. Mais pourquoi avait-il fallu qu'il la réveille ? À nouveau, il eut envie de passer aux aveux, de leur dire où elle se cachait, pour ne pas la laisser seule, et dans le pétrin.

— C'est Eren. Sa faction finie, il a couru pour prendre l'ascenseur, et on l'a retrouvé trente étages plus bas dans une mare de sang.

— Eren a été blessé ?

— Eren est mort, lâcha Brevard. Un tournevis planté dans le cou. Un des ascenseurs est couvert de son sang. Je veux savoir où est le mec qui a fait ça…

Thurman leva une main et Brevard se tut.

— Laissez-nous un instant.

Le jeune agent perché sur la commode remit le panneau en place. Il sauta à terre, s'essuya les mains sur ses cuisses et laissa la commode couverte de poussière et de billes de polystyrène. Il alla attendre dehors avec son supérieur. Donald reconnut un employé de bureau qui passait dans le couloir au moment où la porte s'ouvrit, faillit lui lancer un bonjour, et se demanda ce que tout le monde avait bien pu penser en découvrant qu'il n'était pas celui pour lequel il s'était fait passer.

Thurman sortit de sa poche de poitrine un carré de tissu, un mouchoir propre. Il

le tendit à Donald, qui l'accepta avec reconnaissance. Étonnant, ce que l'on pouvait considérer comme un cadeau. Il attendit une quinte de toux, mais c'était un rare moment de répit. Thurman lui ouvrit un sac en plastique sous le nez. Donald comprit, et y laissa tomber son autre mouchoir dégoûtant, tout plein de sang.

— Pour analyse, j'imagine ?

Thurman secoua la tête.

— Non, il n'y a rien là-dedans que nous ignorions. C'est un simple… geste. J'ai voulu te tuer, tu sais. C'était une faiblesse de ma part, et c'est justement parce que j'étais trop faible que je n'ai pas réussi. Il s'avère que tu avais raison au sujet d'Anna.

— Est-ce qu'Eren est vraiment mort ?

Thurman acquiesça. Donald déplia le mouchoir et le replia.

— Je l'aimais bien.

— C'était un brave homme. Une de mes recrues personnelles. Tu sais qui l'a tué ?

Donald comprenait à présent le rôle du mouchoir. Le méchant flic devenait gentil. Il secoua la tête. Il tenta d'imaginer Charlotte faisant une chose pareille et ne put s'y résoudre. Mais d'un autre côté, il ne l'imaginait pas non plus piloter des drones, larguer des bombes, faire cinquante pompes d'affilée. Elle était une énigme confinée dans son enfance, une surprise constante.

— Je ne vois personne, parmi mes connaissances, tuer un homme comme ça. À part vous.

Thurman ne releva pas.

— Quand est-ce que vous me piquez ?

— Aujourd'hui. Mais j'ai une autre question.

Donald prit son verre d'eau et but à longs traits. Elle était fraîche. C'était incroyable à quel point ça pouvait être bon, de l'eau. Il devait tout déballer à propos de Charlotte sans perdre de temps. Avant qu'ils le piquent, en tout cas. Il ne pouvait pas partir et la laisser seule. Il se rendit compte que Thurman attendait son feu vert.

— Je vous écoute, dit-il.

— Est-ce que tu te rappelles si Anna a quitté l'arsenal quand tu étais présent ? Je sais que tu n'as été là que peu de temps mais…

— Non.

Cette période ne lui avait pas semblé brève. Au contraire. Elle avait duré une éternité.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Est-ce qu'elle t'a parlé des mécanismes d'alimentation du gaz ?

— De quoi ? Non. Je ne sais même pas de quoi il s'agit. Pourquoi ?

— On a découvert des traces de sabotage. Quelqu'un a trafiqué les mécanismes d'alimentation entre le secteur médical et celui du contrôle démographique.

Thurman balaya l'air de sa main pour chasser ce qu'il s'apprêtait à dire.

— Bref, comme je te l'ai dit, tu avais raison au sujet d'Anna.

Il fit demi-tour.

— Attendez, dit Donald. Moi aussi j'ai une question.

Thurman hésita, main sur la poignée.

— Qu'est-ce qui me ronge les poumons ?

Thurman baissa les yeux sur le chiffon rouge dans son sac en plastique.

— Est-ce que tu as déjà vu à quoi ressemble la terre après une bataille ? dit-il d'une voix calme, très feutrée. Ton corps est un champ de bataille, en ce moment. Une guerre fait rage à l'intérieur de toi. D'un côté une armée de machines destinées à t'éventrer, et de l'autre, une armée qui espère réussir à te faire tenir le coup. Et leurs bottes vont transformer ton corps en boue mêlée d'éclats d'obus.

Thurman toussa dans son poing. Il commença à ouvrir la porte.

— Je ne grimpais pas cette colline pour la redescendre le jour où je suis sorti. Je ne cherchais pas à me faire voir. J'avais seulement envie de mourir.

Thurman opina.

— C'est ce que je me suis dit plus tard. Si j'avais su, je t'y aurais laissé. Mais ils avaient déclenché l'alarme. Je suis monté, et j'ai vu mes hommes enfiler des combinaisons à la va-vite pendant que tu avais fait la moitié du chemin. Une grenade venait d'atterrir dans ma tranchée, et ça faisait des années que je m'entraînais au cas où ça se produirait un jour. Alors je me suis précipité.

— Vous n'auriez pas dû.

Thurman ouvrit la porte. Brevard attendait de l'autre côté.

— Je sais, dit Thurman.

Et il partit.

45

Silo 1

À quatre pattes dans l'ascenseur, Darcy plongea son chiffon écarlate dans le seau d'eau, l'essora jusqu'à ce qu'il soit rose, et continua à nettoyer les dégâts. Les parois étaient déjà propres, les échantillons étaient partis au labo. Tout en passant la serpillière, il grommelait en imitant la voix de Brevard : “Faites des prélèvements, Darcy. Nettoyez-moi ça, Darcy. Darcy, café.” Il ne comprenait pas en quoi aller chercher du café et nettoyer une scène de crime faisait partie de ses attributions. Les factions de nuit sans incident lui manquaient, il avait hâte que la situation revienne à la normale. C'était étonnant, ce qu'on pouvait considérer comme normal. Il ne sentait presque plus l'odeur de cuivre, et le goût métallique avait disparu de sa bouche. C'était comme la dose journalière de pilules dans le gobelet en papier, la bouffe insipide jour après jour, et même le ding infernal des ascenseurs à l'ouverture des portes. Toutes ces choses auxquelles il fallait s'habituer, jusqu'à ce qu'elles disparaissent. Des choses qui se muaient en douleurs sourdes, tels les souvenirs d'une autre vie.

Darcy ne se rappelait pas grand-chose de son ancienne existence, mais il savait qu'il faisait bien son métier. Il avait l'impression d'avoir travaillé dans la sécurité aussi, à cette époque dont personne ne parlait, une époque confinée aux vieux films, aux rediffusions et aux rêves. Il se rappelait vaguement s'être entraîné à prendre une balle à la place d'un autre. Il faisait souvent le même rêve : il joggeait le matin, l'air lui rafraîchissait le front et la nuque, les oiseaux gazouillaient, il courait en fait derrière un homme plus âgé en pantalon de jogging, et il se faisait la réflexion que l'homme en question perdait pas mal ses cheveux. Il avait une oreillette qui n'arrêtait pas de glisser à cause de la sueur. Il se souvenait qu'il scrutait la foule, que son cœur s'emballait dès qu'un ballon éclatait ou que de vieux scooters pétaradaient ; toujours sur le qui-vive, il attendait l'occasion de se prendre une…

Balle. Darcy cessa de récurer le sol et s'épongea le front contre sa manche, les yeux rivés sur la rigole qui faisait la jonction entre le sol et la paroi de l'ascenseur. Un objet brillant y était logé, quelque chose de métallique. Il essaya de l'attraper,

mais il avait les doigts trop gros. Une balle. Il ne valait mieux pas qu'il la touche de toute façon.

Son chiffon détrempé tomba bruyamment dans le seau. Darcy s'empara du kit de prélèvements dans le couloir. L'ascenseur émettait des ding incessants, impatient de repartir.

— Détends-toi, t'es coincé là encore un petit moment, murmura Darcy.

Il sortit un petit sac en plastique transparent de la trousse. Les pincettes n'étaient pas à leur place. Il tâtonna dans le fond jusqu'à ce que sa main tombe dessus et pesta après les hommes d'autres factions qui n'avaient aucun respect pour leurs collègues. C'était comme vivre dans un dortoir, songea-t-il. Non, ce n'était pas le mot juste, pas le bon souvenir. Comme vivre dans un baraquement. Le semblant d'ordre au-dessus du bordel ambiant. Les draps amidonnés, la couverture au carré par-dessus les matelas dégueulasses. C'était pareil, les gens qui ne remettaient pas les choses à leur place.

Il attrapa la balle avec les pincettes et la fit glisser dans le sachet. Légèrement déformée, mais pas trop. Elle n'avait rien heurté de solide, mais avait trouvé un obstacle sur son chemin. En frottant le plastique contre le métal, une tache rose apparut contre la paroi du sac. Il y avait du sang sur cette balle. Il baissa les yeux pour voir si l'eau de son seau avait éclaboussé le sol jusqu'où s'était logé le projectile, si le sang était arrivé là à cause de sa négligence.

Mais non. L'homme qu'ils avaient retrouvé s'était fait poignarder, et on avait découvert un pistolet près de lui. Darcy avait fait des prélèvements de sang dans dix endroits différents de la cabine. Un technicien était passé chercher les échantillons, et Stevens et le chef lui avaient dit qu'ils concordaient tous avec le sang de la victime. Mais à présent, Darcy se trouvait très probablement en possession du sang de l'assaillant, qui était toujours en liberté. L'homme qui avait tué Eren. Le premier véritable indice.

Sachet à la main, il attendait que l'express arrive. Il avait songé le donner à Stevens, ce qui était la marche à suivre, mais c'est lui qui avait trouvé la balle, l'avait identifiée, ramassée avec soin. La primeur des résultats devait lui revenir.

L'express arriva avec un ding enjoué. Un homme à l'air épuisé en combinaison violette en sortit avec un chariot de ménage. Au lieu de faire état de sa découverte, Darcy avait appelé du renfort. L'agent d'entretien de nuit. Les deux hommes se serrèrent la main. Darcy le remercia d'être venu à la rescousse si tard, lui promit qu'il lui revaudrait ça et prit sa place dans l'ascenseur.

Il n'avait que deux étages à descendre. Ça semblait absurde, de prendre l'express pour deux étages. Ce qu'il manquait à ce silo, c'était un escalier. Il y avait tant de fois

où il devait monter ou descendre un seul étage, et se tapait au moins cinq minutes d'attente devant les ascenseurs. Ça n'avait pas de sens. Il soupira et appuya sur le bouton de l'aile médicale. Avant que les portes ne se ferment, il entendit la claque humide de la serpillière contre le sol.

Il y avait foule dans le bureau du Dr Whitmore. Pas d'employés – il n'y avait que Whitmore et ses deux assistants – mais de cadavres. L'un d'eux était une femme découverte la veille ; Darcy se souvenait de son nom… Anna. L'autre était Eren, l'ancien chef du silo. Whitmore était à son ordinateur, tapant ses notes, et les techniciens de laboratoire s'occupaient des cadavres.

— Monsieur ?

Whitmore se retourna. Ses yeux se posèrent sur le visage de Darcy et tout de suite après sur le sachet qu'il tenait.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

— Encore du sang. Sur une balle. Vous pouvez vous en occuper ?

Whitmore fit signe à l'un de ses assistants de sortir de la salle d'opération.

— Vous pourriez analyser ça pour notre agent ?

Le technicien n'eut pas l'air ravi. Il retira ses gants tachés de sang avec un grand clac et les jeta dans le lavabo pour qu'ils soient nettoyés et stérilisés.

— Voyons voir, dit-il.

La machine ne mit pas longtemps. Après quelques bips et vibrations, elle cracha un morceau de papier par à-coups. Le technicien se saisit des résultats avant que Darcy puisse lire quoi que ce soit.

— Ouais, on a une concordance. C'est le sang de… Han. Bizarre.

Darcy prit le bout de papier. Il y avait le fameux graphique qui ressemblait à un code-barres, ce code universel de l'ADN humain. Y figuraient également des dosages et des pourcentages incompréhensibles : AGJ, VPM, Hb. Mais à l'endroit où aurait dû se trouver le nom du membre du personnel correspondant ne figurait qu'une seule inscription : *Urg*. Le reste des champs n'était pas rempli.

— Urg, dit le technicien en allant laver ses gants au lavabo. Quel drôle de nom. Qui choisirait un nom pareil ?

— Où sont les autres résultats ? demanda Darcy. Les précédents.

Le technicien fit un geste du menton en direction de la corbeille à papier aux pieds du Dr Whitmore, qui continuait à pianoter sur son clavier. Darcy fouilla un peu, sortit une feuille de résultats et la compara à celle qu'il tenait.

— Ce n'est pas un nom, dit-il. Un nom figurerait sur la ligne du haut. *Urg* indique l'endroit où se trouve le corps.

Sur l'autre rapport, le nom d'Eren était inscrit tout en haut, au-dessus d'une ligne indiquant les coordonnées du cryopode du défunt. Darcy se souvint du nom que

portait une des ailes de cryogénisation.

— Personnel d'Urgence, marmonna-t-il, content de lui.

Il venait de résoudre une petite énigme. Il sourit à la cantonade, mais les autres s'étaient déjà remis au travail.

L'aile dédiée au Personnel d'Urgence était la plus petite des salles de cryogénisation. Devant la porte métallique, il vit son haleine se condenser en petits nuages et embuer l'acier. Il tapa son code, mais le voyant vira au rouge et émit une vibration désapprobatrice. Il composa alors le code d'accès de la Sécurité et les portes s'ouvrirent.

À la fois craintif et emballé, il entra. Il ne s'agissait pas seulement de cet enchaînement d'indices, mais surtout de l'endroit où ils le menaient. Le Personnel d'Urgence avait été mis de côté pour les cas les plus extrêmes, les cas où le personnel de la Sécurité serait jugé insuffisant. À travers une brume épaisse, il se remémora une mission au cours de laquelle les flics avaient laissé la place à des hommes armés jusqu'aux dents qui avaient bondi de plusieurs vans et pris d'assaut un bâtiment avec une précision militaire. Est-ce qu'il s'agissait de lui ? Dans une vie antérieure encore à celle d'avant ? Impossible de se le rappeler. Et puis, les hommes dans cette salle d'urgence étaient différents. Certains avaient été réveillés récemment. Au début de la prise de poste de Darcy. C'étaient des pilotes. Il avait remarqué des ondulations à la surface de son café un matin, et découvert que des drones avaient largué des bombes. Il passa de caisson en caisson en quête de celui qui serait vide. Quelqu'un n'était pas retourné se coucher alors qu'il aurait dû. Ou alors quelqu'un avait été réveillé pour accomplir de sombres desseins.

C'était à cause de cette dernière possibilité qu'il avait peur. Qui avait accès à cette salle ? Qui pouvait réveiller un de ces hommes sans que personne n'en sache rien ? Il se disait que quelle que soit la personne à qui il rapporterait sa découverte, à mesure que l'information remonterait la chaîne hiérarchique, elle finirait par atteindre la personne responsable de ce réveil. Il ne lui échappait pas non plus que l'homme qui avait été tué était le chef de la faction en cours, c'est-à-dire le responsable de tous les silos. C'était pas rien. C'était même énorme. Une rivalité entre deux chefs ? Il tenait peut-être de quoi échapper au café et aux serpillières pour le reste de sa vie.

Il parcourait la salle en zigzaguant entre les cryopodes ; il en avait écumé les deux tiers lorsqu'il commença à douter. Et s'il se trompait ? Tous les indices étaient tellement minces. Il jouait au boulot de quelqu'un d'autre. Il n'y aurait aucun caisson vide, pas de grand complot, aucun rôdeur qui assassinait des gens dans le silo…

Et c'est alors qu'il tomba sur un pode sans visage, sans givre sur la vitre. Il posa sa main dessus : le caisson était bien éteint. Il était à la même température que la pièce,

froid, mais pas glacé. Il vérifia l'écran, craignant qu'il ne soit éteint lui aussi. Il était en marche, mais il n'y figurait aucun nom. Juste un numéro.

Il sortit son rapport et cliqua sur son stylo. Juste un numéro. Il se doutait que le nom correspondant à ce pode serait classé secret, mais il tenait son homme. Oh oui, il le tenait. Et même s'il ne trouvait pas de nom, il savait où ces pilotes passaient leur temps lorsqu'ils étaient de service. Il avait même une idée très précise de l'endroit où cet homme blessé par balle pouvait se cacher.

46

Silo 1

Charlotte attendit jusqu'au lendemain matin avant de passer un nouvel appel radio. Cette fois, elle savait ce qu'elle voulait dire. Elle savait aussi qu'elle n'avait pas beaucoup de temps. Elle avait encore entendu des gens à l'extérieur du monte-charge, lancés à sa recherche.

Une fois assurée que plus personne n'était dans les parages, elle était sortie et avait remarqué qu'ils avaient débarrassé la salle de réunion du reste des notes de Donald. Puis, dans la salle de bains, elle avait pris le temps de changer son bandage. Son bras était couvert de croûtes. Au bout du couloir, elle avait cru ne pas retrouver la radio, mais personne n'était apparemment venu dans la salle de pilotage. Ou alors, si quelqu'un était passé par là, il n'avait soulevé aucune bâche, se figurant que tout dans cette pièce avait trait aux opérations de vol et de bombardement. Elle retira le plastique, et l'appareil se mit à bourdonner lorsqu'elle le mit sous tension. Elle rassembla les dossiers de Donny sur ses outils éparpillés.

Une chose que Donny avait partagée avec elle lui revenait. Il avait dit qu'ils ne vivraient pas éternellement, ni elle ni lui. Ils ne vivraient pas assez longtemps pour voir le résultat de leurs actions. Et ça rendait toute décision difficile. Quoi faire pour ces gens, pour ces trente et quelques silos qui restaient ? Ne rien faire revenait à les condamner. Charlotte ressentit, comme son frère avant elle, le besoin de faire les cent pas. Elle prit le micro et réfléchit à ce qu'elle s'apprêtait à faire… tenter de joindre des inconnus, comme ça. Mais leur parler valait mieux que se contenter d'écouter. La veille, elle avait eu l'impression d'être une opératrice des services d'urgence qui ne pouvait qu'écouter, impuissante, un crime en train de se commettre, incapable de réagir ou d'envoyer de l'aide.

Elle s'assura que la molette était sur le canal 17 et ajusta le volume jusqu'à ce que les parasites se fassent entendre. Sans qu'on sache comment, une poignée de gens avaient survécu à la destruction de leur silo. Charlotte pensait qu'ils avaient atterri dans un autre silo en osant sortir. Leur maire – cette Juliette avec qui son frère avait parlé – avait prouvé que c'était possible. Charlotte se doutait que c'était ce détail qui

avait attiré l’attention de son frère. Elle savait d’après la combinaison sur laquelle il avait travaillé qu’il rêvait de s’échapper, d’une manière ou d’une autre. Ces gens avaient peut-être trouvé la solution.

Elle ouvrit les dossiers et éparpilla les découvertes de son frère. Il y avait un classement des silos, triés selon leurs chances de survie. Il y avait une note du sénateur, ce pacte de suicide. Et la carte de tous les silos, non pas barrés de croix, mais avec des lignes rouges convergeant toutes vers un même point. Charlotte rangea les papiers et se ressaisit avant de passer son appel. Elle se foutait d’être découverte. Elle savait parfaitement quoi dire, ce qu’elle pensait être la pensée profonde de Donny, qu’il n’avait pas su exprimer.

— Bonjour, peuple du silo 18. Peuple du silo 17. Je m’appelle Charlotte Keene. Vous me recevez ? Terminé.

Elle attendit, submergée par un flot d’adrénaline, angoissée par la diffusion de son nom sur les ondes, par sa propre témérité. Elle venait très probablement de donner un coup de pied dans la fourmilière dans laquelle elle se cachait. Mais elle avait des vérités à déballer. Elle avait été réveillée par son frère pour nager en plein cauchemar, et pourtant, elle se souvenait du monde d’avant, un monde de ciel bleu et d’herbe verte. Elle avait eu un aperçu de ce monde avec son drone. Si elle était née dans ce monde, n’avait rien connu d’autre, aimerait-elle qu’on le lui dise ? Qu’on la réveille ? Qu’on lui apprenne la vérité ? Elle en oublia un instant sa douleur à l’épaule. L’élancement avait cédé la place à un mélange de peur et d’enthousiasme…

— *Je vous reçois cinq sur cinq*, répondit quelqu’un – une voix masculine. *Vous cherchez quelqu’un au 18 ? Je crois qu’il n’y a personne à cet étage. Vous êtes… ?*

Charlotte appuya sur le micro.

— Je m’appelle Charlotte Keene. Et vous ?

— Tom Higgins, responsable de la commission de planification. On est à l’annexe de police du soixante-quinzième étage. On a entendu dire qu’il y avait une sorte d’effondrement, qu’on ne devait pas redescendre. Qu’est-ce qui se passe, en bas ?

— Je ne suis pas en dessous de vous, répondit Charlotte. Je suis dans un autre silo.

— *Répétez. Vous êtes qui, déjà ? Keene, c’est ça ? Ce nom ne me dit rien, je ne l’ai pas vu dans le recensement.*

— Oui, c’est ça, Charlotte Keene. Est-ce que votre maire est là ? Juliette ?

— *Vous dites que vous êtes dans notre silo ? Est-ce que vous êtes au milieu ?*

Charlotte se lança, consciente des difficultés qui s’annonçaient, mais une autre voix retentit.

— *Ici Juliette.*

Charlotte se pencha et augmenta le volume. Elle appuya sur le micro.

— Juliette, ici Charlotte Keene. Vous avez parlé avec mon frère, Donny. Enfin je

veux dire, Donald.

Nerveuse, elle marqua un temps d'arrêt pour essuyer ses paumes contre sa combinaison. Lorsqu'elle relâcha le micro, elle entendit la voix masculine émettre sur la même fréquence.

— *… dire que notre silo avait disparu. Tu confirmes ? Où es-tu ?*

— *Je suis aux Machines, Tom. Je viens te voir dès que possible. Oui, notre silo a disparu. Et oui, il vaut mieux que tu restes où tu es. Bien, à présent, il faut que je voie ce que veut cette personne.*

— *Mais comment ça, disparu ? Je ne comprends pas.*

— *Tout le monde est mort, Tom. Tu peux le déchirer, ton putain de recensement. Maintenant, je te demanderai de ne plus émettre. D'ailleurs, est-ce qu'on peut changer de canal ?*

Charlotte attendit de voir ce que l'homme allait dire. Avant de se rendre compte que la maire s'adressait à elle. Elle s'empressa d'appuyer sur le micro avant que l'autre voix n'empiète sur son émission.

— Je… euh, oui. Je peux émettre sur toutes les fréquences.

À nouveau, le responsable de la commission, ou peu importe le titre qu'il s'était donné, intervint.

— *Mort ? Tout le monde ? Par ta faute ?*

— *Canal 18*, dit Juliette.

— 18, répéta Charlotte.

L'homme continua à mitrailler Juliette de questions, mais il suffit à Charlotte de tourner la molette d'un cran pour le réduire au silence.

— Ici Charlotte Keene, sur le canal 18, à vous.

Elle attendit, avec l'impression d'avoir attiré une amie proche loin du tumulte pour discuter tranquillement.

— *Ici Juliette. Expliquez-moi un peu comment je connais votre frère ? Vous êtes à quel étage ?*

Charlotte n'arrivait pas à croire à quel point c'était difficile de tout expliquer.

— Non, pas quel étage, mais quel silo. Je suis dans le silo 1. Vous avez parlé avec mon frère à plusieurs reprises.

— *Vous êtes dans le silo 1. Donald est votre frère.*

— C'est exact.

Enfin, la situation semblait claire. C'était un soulagement.

— *Et vous appelez pour jubiler ?* demanda Juliette, avec un soupçon de violence. *Vous avez la moindre idée de ce que vous avez fait ? Du nombre de gens que vous avez tués ? Votre frère m'a dit qu'il était capable de faire une chose pareille, mais je ne le croyais pas. Je ne l'ai jamais cru. Est-ce qu'il est là ?*

— Non.

— *Eh bien j'ai un message pour lui. Et j'espère que lui me croira : la seule chose à laquelle je pense maintenant, c'est la meilleure façon de le tuer, pour m'assurer que ça ne se reproduise jamais. Dites-lui ça.*

Charlotte frissonna. Cette femme pensait que c'était son frère qui avait causé leur perte. Ses paumes moites s'emparèrent du micro. Elle appuya dessus, mais il se bloqua. Elle le tapota contre le bureau jusqu'à ce qu'il clique correctement.

— Ce n'est pas Donny qui a… Il est peut-être déjà mort, dit-elle en refoulant ses larmes.

— *Quel dommage. Alors je vais devoir me contenter de buter celui qui lui succède.*

— Non, écoutez-moi. Donny… Ce n'est pas lui qui a fait ça. Je vous le jure. Des gens l'ont emmené. Il n'était pas du tout censé vous parler. Il voulait vous dire quelque chose, mais il ne savait pas comment s'y prendre.

Charlotte relâcha le micro, priant pour que son interlocutrice la comprenne, et surtout, qu'elle la croie.

— *Votre frère m'a prévenue. Il a dit qu'il lui suffisait d'appuyer sur un bouton pour nous liquider. Quelqu'un a appuyé sur ce bouton, et mon silo a été détruit. Des gens, auxquels je tenais, sont morts. C'était peut-être pas vers vous que je me dirigeais avant, mais là c'est sûr que je vais débarquer dans pas longtemps.*

— Attendez. Écoutez-moi. Mon frère a des ennuis. Il a de gros problèmes parce qu'il a été en contact avec vous. Lui et moi… on n'a rien à voir avec tout ça.

— *Mais bien sûr. Vous voulez juste papoter un peu. Apprendre le maximum de choses. Et après, vous nous liquidez. Tout ça n'est qu'un jeu pour vous. Vous nous condamnez au nettoyage, mais ce que vous faites en réalité, c'est empoisonner l'air. C'est bien ça, hein ? Vous nous forcez à nous méfier les uns des autres, à vous craindre, et alors on expulse nos semblables et le monde se retrouve empoisonné par notre haine et notre peur, c'est ça ?*

— Je ne… Écoutez, je vous jure que j'ignore de quoi vous parlez. Je… Ça va peut-être vous paraître difficile à croire, mais je me souviens d'une époque où le monde extérieur était très différent. D'une époque où on pouvait y vivre, y respirer. Et je pense qu'il est en partie comme ça, encore maintenant. C'est ça que mon frère tenait à vous dire, qu'il y a encore de l'espoir à l'extérieur.

Un silence. Ses élancements dans le bras la reprirent.

— *De l'espoir.*

Charlotte attendit. La radio siffla, comme un soupir excédé entre des dents serrées.

— *Ma maison et mon peuple ont disparu, et vous voudriez que je garde espoir. Je l'ai vu, l'espoir que vous fabriquez, le ciel bleu azur que vous diffusez dans les visières pour*

nous forcer à exécuter vos ordres, pour qu'on se plie au nettoyage. Je l'ai vu ce mensonge, et Dieu merci, je savais que je devais m'en méfier. C'est l'emprise du nirvana. C'est comme ça que vous rendez cette vie supportable pour nous. Vous nous promettez le paradis, hein ? Mais qu'est-ce que vous connaissez de notre enfer ?

Elle avait raison. Cette Juliette avait raison. Comment une conversation pareille pouvait même avoir lieu ? Comment son frère s'en sortait-il ? C'était en quelque sorte deux races totalement étrangères mais qui parlaient la même langue. Les dieux et les mortels. Charlotte essayait de communiquer avec les fourmis, des fourmis qui se souciaient des méandres de leur labyrinthe souterrain, pas de la surface de la terre. Elle n'arriverait jamais à leur faire changer de perspective.

Mais Charlotte se rendit compte que cette Juliette ignorait tout de son enfer à elle. Alors elle lui en parla.

— Mon frère a été battu, presque à mort. Il est peut-être mort à l'heure où je vous parle, je n'en sais rien. Ça s'est produit sous mes yeux. Et l'homme qui a fait ça était comme un père pour nous, avant.

Elle fit de son mieux pour tenir, pour ne pas laisser les sanglots faire trembler sa voix.

— Je fais l'objet d'une chasse à l'homme. Ils me rendormiront, ou ils me tueront, et à vrai dire je ne sais pas s'il y a une différence. Ils nous gardent congelés pendant des années et des années pendant que les hommes enchaînent les factions. Il y a des ordinateurs qui jouent à un petit jeu et finiront par décider un beau jour lequel des silos sera autorisé à émerger à la surface, enfin libre. Tous les autres mourront. Tous les silos, sauf un, mourront. Et il n'y a rien qu'on puisse faire pour arrêter ça.

Elle feuilleta les dossiers frénétiquement, voulant mettre la main sur le classement des silos, la vue brouillée. Sans succès. Elle saisit la carte à la place. Juliette ne disait rien, probablement aussi désorientée par ces révélations que Charlotte l'était par l'enfer qu'avait vécu Juliette. Mais il fallait dire les choses. Ces atroces vérités qui avaient été découvertes devaient être exprimées, partagées. Ça la soulageait.

— On ne… Donny et moi, tout ce qu'on faisait, c'était essayer de trouver un moyen de vous venir en aide, je vous assure. Mon frère… il était attaché à votre peuple.

Charlotte lâcha son micro pour qu'on ne l'entende pas pleurer.

— *Mon peuple*, murmura Juliette.

Charlotte acquiesça. Elle souffla un bon coup.

— Oui, votre silo.

Il y eut un long silence. Charlotte s'épongea le visage à l'aide de sa manche.

— *Et pourquoi je devrais vous faire confiance ? Vous savez ce que vous avez fait ? Combien de gens vous avez tués ? Il y a des milliers de morts…*

Charlotte baissa le volume.

— *… et on est censés bientôt les rejoindre. Mais non, vous, vous dites que vous voulez nous aider. Mais vous êtes qui, bordel ?*

Juliette attendait une réponse. Charlotte fixait l'appareil crachotant. Elle appuya sur le micro.

— Des milliards, dit-elle. Des milliards de gens sont morts.

Pas de réponse.

— Nous avons tué bien plus de gens que vous ne pourrez jamais l'imaginer. Tellement que les chiffres en sont absurdes. On a tué presque tout le monde… Je ne pense pas que… la perte de quelques milliers… ça ne compte plus vraiment. C'est pour ça qu'ils en sont capables.

— *Qui ? Votre frère ? Qui a fait ça ?*

Charlotte essuya de nouvelles larmes et secoua la tête.

— Non. Donny n'aurait jamais fait une chose pareille. C'était… ah, vous n'avez probablement pas les mots, le vocabulaire. C'était un homme qui était à la tête du monde tel qu'il était auparavant. Il a attaqué mon frère. Il nous a trouvés.

Charlotte jeta un œil à la porte, s'attendant à ce qu'elle s'ouvre grande d'une minute à l'autre, à ce que Thurman lui fasse subir le même sort. Elle avait donné un coup de pied dans la fourmilière, elle en était sûre.

— C'est lui qui a anéanti le monde, et votre silo. Il s'appelle Thurman. Il était… maire, en quelque sorte.

— *Votre maire a anéanti mon monde. Alors ce n'est pas votre frère, mais cet homme. Et est-ce qu'il a aussi anéanti le monde dans lequel je me trouve en ce moment ? Ça fait des dizaines d'années qu'il est mort. Est-ce que c'est lui aussi ?*

Charlotte s'aperçut que cette femme envisageait les silos comme des mondes à part entière. Elle se souvint d'une Irakienne à qui elle avait demandé son chemin. Une conversation dans une autre langue, à propos d'un autre monde, mais ça s'était avéré plus facile que ce qu'elle était en train de vivre.

— L'homme qui a emmené mon frère a anéanti le vaste monde, oui.

Charlotte tomba sur le fameux mémo intitulé *Le Pacte*. Comment l'expliquer à Juliette ?

— *Vous voulez dire le monde de l'extérieur ? Le monde où il y avait des champs, où les céréales poussaient à la surface de la terre, et où les silos contenaient non pas des gens mais des graines ?*

Un souffle de surprise lui échappa. Son frère avait dû en dire plus long que ce qu'il avait laissé entendre.

— Exactement. Ce monde-là, oui.

— *Mais ça fait des milliers d'années que ce monde est mort.*

— Des centaines d'années, rectifia Charlotte. Et nous… nous sommes là depuis

longtemps. Je… J'ai vécu dans ce monde-là. Je l'ai connu avant qu'il soit dévasté. Ce sont les gens du silo dans lequel je me trouve qui l'ont fait. Je vous le jure.

Un silence. Le phénomène d'aspiration après l'explosion d'une bombe. Un aveu, clairement exprimé. Charlotte avait enfin accompli ce qu'elle pensait être le souhait de son frère. Avouer à ces gens ce qu'ils avaient fait. Peindre une cible. Les inviter aux représailles. C'était tout ce qu'ils méritaient.

— *Si ce que vous me dites est vrai, je ne souhaiterais qu'une chose, pour vous tous : une mort certaine. Vous me comprenez ? Vous savez comment on vit ? Vous savez à quoi ressemble le monde extérieur ? Vous l'avez vu ?*

— Oui.

— *De vos propres yeux ? Parce que moi, oui.*

Charlotte prit une profonde inspiration.

— Non, avoua-t-elle. Pas de mes propres yeux. Mais avec une caméra. Cette caméra m'a permis de voir plus loin que quiconque, et je vous assure que c'est vivable, là, dehors. Je pense que vous avez raison à propos du fait qu'on contamine l'air, mais je crois que c'est contenu, d'une certaine manière. Je pense qu'on est sous l'emprise d'un grand nuage. Et au-delà de ce nuage, il y a un ciel bleu et la possibilité de vivre. Vous devez me croire, si je pouvais vous aider à vous échapper, me racheter, je n'hésiterais pas une seule seconde.

Il y eut à nouveau un silence. Un très long silence.

— *Comment ?*

— Je ne… Je ne crois pas être en mesure de vous aider. Je dis simplement que si j'en avais les moyens, je le ferais. Je sais que vous avez des ennuis là où vous êtes, mais ma situation n'est pas très enviable. Quand ils me trouveront, ils me tueront très certainement. J'ai fait…

Elle effleura le tournevis posé sur la table.

— … quelque chose de mal.

— *Mon peuple va vouloir ma mort après ce que je viens de faire*, dit Juliette. *Ils vont m'envoyer au nettoyage, et cette fois, je ne reviendrai pas. Alors j'imagine qu'on a quelque chose en commun.*

Charlotte s'esclaffa et s'essuya les joues.

— Je suis tellement désolée. Je suis désolée pour toutes ces épreuves que vous traversez. Désolée pour tout ce qu'on vous a fait.

À nouveau, le silence.

— *Merci. J'ai envie de vous croire, de croire que votre frère et vous n'êtes pas responsables de tout ça. Surtout parce que quelqu'un de très proche voulait que j'aie confiance dans les bonnes intentions de votre frère. Alors, bon, j'espère que vous ne serez pas dans les parages quand je vais rappliquer. Sinon, ce quelque chose de mal dont vous*

parliez tout à l'heure, est-ce que vous l'avez fait à une personne malintentionnée à notre égard ?

Charlotte se redressa.

— Oui, murmura-t-elle.

— *Bien. C'est un bon début. À présent, laissez-moi vous dire ce que je sais. J'ai aimé deux hommes dans ma vie, et tous les deux ont essayé de me convaincre que le monde extérieur était un endroit vivable, qu'on pouvait en tout cas en faire un endroit meilleur. Quand j'ai découvert les excavatrices, quand je me suis mise à imaginer creuser des tunnels jusque chez vous, je me suis dit, j'ai trouvé le moyen. Mais ça n'a fait qu'empirer les choses. Et ces deux hommes, qui débordaient d'espoir, eh bien, ils sont morts. Voilà le monde dans lequel je vis.*

— Des excavatrices ? répéta Charlotte, essayant de comprendre. Mais vous avez atteint l'autre silo en passant par les sas. Par les collines.

Au début, Juliette préféra ne pas répondre.

— *J'en ai trop dit*, finit-elle par balbutier. *Il faut que j'y aille.*

— Non, attendez. Aidez-moi à comprendre. Vous avez creusé un tunnel pour rejoindre l'autre silo ?

Penchée sur le bureau, Charlotte éparpilla à nouveau les notes, et prit la carte. C'était l'une de ces énigmes incompréhensibles jusqu'à ce qu'une nouvelle règle ou une nouvelle information soit disponible. Elle suivit une des lignes rouges qui pointait vers un lieu appelé *semis*.

— Je crois que c'est important, reprit-elle, soudain optimiste.

Elle entrevoyait comment était censée se dérouler la partie, ce qui était censé advenir deux siècles plus tard.

— Vous devez me croire quand je vous dis que j'ai connu l'ancien monde. Je vous le promets. Je l'ai vu couvert de champs, avec des céréales qui poussaient à la surface de la terre, comme vous dites… Le monde tel qu'on le voit, en ruine… je ne pense pas qu'il soit comme ça partout. J'en ai eu un aperçu. Et ces excavatrices, comme vous les appelez. Je crois savoir à quoi elles servent. Écoutez-moi. J'ai un plan sous les yeux qui était très important aux yeux de mon frère. Il y a une série de lignes qui convergent vers un même point qu'ils ont appelé s-e-m-i-s.

— *Semis*, dit Juliette.

— Oui. On dirait des plans de vol, ce qui m'a toujours semblé absurde. Mais je crois en tout cas qu'elles convergent vers un endroit vivable. Je pense que l'excavatrice que vous avez trouvée n'était pas censée creuser de tunnel entre deux silos, mais…

Elle entendit un bruit. Juste derrière elle. Elle mit du temps à comprendre, même si elle s'y attendait depuis des heures, voire des jours. Elle était tellement habituée à

être seule, malgré la peur qu'ils la retrouvent, et le fait qu'elle savait pertinemment qu'ils étaient à sa recherche.

— *Mais quoi ?* demanda Juliette.

Charlotte se retourna et vit la porte de la salle de pilotage s'ouvrir en grand. Un homme habillé comme ceux qui avaient maintenu son frère au sol se trouvait dans l'encadrement. Il avança vers elle, tout seul, lui cria de ne pas bouger, de lever les mains en l'air. Il la menaçait d'un pistolet.

La voix de Juliette grésillait dans la radio, exhortant Charlotte à poursuivre, à lui dire à quoi servaient les excavatrices, à lui répondre. Mais Charlotte était trop occupée à obéir à cet homme, une main au-dessus de la tête et l'autre aussi haut que le permettait la douleur. Et elle comprit que tout était fini.

47

Silo 17

La génératrice de secours prit vie. On entendit un grondement profond dans le ventre de l'excavatrice, puis tout un chapelet de lumières s'illumina dans la salle de pompage du silo 17, dans la salle de la génératrice et dans l'entrée principale. Des cris de joie et des applaudissements s'élevèrent au-dessus de la troupe de mécaniciens épuisés, et Juliette se rendit compte de l'importance des petites victoires. À la place de l'obscurité profonde, enfin, la lumière.

Pour elle, chaque respiration était une petite victoire. La mort de Lukas pesait de tout son poids sur sa poitrine, tout comme la perte de Peter, Marsha et Nelson. Tous ceux du DIT qu'elle avait fini par apprendre à connaître et par pardonner étaient morts. Le personnel de la cafétéria. Presque tous ceux qui vivaient au-dessus des Fournitures, tous ceux qui ne s'étaient pas précipités vers les Machines. Chacun d'entre eux était un poids sur sa poitrine. Elle souffla, inspira, étonnée de pouvoir encore le faire.

Courtnee avait pris la tête de l'équipe des mécanos, comblant le vide laissé par Shirly. C'était eux qui raccordaient les pièces à l'électricité, alimentaient les pompes, les programmaient. Juliette, elle, errait, tel un fantôme. Seule une poignée de gens semblaient faire attention à elle. Son père, et quelques amis très proches, d'une fidélité excessive.

Elle trouva Walker à l'arrière de l'excavatrice, où l'espace confiné et la source d'électricité, fiable, lui fournissaient un semblant de chez-soi. Il leva le nez de la radio qu'elle lui avait apportée et la déclara à la fois opérationnelle, mais déchargée.

— Je peux te monter un chargeur pour dans quelques heures, lui dit-il sur un ton d'excuse.

Juliette posa les yeux sur le tapis roulant débarrassé de ses gravats et de sa poussière pour pouvoir servir d'établi à Walker et à l'équipe de forage. Walker avait plusieurs projets en cours pour Courtnee : des pompes à réparer, et ce qui ressemblait à des détonateurs démontés. Juliette le remercia mais l'informa qu'elle n'allait pas tarder à monter ; elle trouverait un chargeur au poste de police annexe ou

au DIT au trente-quatrième.

Un peu plus loin, au bout du tapis roulant, elle remarqua quelques ouvriers penchés sur un schéma. Juliette récupéra sa radio et sa lampe torche, donna une petite tape à Walker sur l'épaule et se dirigea vers eux.

Erik, le vieux chef d'équipe des mines, reportait des distances sur la carte à l'aide d'un compas. Juliette se glissa entre les ouvriers pour y voir de plus près. C'était le plan des silos qu'elle avait descendu du DIT des semaines auparavant. Des cercles sur un quadrillage, dont certains étaient barrés d'une croix. Il y avait des repères entre deux d'entre eux pour indiquer le chemin qu'avait suivi l'excavatrice. L'équipe se servait de ce schéma pour tracer leur chemin, aiguillée par les estimations de Juliette quant à la direction qu'elle avait prise et à la durée de son trajet à pied.

— On pourrait arriver au silo 16 en deux semaines, annonça Erik.

Bobby grogna.

— Mais non, enfin. On a mis plus de temps que ça pour arriver jusqu'ici.

— Je compte sur une proposition d'augmentation des salaires de ta part pour motiver les troupes.

Quelqu'un s'esclaffa.

— Et si jamais ce n'était pas un endroit sûr, là-bas ? demanda Fitz.

— Ça ne l'est sûrement pas, dit Juliette.

Les visages tout encrassés se tournèrent vers elle.

— T'as des amis là-bas aussi ? s'enquit Fitz avec mépris.

La tension était palpable. La plupart des mécanos avaient réussi à faire passer leur famille de l'autre côté, leurs proches, leurs frères, leurs sœurs. Mais pas tous.

Juliette se glissa entre Bobby et Hyla et tapota un des cercles du schéma.

— J'ai des amis dans celui-là, dit-elle.

Des ombres dansaient sur le quadrillage au gré des oscillations de l'ampoule suspendue au-dessus de leurs têtes. Erik lut ce qui était inscrit sur ce cercle.

— Silo 1.

Il suivit du doigt les trois rangées de silos entre cet endroit et celui où ils se trouvaient.

— Ça, ça prendrait vachement plus de temps.

— Pas grave, dit Juliette. Je peux y aller toute seule.

Tous les regards se braquèrent sur elle. On n'entendait plus que le ronron de la génératrice à l'autre bout de la machine.

— Mais j'irai en passant par la surface. Et je sais que vous avez besoin de tous les explosifs que vous pouvez trouver, mais j'ai vu qu'il vous en restait quelques caisses du forage. J'aimerais pouvoir en prendre quelques-uns pour faire un joli trou au sommet de ce silo.

— Mais de quoi tu parles ? demanda Bobby.

Juliette se pencha davantage et traça un chemin du bout du doigt.

— Je vais y aller en passant par l'extérieur, avec une combinaison améliorée. Je vais blinder la porte de ce silo de bâtons de dynamite et je vais le faire péter comme une boîte de conserve.

Fitz lui fit son plus beau sourire édenté.

— Dis, c'est quel genre d'amis que tu as, dans ce silo ?

— Le genre mort, répondit-elle. Les gens qui ont supprimé notre silo se trouvent là-bas. Et ce sont eux qui ont rendu le monde extérieur invivable. Je crois qu'il est grand temps pour eux qu'ils y vivent malgré tout.

Tout le monde se tut. Bobby finit par prendre la parole.

— Elles font combien d'épaisseur, les portes du sas ? Toi, tu les connais bien.

— Huit, dix centimètres.

Erik se gratta la barbe. Juliette s'aperçut que la moitié d'entre eux était en train de faire ses petits calculs. Aucun n'allait tenter de la dissuader.

— Alors je dirais qu'il te faut entre vingt et trente bâtons, dit quelqu'un.

Juliette chercha l'origine de la voix et vit un homme qu'elle ne reconnaissait pas. Quelqu'un du milieu qui avait réussi à descendre à temps, peut-être. Mais il portait une combinaison de mécano.

— Vous êtes un transfert ? demanda-t-elle.

— Oui, m'dame.

Sous la couche de saleté qui encrassait son visage, dans ses cheveux taillés court et son sourire éclatant, Juliette vit un ancien résident du haut. Un des employés du DIT envoyé aux Machines pour renforcer les effectifs. Quelqu'un qui avait fait sauter la barricade que ses amis avaient érigée pendant le soulèvement. Il savait de quoi il parlait.

Juliette s'adressa à tous.

— Avant de partir, j'essaierai de joindre quelques-uns des silos voisins, pour voir s'ils sont prêts à vous accueillir. Mais je vous préviens : les responsables de silo travaillent tous pour les enflures du silo 1. Ils peuvent vous tuer comme vous donner à manger quand vous débarquerez chez eux. Je ne sais pas ce qu'on peut sauver dans ce silo-ci, mais il se pourrait que vous vous en sortiez mieux en restant ici. Imaginez ce que nous on aurait pensé si quelques centaines d'étrangers avaient fracassé une paroi de notre silo pour nous demander de les héberger.

— On les aurait accueillis, dit Bobby.

Fitz ricana.

— Facile à dire pour toi, tu as deux enfants. Et pour nous, qui sommes encore dépendants de la loterie ?

D’un coup, tous se mirent à parler en même temps. Erik tapa du poing sur le tapis roulant pour les faire taire.

— Ça suffit, dit-il en leur lançant un regard noir. Elle a raison. On a d’abord besoin de savoir dans quelle direction aller. En attendant, on peut préparer le terrain. On va avoir besoin de tous les renforts possibles, on a beaucoup d’eau à pomper et d’exploration à faire.

— Mais, pour la machine, comment on va la faire pointer dans une autre direction ? demanda Bobby. On a déjà eu un mal de chien à l’amener jusqu’ici. Ces engins prennent pas des virages comme ça.

Erik acquiesça.

— J’y ai déjà pensé. On va creuser autour pour lui permettre de pivoter sur place. Court dit qu’on peut faire fonctionner une chenille à la fois. Un peu en avant d’un côté, un peu en arrière de l’autre. Elle tournera, tant qu’il n’y a pas de terre en travers de son chemin.

Raph apparut à côté de Juliette. Il s’était tenu en retrait pendant toute la discussion.

— Je viens avec toi, dit-il.

Ce n’était pas une question. Juliette opina.

Lorsqu’Erik eut terminé de leur expliquer ce qu’ils avaient à faire, les ouvriers s’éparpillèrent pour se mettre au travail. Juliette appela Erik pour lui montrer sa radio.

— Je vais voir Courtnee et mon père avant de partir, et j’ai des amis partis en direction des fermes. Je te ferai apporter une radio dès que j’en trouverai une autre. Avec un chargeur. Si j’entre en contact avec un silo qui est d’accord pour vous accueillir, je vous fais signe.

Erik acquiesça. Il commença à dire quelque chose, scruta les visages de ceux qui traînaient encore dans le coin, puis fit signe à Juliette de le suivre à l’écart. Elle tendit sa radio à Raph avant de lui emboîter le pas.

Il s’arrêta quelques mètres plus loin, regarda autour de lui, puis lui fit signe de continuer à le suivre encore plus loin, jusqu’à ce qu’ils se retrouvent sous la dernière ampoule, au filament vacillant.

— J’ai entendu ce que disent certains, dit Erik. Je veux juste que tu saches que c’est des conneries, d’accord ?

Juliette fit une moue perplexe. Erik prit une grande inspiration en regardant ses ouvriers, au loin.

— Ma femme travaillait au cent vingtième quand ça a mal tourné. Autour d’elle, tout le monde s’est mis à fuir vers le haut, et malgré le besoin qu’elle a ressenti de les suivre, elle est descendue pour rejoindre les enfants. C’est la seule de son étage à

s’en être sortie. Elle a lutté contre une vraie meute pour arriver jusque-là. Les gens étaient comme fous.

Juliette lui serra le bras.

— Je suis contente qu’elle ait réussi.

Elle voyait les lumières qui dansaient dans les yeux d’Erik.

— Bon sang, Jules, écoute ce que je suis en train de te dire. Ce matin, je me suis réveillé sur une tôle rouillée avec un torticolis dont je me débarrasserai pas de sitôt, avec mes deux gamins affalés sur moi comme si j’étais un matelas, le cul tellement gelé que je le sentais plus…

Juliette pouffa de rire.

— … mais ma Lesley était là, qui me regardait. Comme elle me regarde depuis un bail. Et ma femme regarde après autour d’elle, ce trou à rats rouillé de partout, et elle dit, Dieu merci, on a pu se réfugier dans cet endroit.

Juliette tourna la tête pour s’essuyer les yeux. Erik la prit par le bras pour la forcer à le regarder. Hors de question qu’il la laisse se dérober.

— Elle a détesté ce forage. Elle l’a haï. Elle m’en a voulu d’enchaîner les factions, parce qu’en plus je me plaignais des poutrelles que tu nous faisais porter. Elle a haï ce tunnel parce que moi je le haïssais. Tu comprends ?

Juliette acquiesça.

— Après, je sais dans quel pétrin on est, comme nous tous, ou presque. Je pense pas qu’un deuxième tunnel résoudra quoi que ce soit, mais ça nous occupera jusqu’à ce que notre heure ait sonné. Et d’ici là, je me réveillerai le dos en vrac à côté de la femme que j’aime, et si j’ai de la chance, je ferai pareil le lendemain, et chacun de ces matins sera un cadeau. On n’est pas en enfer. Pas encore. On est dans l’antichambre. Et c’est grâce à toi.

Juliette essuya ses larmes. D’un côté, elle s’en voulait de sangloter devant lui, mais d’un autre, elle avait envie de jeter ses bras autour de son cou pour pleurer toutes les larmes de son corps. Lukas lui manquait plus que jamais, plus qu’elle ne l’aurait cru possible.

— Si tu veux mon avis, tu t’es fixé une mission de dingue, mais je te donne tout ce dont tu as besoin avant de partir. S’il faut que je creuse à mains nues, ainsi soit-il. Va leur apprendre, à ces enflures. Je veux qu’ils brûlent déjà en enfer quand j’arriverai chez eux.

48

Silo 17

Juliette trouva son père dans la clinique de fortune qu'il avait installée dans un entrepôt désencombré. Raylee, une électricienne enceinte de neuf mois, était allongée sur un sac de couchage, son mari à son côté, leurs quatre mains sur son ventre. Juliette leur fit un signe de tête et se dit que leur bébé serait le premier, et peut-être le seul, à naître dans un silo différent du silo de ses parents. Cet enfant ne connaîtrait jamais les rutilantes Machines où avaient travaillé et vécu ses parents, n'irait jamais en excursion au bazar écouter de la musique ou voir une pièce de théâtre, ne poserait peut-être jamais les yeux sur un écran mural pour savoir à quoi ressemble le monde extérieur. Et si c'était une fille, elle courrait le risque d'avoir des enfants très jeune comme Hannah, sans personne pour lui dire le contraire.

— Tu pars ? lui demanda son père.

Elle acquiesça.

— Je suis venue te dire au revoir.

— Tu dis ça comme si je n'allais jamais te revoir. Je vais monter m'occuper des enfants une fois que j'y verrai plus clair ici. Une fois que notre nouveau résident aura pointé le bout de son nez.

Il sourit à Raylee et à son mari.

— Ce n'est qu'un simple au revoir, dit Juliette.

Elle avait fait promettre aux autres de ne rien dévoiler de ses plans, en particulier à Court et à son père. En lui donnant une dernière accolade, elle fit de son mieux pour que ses bras ne la trahissent pas.

— Et juste au cas où, dit-elle en reculant d'un pas, ces enfants sont comme les miens. Alors… quand je ne suis pas là pour m'occuper d'eux, sois gentil de donner un coup de main à Solo. Parfois, j'ai l'impression que c'est juste le plus grand de la bande.

— Ne t'en fais pas. Je sais tout ça. Et je suis désolé pour Marcus. Je m'en veux terriblement.

— Non, papa, je t'en prie… Occupe-toi d'eux tant que je serai partie, c'est tout. Tu

sais qu'il peut m'arriver de m'embringuer dans des projets pas possibles.

Il opina.

— Je t'aime, dit-elle.

Elle tourna les talons avant que sa voix ne trahisse son émotion et ses plans. Dans le couloir, Raph l'attendait avec un gros sac. Juliette prit l'autre, posé à ses pieds. Ils quittèrent la lueur des ampoules en enfilade et s'enfoncèrent dans la pénombre sans allumer leurs torches, suffisamment à l'aise dans ces couloirs.

Ils passèrent le portique de sécurité, abandonné. Juliette remarqua le tuyau qui lui avait permis de respirer lors de son excursion sous-marine à cet endroit même. Plus loin, l'éclairage de secours, encore vaillant, émettait sa lumière verdâtre, et ils finirent par entamer leur longue ascension. Juliette s'était fait une liste des gens à voir et des choses à grappiller en chemin. Les enfants seraient dans les fermes du bas, dans leur ancienne maison. Solo également. Elle voulait d'abord les voir, après quoi elle passerait au poste de police pour prendre un chargeur et, avec un peu de chance, une autre radio. Si tout se passait bien et qu'ils gardaient une bonne cadence, elle retrouverait ses pénates dans le labo de Confection plus tard dans la nuit, et fabriquerait une dernière combinaison.

— Tu as pensé à prendre des détonateurs chez Walker ? demanda Juliette, qui avait l'impression d'oublier quelque chose.

— Oui. Et les batteries que tu m'as demandées. Et j'ai rempli nos gourdes. On est fin prêts.

— Je me demandais juste.

— Et pour les modifications à apporter aux combinaisons ? Tu es sûre d'avoir tout ce qu'il te faut là-haut ? Combien il en reste, de toute façon ?

— Plus qu'assez.

Elle voulait lui dire que deux combinaisons étaient plus qu'il n'en fallait. Elle était sûre que Raph envisageait de l'accompagner jusqu'au bout, et s'armait de courage pour le conflit qui ne manquerait pas de les opposer.

— Ouais, mais il en reste combien ? Question de curiosité… On n'a jamais eu le droit de parler de ce genre de choses…

Juliette songea aux réserves entre le trente-quatrième et le trente-cinquième étage, aux entresols qui s'étendaient à perte de vue.

— Deux… peut-être trois cents, lui dit-elle. Plus que je n'ai pu en compter. Et je n'en ai modifié que deux.

Raph siffla.

— Assez pour quelques centaines d'années de nettoyage, non ? À compter qu'on en envoie un par an.

Juliette estimait qu'il était dans le vrai. Et elle supposa, à présent qu'elle savait de

quelle façon l'air extérieur était corrompu, que c'était probablement le but : un flux régulier d'exilés. Il ne s'agissait pas de nettoyer, mais du contraire. Salir le monde.

— Hé, tu te souviens de Gina, des Fournitures ?

Juliette opina, et eut la gorge serrée. Ils étaient quelques-uns des Fournitures à s'en être sortis, mais Gina n'en faisait pas partie.

— Tu savais qu'on se voyait ? Je veux dire, qu'on était intimes ?

— Non, je l'ignorais dit-elle en secouant la tête. Je suis désolée, Raph.

— Ouais. Gina a lancé une analyse une fois, sur une série de pièces de rechange. Tu sais, ils avaient un ordinateur qui leur servait à enregistrer la moindre pièce, à savoir où elles étaient stockées, combien étaient en cours de commande, et tout ? Eh ben une fois, le DIT a cramé plusieurs puces électroniques à la suite, bam, bam, bam, c'était une de ces semaines où les anomalies s'enchaînaient…

— Je me souviens de cette période, dit Juliette.

— Bon. Gina se demandait dans combien de temps ils seraient à court de puces. Ça faisait partie de ces trucs qu'ils ne pouvaient pas fabriquer, tu vois ? Trop compliqué. Alors elle a cherché le taux d'échec moyen, elle a regardé combien il en restait, et elle est tombée sur le chiffre de deux cent quarante-huit années.

Juliette attendit qu'il continue.

— Ce chiffre correspond à quelque chose en particulier ? demanda-t-elle.

— Non, pas au début. Mais elle a trouvé ça bizarre, parce qu'elle avait lancé une recherche similaire quelques mois avant, par curiosité, et le chiffre était à peu près le même. Quelques semaines plus tard, une ampoule claque dans son bureau. Une simple ampoule, tu vois. Elle s'éteint alors qu'elle est en plein boulot, et ça lui donne une idée. Tu as vu la réserve d'ampoules qu'ils ont, pas vrai ?

— Non, en fait, non.

— Ben… c'est immense. Elle m'a emmené voir un jour. Et…

Raph se tut pendant quelques marches.

— La réserve est à moitié vide. Alors Gina fait la même manip avec les ampoules que pour les puces, et elle tombe sur deux cent cinquante et un ans.

— Soit le même chiffre, à peu de chose près.

— Exactement. Du coup, ça a drôlement éveillé sa curiosité – t'aurais adoré ça chez elle – et pendant son temps libre, elle s'est mise à lancer des recherches similaires pour toutes sortes de trucs : piles à combustible, implants de contraception, puces de minuterie. Et chaque fois, elle tombe sur un chiffre proche de deux cent cinquante. Et c'est là qu'elle comprend que c'est le temps qui nous reste.

— Deux cent cinquante ans, répéta Juliette. C'est elle qui t'a dit tout ça ?

— Oui. À moi et des amis, autour de quelques verres. Elle était plus que pompette,

je précise. Et je me rappelle…

Il rit.

— Je me rappelle que Jonny lui a dit que tout ça était trop imprécis, et que ça lui faisait penser qu'il en connaissait une par contre qui était à cheval sur la précision et qu'il ferait mieux de rentrer. Et une copine de Gina, des Fournitures elle aussi, a dit que les gens colportaient ce genre de statistiques depuis l'époque de sa grand-mère, et que ce serait toujours le cas. Mais Gina a rétorqué que si les gens ne s'alarmaient pas, c'est parce qu'il était trop tôt. Mais que dans deux cents ans environ, les gens descendraient dans des réserves vides et en remonteraient les derniers exemplaires de chaque objet, et alors ça leur sauterait aux yeux.

— Je suis désolée qu'elle ne soit pas là avec nous.

— Moi aussi.

Ils gravirent quelques marches en silence.

— Mais c'est pas pour ça que je soulève la question, reprit Raph. Tu as dit qu'il restait deux ou trois cents combinaisons. Encore le même chiffre, non ?

— C'est vraiment une approximation de ma part. Je ne suis descendue qu'une ou deux fois.

— Mais ça correspondrait. Tu ne trouves pas que ça ressemble à un compte à rebours ? Soit les dieux connaissaient la quantité à stocker, soit ils ne nous voient aucun avenir passé une certaine date. On serait un peu comme du lait de truie, bientôt périmé… Enfin, moi je trouve.

Juliette observa son ami albinos à la lumière verdâtre de l'éclairage de secours, qui lui donnait un air inquiétant.

— Peut-être, dit Juliette. Ton amie avait peut-être mis le doigt sur quelque chose.

— Ouais, mais on s'en fout, dit Raph en reniflant. On sera morts depuis un bail.

Son rire retentit dans la cage d'escalier, mais Juliette se laissa aller à la tristesse. Elle était triste. Pas seulement à l'idée que tous ceux qu'elle connaissait seraient morts avant l'avènement de cette date fatidique, mais aussi parce que l'information lui permettait d'encaisser plus facilement une autre vérité, tout aussi morbide : leurs jours étaient comptés. L'idée de sauver quoi que ce soit était pure folie, en particulier une vie. Aucune vie n'avait véritablement été sauvée, à aucun moment dans l'histoire de l'humanité. Les vies étaient, tout au plus, prolongées. Tout avait une fin.

49

Silo 17

Les fermes étaient plongées dans l'obscurité, les minuteurs étant en veille pour la nuit. Au bout d'une longue allée feuillue, des éclats de voix retentissaient tandis qu'on se disputait des parcelles. Des choses que personne ne possédait trouvaient subitement acquéreur. Cela rappelait à Hannah une époque mouvementée. Collée à Rickson, elle serra son bébé contre elle.

Le petit Miles marchait devant eux avec sa lampe torche aux piles usées. Il la tapait dans sa paume dès qu'elle montrait des signes de faiblesse, ce qui semblait la réveiller quelques instants. Hannah jeta un œil en arrière, en direction de l'escalier.

— Pourquoi Solo met autant de temps ? demanda-t-elle.

Personne ne répondit. Solo était parti à la recherche d'Elise. Il arrivait souvent à la fillette de s'égarer, par distraction, mais c'était différent avec tous ces nouveaux arrivants. Hannah s'inquiétait.

Le bébé se mit à gémir. C'était signe qu'il avait faim. Il avait le droit. Hannah tenta d'oublier qu'elle avait faim elle aussi, défit une bretelle de sa salopette et posa le bébé contre son sein. La faim était pire encore avec la pression de manger pour deux. Et là où les céréales, auparavant, effleuraient ses bras, dans cette allée, là où elle n'avait jamais craint d'avoir le ventre vide, se trouvaient à présent des parcelles vides. Ravagées. Possédées.

Les feuilles bruirent contre les vêtements de Rickson lorsqu'il se faufila sous la rampe pour aller explorer les rangs intérieurs, en quête d'une tomate, d'un concombre, ou de baies qui s'étaient mises à pousser de façon un peu sauvage entre les plantations, enroulant leurs bras sinueux autour des tiges de leurs camarades. Il revint et mit quelque chose dans la main d'Hannah, un petit fruit tout mou à un endroit, probablement tombé par terre depuis longtemps.

— Tiens, dit-il en retournant à sa cueillette.

— Pourquoi ils ont pris tout en même temps ? demanda Miles, qui fouillait de son côté.

Hannah renifla l'offrande de Rickson. Ça sentait vaguement la courge, mais pas

assez mûre. Au loin, le ton monta et une dispute éclata. Elle mordit dans sa courge et grimaça sous l'effet de l'amertume.

— Ils ont pris trop de choses parce qu'ils ne sont pas de notre famille, dit Rickson.

Sa voix filtrait à travers les plantes en bordure, dont les feuilles tremblaient sur son passage. Miles orienta sa lampe vers lui, et Rickson émergea des rangs de maïs les mains vides.

— Mais nous non plus on n'est pas de la même famille, enfin pas vraiment, et on n'a jamais fait ça, dit Miles.

Rickson sauta par-dessus la rambarde.

— Bien sûr que si on est de la même famille, dit-il. On vit ensemble, et on travaille ensemble, comme des familles sont censées le faire. Mais ces gens, non. Tu as vu qu'ils s'habillent différemment pour qu'on puisse les distinguer les uns des autres ? Ils ne vivent pas ensemble. Ces étrangers se battront comme nos parents avant eux. Nos parents non plus n'étaient pas de la même famille.

Rickson se détacha les cheveux, rassembla les mèches échappées et rattacha le tout. Il reprit la parole à voix basse, le regard perdu en direction des voix.

— Ils vont faire comme nos parents. Ils vont se battre pour la nourriture et les femmes jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. Ce qui veut dire qu'il va falloir se battre aussi si on veut survivre.

— Mais je ne veux pas me battre, dit Hannah.

Elle grimaça en retirant son mamelon de la bouche du bébé avant de le changer de sein.

— Toi, tu ne seras pas obligée, dit Rickson en l'aidant avec sa salopette.

— Ils nous ont laissés tranquilles avant, dit Miles. On a vécu là pendant des années, ils sont venus, ils ont pris ce qu'ils voulaient et ils ne nous ont pas attaqués. Peut-être que ces gens feront pareil.

— C'était il y a très longtemps, dit Rickson.

Il regarda le bébé prendre le sein de sa mère, puis passa à nouveau sous la barrière pour aller chercher de quoi manger.

— Ils nous ont laissés tranquilles parce qu'on était jeunes et qu'on était à eux. Hannah et moi, on avait ton âge. Toi et ton frère, vous étiez des bébés. Quelle qu'ait été la gravité des combats, ils nous ont laissés, nous, les enfants, vivre, ou mourir, selon nos propres moyens. C'était un don, en quelque sorte, cette façon de nous abandonner.

— Mais ils venaient, dit Miles. Ils nous apportaient des trucs.

— Comme Elise et sa sœur ? demanda Hannah.

Rickson et elle avaient tous les deux évoqué des frères ou des sœurs morts. Cette allée était pleine de morts, de disparus, songea-t-elle.

— Il y aura des combats, dit-elle à Miles, qui n'en avait pas l'air convaincu. Rickson et moi ne sommes plus des enfants.

Elle berça le bébé, preuve évidente de ce qu'elle venait de dire.

— Je voudrais juste qu'ils s'en aillent, lâcha Miles, triste.

Il tapa sur sa lampe torche, qui se ranima.

— Je voudrais que tout redevienne comme avant. J'aimerais que Marcus soit là. C'est pas normal sans lui.

— Une tomate, dit Rickson, en émergeant victorieux de l'ombre.

Il tint la boule rouge en travers du faisceau de la lampe, un couteau se matérialisa et Rickson la coupa en trois. Hannah eut droit à sa part en premier. Du jus, pareil à du sang, coula le long de la main de Rickson, sur la bouche d'Hannah, la lame du couteau. Ils mangèrent en silence, avec en fond sonore les voix lointaines et inquiétantes.

Jimmy s'insultait à chaque marche gravie. Il jurait comme avant, lorsqu'il n'y avait que ses oreilles dans les parages. Il s'en voulait et tapait du pied contre les marches, envoyant des vibrations dans tout l'escalier. Garder l'œil sur Elise était devenu une vraie corvée. Il suffisait qu'on tourne le dos une seconde pour qu'elle disparaisse. Comme Ombre, quand les lampes de croissance s'allumaient d'un coup.

— Non, pas comme Ombre, marmonna-t-il dans sa barbe.

Ombre avait passé le plus clair de son temps dans ses jambes, à le faire trébucher. Elise était différente.

Un nouvel étage défila, et toujours personne. Jimmy se dit que non, ce n'était pas nouveau. Ce n'était pas soudain. Elise avait toujours évolué dans ce silo à sa guise. Seulement, il ne s'était jamais inquiété pour elle quand le silo était vide. Cela le fit réfléchir à ce qui faisait qu'un endroit était dangereux. Ça n'avait rien à voir avec l'endroit.

— Hé, vous !

Jimmy arriva sur le palier du cent vingt-deuxième étage. Un homme posté devant la porte lui fit signe. Il portait une combinaison dorée, ce qui avait un sens particulier à l'époque où les choses avaient encore un sens. C'était la première personne que Jimmy croisait depuis une douzaine d'étages.

— Vous auriez vu une petite fille ? demanda Jimmy sans laisser à l'autre homme le temps de lui dire pourquoi il l'avait interpellé. Haute comme ça. Sept ans. Il lui manque une dent au milieu, ajouta-t-il en désignant ses propres dents à travers sa barbe.

L'homme secoua la tête.

— Non, mais vous êtes l'homme qui vivait ici, n'est-ce pas ? Le survivant ?

Il tenait un couteau à la main dont la lame argentée luisait comme un poisson dans l'eau. Il rit en regardant dans le vide.

— Enfin, j'imagine que nous sommes tous des survivants, n'est-ce pas ?

Il tendit la main vers l'un des tuyaux en plastique que Jimmy et Juliette avaient fait courir le long du mur pour évacuer les étages inondés. Un coup de couteau suffit à le trancher net. Il se mit à enrouler la partie qui pendait dans le vide.

— C'était pour les inondations, commença Jimmy.

— Vous devez en savoir, des choses, sur cet endroit, dit l'homme. Mais pardonnez-moi. Je m'appelle Terry. Terry Harlson. Je fais partie de la commission de plani...

Il plissa les yeux.

— Mais vous vous en fichez pas mal, non ? Pour vous, on vient tous du même endroit.

— Jimmy. Moi c'est Jimmy, mais la plupart des gens m'appellent Solo. Et ce tuyau...

— Vous avez une idée de l'endroit d'où provient l'électricité ?

Terry désigna du menton les lampes vertes qui ponctuaient l'escalier.

— On est installés une quarantaine d'étages plus haut. La radio là-bas fonctionne. Certains de ces câbles qu'on voit un peu partout dans le silo sont alimentés eux aussi. C'est vous qui avez fait ça ?

— En partie, répondit Jimmy. Y en a qui étaient déjà installés. Une petite fille qui s'appelle Elise a dû passer par là. Vous l'avez... ?

— Je me doute que l'énergie vient d'en haut, mais Tom m'a dit de jeter un œil ici. Il dit que la source d'électricité s'est toujours trouvée en bas dans notre silo, et que ça devrait être pareil ici. Tout est pareil, d'ailleurs. Mais j'ai vu à quel niveau l'eau est montée, alors je pense que l'électricité vient d'ailleurs depuis un petit moment. Mais vous, vous devez bien être au courant ? Est-ce que cet endroit a des secrets que vous pouvez partager avec nous ? J'aimerais vraiment en avoir le cœur net.

Le tuyau était enroulé aux pieds de l'homme. La lame scintillait toujours dans sa main.

— Vous avez jamais eu envie de faire partie d'une commission ?

— Je dois retrouver la petite, dit Jimmy.

Un autre coup de couteau, mais cette fois la lame rencontra une résistance. Le cuivre du câble. L'homme fit une boucle avec le fil électrique et le scia dans un mouvement de va-et-vient qui faisait jouer ses muscles sous son tee-shirt maculé de sueur. Le cuivre finit par céder.

— Si elle n'est pas avec les hommes dans les fermes, elle est sûrement en haut avec les choristes. Je les ai croisés en descendant. Ils ont trouvé une chapelle, dit-il en pointant sa lame vers le haut avant de la ranger et d'enrouler le câble autour de son

bras.

— Une chapelle, répéta Jimmy.

Il voyait l’endroit en question.

— Merci, Terry.

— C’est tout naturel, dit l’homme en haussant les épaules. Merci à vous de m’avoir dit d’où venait l’électricité.

— L’électricité… ?

— Oui, vous avez dit qu’elle venait d’en haut, du niveau…

— Trente-quatre ? J’ai dit ça ?

L’homme sourit.

— Il me semble bien, oui.

50

Silo 17

Elise avait vu les gens en bas, dans les étages anciennement inondés… ceux qui travaillaient pour faire bouger la machine, pour relancer l’électricité, allumer les lumières. Elle avait aussi vu les gens dans les fermes qui récoltaient tout ce qu’ils pouvaient et se demandaient comment nourrir tout le monde. Et enfin, il y avait maintenant ce troisième groupe de gens qui déplaçaient des meubles, lavaient le sol, rangeaient. Et elle n’avait aucune idée de ce qu’ils essayaient de faire.

Le gentil monsieur qui avait vu Cabot était à l’écart, en pleine conversation avec un autre homme en tenue blanche qui avait un rond tout dégarni au milieu du crâne, bien qu’il ait eu l’air trop jeune pour être chauve. Sa tenue était étrange. Elle ressemblait à une couverture. Il n’y avait pas de séparation pour les jambes, et le tissu flottait tout autour de lui, presque jusqu’au sol, de sorte qu’on voyait à peine ses pieds. Le gentil monsieur avec les moustaches sembla s’énerver à un moment donné. L’homme en couverture blanche se contenta de froncer les sourcils. De temps à autre, ils se retournaient pour regarder Elise, et elle avait peur qu’ils ne parlent d’elle. Ils cherchaient peut-être un moyen de retrouver Cabot.

Les bancs furent alignés en rangs bien droits, dans le même sens. Il n’y avait pas de tables comme dans les pièces où elle avait l’habitude de manger derrière les fermes, dans lesquelles elle se cachait, sous les meubles, et faisait semblant d’être un petit rat avec toute une famille de rats qui parlaient entre eux et agitaient leurs petites moustaches. Ici, il n’y avait que des bancs et des chaises, face à un mur incrusté d’une image colorée sur du verre, à moitié cassé. Un homme en combinaison travaillait derrière ce mur, on le voyait à travers le trou là où le verre était cassé. Il parlait à quelqu’un d’autre, qui passait un câble noir à travers une porte. D’un coup, une lumière vive apparut là, derrière, et des rayons de couleur furent projetés partout dans la pièce, et les gens qui déplaçaient les meubles s’arrêtèrent pour regarder. Certains chuchotèrent. On avait l’impression qu’ils murmuraient tous les mêmes mots.

— Elise.

L'homme à la moustache s'agenouilla près d'elle. Elle sursauta et serra son sac contre elle.

— Oui ? dit-elle tout bas.

— As-tu déjà entendu parler du Pacte ?

L'homme à moitié chauve qui avait une couverture sur les épaules se tenait derrière lui, les sourcils toujours froncés. Elise se dit qu'il ne devait jamais sourire.

Elle acquiesça.

— Le parc, c'est un endroit avec des arbres, où il peut y avoir des animaux. Par exemple, des chiots, ou des chiens, ou des faons. Le faon, c'est le petit du cerf et de la biche.

L'homme sourit.

— Non, pacte, pas parc.

Mais Elise n'entendit pas de différence.

— Et puis, reprit l'homme, les chiots et les chiens, c'est pareil, c'est le même animal.

Elise n'avait pas envie de rectifier. Elle avait vu à quoi ressemblaient les chiens dans le bizarre, et dans son livre, et ils faisaient peur. Les chiots, ça ne faisait pas peur.

— Où as-tu entendu parler de cerfs ? demanda l'homme en couverture blanche. Tu as des livres pour enfants ici ?

Elise secoua la tête.

— On a des vrais livres. J'ai vu des cerfs dedans. C'est des drôles d'animaux, grands avec des jambes toutes maigres, et ils vivent dans les bois.

L'homme à la moustache et à la combinaison orange ne semblait pas s'intéresser aux cerfs. Mais l'autre homme, oui. Elise regarda en direction de la porte et se demanda où étaient passés tous ceux qu'elle connaissait. Où était Solo ? Il devrait l'aider à retrouver Cabot.

— Le Pacte est un document très important, reprit l'homme en orange.

Elle se rappela soudain qu'il s'appelait M. Rash. Il s'était présenté, mais elle ne se souvenait jamais des noms. Jusqu'à maintenant, elle n'avait pas eu besoin d'en retenir beaucoup. En tout cas, M. Rash était très gentil avec elle.

— Le Pacte, c'est comme un livre, mais en plus petit, disait-il. Un peu comme toi. Tu es une femme, mais en plus petit.

— J'ai sept ans, dit Elise.

Elle n'était plus petite.

— Et tu en auras dix-sept en un rien de temps, dit l'homme en orange en lui caressant la joue.

Elise recula, surprise, et il fronça les sourcils. Il se retourna et leva la tête vers

l’homme en blanc, qui observait Elise.

— Quels sont ces livres dont tu parles ? demanda l’homme en blanc. Ceux avec les animaux. Ils sont dans ce silo ?

Les mains d’Elise descendirent instinctivement se poser contre son sac, sur son livre-souvenir. Elle était sûre d’y avoir mis la page sur les cerfs. Elle adorait tout ce qui concernait le monde vert, la pêche, les animaux, le soleil, les étoiles. Elle se mordit la lèvre pour s’empêcher de répondre.

L’homme à la moustache – M. Rash – posa une feuille de papier et une craie sur le banc où elle était assise et mit une main sur son genou. L’autre homme s’approcha davantage.

— Si tu sais qu’il y a des livres dans cet endroit, c’est ton devoir envers Dieu que de nous dire où ils sont, dit-il. Est-ce que tu crois en Dieu ?

Elise opina. Hannah et Rickson lui avaient parlé de Dieu, lui avaient appris la prière du soir. Sa vue se brouilla soudain, et elle se rendit compte qu’elle pleurait. Elle essuya vite ses larmes. Rickson n’aimait pas du tout quand elle pleurait.

— Où se trouvent ces livres, Elise ? Combien y en a-t-il ?

— Beaucoup, dit-elle, songeant à tous ceux où elle avait arraché des pages.

Solo s’était fâché quand il avait vu qu’elle prenait des images et des guides pratiques. Mais les guides pratiques lui avaient appris à pêcher, puis Solo lui avait montré comment ôter les pages et les remettre proprement, et ils avaient pêché ensemble.

L’homme à la couverture blanche s’agenouilla à son tour.

— Est-ce qu’il y a des livres partout dans le silo ?

— Voici le père Remmy, dit M. Rash en faisant de la place à l’homme à moitié chauve pour le présenter à Elise. Il va nous guider, en cette période tumultueuse. Nous sommes un troupeau. Avant, nous suivions le père Wendel, mais certains quittent le troupeau, et d’autres le rejoignent. Comme toi.

— Ces livres, dit M. Remmy, qui semblait bien jeune pour être père, pas plus vieux que Rickson en tout cas. Sont-ils près de nous ? Où peut-on les trouver ?

Il fit un geste de la main du mur au plafond, il avait une manière étrange de parler, une voix sonore qui résonnait dans la poitrine d’Elise et lui donnait envie de répondre. Et ses yeux – du même vert que les profondeurs du silo inondées dans lesquelles elle avait pêché avec Solo – lui donnaient envie de dire la vérité.

— Ils sont tous au même endroit, répondit Elise en reniflant.

— Où ça ? chuchota l’homme.

Il lui tenait les mains, et l’autre homme les regardait d’un drôle d’air.

— Où sont les livres ? Ma fille, si tu savais comme c’est important. Car il n’existe qu’un seul livre, tu sais. Tous les autres sont des tissus de mensonges. Allez, dis-moi

où ils se trouvent.

Elise pensa au livre qu'elle portait avec elle. Ce n'était pas un mensonge. Mais elle ne voulait pas que cet homme touche à son livre. Ni qu'il la touche, elle. Elle tenta de se dégager, mais il serra plus fort ses mains sur les siennes. Il avait une drôle de lueur dans le regard.

— Trente-quatre, murmura Elise.

— Niveau 34 ?

Elise acquiesça, et il la relâcha. Lorsqu'il se releva, M. Rash se rapprocha d'Elise et posa une main là où M. Remmy lui avait fait mal.

— Mon père, pouvons-nous… ?

L'homme à moitié chauve opina et M. Rash prit la feuille de papier qu'il avait posée sur le banc. Il y avait des choses imprimées d'un côté. De l'autre, les mots étaient écrits à la main. Il y avait une craie violette, et M. Rash demanda à Elise si elle savait écrire, si elle connaissait son alphabet.

Elle opina. Sa main tomba à nouveau sur son sac. Elle lisait mieux que Miles. Hannah s'en était assurée.

— Peux-tu écrire ton nom, ici ?

Il lui montra la feuille de papier. Il y avait trois lignes tracées tout en bas. Deux portaient déjà une signature. La troisième, vide, attendait celle d'Elise.

— Juste là, dit-il, en lui montrant la ligne avant de mettre la craie dans sa main.

Elle essayait de lire, mais c'était mal écrit. Les mots avaient été griffonnés en vitesse sur une surface rugueuse. Et puis, les larmes revenaient.

— Rien que ton nom, insista-t-il. Là, montre-moi.

Elise avait envie de partir. Elle voulait retrouver Cabot, Solo, Jewel, et même Rickson. Elle essuya ses larmes et ravala un sanglot qui menaçait de l'étouffer. Si elle faisait ce qu'ils lui demandaient, elle serait libre de partir. Il y avait de plus en plus de monde dans cette pièce. Certains l'observaient et murmuraient. Elle entendit un homme dire que quelqu'un avait de la chance, qu'il y avait plus d'hommes que de femmes, qu'il y en aurait qui seraient laissés de côté s'ils ne faisaient pas attention. Ils la regardaient et ils attendaient ; les bancs étaient alignés, le sol était propre, il y avait des feuilles vertes éparpillées sur une estrade.

— Juste ici, dit M. Rash.

Il lui saisit le poignet et força le bout de la craie à toucher le papier.

— Écris ton nom.

Tout le monde les regardait. Elise connaissait son alphabet. Elle lisait mieux que Rickson. Mais elle y voyait à peine. Elle était comme un de ces poissons qu'elle avait pêchés : sous l'eau, elle levait les yeux et apercevait une ribambelle de visages affamés. Elle réussit à écrire son nom malgré tout. Elle espérait qu'ils allaient la

laisser tranquille à présent.

— Gentille petite.

M. Rash se pencha pour l'embrasser sur la joue. Les gens se mirent à applaudir. Puis l'homme à la couverture qui était obnubilé par les livres psalmodia quelques paroles, de sa voix à la fois retentissante et agréable. Ses mots résonnèrent dans la poitrine d'Elise alors qu'il déclarait deux personnes, au nom du Pacte, mari et femme.

51

Silo 1

Darcy prit l’ascenseur en direction de l’arsenal. Il fourra le petit sachet qui contenait la balle ainsi que les résultats des analyses de sang dans sa poche, sortit de la cabine et chercha à tâtons le tableau d’interrupteurs. Quelque chose lui disait que le pilote manquant dans son cryopode se cachait à cet étage. C’était là qu’ils avaient retrouvé l’homme se faisant passer pour le Berger. C’était aussi l’endroit où environ un mois auparavant une poignée de pilotes avaient habité pendant une période d’activité intense. Il avait déjà ratissé l’étage plusieurs fois avec Stevens, mais il avait un pressentiment. Déclenché par le fait qu’il fallait une autorisation spéciale pour avoir accès à ce niveau.

Seuls quelques membres de la plus haute hiérarchie et de la Sécurité pouvaient obtenir cette autorisation, et Darcy avait compris pourquoi lors de ses précédentes visites. Il y avait des caisses et des caisses de munitions. Des bâches sur ce qui s’avéra être des drones militaires. Des pyramides de bombes. Pas le genre de choses que pouvait voir un employé de la restauration qui cherchait un paquet de pommes de terre lyophilisées et se trompait de bouton dans l’ascenseur.

Les fouilles antérieures n’avaient rien donné, mais il pouvait y avoir des milliers de cachettes, entre les étagères et leurs grandes caisses en plastique. Darcy commença à les passer en revue tandis que les lumières s’allumaient. Il se mit dans la peau de ce pilote : il vient de tuer un homme, il arrive dans cet ascenseur éclaboussé de sang, il cherche un endroit où se cacher.

Il s’accroupit pour examiner le béton ciré juste à la sortie de la cabine. Il recula et pencha la tête pour mieux observer le lustre, plus important près des portes de l’ascenseur. C’était peut-être dû au passage des bottes, à l’usure progressive. Il s’agenouilla à nouveau et renifla. Ça sentait le frais, le pin, le citron, une odeur d’un autre temps, d’une époque où les choses poussaient et où le monde exhalait des parfums.

Quelqu’un avait nettoyé le sol à cet endroit. Récemment, pensa-t-il. Il resta accroupi et jeta un œil entre les rangées d’armes et de matériel d’urgence, conscient

de ne pas être tout seul. Il aurait dû, à ce moment précis, remonter chercher Brevard et du renfort. Il y avait là, quelque part, un homme capable de tuer, un membre du Personnel d'Urgence, qui avait reçu un entraînement spécial, qui avait accès à toutes les armes de cet arsenal. Mais cet homme était aussi blessé. Il se terrait, et il avait peur. Et les renforts apparurent à Darcy comme une mauvaise idée.

Ce n'était pas tant pour que tout le mérite lui revienne, mais plutôt qu'il était de plus en plus convaincu que ces meurtres impliquaient des personnes très haut placées. Les gens qui trempaient là-dedans étaient au sommet. On avait trafiqué des dossiers, échangé des données liées aux cryopodes, peut-être même des identités. Rien de tout cela n'aurait dû être possible. Ses propres supérieurs étaient peut-être mêlés à tout ça. Darcy lui-même s'était trouvé ici, soutenant à bout de bras le vrai Berger tandis qu'il donnait des coups de botte à celui qui avait usurpé son nom. On était loin du protocole. Non, on était dans les histoires personnelles. Il connaissait l'imposteur, il le voyait souvent veiller tard, avait parlé avec lui en quelques occasions. Difficile d'imaginer que cet homme ait pu tuer des gens. C'était le monde à l'envers.

Darcy s'aida de sa lampe torche pour éclairer les étagères. Il avait besoin de plus que ce qu'ils octroyaient aux gardiens de nuit. L'étiquetage des caisses le propulsa dans un autre monde, un monde dont il se souvenait à peine. Il ouvrit plusieurs couvercles hermétiques – avec chaque fois un petit souffle caractéristique – avant de trouver ce qu'il cherchait : un HK 45, un pistolet à la fois moderne et ancien. Le top à l'époque où il sortait de l'usine, mais ces usines étaient à peine plus que des souvenirs. Il glissa un chargeur dans l'arme, en espérant que les balles soient bonnes. Plus assuré une fois armé, il reprit ses fouilles avec une détermination nouvelle et non le découragement de la veille lorsqu'il avait fallu entamer les recherches… sur quatre-vingts niveaux.

Il jeta un œil sous toutes les bâches. Sous l'une d'elles, il trouva des pièces détachées et des outils éparpillés ; un drone qu'on démantelait ou qu'on réparait. Du travail récent ? Impossible à dire. Il n'y avait pas de poussière, ce qui était normal, sous une bâche. Il fit le tour de l'entrepôt, chercha d'éventuelles petites boules blanches de polystyrène tombées des dalles du plafond qu'on aurait déplacées, fouilla les bureaux du fond, scruta les étagères pour voir si certaines avaient été escaladées. En se dirigeant vers la zone des dortoirs, il remarqua la petite porte du monte-charge pour la première fois.

Il s'assura d'avoir bien ôté le cran de sûreté de son arme. Il saisit la poignée et hissa la porte vers le haut d'un coup sec, puis s'accroupit et braqua lampe et pistolet à l'intérieur.

Il faillit tirer sur un sac de couchage. Le tas d'oreillers et de couvertures

ressemblait à quelqu'un en train de dormir. Il remarqua des dossiers semblables à ceux qu'il avait recueillis dans la salle de réunion. C'était sûrement là que son homme se cachait. Il faudrait qu'il montre ça à Brevard, et qu'il vide l'endroit. Il avait du mal à imaginer qu'on puisse vivre comme ça, comme un rat. Il referma la porte et se dirigea vers celle qui menait aux dortoirs. Il l'entrouvrit pour d'abord s'assurer que le couloir était vide. Il écuma toutes les pièces une à une sans faire de bruit. Pas de signe de vie. Personne dans les salles de bains, ni dans les toilettes. Tout était calme. D'un calme presque menaçant. En sortant des toilettes des femmes, il crut entendre une voix. Un chuchotis. Venant de derrière la porte tout au bout du couloir.

Il prépara son arme et colla une oreille contre la porte. Quelqu'un parlait. Il posa une main sur la poignée, la porte n'était pas verrouillée. Il inspira un grand coup. Si l'homme en face de lui faisait un geste en direction d'une arme, il tirerait immédiatement. Il entendait déjà les explications qu'il fournirait à Brevard – il avait eu une intuition, avait suivi une série d'indices, n'avait pas songé à appeler des renforts, était descendu là pour tomber sur cet homme blessé, en sang. Il avait tiré le premier. Pour se protéger. Un cadavre de plus, une autre affaire classée. Tels seraient ses arguments si les choses dérapaient. Tout ce scénario, et bien plus encore, se déroulait dans sa tête tandis qu'il ouvrait la porte, arme levée.

À l'autre bout de la pièce, un homme se retourna. Darcy lui cria de rester où il était tout en s'approchant, l'habitude revenant comme une seconde nature.

— Ne bougez pas, beugla-t-il, et l'homme leva les mains en l'air.

C'était un jeune homme en combinaison grise, un bras au-dessus de sa tête, l'autre pendant mollement contre son corps.

Et Darcy se rendit compte que quelque chose ne tournait pas rond. Ça n'allait pas du tout. Ce n'était pas un homme.

— Ne tirez pas, le supplia Charlotte en observant l'homme approcher d'elle, arme levée.

— Levez-vous et écartez-vous du bureau, répondit l'homme d'une voix ferme.

Il fit un signe avec son arme pour orienter Charlotte vers le mur.

Elle posa les yeux sur sa radio. Juliette lui demanda si elle la recevait toujours, si elle pouvait finir sa phrase, mais Charlotte ne prit pas le risque de tendre la main vers le micro. Elle regarda les outils éparpillés, les tournevis, les pinces coupantes, et se remémora l'horrible combat de la veille. Elle sentait les élancements sous le bandage de son épaule. L'homme l'avait rejointe.

— Les deux mains en l'air.

Sa diction, sa façon de tenir son arme lui rappelèrent le service militaire. Il ne

faisait aucun doute pour elle qu'il n'hésiterait pas à la tuer.

— Je ne peux pas la lever plus que ça, dit-elle.

Juliette la supplia à nouveau de lui répondre. L'homme posa les yeux sur la radio à son tour.

— Avec qui vous parlez ?

— Avec un autre silo, répondit-elle en tendant une main vers le volume.

— Pas touche. Contre le mur. Tout de suite.

Elle obtempéra. Sa seule consolation était qu'elle irait rejoindre son frère. Du moins l'espérait-elle. Elle saurait en tout cas ce qu'ils avaient fait de lui. Son isolement et son inquiétude venaient de prendre fin. D'une certaine manière, elle était presque soulagée d'avoir été découverte.

— Tournez-vous face au mur. Mains derrière le dos. Poignets croisés.

Elle s'exécuta. Mais elle tourna légèrement la tête sur le côté et l'aperçut en train de tirer un collier de serrage en plastique blanc de son ceinturon.

— Front contre le mur, lui dit-il.

Elle le sentit approcher, sentit son odeur, entendit sa respiration, et l'idée de faire volte-face pour engager le combat s'évapora avec le pincement douloureux du lien autour de ses poignets.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre avec vous ?

Elle secoua la tête.

— Non, il n'y a que moi.

— Vous êtes pilote ?

Elle acquiesça. Il la saisit par le coude.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ?

Il plissa les yeux sur son bandage.

— C'est Eren qui vous a tiré dessus.

Elle ne répondit pas.

— Vous avez tué un brave homme.

Elle était au bord des larmes. Elle voulait en finir au plus vite. Qu'il l'emmène où il devait l'emmener, la pique pour qu'elle se rendorme, la laisse voir Donny, quelle que fût la marche à suivre.

— Je ne voulais pas le tuer, dit-elle pour se défendre.

— Comment vous avez atterri ici ? Vous étiez avec les autres pilotes ? C'est que… Les femmes ne peuvent pas…

— C'est mon frère qui m'a réveillée.

Elle hocha la tête en direction de la poitrine de l'homme, ornée du blason de la Sécurité.

— Vous l'avez emmené.

Elle se rappela le jour où ils étaient venus chercher Donny, le jeune homme qui aidait Thurman à tenir debout. Elle identifia l'homme qu'elle avait face à elle comme tel et les larmes finirent par rouler.

— Est-ce qu'il est… encore en vie ?

L'homme détourna le regard un instant.

— Oui. À peine.

Les larmes de Charlotte redoublèrent.

L'homme lui fit face à nouveau.

— C'est votre frère ?

Elle opina. Avec les poignets entravés, elle ne pouvait pas s'essuyer le nez, elle ne pouvait même pas atteindre son épaule pour l'essuyer sur sa combinaison. Elle était surprise que cet homme soit venu seul, qu'il n'appelle pas de renforts.

— Est-ce que je peux le voir ? demanda-t-elle.

— J'en doute. Ils le rendorment aujourd'hui.

Il agita son pistolet en direction de la radio tandis que Juliette continuait d'insister pour avoir une réponse.

— Ce n'est pas bien, ce que vous faites. Qui que soient ces gens avec qui vous parlez, vous les mettez en danger. Mais qu'est-ce que vous cherchez à faire ?

Elle profita de ses remontrances pour l'observer. Il devait avoir son âge, une petite trentaine, ressemblait davantage à un soldat qu'à un flic.

— Où sont les renforts ? demanda-t-elle en jetant un œil à la porte. Pourquoi est-ce que vous ne m'emmenez pas ?

— Je vais le faire. Mais j'ai d'abord besoin de comprendre quelque chose. Comment votre frère et vous… Comment vous avez fait pour sortir ?

— Je vous l'ai dit, il m'a réveillée.

Le regard de Charlotte glissa en direction des notes de Donny étalées sur la table. Elle avait laissé les dossiers ouverts. La carte était sur le dessus, la note intitulée Pacte en évidence. L'agent suivit son regard. Il s'éloigna d'elle et posa une main sur un des dossiers.

— Et… qui a réveillé votre frère ?

— Vous devriez lui demander.

Charlotte commençait à s'inquiéter. Le fait qu'il ne l'emmène pas ne présageait rien de bon à ses yeux, c'était comme s'il agissait en dehors des règles. Elle avait vu des hommes en Irak agir en dehors des règles. Ça n'avait jamais été pour faire de jolies choses.

— S'il vous plaît, emmenez-moi voir mon frère. Je me rends. Arrêtez-moi.

Il leva les yeux vers elle puis reporta son attention sur les dossiers.

— C'est quoi, tout ça ?

Il prit la carte, l'examina, et prit une autre feuille de papier.

— On a sorti des paquets de documents semblables de la salle à l'autre bout de l'entrepôt. Mais sur quoi vous travaillez, bon sang ?

— Emmenez-moi, je vous en prie, le supplia Charlotte.

Elle commençait à avoir peur.

— On ne va pas tarder.

Il baissa le volume de la radio. Dos au bureau, il prit appui contre le meuble ; son pistolet pendait contre sa hanche. Il va baisser son pantalon, songea Charlotte. Il allait la forcer à se mettre à genoux. Il n'avait pas vu de femme depuis plusieurs centaines d'années, insistait pour savoir comment on les réveillait… Voilà ce qu'il voulait. Elle envisagea de courir en direction de la porte, espérant qu'il lui tire dessus, qu'il la rate ou l'atteigne en plein…

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

Charlotte sentit les larmes rouler sur ses joues. La voix tremblante, elle réussit à articuler son prénom.

— Moi c'est Darcy. Détendez-vous. Je ne vous ferai aucun mal.

Elle se mit à trembler. C'était exactement ce qu'elle imaginait un homme dire avant de se livrer à un acte ignoble.

— J'ai juste besoin de débrouiller tous ces fils avant de vous livrer. Parce que d'après tout ce que j'ai vu aujourd'hui, cette affaire dépasse le simple lien qui unit un frère et une sœur. Ça me dépasse, moi aussi. Je veux dire, si ça se trouve, dès que je vous aurai amenée là-haut, c'est moi qui me ferai arrêter et ils vous renverront travailler à vos projets.

Charlotte s'esclaffa. Elle tourna la tête pour essuyer contre sa combinaison les larmes qui gouttaient de sa mâchoire.

— C'est peu probable, dit-elle.

Et elle commença à se demander si après tout cet homme n'était pas sincère, s'il ne lui voulait, en effet, aucun mal, si sa curiosité n'était pas authentique. Son regard dévia vers les dossiers.

— Est-ce que vous savez quel sort ils nous réservent ? demanda-t-elle.

— Difficile à dire. Vous avez tué quelqu'un de très haut placé. Vous ne devriez pas être réveillée. Ils vont vous envoyer en cryogénisation, j'imagine. Morte ou vivante, ça reste à déterminer.

— Non, je ne parle pas de ce qu'ils ont prévu pour mon frère et moi, mais pour nous tous. De ce qui va se passer après la dernière faction.

Darcy réfléchit quelques instants.

— Je… Je n'en sais rien. Je n'y ai jamais pensé.

Elle désigna les dossiers.

— Tout est ici. Quand je me retrouverai dans un caisson, peu importe que je sois morte ou vivante. Je ne me lèverai plus jamais. Ni votre sœur ou votre mère ou votre femme, ou quelle que soit la personne en question.

Darcy regarda les dossiers, et Charlotte se rendit compte que le délai qu'il lui accordait n'était pas un problème, mais au contraire une occasion qu'elle devait saisir. C'était pour ça qu'ils ne disaient la vérité à personne. Parce que si les gens étaient au courant, ils s'insurgeraient.

— Vous me faites marcher, dit Darcy. Vous ne savez pas ce qui se passera à la fin de la dernière…

— Demandez à votre patron. Vous verrez bien ce qu'il vous dira. Ou au chef de votre patron. Continuez comme ça jusqu'au bout de la chaîne. Ils vous donneront peut-être un pode à côté du mien en cryogénisation.

Darcy braqua son regard sur elle. Il posa son pistolet et déboutonna le bouton du col de sa combinaison. Puis le suivant. Il les déboutonna jusqu'à la taille, et Charlotte comprit qu'elle ne s'était pas trompée sur ses intentions. Elle se prépara à lui envoyer un coup de pied entre les jambes, à le mordre.

Darcy s'empara des dossiers, les glissa dans son dos et reboutonna sa combinaison.

— J'y jetterai un œil. À présent, allons-y.

Il prit son arme et fit un geste en direction de la porte. Charlotte inspira profondément, soulagée. Elle chemina entre les postes de pilotage. Elle se sentait tiraillée. Elle avait voulu que cet homme la livre à ses supérieurs, mais maintenant elle voulait parler davantage. Elle l'avait craint, mais maintenant elle avait envie de lui faire confiance. Son salut résidait dans son arrestation, dans sa mise en cryopode, et pourtant, une autre issue semblait se présenter à elle.

Le cœur battant, elle sortit dans le couloir. Darcy ferma la porte de la salle de pilotage. Elle passa devant les sanitaires et les dortoirs, attendit au bout du couloir qu'il ouvre la porte qui menait à l'arsenal, puisqu'elle avait les mains liées.

— Je connaissais votre frère, vous savez, dit-il en lui ouvrant la porte. Il n'avait pas l'air d'un assassin. Vous non plus, d'ailleurs.

Charlotte secoua la tête.

— Jamais je n'ai voulu faire de mal à qui que ce soit. On était simplement en quête de la vérité.

Ils se dirigeaient vers l'ascenseur.

— C'est tout le problème avec la vérité, dit Darcy. Les menteurs comme les honnêtes gens prétendent la détenir. Ce qui plonge les gens comme moi dans un sacré dilemme.

Soudain, Charlotte s'arrêta. Darcy sembla surpris. Ses doigts se crispèrent sur son

arme.

— Continuez à avancer.

— Attendez, dit Charlotte. Vous la voulez, la vérité ?

Elle opina en direction des drones sous leurs bâches.

— Et si vous commenciez par arrêter de croire aveuglément ce qu'on vous dit ? Décidez plutôt qui croire sur preuve. Je vais vous montrer. Vous allez voir la vérité de vos propres yeux.

52

Silo 1

Tout le côté du corps de Donald était un dégradé de bleu et noir violacé. Tee-shirt relevé, combinaison déboutonnée jusqu'à la taille, il inspectait ses côtes dans le miroir de la salle de bains. Au milieu d'un bleu se trouvait un cercle jaune orangé. Il l'effleura à peine et sentit un courant électrique lui couper les jambes. Il faillit tomber, et il lui fallut un moment avant de reprendre son souffle. Il baissa son tee-shirt, reboutonna sa combinaison et boita jusqu'à son lit.

Ses tibias, qu'il avait exposés pour se protéger des coups de Thurman, lui faisaient un mal de chien. Il avait une boule sur l'avant-bras, comme un deuxième coude. Et dès qu'une quinte de toux survenait, il avait envie qu'elle l'achève. Il essaya de dormir. Le sommeil était un véhicule qui permettait de faire passer le temps, d'éviter le présent. Un tramway pour les déprimés, les impatients, et les mourants. Donald était un peu des trois.

Il éteignit la lumière et resta allongé dans le noir. Les cryopodes et l'enchaînement des factions étaient des formes exagérées de sommeil, se dit-il. Ce qui semblait anormal tenait davantage à l'intensité qu'à la qualité. Les ours hibernaient dans leur grotte le temps d'une saison. Les humains, eux, hibernaient tous les soirs. Le jour était une faction, subie comme une unité de temps, toute la planification à court terme ne menant qu'à une période d'obscurité, sans que personne ne cherche à injecter du sens à cet enchaînement de journées, à en faire un collier de perles précieuses. Rien qu'un autre jour auquel survivre.

Il toussa, les côtes percluses de décharges électriques, des éclairs devant les yeux. Il priait pour s'évanouir, pour s'endormir, mais les dieux en charge de son destin étaient des experts en torture. Juste assez… mais pas trop. *Ne le tuons pas*, entendait-il murmurer ses blessures entre elles. *Il faut le garder en vie, afin qu'il souffre pour ce qu'il a fait.*

La toux reflua, le laissant avec un goût de cuivre sur les lèvres et une brume de sang sur sa combinaison… mais peu lui importait. Il reposa la tête sur son oreiller, en sueur, et écouta les faibles gémissements qui s'échappaient de sa bouche.

Quelques minutes ou des heures passèrent. Des jours. Il y eut un toc à la porte, le bruit du verrou, la lumière qu'on allumait. Ça devait être un garde, avec un dîner ou un petit-déjeuner, ou toute autre désignation absurde du moment de la journée. Peut-être Thurman, venu lui faire la leçon, le mitrailler de questions, l'emmener se faire piquer.

— Donny ?

C'était Charlotte. Derrière elle, le couloir était plongé dans la pénombre de la faction de nuit. Tandis qu'elle s'approchait de lui, un homme se carra dans l'embrasure, un des agents de sécurité. Ils l'avaient découverte, et ils la bouclaient elle aussi. Mais ils leur accordaient quand même ce moment. Il se redressa trop vivement, faillit perdre l'équilibre, mais leurs bras se trouvèrent et ils s'étreignirent, grimaçants de douleur.

— Mes côtes, siffla Donald.

— Attention à mon bras, murmura sa sœur.

Elle recula d'un pas, et au moment où Donald allait lui demander ce qu'elle avait au bras, elle posa un doigt sur sa bouche.

— Dépêche-toi, par ici.

Par-dessus son épaule, Donald regarda l'homme resté sur le seuil. Le gardien scrutait le couloir, apparemment plus inquiet à l'idée que quelqu'un arrive que ses captifs s'enfuient. La douleur dans ses côtes s'apaisa lorsqu'il comprit ce qui se passait.

— On sort ? demanda-t-il.

Charlotte acquiesça et l'aida à se lever. Il la suivit dans le couloir.

Tant de questions, mais le silence était de rigueur. Ce n'était pas le moment. L'officier referma la porte et la verrouilla. Charlotte se dirigeait déjà vers les ascenseurs. Donald boitait derrière elle, pieds nus, assailli de douleurs à la jambe gauche à chaque pas. Ils étaient à l'étage administratif. Ils passèrent devant les bureaux de gestion des stocks ; celui des Registres, où les principaux événements de chaque silo étaient consignés dans les serveurs ; celui du Contrôle Démographique, d'où émanaient tant des rapports qu'il avait consultés. Tous ces bureaux étant déserts, on devait être aux petites heures du matin.

Le poste de sécurité était vacant. Au-delà, un ascenseur les attendait avec une vibration persistante. Donald remarqua une très forte odeur d'agent nettoyant dans la cabine. Charlotte renfonça le bouton d'attente, passa son badge sur la borne de lecture et appuya sur l'étage de l'arsenal. Le gardien se glissa de biais entre les portes qui se refermaient, et Donald remarqua un pistolet dans sa main. Il comprit que ce n'était pas la peur d'être découverts par d'autres personnes qui motivait la présence de cette arme. Ils n'étaient pas tout à fait libres. Le jeune homme se tenait de l'autre

côté de la cabine et observait Donald et sa sœur avec méfiance.

— Je vous connais, dit Donald. Vous êtes de service la nuit.

— Darcy, répondit l'agent sans lui tendre la main.

Donald songea au poste de sécurité laissé vacant, et se rendit compte que cet homme aurait dû y être.

— Darcy, c'est ça. Qu'est-ce qui se passe ?

Il se tourna vers Charlotte. Il remarqua le bandage qui dépassait de la manche de son maillot.

— Est-ce que tu vas bien ?

— Oui, ça va.

Elle observait les étages défiler avec une anxiété évidente.

— On a fait voler un autre drone.

Elle leva la tête vers Donald, le regard brillant.

— Il est allé jusqu'au bout.

— Alors, tu as vu ?

Oubliées les blessures, oublié le pistolet que tenait l'officier. Cela faisait tellement longtemps que le premier drone lui avait donné un aperçu de ciel bleu qu'il avait fini par en douter, par se dire que ça n'était jamais arrivé. Les autres vols avaient échoué, n'avaient jamais égalé cette distance. L'ascenseur ralentit à l'approche de l'entrepôt.

— Le monde est sain et sauf, lui confirma Charlotte. Ce n'est que notre petite parcelle qui est dévastée.

— Allez, tout le monde descend, dit Darcy en agitant son arme. Je tiens à comprendre ce qui se trame. Et pour votre information, je peux encore très bien vous boucler avant la relève. Je nierai en bloc avoir parlé avec vous.

Sitôt dans l'arsenal, Donald prit une inspiration sifflante et sortit machinalement son mouchoir de sa poche arrière. Il toussa, penché en avant pour réduire la pression sur ses côtes. Il s'empressa de ranger son carré de tissu pour éviter que Charlotte ne le voie.

— Viens, on va te chercher de l'eau, dit-elle.

Donald la coupa dans son élan et se tourna vers Darcy.

— Pourquoi est-ce que vous nous aidez ? lui demanda-t-il, la voix enrouée.

— Je ne vous aide pas, répondit Darcy. Je vous laisse une chance de vous exprimer. Votre sœur a affirmé des choses pour le moins étonnantes, et j'ai fait un peu de lecture pendant qu'elle préparait son oiseau à voler.

— Je lui ai passé tes notes, dit Charlotte. Et il m'a aidée à lancer le drone. Je l'ai fait atterrir dans de l'herbe bien verte. De l'herbe, Donny ! Les capteurs ont tenu une demi-heure. On est restés là à regarder.

— N'empêche, dit Donald à Darcy. Vous ne nous connaissez pas.

— Je ne connais pas non plus mes supérieurs. Pas vraiment. Mais j'ai vu la raclée qu'ils vous ont infligée, et ça m'a mis mal à l'aise. Vous deux, vous vous battez pour quelque chose, et ce n'est peut-être pas pour le bien de tous, c'est peut-être une chose à laquelle je vais devoir mettre un terme, mais j'ai remarqué des récurrences. Dès que je pose des questions qui dépassent le cadre de mes attributions, le flux d'informations se tarit. Ils veulent que je bosse de nuit et que je leur apporte le café quand ils débarquent le matin, mais je me rappelle avoir été plus que ça dans une autre vie. Oui, on m'a appris à obéir aux ordres, mais seulement jusqu'à un certain point.

Donald opina d'un air grave. Il se demanda si ce jeune homme avait fait partie d'un déploiement à l'étranger. S'il avait souffert de stress post-traumatique, pris des médicaments pour y remédier. En tout cas, quelque chose l'avait rattrapé, une sorte de conscience.

— Je vais vous expliquer ce qui se passe ici, dit Donald.

Il les guida à travers les rangées d'étagères garnies d'eau en bouteilles, de repas lyophilisés, de plats impérissables au goût atroce.

— Mon ancien chef – l'homme que vous avez vu me tabasser – m'a expliqué certaines choses. Probablement plus qu'il ne l'aurait voulu. La majeure partie de ce que je vais vous dire a été découverte par mes soins, mais il a comblé quelques lacunes.

Donald souleva le couvercle d'une caisse en bois que sa sœur avait ouverte. Il grimaça de douleur, et elle se rua à son secours. Il prit une bouteille d'eau, l'ouvrit, but à longs traits tandis que Charlotte en sortait deux autres. Darcy changea son pistolet de main pour en prendre une, et Donald ressentit avec davantage d'acuité la présence des innombrables caisses d'armes qui les entouraient. Il en avait assez de ces engins. Mais d'une certaine façon, il ne craignait plus celle qu'arborait Darcy. La douleur qu'il avait à la poitrine n'était qu'une variété de blessure par balle. Une mort rapide serait une bénédiction.

— Nous ne sommes pas les premiers à tenter de venir en aide à un silo, reprit Donald. C'est ce que Thurman m'a dit. Et du coup, tout un tas de choses sont plus claires. Venez.

Il les mena jusqu'à une autre allée. L'ampoule au-dessus de leurs têtes montrait des signes de faiblesse. Elle n'allait pas tarder à s'éteindre. Donald se demanda si quelqu'un prendrait la peine de la remplacer. Il trouva la caisse en plastique qu'il cherchait parmi les autres, essaya de la tirer à lui, mais sentit ses côtes s'insurger. Il ravala sa douleur et alla jusqu'au bout de son geste, aidé de Charlotte. Ils la portèrent jusqu'à la salle de réunion. Darcy les suivit.

— C'est le travail d'Anna, gémit-il en hissant la caisse sur la table tandis que Darcy

allumait les lumières.

Il y avait un schéma des silos sous une plaque de verre qui portait des notes à la craie grasse, toutes à moitié effacées par des coudes, des dossiers, des verres de whisky. Ses notes à lui avaient disparu, mais peu importait. C'est d'un vieux document qu'il avait besoin, une relique du passé, de sa faction précédente. Il sortit plusieurs dossiers et les lâcha sur la table. Charlotte se mit à les feuilleter. Posté près de la porte, Darcy jetait de temps en temps un coup d'œil au sol, encore moucheté de sang séché.

— Un silo a été liquidé il y a quelque temps pour avoir émis sur un canal général. Mais je n'étais pas en service.

Il pointa un doigt sur le silo 10, qui portait les restes d'une croix tracée en rouge.

— Un éclair de conscience, de lucidité, diffusé sur une poignée de canaux, après quoi, plus de son, plus d'image. Mais c'est le silo 40 qui a fait bosser Anna pendant quasiment toute une année.

Il trouva le dossier qu'il cherchait. À la vue de l'écriture d'Anna, sa vision se brouilla. Il hésita, effleura ses mots, accablé par le souvenir de ce qu'il avait fait. Il avait tué la seule et unique personne qui avait essayé de l'aider, la seule et unique personne qui l'aimait. Qui entrait en contact avec ces silos pour les aider. Tout ça parce qu'il s'en voulait, et se détestait de l'aimer en retour.

— Voici un récit détaillé des événements, dit-il, oubliant ce qu'il cherchait.

— Venez-en au fait, l'implora Darcy. Ma faction se termine dans deux heures, et le jour va bientôt se lever. Il faut que je vous aie bouclés d'ici là.

— J'y viens, j'y viens.

Donald s'essuya les yeux et se ressaisit. Il agita une main vers un coin de la table.

— Ces silos-là se sont éteints il y a longtemps. Une bonne douzaine, je dirais. Ça a commencé par le 40. Il a dû y avoir une sorte de révolution silencieuse. Sans effusion de sang, parce qu'on n'a jamais eu aucun rapport. On n'a jamais rien remarqué de bizarre. Un peu comme avec le silo 18 en ce moment.

— Non, plus maintenant, intervint Charlotte. Je les ai entendus. Ils ont été liquidés.

Donald acquiesça.

— Oui, Thurman me l'a dit. Je voulais dire "un peu comme c'était le cas avec le silo 18", pardon. Thurman a aussi dit qu'à l'origine, ils avaient prévu de construire moins de silos, mais qu'ils en avaient rajouté, encore et encore, en guise de pièces de rechange. Je suis tombé sur des rapports qui sous-tendent cette information. Et vous savez ce que je pense ? Ils en ont rajouté trop. Ils n'ont pas pu les surveiller tous de près. C'est comme mettre des caméras à tous les coins de rue sans avoir assez de personnel pour regarder les images. Et donc celui-ci est passé entre les mailles du

filet.

— Qu’est-ce que vous voulez dire par “ces silos se sont éteints” ? demanda Darcy.

Il s’approcha de la table et examina le schéma protégé par la plaque de verre.

— Tous les flux vidéo se sont éteints en même temps. Plus personne ne répondait à nos appels. L’Ordre exigeait qu’on les liquide au cas où ils auraient pris leur indépendance, alors on les a gazés. On a ouvert les sas. Et puis après, un autre silo s’est éteint. Et encore un autre. Les responsables d’ici en faction à ce moment-là en ont conclu qu’en plus des flux vidéo, ils avaient également piraté l’arrivée de gaz. Alors ils ont composé le code d’effondrement pour tous ces silos…

— Les codes d’effondrement ?

Donald opina et noya sa toux naissante avec une gorgée d’eau. Il s’essuya la bouche au revers de sa manche. Au moins, ça le consolait de voir toutes ces notes éparpillées sur la table. Les pièces du puzzle finissaient par s’assembler.

— Les silos ont été conçus pour être liquidés, et tous le seront à la fin, sauf un. Impossible de compter sur la gravité pour les faire effondrer, ils sont maintenus de toutes parts par de la terre. Alors ils nous ont demandé de les construire… Ils m’ont demandé de les concevoir avec de grosses dalles de béton entre les étages.

Il secoua la tête.

— Ça m’a paru absurde, à l’époque. Il fallait creuser bien plus profond, ça coûtait beaucoup plus cher, et la quantité de béton était dingue. On m’a sorti des prétextes en rapport avec les bombes antibunker, ou d’éventuelles fuites radioactives… Mais le véritable but était bien pire. C’était au cas où ils auraient besoin de faire s’écrouler un silo. Les murs ne peuvent pas bouger, ils sont maintenus par la terre…

Il but une nouvelle gorgée d’eau.

— … D’où le béton. Et c’est à cause du gaz qu’ils n’ont jamais voulu d’ascenseurs dans les autres silos. Je n’ai jamais compris pourquoi ils nous ont demandé de les retirer. Ils voulaient soi-disant un espace plus “ouvert”. Difficile de gazer un endroit si on peut le compartimenter.

Il toussa dans le creux de son bras puis, du bout du doigt, dessina un cercle sur une partie de la table de réunion.

— Ces silos étaient comme un cancer. Le silo 40 a dû communiquer avec ses voisins, à moins qu’ils ne les aient retirés de la boucle, qu’ils ne les aient piratés à distance. Les responsables de chez nous ont commencé à réveiller des gens pour régler le problème. Ces codes d’effondrement ne fonctionnaient pas, rien ne marchait. Anna pensait qu’ils avaient découvert les charges explosives dans le silo 40 et bloqué la fréquence, ou quelque chose comme ça.

Il se tut un instant et se rappela le bruit des parasites qu’émettait sa radio, le jargon qu’elle utilisait et qu’il ne comprenait pas mais qui la parait d’une aura

d'intelligence et d'assurance. Ses yeux tombèrent à l'endroit autrefois occupé par un lit, où elle se faufilait au cœur de la nuit pour se glisser dans ses bras. Donald finit son eau, regrettant de ne rien avoir de plus fort à boire.

— Elle a fini par réussir à se réapproprier les détonateurs et à faire écrouler les silos. C'était soit ça, soit ils prenaient le risque d'envoyer des drones, ou des soldats, ce qui correspond aux toutes dernières recommandations de l'Ordre… à la fin du bouquin.

— C'est quand même ce qu'on a fait, dit Charlotte.

Donald acquiesça.

— Oui, et j'en ai fait davantage avant de te réveiller, à l'époque où cet étage grouillait de pilotes.

— Donc c'est ce qui est arrivé à ces silos ? Ils se sont effondrés ?

— Selon Anna, oui. Tout semblait bien se passer. Les responsables d'ici lui faisaient confiance. Ils nous ont rendormis. En ce qui me concerne, je croyais que c'était ma dernière sieste, que je ne me réveillerais plus jamais. Mais alors on m'a tiré de là pour une nouvelle faction, et les gens m'appelaient par un nom différent du mien. Je me suis réveillé dans la peau de quelqu'un d'autre.

— Thurman, dit Darcy. Le Berger.

— Oui, sauf que j'étais l'agneau dans l'histoire.

— C'est vous qui avez failli passer de l'autre côté de la colline ?

Donald vit Charlotte se raidir. Il reporta son attention sur les dossiers sans répondre.

— Cette femme dont vous parlez, reprit Darcy, c'est elle qui a trafiqué les données et votre identité ?

— Oui. Ils lui ont donné libre accès à toutes les données pour régler le problème qu'ils avaient, c'était grave à ce point. Et comme elle est curieuse, elle a fureté un peu partout. Elle est tombée sur cette circulaire reprenant ce que son père et ses collègues avaient prévu, et s'est rendu compte que les codes d'effondrement et le gazage n'étaient pas réservés aux urgences. Que chaque silo était une bombe à retardement, y compris le nôtre. Qu'elle allait retourner dans l'aile de cryogénisation et ne jamais plus en sortir. Avec ses codes d'accès, elle pouvait changer tout ce qu'elle voulait, mais pas son sexe. Alors elle a sollicité mon aide en me mettant au poste de son père.

Donald observa une pause pour ravaler ses larmes. Charlotte posa une main sur son dos. Le silence dura un long moment.

— Mais… je n'ai pas compris ce qu'elle voulait que je fasse. J'ai commencé à faire des recherches de mon côté. Et pendant tout ce temps, le silo 40 n'a pas du tout disparu. Il est toujours debout. Je m'en suis rendu compte lorsqu'un autre silo s'est

éteint.

Il se tut avant de poursuivre.

— J'étais responsable à l'époque, je n'avais pas toute ma tête, et j'ai autorisé un bombardement. Tout pour que ça cesse. Je me moquais pas mal des secousses, du fait que quelqu'un puisse apercevoir le drone, j'ai signé le formulaire. On a bombardé tout ce qu'il y avait dans la zone. Ils se sont littéralement fait laminer.

— Je m'en souviens, dit Darcy. C'était à peu près au moment où j'ai pris mon poste. Il y avait tout le temps des pilotes à la cafétéria. Ils travaillaient beaucoup la nuit.

— Oui, ici même. Quand ils ont eu terminé, j'ai réveillé ma sœur. J'attendais qu'ils partent. Pas pour larguer des bombes. Je voulais voir ce qu'il y avait dehors.

Darcy jeta un œil à la pendule.

— Et maintenant, on l'a tous vu.

— Il reste encore environ deux cents ans avant que tous les silos tombent, dit Donald. Vous vous êtes déjà demandé pourquoi notre silo n'a que des ascenseurs, et pas d'escalier ? Ça vous intéresse de savoir pourquoi il y en a un qui s'appelle l'express mais qui met quand même une éternité à monter trois étages ?

— On est voués à exploser, répondit Darcy. Il y a cette même masse de béton entre chaque étage.

Donald opina. Le petit avait de la jugeote.

— S'ils nous laissaient gravir un étage à pied, on verrait les dalles. Et pas mal de gens ici comprendraient à quoi doit servir ce béton, ce que ça implique. Autant poser une pendule qui égrène le compte à rebours sur chaque bureau. Les gens deviendraient fous.

— Deux cents ans, dit Darcy.

— Ça peut sembler long à d'autres, mais ça n'équivaut qu'à deux petits sommes pour nous. Et justement, c'est le but. Il faut qu'on soit morts afin que personne ne se rappelle. Toute cette chose – il désigna le schéma des silos d'un geste ample –, c'est autant une machine à voyager dans le temps qu'une bombe à retardement. C'est une façon de purger la terre, et de propulser à la surface une poignée de gens, une sorte de tribu choisie pratiquement au hasard, de les propulser dans un futur où ils hériteront du monde.

— Ce qui revient plutôt à les renvoyer dans le passé, commenta Charlotte. Les renvoyer à une sorte d'état primitif.

— Exactement. La première fois que j'ai entendu parler des nanos, c'était une chose sur laquelle l'Iran travaillait. L'idée était de cibler un groupe ethnique. On avait déjà des machines capables de travailler au niveau cellulaire. Ceci n'était que l'étape suivante. Il est encore plus facile d'avoir une espèce dans sa ligne de mire

qu'une race. C'est un jeu d'enfant. Erskine, l'homme qui a conçu tout ça, a dit que c'était inévitable, que quelqu'un finirait par le faire, par créer une bombe silencieuse qui anéantirait l'humanité entière. Je pense qu'il avait raison.

— Alors qu'est-ce que vous cherchez dans ces dossiers ? s'enquit Darcy.

— Thurman voulait savoir si Anna avait quitté l'arsenal à un moment donné. J'en suis convaincu. Des choses apparaissaient par moments, des objets introuvables sur les étagères. Et il a dit deux mots à propos du gaz…

— Il ne nous reste plus qu'une heure et demie avant que je sois forcé de vous ramener, intervint Darcy.

— D'accord. Bon, Thurman a découvert quelque chose ici, dans ce silo, je pense. Un acte de sa fille, quelque chose qu'elle a fait en cachette. Je crois qu'elle a laissé une autre surprise. Lorsqu'ils ont gazé le silo 18, Thurman a précisé qu'ils l'avaient fait correctement cette fois-ci. Qu'ils avaient remis les choses en ordre. J'ai cru qu'il faisait référence à mes tentatives de sauvetage de ce silo, mais c'est Anna qui avait changé des choses. Je crois qu'elle a échangé des valves, ou alors, si tout est informatisé, elle a dû changer un code. Il y a deux sortes de nanomachines, qui sont toutes les deux présentes dans mon sang en ce moment. Il y a celles qui nous réparent et nous maintiennent en vie, comme dans les cryopodes. Et puis il y a celles de dehors, autour des silos, celles que nous injectons dans les silos pour tuer les gens. C'est l'ultime combat entre les riches et les pauvres. Je crois qu'Anna a tenté d'inverser la tendance, de trafiquer les circuits afin que le prochain silo que nous fermerions bénéficie d'une dose de nanomachines bienfaitrices. Elle jouait les Robin des bois au niveau cellulaire.

Il tomba enfin sur le rapport, tout écorné, feuilleté des centaines de fois.

— Silo 17, dit-il. Je n'étais pas de faction lorsqu'il a été liquidé, mais j'ai lu ce rapport. Quelqu'un a répondu à l'appel après le gazage du silo. Mais je ne pense pas qu'un véritable gazage ait eu lieu. Je pense qu'à la place, Anna a envoyé ce qu'on reçoit dans nos podes pour rester en vie.

— Mais pourquoi ? demanda Charlotte.

Donald leva les yeux vers elle.

— Pour endiguer la fin du monde. Pour ne plus assassiner qui que ce soit. Pour faire preuve de compassion.

— Alors tous les habitants du 17 vont bien ?

Donald feuilleta quelques pages.

— Non, répondit-il. Pour une raison qui lui échappait, elle ne pouvait pas empêcher le sas de s'ouvrir. Ça fait partie de la procédure. Et avec la quantité de gaz à l'extérieur, ils n'avaient pas une chance.

— J'ai parlé avec quelqu'un du 17, dit Charlotte. Ta copine… Enfin, la maire est là-

bas. Il y a d’autres personnes. Elle dit qu’ils ont creusé un tunnel pour y arriver.

Donald sourit en acquiesçant lentement.

— Bien sûr… Mais bien sûr. Elle voulait me faire croire qu’elle venait vers nous.

— Euh, je crois qu’elle vient vraiment vers nous maintenant.

— Il faut qu’on la contacte.

— Ce qu’il faut qu’on fasse, plutôt, intervint Darcy, c’est réfléchir à ce qu’on fait au moment de la relève. Parce qu’y en a un qui va se faire botter le cul dans une heure.

Donald et Charlotte se tournèrent vers lui.

— Non, je parlais de moi, dit Darcy. Mon chef, il va être furax quand il va découvrir qu’un prisonnier s’est échappé pendant ma faction.

53

Silo 17

Juliette et Raph s'arrêtèrent au poste de police du bas pour chercher une autre radio ou une batterie de rechange. Ils ne trouvèrent ni l'un ni l'autre. Le chargeur était toujours fixé au mur, mais il n'avait pas été relié aux câbles de fortune qui sillonnaient la cage d'escalier. Juliette se demanda si prendre le temps de faire le raccordement valait le coup, ou s'il valait mieux attendre d'être au poste intermédiaire ou au DIT.

— Hé, murmura Raph. Tu entends pas quelque chose ?

Juliette éclaira le bureau du fond. Elle crut entendre quelqu'un pleurer.

— Viens, dit-elle.

Elle délaissa le chargeur et se dirigea vers les cellules. Dans la toute dernière, elle distingua une silhouette assise, en pleurs. Elle crut au début qu'il s'agissait de Hank, qu'il avait tenté de trouver ce qui ressemblait le plus à une maison pour lui, pour se rendre compte dans quel état était ce silo. Mais l'homme portait une robe. C'était le père Wendel, qui leva les yeux vers eux de derrière ses barreaux. Ses larmes reflétèrent le faisceau de la lampe torche. Une petite bougie se consumait sur le banc près de lui, dont la cire gouttait.

La porte de la cellule n'était pas complètement fermée. Juliette l'ouvrit et entra.

— Mon père ?

Le vieil homme avait l'air mal en point. Il tenait les lambeaux d'un livre déchiré. Pas un livre, mais des pages volantes. Il y en avait un peu partout, par terre et sur le banc. Lorsque Juliette baissa sa lampe, elle s'aperçut qu'elle marchait sur des pages imprimées. Il y avait des barres noires en travers du texte, sur toutes les pages, des passages entiers rendus illisibles. Juliette avait vu des pages semblables dans un livre protégé par une cage, un livre où l'on ne pouvait lire qu'une phrase sur cinq.

— Laissez-moi, dit le père Wendel.

Elle fut tentée, mais n'en fit rien.

— Mon père, c'est moi, Juliette. Qu'est-ce que vous faites ici ?

Wendel renifla et tria les pages comme s'il cherchait quelque chose.

— Isaïe, dit-il. Isaïe, où es-tu ? Tout est sens dessus dessous.

— Où est votre congrégation ? lui demanda Juliette.

— Ce n'est plus ma congrégation, dit-il en s'essuyant le nez.

Raph tira Juliette par la manche pour qu'ils le laissent tranquille.

— Vous ne pouvez pas rester ici, dit-elle. Vous avez de quoi manger ? De quoi boire ?

— Non, je n'ai rien. Laissez-moi.

— Allez, viens, siffla Raph.

Juliette ajusta son paquetage sur son dos – ces bâtons de dynamite pesaient une tonne. Le père Wendel continuait de passer des pages en revue, inspectant soigneusement le recto et le verso de chacune.

— Il y a un groupe en bas qui projette un nouveau forage, lui dit-elle. Je vais leur trouver un endroit où ils seront mieux lotis, et ils vont nous sortir de là. Vous pourriez peut-être nous accompagner jusqu'à la prochaine ferme pour vous nourrir, voir si vous pouvez apporter votre aide. Les ouvriers qui travaillent en bas en ont bien besoin.

— Et à quoi pourrais-je leur servir ? se lamenta Wendel.

Il plaqua brutalement une page sur le banc, et plusieurs autres s'envolèrent.

— Le feu de l'enfer ou l'espoir, dit-il. Faites votre choix. L'un ou l'autre. La damnation ou le salut. À chaque page. Faites votre choix. Faites votre choix.

Il leva vers eux un regard implorant.

Juliette secoua sa gourde, l'ouvrit et la lui tendit. Sur le banc, la flamme de la bougie crépitait et fumait, les ombres grandissant ou s'amenuisant au gré de ses oscillations. Wendel accepta la gourde et but un peu d'eau avant de la rendre.

— Je devais le voir de mes propres yeux, dit-il. J'ai avancé dans le noir pour voir le diable. Oui. J'ai marché, marché, et je l'ai trouvé. Un autre monde. J'ai mené mon troupeau tout droit vers la damnation.

Il se tordit le cou pour lire une page à l'envers.

— Ou le salut. Faites votre choix.

Il prit la bougie pour éclairer une page.

— Ah, Isaïe, te voilà.

Et avec sa voix de baryton de messe, il lut :

— *Au temps de la grâce je t'exaucerai, et au jour du salut je te secourrai ; je te garderai, et je t'établirai pour traiter alliance avec le peuple, pour relever le pays, et pour distribuer les héritages désolés.*

Un coin de la page effleura la flamme et Wendel rugit à nouveau :

— Les héritages désolés !

La page brûla au point qu'il dut la lâcher. Elle s'éleva dans l'air comme un oiseau

orange évanescent.

— Viens, on y va, insista Raph.

Juliette leva une main. Elle s'approcha du père Wendel et s'accroupit face à lui. Elle posa une main sur son genou. La colère qu'elle avait ressentie à son égard à cause de la mort de Marcus avait disparu. La colère qu'elle avait ressentie à son égard lorsqu'il avait forcé ses fidèles à s'indigner contre elle avait disparu. Cette colère faisait place à un sentiment de culpabilité – elle savait bien que toutes leurs peurs et leur défiance étaient justifiées.

— Mon père, notre peuple est condamné s'il reste dans cet endroit. Mais je ne peux pas les aider. Je ne serai pas là. Ils vont avoir besoin de vous pour aller de l'autre côté.

— Non, ils n'ont aucun besoin de moi.

— Mais si. Il y a des femmes dans le fond de ce silo qui pleurent leurs bébés. Des hommes qui pleurent leur maison. Ils ont besoin de vous.

Et elle savait que c'était vrai. C'était dans les temps difficiles qu'ils avaient le plus besoin de lui.

— Vous, vous les guiderez, dit le père Wendel. Vous les guiderez.

— Non. Vous êtes leur seule planche de salut. Moi, je pars condamner ceux qui nous ont fait ça. Je vais les envoyer directement en enfer.

Wendel leva les yeux vers elle. De la cire brûlante coulait sur ses doigts, mais il semblait ne rien sentir. L'odeur de papier brûlé se répandit dans la pièce et il posa une main sur la tête de Juliette.

— Dans ce cas, je bénis ton périple, mon enfant.

La bénédiction avait ajouté du poids sur son dos. À moins que ce ne soit les explosifs, qui, elle le savait, auraient pu être utilisés pour le forage en bas. Ils auraient pu s'en servir pour leur salut, mais elle allait les utiliser pour la damnation. Comme les pages de Wendel, ces bâtons offraient deux possibilités. À l'approche des fermes, elle se rappela qu'Erik avait insisté pour qu'elle prenne la dynamite. Et ils avaient été nombreux à vouloir qu'elle accomplisse cet exploit.

Dès qu'elle arriva aux fermes du bas avec Raph, elle sentit que quelque chose ne tournait pas rond. La porte s'ouvrit en créant un appel d'air chaud. Elle songea immédiatement à un incendie, et elle savait pour avoir vécu dans ce silo qu'il n'y avait aucune lance en état de fonctionnement. Mais les grappes de lumière vive au bout de l'allée et le long des parcelles évoquaient autre chose.

Il y avait un homme à terre près du portique de sécurité, en short et maillot de corps. Juliette ne reconnut l'adjoint Hank que lorsqu'elle fut tout près de lui. Elle fut soulagée de le voir bouger. Il abrita son regard et resserra ses doigts sur le pistolet

posé sur sa poitrine ; ses vêtements étaient trempés de sueur.

— Hank ? Tu vas bien ?

Elle était déjà en nage, et le pauvre Raph semblait sur le point de s'évanouir.

L'adjoint se redressa et se frotta la nuque. Il pointa un doigt sur les portiques de sécurité.

— Tu auras un peu d'ombre si tu t'abrites là-bas.

Juliette regarda en direction de l'intense luminosité, qui devait pomper une tonne d'énergie. Toutes les parcelles avaient l'air allumées en même temps. Elle sentait jusqu'à l'odeur de la chaleur. Des plantes qui grillaient. Et se demanda combien de temps les câbles mal raccordés du puits central supporteraient un courant d'une telle intensité.

— Est-ce que les minuteurs sont bloqués ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Les gens s'approprient des parcelles, répondit Hank. Il y a eu une bagarre hier. Tu connais Gene Sample ?

— Moi je le connais, dit Raph. Des services de l'Hygiène.

Hank fronça les sourcils.

— Il est mort. Ça s'est passé quand les lumières se sont éteintes. Après quoi ils se sont battus pour savoir qui avait le droit de l'enterrer, d'utiliser son corps comme engrais. Certains se sont organisés en bande et m'ont engagé pour rétablir l'ordre. Je leur ai conseillé de laisser les lumières allumées jusqu'à ce que le calme revienne.

Il s'essuya la nuque à nouveau.

— Avant que tu t'en prennes à moi, je sais que ce n'est pas bon pour les récoltes, mais elles étaient déjà ravagées. Ce que j'espère, c'est les faire abandonner à cause de la chaleur, du moins suffisamment d'entre eux pour que chacun récupère un espace vital. Je me laisse encore une journée.

— Encore une journée, et tu auras un incendie sur les bras. Hank, les câbles chauffent assez comme ça en temps normal. Je ne m'explique même pas comment ils tiennent le coup. Quand un disjoncteur sautera au trente-quatrième, tu vas te retrouver dans une nuit sans fin ici.

Hank plissa les yeux vers le bout de l'allée. Juliette remarqua par terre des écorces, des noyaux.

— Comment ils te payent ? En nourriture ?

Il opina.

— Mais il n'y en a plus pour longtemps. Ils ont tout cueilli. Les gens sont devenus comme fous quand ils sont arrivés là. Je crois que certains ont continué à monter les étages, mais la rumeur court que la porte de ce silo est ouverte, et que si on monte trop haut, c'est la mort assurée. Et que si on descend, c'est la mort assurée aussi. Bref, tout un tas de rumeurs.

— Hank, il faut que tu chasses ces bruits qui courent. Je suis convaincue qu'il vaut mieux vivre en bas qu'ici. Ou en haut. Est-ce que tu as vu Solo et les enfants, ceux qui vivaient ici avant ? J'ai entendu dire qu'ils étaient passés par là.

— Oui. Certains de ces enfants revendiquaient une parcelle au bout de l'allée avant que je m'occupe des lampes. Mais ils sont partis il y a quelques heures.

Hank jeta un œil au poignet de Juliette.

— Quelle heure est-il ?

Elle regarda sa montre.

— Deux heures et quart. De l'après-midi, ajouta-t-elle avant qu'il lui pose la question.

— Merci.

— Bon, on va essayer de les rattraper. Je compte sur toi pour réduire la luminosité, ok ? On ne peut pas réquisitionner autant d'électricité. Et fais en sorte que les gens quittent cet endroit, la moitié au moins. Les fermes du milieu s'en sortent bien mieux, ou du moins c'était le cas quand j'étais là. Et s'il y a des gens qui cherchent des ouvriers, il y a de la main-d'œuvre aux Machines.

Hank acquiesça et se leva tant bien que mal. Raph se dirigeait déjà vers la sortie, sa combinaison maculée d'auréoles de sueur. Juliette tapota Hank sur l'épaule avant de partir.

— Hé ! lança Hank avant qu'ils partent. Tu m'as dit l'heure, mais on est quel jour ?

Près de la porte, Juliette hésita. Elle se retourna et vit Hank l'interroger du regard, main au-dessus des yeux.

— Est-ce que c'est important ? dit-elle.

Hank ne répondit pas, alors non, ça ne devait pas être important. Tout ce qui importait, c'est que tous les jours se ressemblaient à présent, et ils leur étaient comptés.

54

Silo 17

Jimmy se dit qu'il allait chercher Elise sur deux niveaux encore avant de faire demi-tour. Il commençait à se demander s'il ne l'avait pas ratée, si elle ne s'était pas faufilée à l'intérieur d'un étage en courant après son animal ou pour aller aux toilettes, auquel cas il n'aurait pas pu la voir. Si ça se trouvait, elle était de retour aux fermes avec les autres, pendant qu'il s'embêtait à monter et descendre les étages tout seul.

Au palier suivant, il passa la tête par la porte principale, et ne trouva rien que de l'obscurité et du silence. Il appela Elise, hésitant à gravir un étage supplémentaire. En retournant vers l'escalier, un éclair brun au-dessus de sa tête attira son attention. Il abrita son regard et scruta la pénombre verdâtre pour voir un garçon qui braquait les yeux sur lui par-dessus la rampe. Le gamin lui fit un signe de la main, auquel Jimmy ne répondit pas.

Il s'apprêtait à descendre en direction des fermes du bas lorsqu'il entendit des pas légers dans l'escalier, qui se dirigeaient vers lui. Il n'avait pas besoin d'un autre gamin sur les bras. Il ne l'attendit pas et se remit en route. L'enfant le rattrapa au bout d'une volée de marches.

Jimmy se tourna, prêt à lui demander de le laisser tranquille, mais de près, il le reconnut. La combinaison marron, la tignasse couleur maïs. C'était le garçon qui avait retrouvé Elise dans le bazar.

— Hé, dit le garçon, c'est vous.

— C'est moi, répondit Jimmy. J'imagine que tu cherches de quoi manger, mais je n'ai rien à te…

— Non, dit le garçon en secouant la tête.

Il devait avoir neuf, dix ans. À peu près le même âge que Miles.

— Il faut que vous veniez avec moi, j'ai besoin de votre aide.

Tout le monde avait besoin de l'aide de Jimmy.

— Je suis un peu occupé, là, dit-il en s'apprêtant à repartir.

— C'est Elise, dit le gamin. Je l'ai suivie jusqu'ici. Il y a des gens là-haut qui

refusent de la laisser partir.

Il leva les yeux, sa voix n'était qu'un murmure.

— Tu as vu Elise ? s'écria Jimmy.

Le garçon acquiesça.

— De quels gens parles-tu ?

— Un groupe de gens, dans l'église, là. Mon père assiste à leurs messes.

— Et tu dis qu'ils ont Elise ?

— Oui. Et j'ai trouvé son chien. Il était coincé derrière une porte quelques étages plus bas. Je l'ai enfermé pour plus qu'il s'échappe. Après, j'ai trouvé l'endroit où ils retiennent Elise. J'ai essayé de la voir, mais un type m'a dit de dégager.

— Où c'était ?

— Deux étages au-dessus.

— Comment tu t'appelles ?

— Shaw.

— Bon travail, Shaw.

Jimmy se rua dans l'escalier pour descendre.

— J'ai dit au-dessus, pas en dessous, dit le garçon.

— J'ai besoin d'aller chercher quelque chose d'abord. C'est pas loin.

Shaw le suivit.

— Ah d'accord. Et monsieur, aussi je voulais vous dire, j'avais vraiment très faim, mais jamais je n'aurais mangé le chien.

Jimmy s'arrêta pour permettre au gamin de le rattraper.

— Je ne t'accuse de rien, je ne l'ai même pas pensé.

Shaw acquiesça.

— C'est juste pour qu'Elise le sache. Je veux qu'elle sache que jamais je ferais une chose pareille.

— Je lui ferai savoir, dit Jimmy. Allez, dépêchons-nous.

Deux étages plus bas, Jimmy passa la tête dans un couloir sombre, fit jouer le faisceau de sa lampe sur les murs et se tourna vers Shaw, l'air coupable.

— On est allés trop loin.

Il fit demi-tour et repartit vers le haut, fâché contre lui-même. C'était tellement difficile de se rappeler où il laissait ses affaires. Après tout ce temps. Il avait des moyens mnémotechniques pour se souvenir de ses cachettes. Par exemple, il avait caché un fusil au niveau 51. Il se le rappelait parce qu'il fallait une main pour tenir le fusil et un doigt pour appuyer sur la détente. Cinq et un. Ce fusil était enveloppé dans une couverture au fond d'une vieille malle. Mais il en avait laissé un autre ici aussi. Il l'avait apporté aux Fournitures il y avait de ça une éternité ; lors de l'excursion au cours de laquelle, songeait-il, il avait trouvé Ombre. Il ne l'avait pas

porté jusqu'en haut – pas assez de mains. 118. C'était ça. Pas 119. Malgré ses jambes qui commençaient à le faire souffrir, il se rua sur le palier et s'engouffra dans le couloir devant lequel il venait de passer avec Shaw.

Oui, c'était là. Des appartements. Il avait laissé des choses dans beaucoup d'entre eux. Ses excréments, notamment. À l'époque, il ne savait pas qu'il aurait pu faire dans les fermes, directement dans la terre. C'étaient les enfants qui le lui avaient appris, alors qu'il était déjà à un âge avancé. Jimmy se demanda si ces gens faisaient souffrir Elise, et repensa à ce qu'il avait fait subir à des gens alors qu'il n'était qu'un gamin. Il était jeune lorsqu'il avait appris à se servir d'un fusil. Il se souvenait du bruit. De ce que les balles faisaient aux conserves vides. Aux gens. Ça les faisait sauter. Puis tomber. Troisième appartement à gauche.

— Tiens-moi ça, dit-il à Shaw en tendant sa lampe au gamin avant d'entrer dans l'appartement.

Jimmy écarta du mur un meuble en métal. Comme si c'était hier. Exception faite de l'épaisse couche de poussière sur la commode. Ses anciennes traces de bottes avaient disparu. Il monta sur le meuble, poussa un panneau du plafond vers le haut et sur le côté, et demanda la lampe. Un rat couina avant de détaler lorsqu'il braqua son faisceau dans le noir. Le fusil l'attendait. Jimmy s'en saisit et souffla un bon coup sur la poussière.

Elise n'aimait pas ses nouveaux vêtements. Ils lui avaient ôté sa combinaison en disant que la couleur ne lui allait pas et l'avaient enveloppée dans une couverture cousue sur le devant, qui la grattait partout. Elle avait demandé à partir plusieurs fois, mais M. Rash répondait qu'elle devait rester. Il y avait des chambres à chaque bout du couloir, avec des vieux lits, et tout ça sentait atrocement mauvais, mais il y avait des gens qui essayaient de nettoyer et d'arranger les choses. Elise, elle, voulait simplement retrouver Cabot, Hannah et Solo. On lui montra une chambre en lui disant que ce serait sa nouvelle maison, mais Elise vivait au-delà de la Jungle et ne voulait habiter nulle part ailleurs.

Ils la ramenèrent dans la grande salle où elle avait écrit son nom et la firent de nouveau asseoir sur le banc. Quand elle tentait de partir, M. Rash lui serrait le poignet. Quand elle pleurait, il serrait encore plus fort. Ils la firent asseoir sur un autre banc, qu'ils nommèrent différemment, pendant qu'un homme lisait un livre à haute voix. L'homme avec la robe blanche et le trou rond dans les cheveux était parti, et un autre avait pris sa place pour lire le livre. Sur le côté, il y avait une femme avec deux autres hommes, et elle n'avait pas l'air heureuse. Beaucoup de gens qui étaient assis sur les bancs regardaient cette femme au lieu de l'homme qui lisait.

Elise se sentait à la fois agitée et fatiguée. Ce qu'elle voulait, c'était s'échapper et faire une sieste, ailleurs. Soudain, l'homme cessa de lire, il souleva le livre au-dessus de sa tête, et tout le monde autour d'elle se mit à dire la même chose, ce qui était vraiment étrange, comme s'ils savaient à l'avance ce qu'ils allaient dire, et leurs voix étaient bizarres, creuses, comme s'ils connaissaient les paroles mais en ignoraient le sens.

L'homme avec le livre fit signe aux deux hommes et à la femme de le rejoindre, et ce fut comme s'ils la portaient. Deux tables furent accolées l'une à l'autre près de la vitre colorée illuminée. La femme cria lorsqu'ils la soulevèrent pour l'allonger. Elle aussi portait une couverture, plus grande que celle d'Elise, et les hommes n'eurent aucun mal à dévoiler ses jambes nues. Sur les bancs, les gens se tordaient le cou pour voir. Elise avait moins sommeil. Elle demanda à M. Rash ce qui se passait, mais il lui répondit de se taire.

L'homme au livre sortit un couteau de sa robe. La lame était longue, et brillait comme un poisson argenté.

— *Et vous, soyez féconds et multipliez, répandez-vous sur la terre et multipliez sur elle*, dit-il.

Il fit face à l'assemblée, et la femme se tortillait sur les tables, mais elle ne pouvait aller nulle part. Elise avait envie de leur dire de ne pas serrer ses bras si fort.

— *Voici*, dit l'homme qui lisait le livre, *j'établis mon alliance avec vous et avec votre postérité après vous. Aucune chair ne sera plus exterminée. Quand j'aurai rassemblé des nuages au-dessus de la terre, l'arc paraîtra dans la nue.*

Il leva le couteau, et les gens dans l'assistance marmonnèrent quelque chose. Même un petit garçon plus jeune qu'Elise connaissait les paroles. Ses lèvres bougeaient comme celles des autres.

L'homme rapprocha le couteau de la femme mais ne le lui donna pas. Il y avait un homme qui lui tenait les jambes et un autre les poignets. Et alors Elise comprit ce qu'ils étaient en train de faire. C'était comme pour sa mère et pour la mère d'Hannah. La femme poussa un cri terrifiant lorsque la lame lui trancha la chair, mais Elise ne pouvait s'empêcher de regarder. Le sang coula le long de la jambe de la femme, et Elise le sentit le long de sa propre jambe ; elle essaya de se libérer, mais son poignet était fermement maintenu et elle sut qu'un jour ce serait son tour, et le cri continuait, et l'homme fouillait dans la chair avec la lame et ses doigts, le front luisant, tandis que les hommes avaient du mal à retenir la femme, que les murmures s'échappaient de l'assemblée, qu'Elise avait chaud. Il y eut davantage de sang, et soudain l'homme au couteau poussa un cri et se présenta face aux fidèles avec un objet entre les doigts, le bras dégoulinant de sang jusqu'au coude, la couverture ouverte sur ses vêtements, un sourire sur le visage tandis que le cri de la femme

mourait.

— Voici ! cria-t-il.

Et les gens applaudirent. Les hommes pansèrent la femme et la relevèrent, bien qu'elle pût à peine tenir debout. Elise aperçut une autre femme près de l'estrade. Il y avait une file d'attente. Les gens se mirent à applaudir en rythme, comme lorsqu'elle montait les marches avec les jumeaux et que chacun regardait les pieds des autres pour être ensemble, clap clap clap. Ils applaudissaient de plus en plus fort. Jusqu'à ce qu'un clap plus sonore encore les réduise tous au silence. Un clap qui fit bondir son cœur dans sa poitrine.

Les têtes se tournèrent vers l'arrière de la salle. La détonation résonnait encore dans les oreilles d'Elise. Quelqu'un cria, pointa un doigt, Elise se retourna et vit Solo sur le seuil de la porte. De la poussière blanche voletait du plafond, et il avait un objet noir et long à la main. À côté de lui se tenait Shaw, le garçon du bizarre en combinaison marron. Elise se demandait comment il avait atterri ici.

— Excusez-moi, lança Solo.

Il scruta la foule sur les bancs jusqu'à ce qu'il repère Elise. Son visage se fendit d'un sourire.

— Je ramène cette jeune demoiselle avec moi.

Des cris fusèrent. Des hommes se levèrent, outrés, et M. Rash hurla que c'était sa femme, sa propriété, et comment osait-il s'interposer. Et l'homme au couteau et au bras ensanglanté, indigné, s'engagea dans l'allée d'un pas résolu, ce qui motiva Solo à positionner l'objet noir contre son épaule.

Un nouveau clap retentit, comme si Dieu lui-même avait tapé dans ses paumes géantes, un bruit si fort qu'Elise en eut mal au ventre. Un bruit de verre brisé s'ensuivit, et elle remarqua que le joli verre coloré était encore plus cassé qu'avant.

Les gens cessèrent de crier et de s'approcher de Solo, ce qui faisait très plaisir à Elise.

— Allez viens, lui dit Solo. Dépêche-toi.

Elise se leva et s'engagea dans l'allée, mais M. Rash l'attrapa par le poignet.

— C'est ma femme ! cria-t-il, et Elise se rendit compte que ce n'était pas un statut enviable, puisqu'il signifiait qu'elle était prisonnière.

— Vous ne perdez pas de temps pour vous marier, dit Solo à la foule silencieuse.

Il leur agita son objet noir sous le nez, ce qui sembla les rendre très nerveux.

— Et pour les funérailles ?

L'objet noir s'arrêta, pointé droit sur M. Rash. Elise sentit sa poigne se desserrer. Elle courut, dépassa l'homme au couteau et rejoignit Solo et Shaw au bout de l'allée.

55

Silo 17

Juliette se noyait à nouveau. Elle sentait l'eau dans sa gorge, les picotements dans ses yeux, la brûlure dans sa poitrine. Tout en gravissant les marches, elle revoyait les étages inondés, mais ce n'était pas ça qui lui donnait l'impression de ne plus pouvoir respirer. C'était les éclats de voix qui résonnaient dans le puits central, les traces de vandalisme et de vol, les longueurs de tuyau et de câble qui avaient disparu, la terre, les tiges et feuilles éparpillées ici et là par ceux qui s'étaient enfuis avec des plants arrachés.

Elle espérait pouvoir se hisser au-dessus de ces injustices, échapper à ce dernier semblant de civilisation avant le règne du chaos. Mais à chaque palier atteint avec Raph, il y avait des gens qui défonçaient des portes et pillaient les appartements, revendiquaient des territoires, se vantaient de leurs découvertes. Dans les profondeurs des Machines, elle s'était lamentée de voir si peu de survivants. À présent, ils lui semblaient bien trop nombreux.

S'arrêter pour leur faire entendre raison aurait été une perte de temps. Elle s'inquiétait pour Solo et les enfants. Pour les fermes rasées. Mais le poids des explosifs dans son sac lui donnait du courage, et le désastre environnant ne faisait qu'accroître sa détermination. Elle allait faire en sorte que de telles choses ne se reproduisent jamais.

— J'ai l'impression d'être un porteur, dit Raph, le souffle saccadé.

— Si jamais je te devance, pour que tu saches : on va au trente-quatrième. Il devrait y avoir à manger aux fermes du milieu. Il y aura de l'eau aussi.

— Je peux garder la cadence, insista Raph. Je disais juste que c'est indigne d'usurper le travail d'autres personnes.

Juliette s'esclaffa. Elle eut envie de lui dire toutes les fois où elle avait fait ce trajet, avec Solo qui était à la traîne, qui lui faisait signe d'avancer sans s'occuper de lui, il la rattraperait, promis. Son esprit dériva vers cette époque et d'un coup son silo était animé et florissant, si loin, continuant d'avancer sans elle… mais toujours là, vivant.

Ce n'était plus le cas.

Mais il y avait d'autres silos, il y en avait des dizaines, grouillant de vie, de gens. Quelque part, un père sermonnait son enfant. Un adolescent se faisait voler un baiser. Un repas chaud était servi. Du papier était broyé et recyclé. De l'essence était pompée et brûlait. Des gaz d'échappement étaient expulsés dans le grand dehors, interdit. Tous ces mondes continuaient à exister, ignorant tout les uns des autres. Quelque part, une personne qui avait osé rêver était envoyée au nettoyage. Quelqu'un était enterré, quelqu'un d'autre naissait.

Juliette songea aux enfants du silo 17, nés dans la violence, n'ayant jamais connu autre chose. Ça se produirait à nouveau. Ici même. Et l'énervement que suscitaient en elle la commission de planification et la congrégation du père Wendel lui paraissait déplacé. Ses mécanos ne l'avaient-ils pas fustigée ? C'était quoi, un groupe, à part plusieurs gens ensemble ? Et c'était quoi, les gens, à part des animaux aussi craintifs que les rats à l'approche des bottes ?

— Bon, je te retrouve plus tard, alors, lança Raph, et Juliette se rendit compte qu'elle avait largué les amarres.

Elle ralentit pour l'attendre. Il ne faisait pas bon être seul, voyager sans être accompagné. Et dans cet antre de solitude, où elle était tombée amoureuse de Lukas parce qu'il était là pour elle par la voix et par l'esprit, il lui manquait plus que jamais. Tous ses espoirs étaient enterrés. Son fol espoir. Elle ne pouvait plus le contacter, elle ne le reverrait jamais… mais elle était sûre, d'une certaine manière, qu'elle n'allait pas tarder à le rejoindre.

Une incursion dans la seconde ferme du milieu leur fournit de quoi manger, bien qu'il lui fallût aller plus loin que d'habitude. La lampe de Raph avait révélé des signes d'activité récente : empreintes de bottes dans la boue encore fraîches, tuyau d'arrosage cassé mais qui continuait à couler, tomate écrasée mais pas encore grouillante de fourmis. Ils prirent ce qu'ils pouvaient porter : poivrons verts, concombres, mûres, une précieuse orange, une dizaine de tomates encore un peu vertes. De quoi faire quelques repas. Juliette mangea autant de mûres que possible, car elles supportaient mal le voyage. En général, elle répugnait à en manger, n'aimait pas les taches qu'elles laissaient sur les doigts. Mais ce qui à une époque avait été une plaie était à présent un cadeau du ciel. C'était ainsi que les dernières réserves s'étaient évanouies, dérobées par des centaines de personnes, chacun ayant pris plus que ce dont il avait besoin, même les choses qu'ils ne désiraient pas vraiment.

Il n'y avait pas long du trente-quatrième à la ferme. Pour Juliette, c'était presque comme un retour à la maison. Il y aurait plus d'électricité qu'il n'en fallait là-bas, ses outils et son lit, une radio, un endroit où travailler durant les derniers tressaillements d'un peuple à l'agonie, un endroit où réfléchir, où regretter, où

fabriquer une dernière combinaison. La lassitude dans ses jambes et dans son dos était palpable, et elle se rendit compte qu'une fois encore, elle montait les marches pour s'échapper. C'était davantage qu'une vengeance qu'elle désirait accomplir. Elle voulait échapper à la vue de ses amis, qu'elle avait déçus. Elle se dirigeait vers une cuvette, vers un trou. Mais à la différence de Solo, qui avait vécu dans un trou sous les serveurs, elle espérait transformer celui-ci en cratère.

— Jules ?

Elle s'arrêta au milieu du palier du trente-quatrième étage, à quelques mètres des portes du DIT. Raph s'était arrêté à la dernière marche. Il s'agenouilla pour faire courir son doigt sur la marche et le leva pour lui montrer quelque chose de rouge. Il posa le bout de son doigt sur sa langue.

— De la tomate, dit-il.

Quelqu'un était déjà là. La journée qu'avait perdue Juliette à pleurer dans le ventre de l'excavatrice vint la hanter.

— Ça va aller, dit-elle.

Le jour où elle avait couru après Solo lui revint en mémoire. Elle avait dévalé les marches, était tombée sur ces portes barrées, avait brisé un balai en deux pour entrer. Cette fois, les portes n'opposèrent aucune résistance. À l'intérieur, les lumières étaient allumées. Il n'y avait pas âme qui vive.

— Viens, on entre, dit-elle.

Elle marchait vite, sans bruit. Elle ne voulait surtout pas se faire repérer par des gens qu'elle ne connaissait pas, ne voulait pas qu'on la suive. Elle se demanda si Solo avait pris soin de fermer la salle des serveurs et de sécuriser la trappe. Non. Au bout du couloir, elle s'aperçut que la porte de la salle des serveurs était ouverte. Elle entendit des voix. Sentit une fumée âcre. Sa vue s'embrumait. À moins qu'elle ne soit en train de perdre la tête, d'imaginer Lukas, le gaz qui l'avait tué ? Est-ce que c'était pour ça qu'elle était venue là ? Non pour la radio, non pour trouver une maison à ses amis, ni pour assembler une combinaison, mais parce que c'était un endroit miroir, identique à l'autre silo, et peut-être que Lukas serait là, en bas, à l'attendre, bien vivant dans ce monde mort…

Elle entra dans la salle des serveurs. La fumée, bien réelle, louvoyait contre le plafond. Juliette se faufila entre les serveurs. La fumée avait un goût différent du cambouis cramé sur une pompe en surchauffe, du piquant des feux électriques, du caoutchouc brûlé d'un rotor tournant à sec, de l'amertume d'un gaz d'échappement. C'était un feu, un vrai feu. Elle plaqua son bras sur sa bouche, se rappela Lukas se plaignant d'émanations, et se précipita dans la brume.

Elle provenait de la trappe derrière le serveur de communications. Une colonne de fumée. Le taudis de Solo était en feu. Son matelas, peut-être. Juliette songea à la

radio qu'il y avait encore en bas, à la nourriture. Elle défit le haut de sa combinaison et tira son maillot trempé de sueur sur son visage. Derrière elle, Raph lui criait de ne pas y aller, mais elle s'accroupit, s'engagea sur l'échelle et glissa jusqu'à ce que ses bottes heurtent le sol métallique.

Elle resta courbée, voyait à peine à travers le brouillard. Elle entendait le crépitement des flammes, un bruit étrange, cassant. De la nourriture, une radio, un ordinateur, des schémas précieux aux murs. Le seul trésor auquel elle ne pensait pas alors qu'elle progressait dans l'étroit couloir : les livres. Et c'étaient les livres qui brûlaient.

Un tas de livres, un autre de boîtes métalliques vides, un jeune homme en robe blanche qui jetait davantage de livres dans le tas en feu, l'odeur d'essence. Il lui tournait le dos. Sa tonsure était luisante de sueur, mais il semblait se moquer des flammes. Il les alimentait. Il retourna aux étagères en quête d'autres livres à brûler.

Juliette se rua vers le lit de Solo, saisit la couverture, faisant détaler un rat caché dans ses replis. Les yeux larmoyants, la gorge en feu, elle jeta la couverture sur le tas en flammes. La flambée cessa momentanément, mais elle léchait les coutures. La couverture se mit à fumer. Juliette toussa dans son maillot et alla se saisir du matelas ; il fallait étouffer ce feu, elle songeait à la citerne d'eau vide dans la pièce d'à côté, à tout ce qui allait être perdu.

L'homme en robe la remarqua enfin lorsqu'elle souleva le matelas. Il rugit et se rua sur elle. Ils tombèrent à la renverse sur le matelas. Une botte se rapprocha dangereusement de son visage, mais elle recula la tête juste à temps. Le jeune homme cria. On aurait dit un de ces volatiles blancs échappés du bazar qui effleuraient la tête des gens. Juliette lui hurla de dégager. Les flammes montaient de plus en plus haut. Elle tira sur le matelas de toutes ses forces, et l'homme roula sur le côté. Il ne lui restait que quelques secondes pour maîtriser l'incendie avant que tout soit perdu. Quelques secondes. Elle saisit l'autre couverture de Solo et s'en servit pour battre les flammes. Difficile de lutter à la fois contre le feu et l'homme. Pas assez de temps. Elle toussa et appela Raph à la rescousse, mais l'homme se jeta sur elle à nouveau, le regard fou, les bras battant l'air. Juliette lui donna un coup d'épaule dans le ventre, plongeant sous ses bras, et l'homme s'affala sur son dos. En tombant par terre, il lui enserra les jambes et l'entraîna dans sa chute.

Elle essayait de se libérer, mais il la maintenait fermement des chevilles à la taille. Les flammes se dressaient derrière lui. La seconde couverture avait pris feu à son tour. Il poussa un cri enragé, il avait perdu la raison. En se tortillant, Juliette tentait de se dégager, à bout de souffle, la vue bouchée. Au-dessus d'elle, l'homme hurla de plus belle ; c'est sa robe qui était en feu. Les flammes gagnaient du terrain le long de son échine, et Juliette s'imagina dans le sas, une couverture sur la tête, à deux doigts

de brûler vive.

Une botte passa comme un éclair devant ses yeux et heurta le jeune prêtre, dont les bras perdirent instantanément leur force. Quelqu'un la tira en arrière. La fumée était trop épaisse à présent, elle n'y voyait plus rien. Elle voulut récupérer ses affaires, mais toussait de façon incontrôlée, se demanda où était passée sa radio, sachant qu'elle était perdue. On continuait à la tirer, dans l'étroit couloir, le visage blême de Raph lui évoquait un spectre dans la fumée, qui l'aidait à se hisser le long de l'échelle.

La salle des serveurs s'emplissait de fumée. Le feu s'étendrait tant qu'il trouverait de la matière à brûler, ne laisserait derrière lui que du métal carbonisé et des câbles fondus. Juliette aida Raph à sortir et remit la trappe en place pour arrêter la fumée… Vaine précaution puisque c'était une simple grille.

Raph disparut derrière un serveur.

— Dépêche-toi ! lui lança-t-il.

Juliette le rejoignit à quatre pattes ; adossé au pôle de transmissions, il appuyait ses pieds de toutes ses forces contre le serveur qui lui faisait face.

Elle l'aida et eut bientôt les muscles en feu. Elle avait vaguement conscience que des vis maintenaient la base au sol, mais la hauteur de la tour joua en leur faveur. Le métal grinça. Un ultime effort, et les vis sautèrent. La grande armoire noire vacilla, et finit par s'écraser sur le puits, qu'elle boucha.

Juliette et Raph s'effondrèrent, pris d'une quinte de toux, à bout de souffle. La salle était enfumée, mais plus aucune émanation ne filtrait par la trappe. Les cris qui résonnaient en dessous d'eux finirent par mourir.

56

Silo 1

Ils entendirent des voix de l'autre côté de la porte du monte-charge. Un bruit de bottes. Des hommes qui les cherchaient.

Cramponnés l'un à l'autre dans ce réduit très bas de plafond, Charlotte et Donald tendaient l'oreille. Elle avait cherché un moyen de verrouiller la porte, mais c'était une simple paroi de métal avec un minuscule loquet. Donald réprimait une quinte de toux, au point que le picotement dans sa gorge finit par se ressentir dans tout son corps. Mains plaquées sur la bouche, il écoutait les cris étouffés : “Rien à signaler !”

Charlotte avait cessé de triturer le loquet et ils s'étaient blottis l'un contre l'autre sans plus bouger, car le moindre mouvement faisait gondoler le sol métallique. Ils avaient passé toute la journée là, à attendre que les fouilles reprennent à leur étage. Darcy était reparti pour être à son poste quand tout le monde se réveillerait. Donald et sa sœur avaient passé de longues heures dans un état de demi-veille agitée, dans la crainte que les fouilles ne soient plus poussées. C'est qu'il y avait un tueur en liberté, et un prisonnier promis à la cryogénisation qui venait de s'échapper. Il voyait d'ici la mine consternée de Thurman. Et imaginait la trempe qu'il se prendrait une fois qu'ils seraient découverts. Pour l'heure, il priait pour que ces bottes s'éloignent. Mais elles se rapprochèrent au contraire.

On tapa contre la porte du monte-charge, d'un coup de poing énervé. Donald sentit le bras de Charlotte se contracter dans son dos, comprimer ses côtes fêlées. La porte bougea. Donald tenta de la retenir de toutes ses forces mais il n'avait pas de point d'appui. Le métal couina contre ses paumes moites. Leur heure était venue. Charlotte lui prêta main-forte, mais quelqu'un s'apprêtait à découvrir leur planque. Un faisceau lumineux les aveugla.

— Rien à signaler !

Donald se prit le cri en pleine face, au point qu'il put sentir l'haleine au café de Darcy. La porte s'abaissa en claquant, puis une paume retentit à deux reprises contre le métal. Charlotte s'effondra. Donald osa se racler la gorge.

L'heure du dîner était largement passée lorsqu'ils émergèrent enfin, épuisés et

affamés. Tout était silencieux dans la pénombre de l'arsenal. Darcy avait dit qu'il essaierait de revenir quand il entamerait son service, tout en leur révélant ses craintes que la faction de nuit ne soit pas aussi paisible que d'habitude, et assez peu propice à une escapade furtive.

Donald et Charlotte se ruèrent aux toilettes. À travers le mur, il entendit la tuyauterie trembler lorsqu'elle tira la chasse d'eau. Il ouvrit le robinet et cracha du sang, avant d'observer les coulures rouges tourbillonner au fond du lavabo. Il but un peu d'eau et alla aux toilettes à son tour.

Charlotte avait déjà allumé la radio au moment où il la rejoignit. Elle appelait quiconque pouvait l'entendre. Planté derrière elle, Donald la regarda passer du canal 18 au 17, répéter son appel. Mais personne ne répondait. Elle laissa la molette sur le 17 et écouta les parasites.

— Comment tu as fait pour les joindre la dernière fois ? demanda Donald.

— Comme je viens de faire là.

Elle scruta la radio un moment avant de lui faire face, l'air inquiet. Donald s'attendait à tout un tas de questions : dans combien de temps seraient-ils repris ? Qu'est-ce qu'ils allaient faire ? Comment trouver un abri sûr ? Tout un tas de questions, mais certainement pas celle qu'elle lui posa d'un murmure empreint de tristesse.

— Quand est-ce que tu es allé dehors ?

Donald recula d'un pas. Il ne savait pas trop comment répondre.

— Comment ça ?

Mais il avait très bien compris ce qu'elle lui demandait.

— J'ai entendu Darcy quand il a dit que tu avais failli passer de l'autre côté de la colline. C'était quand ? Est-ce que tu continues à le faire ? Est-ce que c'est là que tu vas quand tu me laisses seule ? C'est pour ça que tu es malade ?

Il s'affala contre un poste de pilotage.

— Non, répondit-il en espérant qu'une voix émerge de la radio pour lui sauver la mise.

Mais sa sœur attendait.

— Je ne suis sorti qu'une fois. Je suis sorti... en espérant ne jamais revenir.

— Tu voulais mourir. Dehors.

Il opina. Elle ne lui en voulut pas. Pas de cris ni de reproches comme il l'avait craint... raison pour laquelle il ne lui avait rien avoué. Elle se leva et passa simplement ses bras autour de sa taille. Donald ne retint pas ses larmes.

— Pourquoi est-ce qu'ils nous font ça ? demanda Charlotte.

— Je n'en sais rien. Je veux tout faire pour que ça cesse.

— Mais pas comme ça.

Elle recula d'un pas et s'essuya les yeux.

— Donny, tu dois me le promettre. Pas de cette façon.

Il ne répondit pas. Leur étreinte le laissait avec des élancements dans les côtes.

— Je voulais voir Helen, finit-il par lâcher. Je voulais voir où elle avait vécu, où elle était morte. C'était... une mauvaise période. Avec Anna. Coincé ici.

Il se souvint des sentiments qu'il avait eus à l'égard d'Anna à l'époque, de ceux qu'elle lui inspirait à présent. Tant d'erreurs. Il s'était trompé à chaque moment clé. Ce qui le freinait désormais dans les décisions qu'il devait prendre.

— Il doit bien y avoir une façon de s'en sortir, dit Charlotte, avec une lueur dans les yeux. On pourrait alléger un drone au maximum pour qu'il nous porte. Les bombes antibunker doivent peser dans les soixante kilos. Si on allégeait un autre drone, il pourrait te porter.

— Et comment on le ferait voler ?

— Je resterai là pour le piloter.

Elle fronça les sourcils en voyant l'expression de son visage.

— Autant qu'un de nous s'en sorte, dit-elle. Tu sais que j'ai raison. On pourrait décoller avant le lever du jour, t'envoyer le plus loin possible. Tu vivrais au moins une journée hors d'ici.

Donald essaya de s'imaginer en plein vol sur le dos d'un de ces oiseaux, son casque battu par le vent. Il tomberait après un atterrissage brutal et resterait allongé dans l'herbe, les yeux perdus dans les étoiles. Il sortit son mouchoir pour y cracher du sang et secoua la tête en le rangeant.

— Je suis en train de mourir, dit-il. Thurman m'a annoncé qu'il ne me restait plus qu'un jour ou deux. Et il m'a dit ça il y a un jour ou deux.

Charlotte demeura silencieuse.

— On pourrait peut-être réveiller un autre pilote, suggéra-t-il. Je le menacerai d'une arme. Darcy et toi, vous pourriez vous échapper.

— Hors de question que je t'abandonne.

— Mais tu serais d'accord pour me laisser partir seul ?

Elle haussa les épaules.

— Je suis qu'une hypocrite.

Donald s'esclaffa.

— Ça doit être pour ça qu'ils t'ont recrutée.

Ils écoutèrent la radio.

— Il se passe quoi, d'après toi, dans les autres silos en ce moment ? demanda Charlotte. Tu as eu affaire à eux. Est-ce que c'est aussi atroce qu'ici ?

Donald réfléchit.

— J'en sais trop rien. Certains ont l'air plutôt heureux. Ils se marient, ils ont des

enfants. Ils ne connaissent rien d'autre que ces murs, alors ils ne sont pas obsédés comme nous par l'extérieur. Mais je crois qu'en revanche ils ont quelque chose qui nous fait défaut, ce sentiment profond que quelque chose cloche dans leur façon de vivre. Être enterré, tu vois. Et nous, on le comprend, on sait pourquoi, et bien sûr ça nous étouffe mais… Mais eux, c'est juste une sorte d'état d'angoisse un peu permanent, j'imagine. Je ne sais pas.

Il haussa les épaules.

— Ici, j'ai vu des hommes enchaîner les factions avec un relatif bonheur. J'en ai vu d'autres perdre la tête. Avant, je… Je passais des heures à jouer au solitaire sur mon ordinateur, et c'est dans ces moments-là que mon cerveau était déconnecté et que je n'étais pas malheureux. Mais d'un autre côté, je n'étais pas véritablement en vie.

Charlotte tendit un bras vers lui pour serrer sa main.

— Je pense que parmi les silos qui se sont éteints, certains sont les mieux…

— Ne dis pas ça, murmura Charlotte.

Elle ne l'avait pas compris.

— Non, non. Je ne pense pas qu'ils soient tous morts, et que c'est mieux comme ça. Je crois que certains se sont retirés de la boucle et mènent leur vie comme ils l'entendent, assez prudemment pour que personne ne vienne les embêter. Ils veulent juste être tranquilles, libres de choisir comment mener leur existence, comment mourir. Et je crois que c'est ce qu'Anna désirait pour eux, au fond. Passer un an, ici, à cet étage, à essayer de donner un sens à sa vie sans pouvoir mettre le nez dehors, je crois que ça a changé sa façon de voir les choses.

— Ou c'est peut-être le fait d'être sortie de son caisson pendant un certain temps, dit Charlotte. Elle n'aimait peut-être pas cette sensation d'être rangée à l'écart.

— Peut-être, approuva Donald.

Les choses auraient pu être tellement différentes s'il lui avait fait confiance, s'il l'avait écoutée jusqu'au bout. Si Anna était encore là pour les aider, tout serait possible. Ça lui coûtait de l'admettre, mais elle lui manquait autant qu'Helen. Anna l'avait sauvé, avait tenté d'en sauver d'autres, et Donald, qui s'était mépris sur ses intentions, l'avait haïe pour ces deux raisons.

Charlotte lui lâcha la main pour faire jouer la molette. Elle lança des appels sur les deux canaux, passa une main dans ses cheveux, et dut se contenter des bruits parasites.

— Pendant un temps, j'ai cru que ce qu'on faisait dans ce silo était une bonne chose, dit Donald. Qu'on essayait de sauver le monde. Ils m'avaient convaincu qu'une éradication massive était inévitable, qu'une guerre était de toute façon sur le point de se déclarer et qu'elle aurait eu le même effet. Mais tu sais ce que je pense ? Je pense qu'ils savaient que si une guerre éclatait entre toutes ces machines

invisibles, il y aurait eu, ici et là, des poches de survivants. Alors ils ont construit tout ça. Ils se sont assurés que la destruction était complète pour pouvoir la contrôler.

— Ils voulaient faire en sorte que les seules poches de survivants soient dans les leurs, ironisa Charlotte.

— Exactement. Leur intention n’était pas du tout de sauver le monde, mais de se sauver, eux. Même si la race humaine s’était éteinte, le monde aurait parfaitement pu continuer sans nous. La nature arrive toujours à ses fins.

— La nature humaine aussi. Regarde-nous.

Elle rit.

— On est comme des mauvaises herbes, non ? La nature qui se faufile, à la lisière. On ressemble à ces silos qui refusent de se conformer. Comment ont-ils pu croire un seul instant qu’ils réussiraient à tout contrôler ? Que ça ne déraperait pas ?

— Je n’en sais rien. Peut-être que les gens qui essaient de maîtriser le monde ont l’impression d’être supérieurs au chaos.

Charlotte bascula d’un canal à l’autre au cas où quelqu’un répondrait. Elle semblait exaspérée.

— Ils devraient nous laisser tranquilles, dit-elle. Arrêter tout ce cirque et nous laisser suivre notre chemin, à notre guise.

Donald bondit soudain de sa chaise.

— Qu’est-ce qui t’arrive ? lui demanda Charlotte en tendant une main vers la radio. Tu as entendu quelque chose ?

— C’est ça, murmura-t-il. Nous laisser tranquilles…

Il sortit son mouchoir et toussa. Charlotte cessa de faire jouer la molette.

— Allez, dit Donald. Sors tes outils.

— Pour le drone ?

— Non. Il faut qu’on assemble une autre combinaison.

— Une autre combinaison ?

— Pour aller dehors. Tu as dit que ces bombes antibunker pesaient combien déjà ?

57

Silo 1

— Ce plan ne me dit rien qui vaille, dit Charlotte.

Elle serra l'arrivée d'air fixée au casque et saisit l'une des grandes bouteilles d'oxygène pour y visser le tuyau.

— Qu'est-ce qu'on va aller faire dehors ?

— Mourir, répondit Donald.

Il vit bien le regard qu'elle lui lança.

— Mais ce ne sera peut-être que dans une semaine, reprit-il. Loin d'ici.

Il avait tout un équipement étalé devant lui. L'air satisfait, il fourra le tout dans un petit sac à dos militaire. Repas lyophilisés, eau, trousse de premiers secours, lampe torche, pistolet, deux chargeurs, munitions supplémentaires, pierre à fusil et couteau.

— Combien de temps durera l'oxygène, tu crois ?

— Ces bouteilles sont censées servir à des soldats envoyés vers d'autres silos, alors il doit y en avoir assez pour atteindre le plus éloigné. Nous, il faut juste qu'on aille un tout petit peu plus loin que ça, et on ne sera pas aussi chargés qu'eux.

Il ferma son sac et le posa à côté de l'autre.

— C'est comme si on allégeait un drone, finalement.

— Exactement.

Il prit un rouleau de ruban adhésif, sortit un plan de sa poche et le colla à la manche d'une des combinaisons.

— Mais… c'est ma combinaison ça, non ?

Donald acquiesça.

— Tu as un meilleur sens de l'orientation que moi. C'est moi qui te suivrai.

Un ding retentit du côté des ascenseurs. Donald laissa tout en plan et fit signe à Charlotte de le suivre. Ils se précipitèrent vers le monte-charge, mais Darcy leur fit savoir que ce n'était que lui. Il émergea de derrière les étagères les bras chargés de combinaisons propres et d'un plateau-repas bien garni.

— Désolé, dit-il en voyant la frayeur qu'il leur avait causée. Mais je n'ai aucun

moyen de vous prévenir.

Il leur tendit le plateau d'un air confus.

— Restes du dîner…

Charlotte lui donna une accolade. Donald remarqua que les liens se créaient facilement quand on était aux abois. Une prisonnière prenait son geôlier dans ses bras parce qu'il ne la battait pas, lui témoignait de la compassion. Donald était content d'assembler une seconde combinaison. C'était un bon plan.

— Qu'est-ce que vous êtes en train de faire ? demanda Darcy en voyant leurs outils éparpillés.

Charlotte interrogea Donald du regard. Il secoua la tête d'un air désapprobateur.

— Écoutez, leur dit Darcy. Je compatis à votre situation. Vraiment. Moi non plus je n'aime pas trop ce qui se passe dans le coin. Et plus les souvenirs me reviennent – plus je me rappelle qui j'étais avant – plus je me dis que je pourrais me battre avec vous. Mais je ne vous suis pas à cent pour cent. Et ça…

Il désigna les combinaisons.

— Ça ne me semble pas être une bonne idée. Vraiment pas.

Charlotte passa une assiette et une fourchette à Donald. Assise sur une caisse en plastique orange, elle entama ce qui ressemblait à du rôti en boîte, des betteraves et des pommes de terre. Donald vint s'asseoir à côté d'elle et piqua sa fourchette dans sa tranche de rôti pour la découper en morceaux.

— Vous vous souvenez de ce que vous faisiez avant tout ça ? s'enquit Donald. Ça vous revient ?

Darcy acquiesça.

— En partie, oui. J'ai arrêté de prendre mes médicaments…

Donald s'esclaffa.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

— Désolé. C'est seulement que… Ce n'est rien. Enfin, c'est une bonne chose. Vous étiez dans l'armée ?

— Oui, mais pas très longtemps. Je crois que j'étais dans les Services secrets.

Darcy les observa manger un instant.

— Et vous deux ?

— Air Force, répondit Charlotte.

Elle pointa sa fourchette sur Donald, qui avait la bouche pleine.

— Et lui, député. Au Congrès.

— Sans blague ?

Donald acquiesça.

— Même si j'étais plutôt architecte, en fin de compte.

Il désigna la salle d'un geste ample.

— C’est pour ça que je suis allé à l’école.

— Pour construire ce genre de trucs ? demanda Darcy.

— Pour construire ce truc, précisément.

— Sans blague.

Donald opina à nouveau et but une gorgée d’eau.

— Qui nous a fait ça, alors ? Les Chinois ?

Donald et Charlotte échangèrent un regard.

— Quoi ? demanda Darcy.

— C’est nous-mêmes qui avons fait ça, répondit Donald. Cet endroit n’a jamais été conçu comme éventuelle solution de repli. Il a toujours été destiné à être ce qu’il est.

Darcy les regarda tour à tour, l’air ébahi.

— Je pensais que vous étiez au courant, dit Donald. Tout ça figure dans mes notes.

Une fois qu’on sait quoi chercher, songea-t-il.

— Non, je pensais que c’était comme ce bunker creusé dans la montagne, un refuge pour le gouvernement en cas de…

— Oui, c’est pareil, dit Charlotte. Mais là, ce sont eux qui contrôlaient le compte à rebours.

Darcy regarda le bout de ses bottes tandis que Donald et sa sœur mangeaient. Ce n’était pas si mauvais, pour un dernier repas. Donald baissa les yeux sur la manche de la combinaison qu’il avait empruntée à Charlotte et y remarqua pour la première fois le trou qu’avait laissé la balle. C’était peut-être pour ça qu’elle l’avait pris pour un fou quand il l’avait enfilée. Face à lui, Darcy commença à hocher lentement la tête.

— D’accord… Mais oui, ce sont eux qui ont fait ça.

Il leva les yeux vers Donald.

— J’ai endormi un type il y a deux factions de ça, qui criait des trucs dingues de ce genre. Un type de la gestion des stocks.

Donald poussa son plateau et finit son eau.

— Il n’était donc pas fou. En fait, c’était quelqu’un de bien.

— Il y a de grandes chances, répondit Donald. Ou du moins, il était en train de s’améliorer.

Darcy passa une main dans ses cheveux courts. Il reporta son attention sur les outils éparpillés un peu partout.

— Et ces combinaisons… ? Vous envisagez de partir ? Parce que vous savez que je ne peux pas vous aider à faire une chose pareille.

Donald ignora sa question. Il se dirigea au bout de l’allée pour prendre le diable. Avec l’aide de Charlotte, il avait déjà chargé la bombe antibunker. Il y avait une sorte de goupille en plastique qui pendait de son nez pointu et qu’il fallait tirer pour

qu'elle soit armée. Elle avait déjà retiré les commandes de l'altimètre et les codes d'accès prioritaires. Donald poussa le diable en direction de l'ascenseur.

— Hé, dit Darcy en se levant pour lui bloquer le passage.

Charlotte s'éclaircit la voix, Darcy se retourna pour voir qu'elle tenait un pistolet braqué sur lui.

— Désolée, dit-elle.

La main de Darcy flottait au-dessus d'une poche renflée. Donald continua à pousser son diable vers lui, et Darcy recula.

— Il faut qu'on parle d'abord, dit-il.

— Tout a déjà été discuté, répondit Donald. Ne bougez pas.

Il s'arrêta à la hauteur du jeune officier et plongea une main dans la poche de sa combinaison, de laquelle il retira le pistolet pour le fourrer dans la sienne. Il lui demanda également son badge. Darcy obtempéra. Donald l'empocha puis reprit son chemin en direction de l'ascenseur.

Darcy le suivit en laissant un peu de distance entre eux.

— Ralentissez, dit-il. Vous envisagez vraiment de faire exploser cet engin ? Faut se détendre, là. Venez, on va parler. C'est une sacrée décision, quand même.

— Je vous garantis qu'elle n'a pas été prise à la légère. Le réacteur en dessous de nous alimente les serveurs. Les serveurs contrôlent la vie de tout le monde. On va libérer ces gens. Leur permettre de vivre et de mourir comme ils l'entendent.

Darcy eut un petit rire nerveux.

— Les serveurs contrôlent leurs vies ? Mais qu'est-ce que vous racontez encore ?

— Ils choisissent les numéros de loterie, se lança Donald. Ils décident quelles personnes sont dignes d'avoir une descendance. Ils sélectionnent, ils écrèment. Ils simulent des guerres pour choisir un vainqueur. Mais plus pour longtemps.

— D'accord, mais nous, on n'est que trois. C'est trop important pour qu'on soit les seuls à décider. Franchement, je…

Donald posa le diable sur ses roues devant l'ascenseur. Il se tourna vers Darcy, vit que Charlotte s'était levée pour le surveiller de près.

— Vous voulez que je vous énumère toutes les occurrences dans l'histoire où une seule personne en a conduit des millions d'autres à la mort ? demanda Donald. Ils sont cinq, dix tout au plus à avoir décidé tout ça. On peut peut-être même réduire le chiffre à trois. Et allez savoir, si ça se trouve, c'est un de ces trois qui influençait les deux autres. En tout cas, si un seul homme a construit ça, il ne devrait pas en falloir plus pour tout liquider. La pesanteur est une garce, sauf quand elle joue dans votre équipe.

Donald indiqua le bout de l'allée.

— Allez vous asseoir.

Darcy refusa de bouger, alors Donald sortit un pistolet de sa poche – non pas celui de l'officier, mais celui qu'il savait chargé. La déception et la peine qu'il lut sur le visage du jeune homme avant qu'il s'exécute le touchèrent. Il l'observa marcher jusqu'au bout de l'allée, dépasser Charlotte. Il saisit Charlotte par le bras avant qu'elle le suive, la serra contre lui et l'embrassa sur la joue.

— Allez, mets ta combinaison.

Elle opina, suivit Darcy et se rassit sur sa caisse orange pour s'habiller.

— Non mais dites-moi que je rêve, lâcha Darcy.

Il posa les yeux sur le pistolet qu'avait délaissé Charlotte pour enfiler sa combinaison.

— N'y pensez même pas, dit Donald qui avait suivi son regard. En fait, vous aussi, vous devriez enfiler votre combinaison.

L'officier et Charlotte se retournèrent d'un coup vers Donald, perplexes. Charlotte était en train de faire passer ses jambes.

— De quoi est-ce que tu parles ? demanda-t-elle.

Parmi les outils, Donald prit le marteau et le lui montra.

— Je ne vais pas prendre le risque de rater mon coup.

Elle essaya de se lever, mais ses pieds n'étaient pas encore ressortis.

— Tu as dit que tu avais un moyen de la déclencher à distance !

— Oui. À distance de toi.

Il pointa son arme sur Darcy.

— Habillez-vous. Vous avez cinq minutes avant de monter dans ce monte-charge…

Darcy plongea en direction du pistolet posé près de Charlotte. Mais elle fut plus rapide et le récupéra à temps. Donald recula d'un pas, et s'aperçut que sa sœur dirigeait son arme sur lui à présent.

— Non, toi, tu t'habilles, ordonna-t-elle à son frère.

Sa voix tremblait, ses yeux brillaient.

— Ce n'est pas du tout ce qu'on a décidé. Tu m'as fait une promesse.

— Je suis un menteur, Charlotte.

Donald toussa dans le creux de son bras et sourit.

— Tu es une hypocrite, et moi, un menteur.

Il commença à reculer en direction des ascenseurs, son arme braquée sur Darcy.

— Je sais que tu ne tireras pas sur moi, dit-il à sa sœur.

— Passez-moi le flingue, dit Darcy à Charlotte. Il écoutera si c'est moi qui le menace.

Donald ricana.

— Vous non plus, vous ne me tirerez pas dessus. Ce pistolet n'est pas chargé. Maintenant, habillez-vous. Vous allez sortir d'ici. Je vous laisse une demi-heure. Le

monte-charge met vingt minutes avant de déposer un drone en haut. Le meilleur objet pour bloquer la porte en position ouverte, c'est une caisse vide. J'en ai laissé une là-bas.

Charlotte pleurait et tentait tant bien que mal de faire sortir ses pieds de sa combinaison. Donald savait qu'elle agirait bêtement, qu'elle refuserait de partir sans lui à moins qu'il ne la force. Elle aurait couru, se serait accrochée à lui, l'aurait supplié de l'accompagner, aurait insisté pour rester à l'intérieur et mourir avec lui. Le seul moyen de la faire sortir était de la laisser avec Darcy. C'était un héros. Il se sauverait, et la sauverait aussi. Donald appuya sur le bouton d'appel.

— Une demi-heure, répéta-t-il.

Darcy dézippait déjà sa combinaison pour l'enfiler. Charlotte beuglait à son frère de revenir ; elle se leva, mais trébucha. Elle commença à donner des coups dans le vide pour débarrasser ses jambes de la combinaison au lieu de l'enfiler. Les portes de la cabine s'ouvrirent avec leur ding caractéristique. Donald fit rouler le diable à l'intérieur. Ses yeux s'emplirent de larmes à la vue de la peine qu'il faisait à Charlotte. Elle avait parcouru la moitié de l'allée lorsque les portes commencèrent à se refermer.

— Je t'aime, dit-il.

Il ne sut jamais si elle l'avait entendu. Les portes se refermèrent sur elle. Il passa son badge sur la borne, appuya sur un bouton, et l'ascenseur se mit en marche.

58

Silo 17

Le pôle de transmissions finit par refroidir, malgré l'incendie qui faisait rage au demi-étage inférieur. Quelques volutes de fumée continuaient de s'échapper d'en dessous. Juliette inspecta l'intérieur de la grosse machine noire et ne vit qu'un entrelacs de fils et de circuits imprimés cassés. La rangée de prises à casque s'était brisée, et plusieurs câbles, tendus à l'extrême dans la chute, s'étaient coupés net.

— Est-ce que le feu va s'éteindre ? demanda Raph, un œil inquiet sur les volutes de fumée.

Juliette toussa. Elle sentait encore la fumée âcre dans sa gorge, le goût du papier brûlé.

— Je n'en sais rien, admit-elle.

Elle observa les lumières au plafond, guettant un signe de faiblesse.

— Le silo tire son électricité d'ici en tout cas.

— Tu veux dire qu'il pourrait faire aussi noir que dans les mines d'une minute à l'autre. Raph se leva : Je vais prendre nos sacs, nos lampes torches. Et de l'eau.

Juliette l'observa s'activer. Elle sentait ces livres qui brûlaient sous elle. Les fils de la radio qui fondaient. Elle ne pensait pas qu'il y aurait une coupure de courant – l'espérait, du moins – mais tant de choses étaient perdues à jamais. Le grand schéma grâce auquel elle avait retrouvé l'excavatrice était peut-être déjà en cendres. Le plan qui l'avait aidée à choisir vers quel silo se diriger, creuser… disparu.

Tout autour d'elle, les serveurs continuaient de ronronner, ces géants imperturbables aux épaules carrées. Imperturbables, sauf un. Juliette se leva et examina le serveur qu'ils avaient fait tomber, et le lien qui unissait ces machines aux silos lui apparut de façon plus évidente encore. En voilà un qui s'était effondré, comme son silo. Comme le silo de Solo. Elle examina la disposition des serveurs et se rappela qu'elle était identique à celle des silos. Raph revint avec leurs sacs. Il tendit sa gourde à Juliette. Elle but une gorgée, perdue dans ses pensées.

— J'ai aussi pris ta lam…

— Attends un peu, murmura-t-elle.

Elle reboucha sa gourde et chemina entre les serveurs. À l'arrière de l'un d'eux, elle étudia la plaque en métal argenté qui surplombait un cocon de fils, sur laquelle figurait le symbole du silo avec ses trois triangles pointés vers le bas. Le nombre 29 était gravé au centre.

— Qu'est-ce que tu cherches ? demanda Raph.

Juliette tapota la plaque.

— Souvent, Lukas disait qu'il avait besoin de travailler sur le serveur 6, ou 30, ou peu importe. C'est lui qui m'avait fait remarquer que ces machines étaient disposées de la même façon que les silos. On a un schéma, juste ici.

Elle se dirigea vers les serveurs 17 et 18, suivie de Raph.

— Est-ce qu'on doit s'inquiéter à propos de l'électricité ? demanda-t-il.

— Il n'y a rien qu'on puisse faire, de toute façon. En bas, les parois et le plafond devraient résister à la chaleur, je ne pense pas qu'ils prendront feu. Quand les flammes se seront éteintes, on ira voir si…

Quelque chose attira son attention tandis qu'elle marchait entre les serveurs. Les câbles qui cheminaient sous les grilles métalliques du sol entraient et sortaient de leurs gaines pour rejoindre la base des machines. C'est une série de fils rouges parmi les noirs qui l'arrêta.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda Raph, pas rassuré. Hé, ça va, tu te sens bien ? Parce que j'ai déjà vu des mineurs se prendre un caillou sur le crâne et se comporter un peu bizarrement…

— Je vais bien, le rassura-t-elle.

Le doigt pointé sur les fils, elle tourna, et imagina ces fils menant d'un serveur à un autre.

— Une carte, souffla-t-elle.

— Oui, approuva Raph, une carte.

Il la prit par le bras.

— Allez, viens t'asseoir. Tu sais, tu as respiré pas mal de fumée.

— Écoute-moi. La fille à qui j'ai parlé à la radio, celle du silo 1, elle a dit qu'il y avait une carte avec ces flèches rouges. Elle en a parlé quand j'ai évoqué l'excavatrice. Elle avait l'air très agitée, elle disait qu'elle comprenait pourquoi toutes ces lignes rouges convergeaient vers le même point. Et puis la radio a cessé de fonctionner.

— D'accord…

— Ça, ce sont les silos, dit Juliette en tendant les mains vers les serveurs. Allez, viens. Regarde.

Elle contourna la rangée suivante, les yeux braqués sur les plaques métalliques. Quatorze. Seize. Dix-sept.

— Voilà. Nous, on est là, et ça, c'est l'endroit où on a creusé. Notre ancien silo est ici.

Elle montra le serveur adjacent.

— Donc tu veux me dire qu'on peut choisir qui appeler par radio en voyant lesquels sont les plus proches ? Parce qu'en bas, on a la même carte. C'est Erik qui l'a.

— Non. Ce que je veux te dire, c'est que les lignes rouges sur la carte de cette fille sont identiques à ces fils, là. Tu vois ? Ceux qui passent sous les grilles. Les excavatrices ne sont pas faites pour se rendre d'un silo à l'autre. Bobby m'a dit à quel point ces engins étaient difficiles à faire pivoter. La nôtre pointait dans une direction précise.

— Laquelle ?

— J'en sais rien. Il me faudrait cette carte pour pouvoir le dire. À moins que…

Elle se tourna vers Raph, dont le visage blême était enduit de noir de fumée.

— Toi, tu faisais partie de l'équipe de forage. Combien il y avait de carburant dans le réservoir de la machine ?

Il haussa les épaules.

— On n'a jamais compté les litres, on a fait le plein, c'est tout. Court a fait tremper une tige dedans à plusieurs reprises pour voir ce qu'on consommait. Je me souviens, elle a dit qu'on n'utiliserait jamais tout ce qu'il y avait.

— Eh oui. C'est parce que cette machine était censée aller bien plus loin. Il faut refaire le coup de la tige, histoire d'avoir une idée. Et on devrait voir sur le schéma d'Erik dans quelle direction l'excavatrice pointait au départ. Si seulement…

Elle claqua des doigts.

— Mais ! On a l'autre excavatrice.

— Je ne te suis plus. Pourquoi on aurait besoin de deux excavatrices ? On n'a qu'une seule génératrice en état de fonctionnement.

Juliette lui serra le bras ; elle n'arrivait pas à réprimer son sourire, son esprit bouillonnait.

— On n'a pas besoin de l'autre pour creuser. On a seulement besoin de voir dans quelle direction elle est orientée. Si on projette cette ligne sur une carte et qu'on reporte celle de notre propre excavatrice, ces deux lignes devraient se croiser. Et si la capacité du réservoir correspond à cette distance, on aura notre confirmation. On saura où se trouve l'endroit dont cette fille me parlait. Elle a parlé de semis, ou je ne sais quoi. Dans sa bouche, ça ressemblait à un autre silo, mais dans une zone où l'air est…

Ils entendirent des voix à l'autre bout de la salle, quelqu'un entrait. Juliette plaqua Raph contre un serveur et posa un doigt sur sa bouche. Mais on se dirigeait droit sur

eux, à petits pas, tic tic, comme des doigts qui tapotaient du métal. Juliette se retint de prendre ses jambes à son cou et vit une forme brune émerger à ses pieds, avant d'entendre un sifflement tandis qu'une patte se levait et qu'un jet d'urine éclaboussait ses bottes.

— Cabot ! s'écria Elise.

Juliette serra les enfants et Solo contre elle. Elle ne les avait pas vus depuis la chute de son silo. Ils lui rappelèrent pourquoi elle faisait tout ça, les raisons pour lesquelles elle ne se laissait pas abattre, ce qui était digne de son combat. Aveuglée par sa colère, obnubilée par l'envie de creuser la terre et de creuser en quête de réponses, elle avait oublié le plus important, ceux qu'il fallait à tout prix sauver. Elle s'était trop préoccupée de ceux qui méritaient de mourir.

Mais sa colère s'évanouit au contact de la barbe broussailleuse de Solo et des mains d'Elise autour de son cou. Voilà ce qui restait, ce qu'ils avaient encore, et le protéger était plus important que tout désir de vengeance. C'était ce que le père Wendel avait découvert. Il s'était concentré sur les mauvais passages de son livre, sur ceux qui parlaient de haine plutôt que d'espoir. Juliette s'était avérée aussi aveugle que lui. Elle s'était apprêtée à partir en hâte, à abandonner tout le monde.

Elle s'assit avec Solo, les enfants et Raph. Blottis les uns contre les autres autour d'un serveur, ils évoquèrent ce qu'ils avaient vu de la violence dans les étages inférieurs. Solo avait un fusil et ne cessait de dire qu'ils devaient à tout prix sécuriser l'accès à la salle. Qu'ils se fassent oublier.

— On devrait se cacher ici et attendre qu'ils aient fini de s'entretuer, dit-il, le regard fou.

— C'est comme ça que tu as survécu ici toutes ces années ? lui demanda Raph.

Solo acquiesça.

— C'est mon père qui m'a mis à l'abri. J'ai attendu très longtemps avant de sortir. C'était plus sûr comme ça.

— Ton père savait ce qui allait se passer, dit Juliette. Il t'a protégé. En quelque sorte, c'est pour une raison similaire qu'on vit comme ça, terrés, tous autant que nous sommes. Quelqu'un a fait la même chose il y a très longtemps. Et nous a mis à l'écart pour nous protéger. Nous sauver.

— Alors il faut qu'on se cache encore, pas vrai ? dit Rickson.

— Qu'est-ce qu'il te reste comme nourriture dans le garde-manger ? demanda Juliette à Solo. En supposant que le feu n'ait pas tout ravagé.

Il tira sur sa barbe.

— De quoi tenir trois ans. Peut-être quatre. Mais rien que pour moi.

Juliette fit un peu de calcul.

— Disons que nous sommes deux cents à nous être sauvés du silo 18. Mais je ne crois pas que ce soit autant. Bref. Ça nous fait quoi ? Cinq jours ?

Elle siffla, et vit toute l'utilité et la valeur des diverses fermes de son ancien silo sous un jour nouveau. Nourrir des milliers de gens pendant des centaines d'années, les calculs étaient minutieux.

— Autant arrêter de se cacher tout de suite, dit-elle. Ce dont nous avons besoin…

Elle scruta le visage des rares personnes en qui elle avait entièrement confiance.

— … c'est d'un conseil public.

Raph s'esclaffa.

— Un quoi ? demanda Solo.

— Un rassemblement. Avec tout le monde. Tous les survivants. Il faut qu'on décide si on reste terrés dans ce silo, ou si on sort.

— Je croyais qu'on allait creuser en direction d'un autre silo, dit Raph. Ou vers cet endroit dont tu as parlé.

— Je ne crois pas qu'on ait le temps de creuser. Il nous faudrait des semaines, et les fermes ont été ravagées. Et puis, j'ai une meilleure idée. Une solution plus rapide.

— Et ces bâtons de dynamite qu'on se traîne ? Je croyais qu'on allait faire payer ceux qui nous ont fait ça.

— On peut encore le faire. Mais ce qu'il faut avant tout, c'est sortir d'ici. Sinon, Jimmy a raison. On finira par s'entretuer. Alors il faut réunir tout le monde.

— On n'a qu'à le faire dans la salle de la génératrice, en bas, proposa Raph. Ou dans un endroit aussi grand. Les fermes, peut-être.

— Non, dit Juliette en balayant la salle du regard. On va tenir cette réunion ici. On va leur montrer cet endroit.

— Ici ? s'écria Solo. Deux cents personnes, ici ?

Il avait l'air secoué, et se mit à tirer sur sa barbe à deux mains.

— Où vont s'asseoir les gens ? demanda Hannah.

— Comment ils verront ? voulut savoir Elise.

Juliette observa les hautes machines noires. Nombre d'entre elles cliquetaient et ronronnaient. Des câbles s'échappaient de leur sommet et disparaissaient dans le plafond. Elle savait pour avoir suivi les câbles vidéo dans son silo qu'ils étaient tous connectés entre eux. Elle savait comment l'électricité arrivait là, comment retirer les panneaux latéraux. Elle passa une main sur un serveur où Solo avait compté les jours dans sa jeunesse. Jours qui étaient devenus des années.

— Va me chercher mes outils au labo de Confection, dit-elle à Solo.

— Un Projet ? demanda-t-il.

Elle opina, et Solo se faufila entre les serveurs. Raph et les gamins ne la quittaient pas des yeux. Juliette sourit.

— Les enfants, vous allez adorer ce qui se prépare.

Une fois les fils du sommet coupés et les boulons de la base retirés, il suffisait d'une bonne poussée. Le serveur tomba avec plus de facilité que le pôle de transmissions. Juliette l'observa vaciller, trembler puis s'effondrer avec satisfaction. Elle sentit les vibrations du sol à travers ses bottes. Miles et Rickson se tapèrent dans la main en poussant un petit cri de joie, comme deux voyous prêts à tout démolir. Hannah et Shaw s'occupaient déjà du suivant. Elise grimpa sur le dessus avec l'aide de Juliette, cutter à la main, sous les aboiements inquiets de Cabot.

— C'est comme si tu coupais des cheveux, lui dit Juliette.

— On pourrait faire la barbe de Solo après, proposa Elise.

— Je ne pense pas que ça lui plairait, dit Raph.

Juliette se retourna pour voir que le mineur était de retour de sa mission.

— J'ai laissé plus d'une centaine de mots, lui dit-il. Je n'ai pas pu en écrire plus, j'avais des crampes à la main. J'en ai lâché plein par-dessus la rampe pour être sûr qu'ils arrivent jusqu'en bas.

— Bien. Et tu as bien précisé qu'il y avait à manger ? Assez pour tout le monde ?

Il acquiesça.

— Alors on ferait mieux de soulever cette machine de la trappe si on veut tenir nos promesses. Sinon, on n'aura plus qu'à faire une descente dans les fermes du dessus.

Raph la suivit jusqu'au pôle renversé. Ils s'assurèrent qu'il n'y avait plus de volutes de fumée, et Juliette fit courir sa main à la base de la machine, testant la chaleur. Toutes les parois du taudis de Solo étaient métalliques, aussi espérait-elle que le feu ne s'était pas propagé au-delà du tas de livres. Mais elle ne pouvait être sûre de rien. Le pôle grinça épouvantablement lorsqu'ils le poussèrent sur le côté. Un nuage de fumée noire s'éleva dans la salle.

Juliette agita une main devant son visage et toussa. Raph se précipita de l'autre côté de la machine comme pour le remettre en place.

— Attends, lui dit Juliette, on dirait que ça se dissipe.

Ils se retrouvèrent plongés dans une sorte de brume, mais il n'y eut pas d'épaisse fumée en continu. C'était seulement la fuite du nuage contenu en dessous. Raph voulut s'engager dans le puits, mais Juliette insista pour passer la première. Elle alluma sa lampe torche et descendit dans les dernières volutes de fumée.

Une fois en bas, elle s'accroupit et respira à travers son maillot. Le faisceau de sa lampe paraissait solide, comme si elle avait pu s'en servir pour assommer quelqu'un en cas d'attaque. Mais personne ne lui bondit dessus. Il y avait une silhouette par terre, encore incandescente. L'odeur était atroce. La fumée se dissipa davantage, et

Juliette lança à Raph qu'il pouvait descendre.

Les bottes du mineur retentirent contre les échelons tandis que Juliette, après avoir enjambé le corps, évaluait les dégâts. L'air était chaud, étouffant ; difficile de respirer. Elle imagina un instant ce qu'avait dû subir Lukas, dans la même pièce, suffocant. L'émotion, plus que la fumée, lui fit monter les larmes aux yeux.

— Adieu les livres.

Raph l'avait rejointe, et regardait la tache noire au milieu de la pièce. Il avait dû voir qu'il s'agissait de livres au moment où il lui était venu en aide, car il n'en restait absolument pas une trace. Toutes ces pages étaient parties en fumée. Ils les avaient respirés. Juliette s'était presque étouffée avec des souvenirs du passé.

Elle se posta près du mur et examina la radio. La cage métallique était toujours endommagée, depuis le jour, si lointain, où elle l'avait arrachée au mur. Elle appuya sur le bouton de mise sous tension, mais il ne se passa rien. Le bouton en plastique était chaud et poisseux. Les entrailles de l'appareil n'étaient probablement plus qu'un amas de plastique et de cuivre fondu.

— Bon, où est la bouffe ? demanda Raph.

— Par ici. Prends un chiffon pour ouvrir la porte.

Il partit en mission d'exploration dans l'appartement et le cellier tandis que Juliette observait les vestiges d'un vieux bureau, d'un écran posé dessus, distordu sous l'effet de la chaleur. Il n'y avait aucune trace des matelas de Solo, rien qu'une pile de boîtes en métal qui avaient contenu des livres, certaines déformées par les flammes. Juliette aperçut des empreintes noires derrière elle et comprit que la semelle de ses bottes fondait à cause de la chaleur. Elle entendit Raph pousser un cri enthousiaste dans la pièce d'à côté. Elle passa la tête par la porte pour le voir avec une brassée de boîtes de conserve, menton appuyé sur celles du haut, tout sourire.

— Il y en a des étagères entières.

Juliette balaya l'espace de sa lampe torche. C'était une sorte de caverne avec quelques conserves ici ou là. Mais les étagères du fond avaient l'air plus remplies.

— Si tout le monde se pointe, on en a assez pour quelques jours, pas plus.

— On n'aurait peut-être pas dû convoquer tout le monde.

— Si, objecta Juliette. On fait ce qu'il faut.

Elle se tourna vers le mur où était adossée une petite table. Le feu n'avait pas franchi la porte. Les schémas grands comme des couvertures étaient accrochés là, intacts. Juliette les passa en revue, en quête de ceux dont elle avait besoin. Elle les trouva et s'en empara. En les roulant, elle entendit le bruit mat d'un nouveau serveur qui heurtait le sol au-dessus d'eux.

59

Silo 17

Ils arrivèrent d'abord au compte-goutte, puis par grappes, puis carrément par foules entières. Ils s'émerveillaient de l'éclairage constant dans les couloirs, exploraient les bureaux. Aucune de ces personnes n'était entrée une seule fois au DIT. Rares étaient celles qui avaient passé du temps en haut, à part pour les pèlerinages post-nettoyage. Des familles passaient de pièce en pièce ; des gamins se cramponnaient à des feuilles de papier ; beaucoup venaient voir Juliette avec le mot que Raph avait plié et laissé tomber, posant des questions sur la nourriture. En l'espace de quelques jours à peine, ils avaient bien changé. Combinaisons tachées, déchirées, visages ombrés de barbe, traits creusés, yeux cernés. Juliette savait qu'il ne leur restait plus que quelques jours avant que la situation ne devienne désespérée. Tout le monde le voyait.

Ceux arrivés en avance aidèrent à préparer la nourriture et à faire basculer les derniers serveurs. Une odeur de soupe et de légumes réchauffés emplit la salle. Deux des serveurs les plus chauds avaient été abattus sans qu'on en sectionne les câbles d'alimentation. On disposa des boîtes ouvertes sur leurs parois brûlantes et le contenu des conserves ne tarda pas à mijoter. Il n'y avait pas assez de couverts pour tout le monde, alors beaucoup de gens mangeaient et buvaient à même les boîtes.

Hannah aida Juliette à préparer la réunion tandis que Rickson s'occupait du bébé. Un des schémas était déjà accroché au mur, Hannah s'attelait au deuxième. Des lignes furent soigneusement tracées à l'aide d'un fil, et Hannah passa derrière Juliette pour contrôler son travail. Elles se servirent d'une mine de graphite pour marquer la route. Juliette observa un nouveau groupe entrer. Elle se dit qu'il s'agissait de son deuxième conseil, et on ne pouvait pas dire que le premier s'était bien passé. Et, selon toute vraisemblance, celui-ci serait son dernier.

La plupart des gens présents étaient venus des fermes, mais quelques mécanos et mineurs commencèrent à arriver. Tom Higgins et la commission de planification débarquèrent du poste de police annexe. Juliette vit l'un d'entre eux se jucher sur un serveur pour tenter de compter les têtes, pestant après la foule agitée qui ne lui

facilitait pas la tâche. Elle rit, et se rendit compte que ce qu'il était en train de faire avait de l'importance. Il allait falloir qu'ils sachent combien ils étaient. Une combinaison de nettoyage gisait à ses pieds – un de ses accessoires pour la réunion. Il allait falloir qu'ils sachent combien de combinaisons il leur fallait.

Courtnee arriva et se fraya un chemin jusqu'à Juliette, qui l'accueillit avec soulagement et un grand sourire.

— Tu pues la fumée, lui dit Courtnee.

Juliette pouffa.

— Je pensais que tu ne viendrais pas.

— Le mot disait que c'était une question de vie ou de mort.

— Vraiment ?

Elle jeta un œil à Raph.

Il haussa les épaules.

— Certains, peut-être, oui, dit-il.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ? voulut savoir Courtnee. Tous ces étages gravis pour une simple soupe ?

— Tout le monde sera mis au courant en même temps.

Juliette s'adressa à Raph.

— Tu peux faire entrer tout le monde ? Envoie peut-être Miles et Shaw ou un porteur à l'escalier pour voir si d'autres sont en chemin.

Il s'exécuta, et Juliette s'aperçut que tout le monde avait déjà pris place sur les serveurs, adossés les uns aux autres, et mangeait à même les conserves tandis que Solo en ouvrait d'autres à l'aide d'un appareil électrique branché dans une prise au sol. Certains observaient avec attention les quantités de nourriture qu'on remontait de l'étage inférieur. Mais davantage de paires d'yeux encore étaient braquées sur elle. Leurs murmures étaient pareils à de la vapeur sifflante.

Plus les gens affluaient, plus Juliette sentait la pression monter. Shaw et Miles revinrent : tout était calme dans l'escalier, il ne restait que quelques personnes en chemin. Il lui sembla qu'une journée entière s'était écoulée depuis l'incendie, mais elle refusait de regarder sa montre et de faire face à la vérité. Elle se sentait fatiguée. Surtout face à la foule qui renversait les conserves en tapant sur le fond pour ne pas en laisser, s'essuyait la bouche d'un revers de manche, les yeux rivés sur elle. Impatients.

La nourriture les fit taire et les apaisa, du moins pour l'instant. Les boîtes occupaient leurs mains, leurs bouches. Elle avait eu droit à un peu de répit. Il fallait qu'elle se lance. C'était maintenant ou jamais.

— Je sais que vous vous demandez ce qu'on fait tous là. À quoi bon tout ce cirque,

dit-elle en haussant la voix, et les dernières conversations se dissipèrent. Et quand je dis là, je ne parle pas de cette salle. Mais de ce silo. Pourquoi a-t-on fui ? Beaucoup de rumeurs circulent, mais je suis ici pour vous dire la vérité. Je vous ai fait venir dans cet endroit très secret pour vous dire la vérité. Notre silo a été détruit. Empoisonné. Ceux qui n'ont pas pu se joindre à nous sont morts, vous pouvez me croire.

Des chuchotements.

— Empoisonné par qui ? cria quelqu'un.

— Par les mêmes qui nous ont mis sous terre il y a des centaines d'années. J'ai besoin que vous m'écoutiez. S'il vous plaît, écoutez-moi.

La foule se calma.

— Nos ancêtres ont été placés sous terre afin que nous puissions survivre pendant que la situation à la surface s'améliorait. Comme beaucoup d'entre vous le savent, je suis allée à l'extérieur avant qu'on empoisonne notre silo. J'ai pris des échantillons d'air, et je pense que plus on s'éloigne d'ici, meilleures sont les conditions. J'ai déduit cela non seulement à partir de ces analyses, mais aussi des propos d'une autre personne, d'un autre silo, qui affirme avoir vu du ciel bleu au-delà de…

— Foutaises ! cria quelqu'un. J'ai entendu dire que c'était un mensonge, un truc qu'ils nous font au cerveau avant qu'on sorte nettoyer.

Juliette localisa la personne qui venait de parler. C'était un porteur assez âgé, un homme dont la profession était le centre des rumeurs, mais aussi des secrets trop dangereux pour être partagés. Tandis que les murmures se propageaient à nouveau dans l'assistance, un nouvel arrivant fit son entrée. C'était le père Wendel, bras croisés sur la poitrine, mains fourrées dans ses manches. Bobby demanda à tout le monde de la boucler et petit à petit le silence revint. Juliette salua le père Wendel d'un petit geste, et quelques têtes se tournèrent.

— J'ai besoin que vous me croyiez sur parole, reprit Juliette. Parmi ce que je dis, il y a des choses dont je suis sûre. Par exemple : on pourrait rester ici et vivoter, mais je ne sais pas pour combien de temps. Et on vivrait dans la peur. Pas seulement la peur qu'on s'inspire les uns les autres, mais celle d'un désastre qui peut nous tomber dessus à tout moment. Ils peuvent ouvrir les portes d'un silo sans demander, nous intoxiquer sans le dire, nous tuer sans prévenir. Alors, vous parlez d'une vie…

Un silence de mort planait sur l'assistance.

— L'autre solution, c'est de partir. Mais si on part, c'est pour ne jamais revenir…

— Partir pour aller où ? s'écria quelqu'un. Dans un autre silo ? Et si c'était pire que dans celui-ci ?

— Non, pas dans un autre silo, répondit Juliette en se décalant sur le côté afin que tous puissent voir le schéma accroché au mur. Les voici. Les cinquante silos. Celui-

ci, c'était chez nous.

Elle pointa un doigt sur la carte, et des bruissements s'élevèrent à mesure que chacun se tordait le cou pour mieux voir. Juliette sentit sa gorge se serrer sous le coup de l'émotion, submergée par la joie, mêlée de tristesse, de leur dire la vérité. Elle fit glisser son doigt sur le silo d'à côté.

— Voici où nous nous trouvons actuellement.

— Il y en a tellement, murmura quelqu'un.

— Combien de distance entre les deux ? demanda un autre.

— J'ai tracé une ligne pour indiquer le chemin que nous avons suivi pour arriver ici. C'est peut-être difficile à voir pour ceux qui sont au fond. Et cette ligne-ci indique la direction dans laquelle notre excavatrice était orientée.

Elle la suivit du doigt pour qu'ils voient où elle menait. Son doigt glissa hors de la carte, jusque sur le mur. Elle fit signe à Elise, et la petite la rejoignit pour poser un doigt sur un point qu'elle avait déjà marqué.

— Ce schéma concerne le silo dans lequel nous nous trouvons actuellement.

Elle se posta devant l'autre carte.

— On peut voir ici une autre excavatrice à la base du…

— Ras-le-bol des forages, on ne…

— Je ne veux pas creuser moi non plus, intervint Juliette en se tournant vers le public. Franchement, je ne pense pas qu'on ait assez de carburant, parce qu'on en utilise depuis qu'on est arrivés ici, et qu'on en a gaspillé pas mal pour faire pivoter la machine. Et je ne crois pas non plus qu'on ait assez de nourriture pour plus d'une ou deux semaines, pas pour tout le monde en tout cas. Donc, non, pas de forage. Mais notre schéma correspond à la taille de la machine qu'on a trouvée chez nous, et à l'endroit où elle se trouvait. L'échelle est bonne, et la machine est orientée dans la même direction. J'ai un schéma ici de ce silo et de cette excavatrice.

Elle fit glisser son doigt au bas de l'autre feuille de papier avant de revenir sur la carte.

— Si je reporte ces données, voyez comme la ligne file entre les silos sans en toucher aucun.

Elle marcha en faisant glisser son doigt le long de la ligne jusqu'à ce qu'elle touche le doigt d'Elise. La petite lui sourit de toutes ses dents.

— On a estimé combien de carburant on a utilisé pour arriver jusqu'ici, et combien il en reste. On connaît la quantité qu'on avait au départ, et la rapidité avec laquelle il se consume. Et la conclusion à laquelle on est arrivés, c'est que l'excavatrice avait tout juste assez de carburant – avec une petite marge de dix pour cent – pour nous emmener directement à cet endroit.

Elle toucha à nouveau le doigt d'Elise.

— Et le nez des machines pointe légèrement vers le haut. Nous pensons qu'elles ont été placées là pour nous emmener à cet endroit… pour nous sortir d'ici.

Elle se tut un instant.

— J'ignore à quel moment ils comptaient nous le dire, ou si même ils avaient prévu de nous mettre au courant, mais je propose qu'on n'attende pas leur autorisation. Partons sans attendre.

— Partir, comme ça ?

Juliette scruta la foule et vit que la question émanait d'un membre de la commission de planification.

— Oui. Je crois qu'on sera plus en sécurité si on part que si on reste. Parce que je sais ce qui va se passer si on reste. J'ai envie de voir si on a plus de chances en partant d'ici.

— Vous *espérez* qu'on sera plus en sécurité, lança quelqu'un.

Juliette ne chercha pas à identifier la personne. Elle laissa son regard planer sur l'assistance. Tout le monde pensait la même chose, elle y compris.

— C'est exact. Je l'espère. Je n'ai que la parole d'une inconnue. Des murmures d'une personne que je n'ai jamais rencontrée. Et j'ai aussi une profonde conviction, dans mes entrailles, dans mon cœur. J'ai ces lignes tracées sur une carte. Et si vous pensez que ça ne suffit pas, je ne vous jette pas la pierre. J'ai passé ma vie entière à ne croire que ce que je vois. J'ai besoin de preuves. De voir des résultats. Et même alors, j'ai besoin de les voir une deuxième et une troisième fois avant de me faire une idée de la réalité des choses. Mais ce dont je suis persuadée, c'est que la vie qui nous attend ici ne vaut pas la peine d'être vécue. Et il y a des chances pour qu'une vie meilleure nous attende ailleurs. Je veux partir pour en avoir le cœur net, mais seulement si vous êtes assez nombreux à me suivre.

— Je viens avec toi, dit Raph.

Juliette opina. Sa vue se brouilla légèrement.

— Je m'en doutais, dit-elle.

Solo leva la main. De l'autre, il tirait sur sa barbe. Juliette sentit la main d'Elise se glisser dans la sienne. Shaw tenait dans les bras un chiot agité mais réussit à lever une main aussi.

— Et comment est-ce qu'on y va si on n'est pas censés creuser ? beugla un mineur.

Juliette se pencha pour prendre un objet posé à ses pieds. Elle en profita pour s'essuyer les yeux. Elle se redressa et brandit une combinaison de nettoyage dans une main, casque dans l'autre.

— On y va par l'extérieur.

60

Silo 17

Ils travaillaient, et la nourriture diminuait. C'était un compte à rebours morbide, cette disparition progressive des conserves et de ce qu'ils avaient récolté dans les fermes. Tous les habitants du silo ne participaient pas ; certains n'avaient même pas assisté à la réunion, et beaucoup s'étaient évaporés dès les dernières paroles prononcées afin de vite s'approprier davantage de parcelles de terre. Plusieurs mécanos demandèrent la permission de redescendre aux Machines pour rameuter ceux qui avaient refusé de monter, essayer de les convaincre, voir si Walker acceptait de bouger. Juliette était bien sûr plus que ravie à l'idée de rassembler encore plus de gens. Mais elle sentait également la pression augmenter tandis que tout le monde travaillait dur.

La salle des serveurs devint un grand atelier, du genre de ceux que l'on aurait pu voir aux Fournitures. On avait fait venir environ cent cinquante combinaisons de nettoyage, qui toutes avaient besoin d'être améliorées. Juliette constata avec tristesse que c'était plus qu'ils n'en avaient besoin, mais le soulagement n'était pas loin. Un excédent de volontaires aurait posé problème.

Elle avait montré à une dizaine de mécaniciens comment fixer les systèmes bivalves grâce auxquels elle et Nelson avaient respiré dans le labo de Confection. Il n'y avait pas assez de valves au DIT, alors elle en donna des exemples à des porteurs pour qu'ils aillent en chercher aux Fournitures, où elle était sûre qu'il y en aurait… et ce n'était pas le genre de choses qui ferait défaut à ceux qui restaient. Il leur fallait également des joints, du ruban thermique, et du joint en caoutchouc. Elle leur demanda aussi de rapporter les postes à souder des Fournitures et des Machines. Elle leur montra la différence entre les bonbonnes d'acétylène et d'oxygène en leur précisant qu'ils n'auraient pas besoin d'acétylène.

En calculant sur la carte accrochée au mur la distance qui les séparait de leur destination, Erik estima qu'ils pouvaient se mettre à douze sur une bouteille d'oxygène. Juliette décida d'en compter dix par mesure de sûreté. Elle mit une cinquantaine de personnes sur les combinaisons – les serveurs tombés servaient

d'établi aux ouvriers assis ou à genoux par terre – et emmena un petit groupe à la cafétéria où les attendait, elle le savait d'avance, une corvée des plus morbides. Il n'y avait que son père, Raph, Dawson et deux porteurs d'un certain âge qui avaient déjà dû porter des cadavres. En chemin, ils firent un arrêt sous les fermes, au bureau du coroner. Juliette trouva l'endroit où étaient stockés les sacs noirs et en sortit cinq dizaines. À partir de là, ils montèrent en silence.

Il n'y avait pas de sas attaché au silo 17, ou du moins *plus* de sas. La porte extérieure était restée entrouverte depuis la chute du silo des dizaines d'années auparavant. Juliette s'y était glissée déjà deux fois, et son casque, elle s'en souvenait encore, s'était coincé la première fois. Les seules barrières qui les protégeaient de l'extérieur étaient la porte intérieure du sas et celle du bureau du shérif. De minces membranes entre un monde mort et un autre à l'agonie.

Juliette aida les autres à retirer un fouillis de chaises et de tables qui encombrait l'accès à la porte du bureau. Il y avait eu un étroit chemin lorsqu'elle était passée par là plus de deux mois auparavant, mais ils avaient besoin de plus d'espace pour travailler. Elle les avertit au sujet des corps qu'il y avait à l'intérieur, mais ils connaissaient, grâce aux sacs mortuaires, la raison de leur présence ici. Les faisceaux convergèrent vers la porte lorsqu'elle posa sa main sur la poignée. Ils portaient tous des masques et des gants en caoutchouc, à la demande de son père. Juliette se demanda s'ils n'auraient pas mieux fait d'enfiler des combinaisons de nettoyage.

À l'intérieur, les corps étaient tels que dans son souvenir : un monticule de membres gris et inertes. Une odeur atroce, associant pourriture et métal, emplit son masque, et elle se rappela avoir renversé une bassine de soupe sur elle pour se débarrasser des particules toxiques de l'air extérieur. Ici régnait la puanteur de la mort, mais aussi autre chose.

Ils sortirent les corps un à un et les glissèrent dans les sacs. Une tâche sinistre. La chair se détachait des os, comme de la viande cuite à point.

— Attention aux articulations, leur dit Juliette, la voix étouffée par son masque. Les aisselles et les genoux.

Les corps tenaient à peine en un seul morceau, les tendons et le squelette faisaient le plus gros du travail. Les fermetures éclair semblaient soupirer de soulagement lorsqu'on les remontait. Des bruits de toux et de haut-le-cœur brisaient de temps à autre le silence.

La plupart des corps s'étaient empilés contre la porte du bureau du shérif comme s'ils avaient grimpé les uns sur les autres pour revenir à l'intérieur, pour rentrer dans la cafétéria. D'autres affichaient un air plus serein. Un homme était avachi dans la cellule, sur les lambeaux d'un couchage duquel il ne restait quasiment plus que le

cadre en métal. Une femme gisait dans un coin, les bras croisés sur la poitrine, comme endormie. Juliette s'occupait des derniers corps avec son père ; elle vit ses grands yeux, qui ne la quittaient pas. Elle jeta un œil par-dessus l'épaule de son père tout en reculant à petits pas vers le bureau du shérif, en direction de la porte du sas qui les attendait, avec sa peinture jaune tout écaillée.

— Ce n'est pas possible, dit son père, la voix assourdie, son masque bougeant de haut en bas au gré des mouvements de sa mâchoire.

Ils placèrent le corps qu'ils portaient dans un sac et le refermèrent.

— On leur donnera une sépulture digne de ce nom, lui assura-t-elle, pensant qu'il était effaré à cause de la façon dont ils entassaient les corps, un peu comme des piles de linge sale.

Il retira son masque et ses gants, et s'essuya le front du dos de la main.

— Non, je parle de ces gens. Je croyais que tu avais dit que cet endroit était quasiment vide à ton arrivée.

— Ça l'était. Il n'y avait que Solo et les enfants. Ces gens-là sont morts depuis longtemps.

— C'est impossible, dit son père. Ils sont trop bien conservés.

Ses yeux dérivèrent vers les sacs mortuaires, son front se plissa.

— Je dirais qu'ils sont morts depuis trois semaines. Quatre ou cinq grand maximum.

— Papa, ils étaient déjà là quand je suis arrivée. J'ai rampé par-dessus ces corps. J'ai interrogé Solo à ce sujet une fois, et il m'a répondu qu'il les avait découverts des années auparavant.

— Mais c'est tout bonnement impo…

— C'est sûrement parce qu'ils n'ont pas été enterrés. Ou alors le gaz extérieur a empêché les larves de se développer. Mais ça n'a pas grande importance, si ?

— Au contraire, c'est capital. Il y a vraiment quelque chose d'anormal. Dans tout ce silo, je t'assure.

Il se dirigea vers l'escalier, où Raph distribuait de l'eau dans des gobelets grappillés ici et là. Il en prit un pour lui et un autre pour Juliette. Elle remarqua qu'il était perdu dans ses pensées.

— Savais-tu qu'Elise avait une sœur jumelle ? lui demanda-t-il.

Juliette acquiesça.

— C'est Hannah qui me l'a dit. Elle est morte à la naissance. Tout comme la mère. Ils n'en parlent pas beaucoup, surtout avec elle.

— Et ces deux garçons, Marcus et Miles. Encore une paire de jumeaux. Le plus grand, Rickson, dit qu'il pense avoir eu un frère, mais son père refusait d'en parler et il n'a jamais connu sa mère.

Il but une gorgée d'eau et son regard se perdit dans le fond de son gobelet. Juliette tentait, en vain, de chasser ce goût métallique qu'elle avait sur la langue, tandis que Dawson tirait un sac pour le poser avec les autres. Il toussa, l'air prêt à vomir.

— Je te l'accorde, ça fait beaucoup de morts, concéda Juliette, ne voyant pas où son père voulait en venir.

Elle songea au frère qu'elle-même n'avait jamais connu. Elle sonda le visage de son père en quête d'un signe, d'une indication que tout ceci lui rappelait sa femme et le fils qu'ils avaient perdu. Mais il était accaparé par d'autres pensées.

— Non, au contraire, ça fait beaucoup de vivants, rétorqua-t-il. Regarde un peu : trois paires de jumeaux en six naissances ! Et ces gamins sont en pleine forme, alors qu'ils n'ont jamais reçu aucun soin. Ton ami Jimmy n'a pas la moindre carie et ne se rappelle pas la dernière fois qu'il a été malade. Aucun d'entre eux, d'ailleurs. Comment tu expliques ça ? Comment tu expliques ces corps enchevêtrés comme s'ils étaient morts il y a quelques semaines à peine ?

Juliette se surprit à regarder son propre bras. Elle avala le reste de son eau, tendit le gobelet à son père et remonta sa manche.

— Papa, tu te souviens quand je t'ai demandé si les cicatrices pouvaient disparaître ?

Il opina.

— Eh bien quelques-unes des miennes ont bel et bien disparu.

Elle lui montra le creux de son bras, comme s'il avait pu savoir ce qui y était auparavant.

— Je n'ai pas cru Lukas lorsqu'il me l'a dit. Mais j'avais une marque, pile ici. Et une autre là. Et tu as dit que c'était un miracle que j'aie survécu à mes brûlures, tu te rappelles ?

— Tu as reçu des soins immédiatement après…

— Et Fitz ne m'a pas crue quand je lui ai parlé de mon excursion sous-marine pour aller réparer la pompe. Il a dit qu'il avait travaillé dans des puits de mine inondés et qu'il avait vu des hommes deux fois plus costauds que moi avoir des malaises à dix mètres de profondeur, alors trente ou quarante… Il a dit que j'aurais dû mourir.

— Je ne connais rien aux puits de mine, dit son père.

— Fitz, lui, il s'y connaît, et il pense que j'aurais dû mourir. Et toi, tu penses que ces corps auraient dû pourrir…

— Il ne devrait rester que leur squelette. C'est impossible autrement.

Juliette se retourna, les yeux rivés à l'écran mural. Elle se demanda si elle était en train de rêver. C'était ce qui arrivait aux âmes à l'agonie, elles cherchaient un perchoir, une rampe à laquelle s'accrocher, un moyen de ne pas tomber. Elle avait nettoyé, et elle avait succombé dans les collines, devant son silo. Jamais elle n'avait

aimé Lukas. Elle n’avait jamais eu l’occasion de bien le connaître. C’était un pays de fantômes et de fiction, d’événements enchaînés les uns aux autres grâce à la matière des rêves, aux divagations d’un esprit enivré. Elle était morte depuis longtemps, et ne s’en rendait compte qu’à présent…

— Il y a peut-être quelque chose dans l’eau, dit son père.

Juliette détacha son regard de l’écran mural. Elle tendit les mains vers lui, serra ses bras et se rapprocha de lui. Il l’enveloppa de ses bras, et elle fit de même. Sa barbe de trois jours vint gratter sa joue alors qu’elle retenait ses larmes tant bien que mal.

— Ça va, dit-il, tout va bien.

Elle n’était pas morte. Mais les choses ne tournaient pas rond.

— Non, pas dans l’eau… dit-elle, bien qu’elle en ait avalé plus que sa dose dans ce silo.

Elle relâcha son père et observa le premier sac mortuaire se diriger vers l’escalier. Quelqu’un était en train de remonter des câbles électriques épissés afin de s’en servir pour descendre le corps. Au diable les porteurs, apparemment. Même les porteurs le disaient, *Au diable les porteurs.*

— C’est peut-être dans l’air, dit-elle. C’est peut-être ce qui se passe quand on ne gaze pas un endroit. Je sais pas. Mais je crois que tu as raison, il y a quelque chose d’anormal dans ce silo. Et je crois qu’il est grand temps qu’on se tire d’ici.

Son père avala une dernière gorgée d’eau.

— Combien de temps reste-t-il avant le grand départ ? lui demanda-t-il. Tu es sûre que c’est une bonne idée ?

Juliette acquiesça.

— Je préfère encore qu’on meure dehors en tentant le coup plutôt qu’on s’entretue ici.

Et elle se rendit compte qu’elle ressemblait à tous ceux qu’on avait envoyés au nettoyage, à ces rêveurs dangereux, à ces fous, ceux dont elle s’était moqués, qu’elle n’avait jamais compris. Elle ressemblait à quelqu’un qui faisait confiance à une machine pour fonctionner sans jeter un coup d’œil à l’intérieur, sans la démonter d’abord pièce par pièce.

61

Silo 1

Charlotte tapa du plat de la main contre la porte de l'ascenseur. Elle avait appuyé sur le bouton d'appel juste après la disparition de son frère, mais il était trop tard. Elle sautait sur un pied, sa combinaison à moitié enfilée. Au bout de l'allée, derrière elle, Darcy se débattait avec la sienne.

— Il va vraiment le faire ? lui lança-t-il.

Charlotte opina. Il n'allait pas se débiner. S'il avait prévu une seconde combinaison, c'était pour Darcy. Tel était son plan, depuis le début. Charlotte tapa encore sur les portes et insulta son frère.

— Il faut vous habiller, dit Darcy.

Elle se tourna et se laissa glisser à terre, jambes repliées contre elle. Elle ne voulait pas bouger. Elle observa Darcy enfiler sa combinaison, passer le col rigide au-dessus de sa tête. Il se leva et tenta d'attraper la fermeture éclair dans son dos, en vain.

— Est-ce qu'il fallait que je mette ce sac à dos avant ? demanda-t-il en ouvrant un des paquetages qu'avait préparés Donald.

Il en sortit une boîte de conserve, la remit. En sortit un pistolet, qu'il garda. Il retira ses bras des manches.

— Charlotte, il nous reste une demi-heure. Comment est-ce qu'on sort d'ici ?

Elle s'essuya les joues et se releva, mal assurée. Darcy ne savait pas s'y prendre avec cette combinaison. Elle passa ses jambes dans la sienne, laissa le haut pour plus tard et le rejoignit. Un ding retentit derrière elle. Elle se retourna, pensant que Donald était de retour, avait changé d'avis, oubliant qu'elle avait appuyé sur le bouton d'appel.

Deux hommes en combinaison bleu pâle la regardèrent, interdits, depuis la cabine. L'un d'eux observa les boutons, l'air perdu, puis regarda à nouveau Charlotte – cette femme en combinaison argentée à moitié enfilée – et les portes se refermèrent.

— Merde, lâcha Darcy. Faut vraiment qu'on bouge.

Un sentiment de panique s'empara de Charlotte, un compte à rebours interne. Elle songea à la façon dont Donald lui avait dit au revoir, à son dernier regard dans

l'ascenseur. Sa poitrine se serra, mais elle se rua vers Darcy et l'aida à mettre son sac et le haut de sa tenue avant de remonter la fermeture éclair. Il lui fila un coup de main à son tour, puis la suivit jusqu'au bout de l'allée. Charlotte désigna la porte du monte-charge et lui tendit les deux casques. La caisse que son frère avait laissée était à l'endroit exact qu'il avait indiqué.

— Hissez cette porte et coincez la caisse dessous pour qu'elle reste ouverte. Je vais démarrer le monte-charge.

Elle ouvrit la porte qui menait aux dortoirs et se précipita au bout du couloir aussi vite qu'elle put, entravée par sa grosse combinaison. La salle de pilotage. La radio était toujours allumée. Elle songea au gâchis, à tout ce temps perdu à rassembler les pièces, les monter, tout ça pour l'abandonner. Elle débâcha le poste de commande du monte-charge et le mit en marche. Elle était sûre d'avoir laissé suffisamment de temps à Darcy pour le bloquer. Elle repassa devant les dortoirs qu'elle avait habités toutes ces pénibles semaines, ressortit dans l'enfer de l'arsenal, jeta un dernier regard à l'un des oiseaux endormis sous sa bâche, crut entendre un gazouillis. Non, la sonnerie de l'ascenseur. Des bottes qui arrivent en nombre. Le cri de Darcy qui l'exhorte à la rejoindre.

Donald prit l'ascenseur en direction du soixante-deuxième étage. Lorsqu'il dépassa le soixante et unième, il appuya sur le bouton d'arrêt d'urgence. La cabine s'arrêta brutalement. Il stabilisa la bombe, sortit le marteau, et se décida à retirer la goupille. Il n'était pas sûr des dégâts qu'elle causerait si elle explosait dans l'ascenseur, mais il le ferait si on venait le chercher. Il voulait laisser suffisamment de temps à sa sœur, mais il était déterminé à prendre tous les risques pour faire sauter cet endroit. Les yeux rivés à la pendule, il attendit. Il avait plein de temps pour réfléchir. Quinze minutes s'écoulèrent sans qu'il ait besoin de tousser ou de se racler la gorge. Il rit, et se demanda s'il n'était pas en train de guérir. Puis il se rappela que l'état de santé de son oncle et de sa tante s'était amélioré la veille de leur mort. C'était sûrement la même chose.

Le marteau pesait de tout son poids dans sa main. C'était incroyable de se tenir juste à côté d'un objet aussi destructeur, d'avoir une main posée sur un dispositif capable de tuer tellement de gens, changer tant de choses. Cinq minutes de plus passèrent. Il fallait qu'il y aille. C'était trop long. Il lui faudrait du temps pour arriver au réacteur. Il attendit une minute supplémentaire ; il était bien conscient de ce qu'il allait faire et savait qu'il ne reviendrait pas sur sa décision, mais une petite voix étouffée lui demandait de réfléchir, de revenir à la raison.

Donald rappuya sur le bouton avant de flancher. L'ascenseur reprit sa course. Il espérait que sa sœur et Darcy avaient bien entamé leur chemin.

Charlotte se jeta dans le monte-charge. Son casque heurta le plafond, sa bouteille d'oxygène la força à rouler sur le côté. Darcy jeta son casque à l'intérieur et commença à ramper pour la rejoindre. Un cri retentit dans l'arsenal. Charlotte se mit à pousser la caisse en plastique, qui était la seule chose qui empêchait le monte-charge de partir. Darcy l'aida, mais elle était bien calée. Un autre cri résonna. Darcy s'empara de son pistolet. Il tira, et Charlotte vit des hommes plonger pour s'abriter derrière les drones. Un autre coup de feu retentit, cette fois de la part de ceux qui les recherchaient. Charlotte donna un coup de pied dans la caisse en plastique, mais le couvercle était coincé. La caisse se déformait légèrement mais semblait vouloir venir à l'intérieur avec eux au lieu de dégager. Elle voulut alors la tirer, mais elle n'avait aucune prise.

Darcy lui beugla de ne pas bouger. Il rampa sur ses coudes pour sortir, tira à plusieurs reprises, les hommes s'abritèrent à nouveau. Charlotte, crispée, se recroquevilla. En dehors du monte-charge, Darcy se mit à pousser la caisse. La porte allait tomber et il allait rester dehors. Un autre coup de feu retentit, ratant sa cible de peu. Darcy donna un coup de pied dans la caisse, qui bougea de quelques centimètres.

— Arrêtez ! cria Charlotte, qui ne voulait pas partir seule. Mais arrêtez !

Darcy donna un autre coup de botte dans la caisse. Un soubresaut du monte-charge. Il ne lui restait plus grand-chose pour être dégagé. Un nouveau coup de feu depuis les drones, qui cette fois ne rata pas sa cible. Darcy gémit, tomba à genoux, se retourna et se mit à faire feu sauvagement.

Charlotte tendit une main pour le tirer par le bras.

— Venez !

Mais Darcy repoussa la main de Charlotte à l'intérieur et appuya son épaule contre la caisse. Il lui sourit. Avant de donner une dernière impulsion, il lui dit :

— Ça va. Je me rappelle qui je suis maintenant.

L'ascenseur ralentit à l'étage du réacteur. Les portes s'ouvrirent et Donald fit basculer le diable sur ses roues. Il conduisit la bombe en direction du portique de sécurité. Le gardien l'observait approcher, l'air curieux. Voilà un endroit où rien ne tournait rond, songea Donald. Un gardien qui ne reconnaissait pas un assassin parce que ce dernier trimballait une bombe. Un homme qui passait un badge au nom de Darcy sur le lecteur, un voyant qui virait au vert, l'ennui lisible sur le visage du gardien tandis qu'il franchissait le portique. Voilà que tout le monde voyait ce qui se passait et précipitait même l'avènement de l'enfer.

— Merci, dit Donald, mettant l'autre au défi de le reconnaître.

— Bonne chance avec ce truc.

Donald n'avait jamais vu les réacteurs auparavant. Ils étaient à l'abri derrière de grandes portes et occupaient trois niveaux. Pendant toutes les factions, il y avait presque autant d'hommes en rouge que d'hommes portant toutes les autres couleurs. Ici se trouvait le cœur d'une machine sans âme, ce qui en faisait le seul organe important.

Il s'engagea dans un couloir incurvé, longeant le mur et ses gros tuyaux, ses câbles épais. Il dépassa deux hommes en rouge, dont aucun ne remarqua les trous dans sa combinaison, ni les taches de sang qui viraient au marron. Rien qu'un signe de tête et un rapide coup d'œil à son fardeau, d'autant plus rapide qu'ils craignaient qu'on ne leur demande de l'aide. L'une des roues en caoutchouc du diable couina, comme pour se plaindre du plan de Donald, malheureux de porter une si funeste charge.

Donald s'arrêta devant la porte principale du réacteur. Suffisamment loin. Il sortit son marteau de sa poche et considéra ce qu'il s'apprêtait à faire. Il songea à Helen, qui était morte de la façon dont les gens sont censés mourir. C'était comme ça que ça marchait : on vivait, on faisait de son mieux, on n'embêtait personne, on laissait ceux qui venaient après choisir. On les laissait prendre les décisions qui les concernaient, vivre leur propre vie. C'était comme ça.

Il brandit le marteau à deux mains, et une détonation retentit. Une détonation, et un feu, dans sa poitrine. Comme au ralenti, Donald fit volte-face, le marteau tomba avec fracas, et ses jambes se dérobèrent sous lui. Il s'agrippa à la bombe en espérant l'entraîner dans sa chute. Ses doigts trouvèrent le cône, glissèrent, se rattrapèrent à la poignée du diable, et ils s'effondrèrent ensemble. Donald atterrit sur le dos, la bombe heurta violemment le sol, il ressentit le choc jusque dans sa colonne vertébrale. Puis elle roula, paresseuse et inoffensive, vers le mur, hors de portée.

Le monte-charge s'ouvrit automatiquement à la fin de sa longue et obscure ascension. Charlotte hésita. Elle chercha un moyen de le faire redescendre, mais les commandes étaient à un kilomètre d'elle. Sa réserve d'oxygène heurta le plafond du monte-charge lorsqu'elle en sortit. Darcy n'était plus là. Son frère non plus. Ce n'était pas du tout ce qu'elle avait prévu.

Très haut au-dessus d'elle, des nuages noirs bouillonnaient. Elle commença à gravir la rampe, dans un environnement qui lui était familier. Elle était déjà venue ici – pas en personne, certes. C'était la vue depuis les drones, qu'elle avait pu admirer à quatre reprises. En appuyant sur la commande des gaz, elle serait dans ces nuages en un rien de temps, virant sur l'aile, libre.

Mais cette fois, c'est avec ses muscles fatigués qu'elle devait monter. Lorsqu'elle atteignit le sommet, elle dut s'asseoir sur un rebord en béton. Oiseau cloué au sol, voyageuse sans ailes, elle glissa ses jambes le plus bas qu'elle put et se laissa tomber

dans la poussière, tel un oisillon tombé du nid.

Elle ne savait pas dans quelle direction aller. Elle avait soif, mais sa nourriture et son eau étaient coincées avec elle à l'intérieur de sa combinaison. Elle pivota, luttant pour trouver ses repères. Elle jeta un œil à la carte que son frère avait scotchée sur son bras, à la fois en colère après lui, et reconnaissante. C'était ce qu'il avait prévu depuis le début.

Et alors elle se souvint de cet endroit : elle s'était trouvée là, après une longue averse ; l'herbe était glissante, et striée de pistes de boue laissées par divers engins. Elle était arrivée en retard de l'aéroport. Elle avait gravi cette même colline, et son frère était venu à sa rencontre. À l'époque, le monde existait encore. On pouvait lever les yeux vers le ciel et y voir les traînées blanches des avions de ligne. On pouvait aller au fast-food en voiture. Appeler un être cher. Un monde établi existait à cet endroit.

Elle dépassa l'endroit où son frère l'avait prise dans ses bras et tout désir de fuite s'évanouit. Elle ne voulait pas continuer. Donny n'était plus là. Le monde n'était plus là. Même si elle vivait suffisamment longtemps pour voir de l'herbe verte et manger un repas lyophilisé, se couper la lèvre sur une énième canette d'eau… à quoi bon ?

Elle gravit malgré tout la colline, ne mettant un pied devant l'autre que parce que l'autre avait fait pareil, les joues baignées de larmes, se demandant à quoi bon.

Donald avait la poitrine en feu. Du sang chaud se déversait autour de son cou. Il leva la tête et vit Thurman au bout du couloir, qui se dirigeait droit vers lui, flanqué de deux hommes de la Sécurité, pistolets braqués dans sa direction. Donald fouilla ses poches pour prendre son arme, mais il était trop tard. Trop tard. Des larmes roulèrent sur ses joues, des larmes pour tous ceux qui vivraient sous ce système, les centaines de milliers de gens qui iraient, viendraient, et souffriraient. Il réussit à sortir son pistolet, mais ne put le soulever qu'à quelques centimètres du sol. Ces hommes allaient le tuer. Après quoi ils traqueraient Charlotte et Darcy à la surface. Ils s'abattraient sur sa sœur avec leurs drones. Ils liquideraient les silos l'un après l'autre jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un, après une appréciation fantasque de toutes ces vies dirigées par des serveurs et du code, sans pitié et sans âme.

Pistolets braqués sur lui, ils attendaient qu'il fasse le moindre mouvement, prêts à le tuer. Donald rassembla ses dernières forces pour soulever son arme. Il regarda Thurman fondre sur lui, cet homme qu'il avait déjà tué par le passé, et il souleva son pistolet le plus haut possible, c'est-à-dire à une quinzaine de centimètres du sol.

Mais c'était suffisant.

Son bras décrivit un large arc de cercle, visa le cône de cette bombe destinée à faire sauter des monstres tels que ceux qui fondaient sur lui, et appuya sur la

détente. Il entendit une détonation, sans pouvoir dire d'où elle provenait.

La terre se cabra sous ses pieds, et Charlotte tomba en avant, sur ses mains et ses genoux. Il y eut un vacarme assourdi, comme une grenade qui exploserait dans un lac profond. Le versant de la colline frissonna.

Elle se retourna pour regarder en contrebas. Une fissure apparut, puis une autre. La tour de béton au centre vacilla, et la terre s'ouvrit. Un cratère se forma, puis le centre de la cuvette, entre ces collines, se mit à s'enfoncer, tout en entraînant davantage de terre, comme un entonnoir géant. D'immenses volutes de béton pulvérisé s'élevaient des crevasses.

La colline gronda. Du sable et des petits cailloux glissaient en contrebas. La terre bougeait. Charlotte reprit son ascension pour échapper au cratère qui s'agrandissait, le cœur battant, ahurie par ce qu'elle voyait.

Elle grimpa aussi vite qu'elle put, une main posée devant elle pour s'aider, la terre redevenant solide peu à peu. Elle gravit le versant jusqu'au sommet en ravalant ses sanglots, choquée par la violence de la scène de destruction à laquelle elle venait d'assister. Le vent soufflait fort contre sa combinaison qui bouffait.

Au sommet, elle s'effondra. “Donny”, murmura-t-elle. Elle se retourna pour contempler le trou que son frère avait laissé dans le monde. Allongée sur le dos, elle laissa le sable mitrailler sa combinaison et le vent hurler contre sa visière, tandis que sa vision du monde se brouillait de plus en plus, sous un nuage de poussière omniprésent.

62

Comté de Fulton, Géorgie

Juliette se rappela le jour où elle aurait dû mourir. On l'avait envoyée nettoyer, engoncée dans une combinaison similaire à celle-ci, et elle avait observé, à travers une visière étroite, un monde de vert et de bleu se dérober à elle, remplacé par le gris du monde réel.

À présent qu'elle luttait contre le vent, contre la poussière qui bombardait son casque, au son de son pouls et de sa respiration qui emplissaient ce dôme, elle observait l'inverse se produire : le marron et le gris cédaient peu à peu du terrain.

Le changement fut très progressif. D'abord des nuances de bleu pâle. Difficile de dire que c'était réellement du bleu, d'ailleurs. Elle était dans le groupe de tête, avec Raph, son père et les sept autres personnes reliées à la bouteille d'oxygène qu'ils partageaient. Et puis, soudain, elle eut l'impression d'avoir franchi un mur. La brume se leva, la lumière apparut, le vent qui la malmenait cessa et des touches de couleur jaillirent un peu partout, des éclats de vert, bleu et blanc immaculé. Elle se retrouva dans un monde presque trop éclatant pour être vrai. Des brins d'herbe marron pareils à des plants de maïs fanés effleuraient ses bottes, mais c'était la seule chose morte en vue. Plus loin s'étendaient de vertes prairies. Des nuages blancs sillonnaient le ciel. Et elle se rendit compte que les livres de son enfance étaient en fait bien pâles comparé à ce qu'elle avait sous les yeux.

Une main se posa sur son épaule. Elle se retourna pour voir la mine éblouie de son père. Raph abrita son regard du soleil, son casque tout embué. Hannah baissa légèrement la tête et sourit au bébé niché contre sa poitrine tandis que les bras vides de sa combinaison battaient l'air. Rickson passa un bras autour de son épaule et leva les yeux vers le ciel pendant qu'Elise et Shaw jetaient leurs mains en l'air comme pour attraper les nuages. Bobby et Fitz posèrent la bouteille d'oxygène un instant, bouche bée.

Derrière leur groupe, un autre émergea du mur de poussière. Les corps transpercèrent ce voile, et les visages fatigués se mirent instantanément à rayonner. Une silhouette se faisait aider pour avancer, on la portait presque, mais l'apparition

des couleurs sembla lui donner de nouvelles jambes.

En regardant en arrière, Juliette vit le mur de poussière monter très haut dans le ciel. Tout le long de sa base, la vie qui osait s'approcher mourait, l'herbe devenait poussière, les rares fleurs n'étaient plus que des tiges brunes et sèches. Un oiseau qui décrivait des cercles dans le ciel sembla observer ces intrus dans leur combinaison argentée avant de virer, préférant éviter le danger et filer dans l'azur.

Juliette sentait le même appel vers cette herbe verte, l'envie de s'éloigner de la terre morte qu'ils venaient de quitter. Elle fit signe à son groupe de la suivre et aida Bobby à porter la bouteille. Ensemble, ils descendirent la colline. Les autres arrivaient par vagues. Chaque groupe marquait un arrêt, un peu comme les nettoyeurs eux-mêmes avaient tendance à le faire, saisis par ce qu'ils voyaient. L'un des groupes portait un corps inerte, leurs visages maussades n'annonçant rien de bon. Mais partout ailleurs, l'euphorie prédominait. Juliette ressentait cette euphorie dans son cerveau en ébullition, qui avait prévu de mourir ce jour-là ; à travers sa peau… oubliées les cicatrices ; dans ses jambes et ses pieds qui, malgré la fatigue, auraient pu marcher jusqu'à la ligne d'horizon et au-delà.

Elle fit comprendre aux autres groupes de les rejoindre en bas de la pente. Lorsqu'elle vit un homme tripoter les liens de son casque, elle fit signe aux autres de l'en empêcher, et le mot passa de groupe en groupe. Juliette entendait encore le sifflement de l'oxygène dans son casque, mais elle comprenait cette envie de respirer l'air qui les environnait. Il y avait plus que de l'espoir à leurs pieds, plus que de l'espoir aveugle. Il y avait une promesse. La femme à qui elle avait parlé par radio avait dit la vérité. Donald avait véritablement tenté de les aider. L'espoir, la foi et la confiance offraient à son peuple un peu de répit. Elle sortit une carte d'une poche numérotée normalement destinée aux instruments de nettoyage et observa les lignes. Elle exhorta tout le monde à avancer.

Une autre pente se dressait plus loin, plus large et plus douce. Juliette prit cette direction, précédée d'Elise, qui tirait à l'extrême sur son tuyau d'air et faisait sauter toutes sortes d'insectes à mesure qu'elle progressait dans les herbes hautes. Shaw lui courait après, manquant à chaque pas d'emmêler leurs tuyaux. Juliette s'entendit rire et se demanda à quand remontait la dernière fois qu'elle avait ri aux éclats.

Ils gravirent la colline et, de chaque côté, la terre semblait s'étendre et s'élargir. Elle s'aperçut que ce n'était pas une simple colline, mais plutôt un cercle de terre surélevée. Au-delà du sommet, la terre formait une cuvette. Elle se retourna pour avoir une vue d'ensemble et se rendit compte que cette dépression était clairement séparée des cinquante autres. Si elle refaisait le chemin à l'envers, à travers cette vallée verdoyante, elle se retrouverait au pied d'un mur de nuages noirs. Pas tout à fait un mur, remarqua-t-elle avec la distance, mais plutôt un dôme. Les nuages

formaient un dôme, sous lequel se trouvaient les silos. Dans l'autre direction, au-delà de cette colline en forme de cercle, s'étendait une forêt semblable à celles des livres de l'Héritage, une étendue de têtes de brocoli géantes qui couvrait une surface incommensurable.

Juliette se tourna vers les autres et tapota son casque. Elle pointa en direction des oiseaux qui volaient au-dessus d'eux. Son père leva une main et lui demanda d'attendre. Il comprit ce qu'elle s'apprêtait à faire. Il tendit une main vers le fermoir de son propre casque d'abord.

Elle ressentit la même peur qu'il avait dû éprouver à l'idée de voir un être cher mourir avant lui, mais accepta qu'il ôte son casque le premier. Raph lui vint en aide… Quatre mains entravées par d'épais gants n'étaient pas de trop. Enfin, un clic retentit et le casque fut retiré. Les yeux de son père s'ouvrirent grands lorsqu'il prit sa première goulée d'air, timide. Il sourit, continua à respirer, plus profondément, emplissant sa poitrine. Ses mains se détendirent et il lâcha son casque, qui roula dans l'herbe.

La même frénésie s'empara des gens, qui se mirent à tripoter les fermoirs de leur voisin. Juliette posa son lourd paquetage pour aider Raph, qui l'aida à son tour. Lorsqu'elle retira son casque, ce sont les sons qu'elle remarqua d'abord. Les rires de son père et de Bobby, les cris de joie des enfants. Puis vinrent les odeurs, celles des fermes et des jardins hydroponiques, la senteur de la terre saine n'attendant que d'être ensemencée. Et enfin la lumière, aussi vive et chaleureuse que celle des lampes de croissance, mais plus diffuse car plus lointaine, plus enveloppante, et puis ce vide partout au-dessus d'elle, ce vide infini que comblaient à peine quelques nuages.

Les casques tintaient les uns contre les autres dans les embrassades. Les derniers groupes se pressaient à présent de les rejoindre ; les gens tombaient, on les aidait à se relever. À travers leurs casques, la lumière du soleil se reflétait dans les sourires, les yeux humides, les larmes qui striaient leurs joues. Oubliées, les bouteilles d'oxygène bringuebalaient au bout de tuyaux en tension. Un autre corps était porté.

Ils se dépouillèrent de leurs gants et de leurs combinaisons, et Juliette se rendit compte que jamais leurs espoirs n'étaient allés si haut. Il n'y avait pas de couteau fixé à leur poitrine pour couper le tissu. Jamais ils n'avaient prévu de quitter ces tombes argentées. Ils avaient quitté le silo en combi de nettoyage comme le faisaient tous les nettoyeurs : parce qu'une vie passée dans l'enfermement devient intolérable, et alors gravir une colline, même si on se dirige vers sa propre mort, est un besoin urgent.

Bobby réussit à déchirer un de ses gants avec ses dents. Fitz l'imita. Tout le monde riait et transpirait, penchés sur les fermetures éclair et les scratchs, occupés à libérer

leurs bras, à faire passer leur tête par le collier rigide, à tirer sur leurs bottes. Pieds nus et vêtus de combinaisons de toutes les couleurs, les enfants roulaient dans l'herbe, se couraient après. Elise posa son chiot – qu'elle avait serré contre elle comme son propre enfant pendant le voyage – et hurla lorsque l'animal disparut dans les hautes herbes. Elle le reprit dans ses bras. Shaw pouffa de rire et sortit le livre d'Elise de sa combinaison.

Juliette se pencha et frôla l'herbe de ses mains. Ça ressemblait aux fermes, mais ici l'herbe était plus dense, comme un tapis. Elle songea aux fruits et aux légumes que certains avaient emportés avec eux. Il faudrait garder les graines. Elle se prenait déjà à penser qu'ils vivraient peut-être plus d'un jour. Plus d'une semaine. Son âme sourit à cette idée.

Une fois libéré, Raph l'embrassa sur la joue.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? rugit Bobby en faisant de larges cercles avec ses bras. Mais !

— Tu as vu ça ? demanda son père à Juliette en pointant un doigt en direction de la cuvette.

Juliette abrita son regard et regarda au centre de la dépression. Il y avait un monticule vert. Non, pas un monticule. Une tour. Une tour sans antennes, mais avec un toit plat argenté à moitié couvert de vigne. De hautes herbes masquaient la majeure partie du béton.

La crête de la colline fut bientôt encombrée de gens et de rires, et l'herbe jonchée de bottes et de peaux argentées. Les yeux rivés sur cette tour de béton, Juliette sut ce qu'ils trouveraient à l'intérieur. C'était une graine pour un nouveau début. Des semis. Elle souleva son sac, chargé de dynamite. Elle comprit qu'ils étaient sauvés.

63

Comté de Fulton, Géorgie

— Pas plus que ce dont nous avons besoin, leur demanda Juliette.

Elle voyait le sol devant la tour se couvrir d'objets divers, bientôt plus qu'ils pourraient n'en porter. Il y avait des vêtements, des outils, de la nourriture en conserve, des sachets de graines sous vide d'air… de plantes dont, pour la plupart, elle n'avait jamais entendu parler. Elise avait consulté son livre et n'en avait retrouvé que quelques-unes dans ses pages. Il y avait, éparpillés parmi ces objets, des blocs de béton et des gravats dus à l'explosion de la porte, conçue pour s'ouvrir de l'intérieur.

À l'écart, Solo et Walker se débattaient avec une espèce d'enceinte en tissu et une série de piquets et se demandaient comment la chose était censée tenir debout. Ils se grattaient la barbe et discutaient. Juliette était sidérée de voir à quel point Walker allait mieux. Il n'avait pas voulu retirer sa combinaison au début, et l'avait gardée jusqu'à ce que sa réserve d'oxygène s'épuise. Alors il s'était empressé de l'ôter, tout pantelant.

Près d'eux, Elise criait et courait dans l'herbe après son chien. Ou c'était peut-être Shaw qui courait après Elise… difficile à dire. Assise sur une grande caisse en plastique avec Rickson, Hannah donnait le sein à son enfant et regardait les nuages.

L'odeur de nourriture commença à se répandre dans l'air, Fitz ayant réussi à démarrer un feu avec une des bouteilles d'oxygène – méthode trop dangereuse selon Juliette. Elle s'apprêtait à retourner dans la tour pour continuer son inventaire lorsque Courtnee en émergea, lampe torche à la main et sourire aux lèvres. Avant qu'elle ait le temps de lui demander ce qu'elle avait trouvé, Juliette remarqua qu'à l'intérieur, l'électricité fonctionnait. Les lumières étaient allumées.

— Comment tu as fait ? lui demanda-t-elle.

Elles avaient exploré le bunker de fond en comble – il ne comptait que vingt étages, et encore, ils étaient tellement compacts qu'ils ne prenaient la place que de sept niveaux. Tout en bas, au lieu d'un espace technique, elles étaient tombées sur une vaste caverne où des escaliers jumeaux atterrissaient sur de la roche brute. Un point d'arrivée pour une excavatrice, avait suggéré quelqu'un. Un endroit pour

accueillir de nouveaux arrivants. Mais pas de génératrice. Pas d'électricité. Bien que l'escalier et les étages aient tous été munis d'éclairage.

— J'ai suivi les câbles, expliqua Courtnee. Ils mènent tous à ces panneaux métalliques sur le toit. Je vais demander aux mecs d'en descendre quelques-uns pour voir comment ça marche.

En un rien de temps, une plateforme mouvante installée au milieu de l'escalier fut opérationnelle. Elle montait et descendait grâce à une série de câbles et de contrepoids, ainsi qu'un petit moteur. Les mécaniciens trouvèrent le système très ingénieux, et les enfants refusaient d'en descendre. Ils insistèrent pour faire un tout dernier tour. Sortir les fournitures à l'extérieur devint moins fatigant, même si Juliette persistait à penser qu'il valait mieux laisser beaucoup de stock en place pour les futurs arrivants, si jamais il y en avait.

Il y avait ceux qui voulaient vivre là, réticents à s'aventurer plus loin. Ils avaient des semis et plus de terre qu'il n'en fallait, et les entrepôts pouvaient être transformés en appartements. Cette tour ferait une bonne maison. Juliette les écouta en débattre.

Mais ce fut Elise qui régla la question. Elle ouvrit son livre à une page particulière. Une carte. Elle pointa un doigt en direction du soleil, leur montra où était le nord, et annonça qu'ils devraient marcher en direction de l'eau. Elle prétendit savoir comment capturer des poissons sauvages – il y avait des vers dans la terre, et Solo savait comment les accrocher à des hameçons. Doigt pointé sur la page de son livre, elle déclara que la meilleure chose à faire était de se diriger vers la mer.

Les adultes se penchèrent sur cette carte, et cette décision. Il y eut à nouveau débat entre ceux qui pensaient qu'il valait mieux s'établir ici, mais Juliette secoua la tête.

— Ceci n'est pas une maison, dit-elle. C'est seulement un entrepôt. Est-ce qu'on a envie de vivre dans l'ombre de tout ça ? ajouta-t-elle en désignant du menton le dôme de poussière au loin.

— Et si d'autres personnes arrivent ? objecta quelqu'un.

— Raison de plus pour ne pas être dans le coin, répondit Rickson.

Le débat se poursuivit. Ils étaient un peu plus de cent. Ils pouvaient rester là et cultiver la terre, ils obtiendraient une récolte avant d'être à court de boîtes de conserve. Ou ils pouvaient poursuivre leur chemin pour vérifier si les légendes qui parlaient de mers et de réserve de poissons illimitée étaient vraies. Juliette faillit faire remarquer que les deux étaient possibles : il n'y avait pas de règles, il y avait plein de terre, d'espace. Les conflits découlaient en général du manque de ressources.

— Alors madame le maire, que fait-on ? demanda Raph. On monte le camp ici ou

on avance ?

— Regardez !

Quelqu'un pointa un doigt vers la colline et les têtes se tournèrent. Une silhouette en combinaison argentée émergeait au-dessus de la crête pour descendre la pente en trébuchant. Quelqu'un de leur silo, qui avait changé d'avis.

Juliette courut à sa rencontre, sans peur, seulement curieuse, et inquiète. Quelqu'un qu'ils avaient abandonné, quelqu'un qui les avait suivis. Ça pouvait être n'importe qui.

Avant qu'elle ait le temps d'arriver, la silhouette s'effondra et ses mains encombrées de gants se crispèrent sur le fermoir du casque. Juliette accéléra. Il y avait une grosse bouteille d'oxygène fixée dans le dos de cette personne. Juliette eut peur qu'elle ne se retrouve à court d'air, et se demanda d'ailleurs où elle avait pu trouver cette bouteille.

— Là, doucement, dit-elle en s'agenouillant près d'elle.

Elle appliqua une pression de ses deux pouces sur les fermoirs, qui cliquèrent et s'ouvrirent. Elle retira le casque et entendit une quinte de toux. La personne se pencha, à bout de souffle, les cheveux trempés de sueur. C'était une femme. Juliette posa une main sur son épaule mais ne la reconnut pas – c'était peut-être quelqu'un de la congrégation, ou du milieu.

— Respirez calmement, dit-elle.

Elle leva la tête en voyant que d'autres les avaient rejointes. Tous s'arrêtèrent net à la vue de cette inconnue.

La femme s'essuya la bouche et opina. Sa poitrine se soulevait au gré de ses profondes inspirations. Elle dégagea ses cheveux de son visage.

— Merci, réussit-elle à articuler.

Elle leva les yeux vers le ciel et les nuages, plus qu'émerveillée. Soulagée. Son regard se concentra sur quelque chose en particulier, Juliette se retourna et vit un oiseau décrire de grands cercles paresseux tout là-haut. La petite foule gardait ses distances. Quelqu'un demanda de qui il s'agissait.

— Vous n'êtes pas de notre silo, n'est-ce pas ? dit Juliette.

Elle songea tout d'abord que c'était peut-être une nettoyeuse d'un silo voisin qui les avait repérés et décidé de les suivre. Sa deuxième idée était impossible. Elle s'avéra pourtant correcte.

— Non, dit la femme, je ne suis pas de votre silo. Je viens d'un endroit… très différent. Je m'appelle Charlotte.

Elle tendit sa main gantée et lui adressa un sourire fatigué. La chaleur de ce sourire désarma Juliette. À sa grande surprise, elle se rendit compte qu'elle n'éprouvait aucune colère à l'égard de cette femme qui lui avait dit la vérité sur cet

endroit. Elle avait peut-être même trouvé en elle un alter ego. Il s'agissait de toute façon, et c'était le plus important, d'un nouveau départ. Elle lui adressa à son tour un sourire et lui serra la main.

— Juliette, répondit-elle. Laissez-moi vous aider à vous débarrasser de tout ça.

— Alors c'est vous, dit Charlotte avec un sourire.

Elle porta son attention sur le petit attroupement, la tour et les piles d'objets divers.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit, au juste ?

— Une deuxième chance, dit Juliette. Mais on ne reste pas. On part en direction de l'eau. J'espère que vous viendrez avec nous. Mais je vous préviens, la route est longue.

Charlotte mit une main sur l'épaule de Juliette.

— Ça ne me pose pas de problème. J'ai déjà parcouru un bon bout de chemin.

Épilogue

Raph était plus qu'hésitant. Il tenait une branche et la soupesait exagérément, le reflet des flammes orange et or dansant sur son visage pâle.

— Mais jette-la dans le feu, bon sang ! lâcha Bobby.

Des rires fusèrent, mais Raph avait l'air consterné.

— Mais… c'est du bois, dit-il, cramponné à sa branche.

— Regarde autour de toi, reprit Bobby en désignant les branches au-dessus de leurs têtes, la multitude de troncs autour d'eux. Il y en a plus qu'on n'en aura jamais besoin.

— Allez, vas-y, l'incita Erik en donnant un coup dans une bûche, provoquant un geyser d'étincelles.

Raph se résigna enfin à jeter sa branche au feu, et le bois se mit à crépiter.

Juliette observait la scène depuis son sac de couchage. Quelque part dans la forêt, un animal émit un bruit, un bruit qu'elle n'avait jamais entendu. C'était comme un enfant qui pleurait, en plus sonore, plus lugubre.

— Qu'est-ce que c'était ? s'interrogea quelqu'un.

Dans l'obscurité, ils échangèrent des propositions, faisant appel à leurs souvenirs des livres d'enfants. Ils écoutèrent Solo évoquer les nombreuses espèces de l'ancien temps qu'il avait croisées dans les livres de l'Héritage. Ils se rassemblèrent autour d'Elise avec des lampes torches et observèrent les pages cousues de son livre. Tout était mystère, et sujet à émerveillement.

Juliette se rallongea et écouta le crépitement du feu ; elle aimait sa chaleur sur sa peau, l'odeur de la viande qui cuisait, la senteur qui émanait de l'herbe et, surtout, de la terre. Au-dessus des branchages, les étoiles scintillaient. Les nuages clairs qui avaient caché le soleil tandis qu'il se couchait derrière les collines avaient été dissipés par la brise, dévoilant au-dessus d'elle des milliers de petits points lumineux. Dès qu'elle tournait la tête, il y en avait davantage. Les larmes lui montèrent aux yeux au souvenir de Lukas, de l'amour qu'il avait suscité en elle. Quelque chose se durcit dans sa poitrine, quelque chose qui la força à serrer les mâchoires pour s'empêcher de pleurer, une détermination renouvelée dans sa vie, un désir d'atteindre l'océan de la carte d'Elise, de planter ces graines, de construire

une maison à la surface de la terre et d'y vivre.

— Jewel ? Tu dors ?

Elise s'était plantée dans son champ de vision. La truffe fraîche de Cabot se posa contre la joue de Juliette.

— Viens par là, dit Juliette en se poussant et en tapotant son couchage.

Elise se blottit contre elle.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda la petite.

Juliette lui montra le ciel.

— Je regarde les étoiles. Chacune d'elles est semblable à notre soleil, mais elles sont très très loin.

— Je connais les étoiles. Il y en a qui ont des noms.

— Ah bon ?

— Ouais.

Elise posa sa tête contre l'épaule de Juliette et observa les étoiles avec elle un moment. La bête inconnue gémit dans les bois.

— Tu vois celles-là ? demanda Elise. Tu trouves pas qu'on dirait un chiot ?

Juliette plissa les yeux.

— Hmm, oui, peut-être. Pourquoi pas.

— Voilà, celles-ci, on peut les appeler Le Cabot.

— C'est un nom qui sonne bien, approuva Juliette.

Elle rit et s'essuya les yeux.

— Et celle-ci, on dirait un homme, dit Elise en désignant une constellation. Là, les jambes, et là, les bras. Ici, sa tête.

— Je le vois, dit Juliette.

— Tu peux lui donner un nom, dit Elise, comme si elle lui donnait la permission.

Tout au fond des bois, l'animal gémit à nouveau, et le chiot d'Elise émit un bruit similaire. Juliette sentit ses larmes rouler sur ses joues.

— Non, pas celui-là, dit-elle tout bas. Il a déjà un nom.

Les feux s'éteignirent au fil de la nuit. Les nuages avalèrent les étoiles et les tentes engloutirent les enfants. Juliette remarqua des ombres bouger dans l'une de ces tentes… des adultes, trop agités pour dormir. Quelque part, quelqu'un faisait rôtir une dernière tranche de viande de l'animal que Solo avait tué avec son fusil – un cerf. Juliette s'était émerveillée de la transformation qu'avait subie Solo ces trois derniers jours. Un homme qui avait grandi seul se retrouvait à la tête de tout un groupe, plus préparé pour la survie que n'importe lequel d'entre eux. Bientôt, Juliette les appellerait à voter. Solo ferait un excellent maire.

Au loin, une silhouette se tenait debout au-dessus d'un feu, taquinait les dernières

braises avec un bâton. Des nuages et du feu… Les deux éléments que son peuple avait toujours craints. Le feu était synonyme de mort dans le silo ; quant aux nuages, ils consumaient ceux qui osaient sortir. Et à présent, alors même que les nuages filaient dans le ciel et que des flammes avaient dansé haut dans l'air, ils y avaient trouvé du réconfort. Les nuages leur offraient une sorte de toit, et le feu, sa chaleur. Il y avait ici moins de choses à craindre qu'avant. Lorsqu'une étoile scintillait soudain à la faveur d'une éclaircie, les pensées de Juliette retournaient instantanément vers Lukas.

Il lui avait dit une fois, avec sa carte du ciel étalée sur le lit où ils faisaient l'amour, que chacune de ces étoiles pouvait renfermer tout un monde. Juliette avait eu du mal à se faire à cette idée. C'était gonflé. Impossible. Même après avoir vu un autre silo, des dizaines de dépressions dans la terre, jusqu'à perte de vue, elle n'arrivait pas à imaginer d'autres mondes entiers, qui existeraient en marge du leur. Et pourtant, elle était revenue d'un nettoyage, et s'était attendue à ce que les autres croient à ses dires, tout aussi impossibles que…

Un bout de bois craqua derrière elle. Un bruissement de feuilles. Juliette s'attendait à trouver Elise, de retour pour lui dire qu'elle n'arrivait pas à s'endormir. Ou alors ce serait Charlotte, qui l'avait rejointe près du feu ce soir-là et s'était tue la majeure partie du temps, bien qu'elle ait eu l'air de vouloir partager mille choses. Mais c'était Courtnee, qui tenait à la main un objet qui émettait une fumée blanche.

— Je peux m'asseoir ? demanda-t-elle.

Juliette lui fit de la place et son amie se posa sur son couchage. Elle tendit à Juliette un mug tout chaud d'un liquide qui sentait vaguement le thé… en plus âcre.

— Tu as du mal à dormir ? demanda Courtnee.

Juliette secoua la tête.

— Non, je pensais simplement à Luke.

Courtnee passa un bras autour de ses épaules.

— Je suis désolée, lui souffla-t-elle.

— C'est gentil. Quand je vois les étoiles, là-haut, ça m'aide à prendre un peu de hauteur.

— Ah oui ? Je veux bien que tu m'aides, alors.

Juliette se demanda comment s'y prendre, et se rendit compte qu'elle disposait à peine des mots adéquats. Elle avait simplement l'impression que cet espace si vaste – cet espace infini de mondes possibles – l'emplissait d'espoir, et non de désespoir. Difficile à transmettre.

— Toute cette terre que nous avons vue ces derniers jours, dit-elle, en essayant d'affiner sa pensée. Tout cet espace. On n'aura jamais assez de temps ni de gens pour tout remplir.

— Et c'est une bonne chose, non ?

— Oui, je pense. Et je commence à me dire que ceux que nous avons envoyés au nettoyage, c'étaient ceux qui avaient compris, en quelque sorte. Je crois qu'il y avait beaucoup de gens semblables à eux mais qui ont réussi à se taire, ou alors qui avaient trop peur d'agir. Et je doute qu'il n'y ait jamais eu un maire qui n'ait pas voulu faire davantage de place pour ses habitants, découvrir ce qui clochait avec le monde extérieur, ou arrêter cette loterie débile. Mais qu'est-ce qu'ils pouvaient faire au juste, même en tant que maires ? Ils n'avaient aucun pouvoir réel. Ceux qui détenaient le pouvoir étouffaient nos ambitions. Sauf Luke. Il ne s'est pas mis en travers de mon chemin. Il m'a soutenue, même lorsqu'il avait conscience du danger. Et voilà où nous en sommes.

Courtnee lui serra l'épaule et aspira une gorgée de thé. Juliette l'imita. Dès que le liquide chaud franchit ses lèvres, il y eut une explosion d'arômes très denses, semblables à l'odeur des étals de fleurs du bazar, mêlée à celle du terreau fraîchement retourné. C'était un premier baiser. Du citron et de la rose. De petites étincelles jaillissaient devant ses yeux, un vrai vertige.

— C'est quoi, ce truc ? demanda-t-elle, le souffle coupé. Ça vient des réserves qu'on a trouvées ?

Courtnee pouffa de rire et s'appuya sur Juliette.

— C'est bon, hein ?

— C'est super. C'est… étonnant.

— On devrait peut-être faire demi-tour et retourner en chercher une autre cargaison.

— Si on fait ça, je pourrai rien porter d'autre.

Les deux femmes rirent tout bas. Assises côte à côte, elles observaient les nuages, et les étoiles qui apparaissaient dans les rares trouées. Le feu le plus proche continuait de crépiter et de crachoter des étincelles et, plus loin, les dernières conversations se fondaient dans le chant des insectes. La bête invisible fit entendre sa plainte.

— Tu crois qu'on va s'en sortir ? demanda Courtnee après un long silence.

Juliette avala une nouvelle gorgée de cette boisson miraculeuse. Elle imagina le monde qu'ils pourraient construire avec du temps et des ressources, sans autre ligne directive que d'agir pour le bien de tous, sans personne pour étouffer leurs rêves.

— Oui, je crois qu'on va s'en sortir, finit par répondre Juliette. Je crois qu'on peut enfin faire tout ce qui nous passe par la tête.

Note aux lecteurs

En juillet 2011, j'ai écrit et publié une nouvelle grâce à laquelle je suis entré en contact avec des milliers de lecteurs, j'ai voyagé autour du monde pour la promotion d'un livre et ma vie a changé. Jamais je n'aurais pensé que tout cela était sur le point d'arriver quand j'ai publié *Silo*. Trois ans ont passé depuis, et la parution de ce tome complète une aventure incroyable. Je vous remercie d'avoir rendu cette aventure possible et de m'avoir accompagné tout au long du chemin.

Bien sûr, rien n'est terminé. Toutes les histoires que nous lisons, et tous les films que nous regardons, continuent dans notre imagination si on les y invite. Les personnages vivent un jour de plus. Ils vieillissent, et ils meurent. D'autres naissent. Les défis surgissent, les solutions aussi. Il y a de la tristesse, de la joie, des triomphes et des échecs. Le point où se termine une histoire n'est rien d'autre qu'un court instant dans le temps, un éclair, une émotion, une pause. La suite, s'il doit y en avoir une, dépend de nous.

Mon seul souhait est que nous laissions de la place à l'espoir. Il y a du bon et du mauvais en toute chose. Nous découvrons ce que nous nous attendons à découvrir. Nous voyons ce que nous nous attendons à voir. J'ai découvert qu'en penchant ma tête à un certain angle et en plissant les yeux, le monde extérieur devient beau. L'avenir est radieux. Plein de bonnes choses à venir.

Et vous, que voyez-vous ?

Remerciements

Les livres sont des entreprises grandement solitaires, à l'inverse de la vie. J'aimerais remercier ma femme pour m'avoir toujours inspiré et soutenu, pour avoir fait de moi un homme meilleur ; ma mère pour avoir instillé en moi l'amour de l'écrit ; mon père pour ses encouragements et l'exemple qu'il a toujours été. Ma sœur, pour son amitié et son engouement pour mon travail dès les premiers instants ; et mon frère pour sa gentillesse. Sans vous tous, je n'aurais rien à écrire.

Les auteurs mentionnent souvent leur agent dans les remerciements, et je sais à présent pourquoi. Ce sont eux les moteurs qui font tourner les carrières, et j'ai la chance d'avoir le meilleur de la profession. Non, je n'exagère pas, et les autres agents n'ont pas à rougir de se classer légèrement en dessous de l'incomparable Kristin Nelson. Tu déchires. Merci également à Jenny Meyer, Kassie Evashevski et Gray Tan, qui m'ont témoigné un soutien et une amitié incroyables. Je vous aime.

À l'équipe anglaise de Random House : merci d'avoir parié sur moi. Vous avez été les premiers à y croire, et je vous considérerai toujours comme mon éditeur. Un merci particulier à Jack Fogg, qui a su rendre mon travail plus percutant et qui fait un formidable compagnon de caravane). Merci à Jason pour le beau travail graphique sur la couverture, à Natalie pour avoir amplifié le signal, à Jennifer pour sa créativité et ces épreuves démentes, et aux équipes de vente qui s'assurent que les livres trouvent les lecteurs.

Mes derniers remerciements sont pour ces lecteurs. Votre soutien et l'amour que vous avez témoigné à cette série sont plus importants que vous ne le saurez jamais. Merci pour les critiques, pour avoir passé le mot, pour m'avoir fait connaître un tel succès. Jamais je n'avais pensé que je ferais grand-chose de ma vie. Grâce à vous, j'ai fait ça. J'ai hâte de voir ce que vous pouvez à nouveau rendre possible.

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud